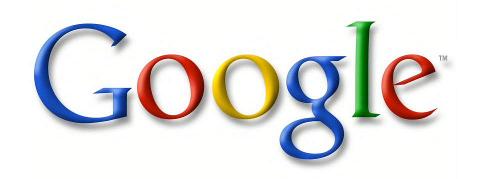
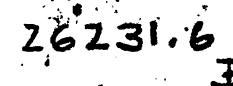
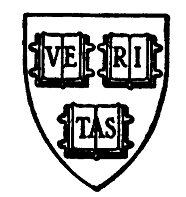



HW 37M2 2








VE
RI
TAS

# FABLIAUX

ET

# CONTES.

## TOME SECOND.

# Le Castoiement ⁖



E. H. Langlois inv. Aug. Delvaux sculp.

Beax Fils, sui lion et dragon, ;
Ors, liepart et escorpion ; ;
La male feme ne sui mie ;

# FABLIAUX
## ET
# CONTES
## DES POÈTES FRANÇOIS
## DES XI, XII, XIII, XIV ET XV^e SIÈCLES,
### TIRÉS DES MEILLEURS AUTEURS;
### Publiés par BARBAZAN.

NOUVELLE ÉDITION,
Augmentée et revue sur les Manuscrits de la Bibliothèque Impériale, par M. MÉON, employé aux Manuscrits de la même Bibliothèque.

## TOME SECOND,

Contenant le Castoiement, ou Instruction d'un Père à son Fils, ouvrage moral en vers, composé dans le XIII^e siècle; suivi de plusieurs Pièces historiques et morales, aussi en vers, et du même siècle. Le tout précédé d'une Dissertation sur la Langue des Celtes, quelques nouvelles observations sur les Étymologies; et terminé par un Glossaire pour en faciliter l'intelligence.

---

A PARIS,
Chez B. WARÉE oncle, Libraire, quai des Augustins, n° 13.

---

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.
M DCCC VIII.

# *A MONSEIGNEUR*
# *L'AVOCAT GÉNÉRAL* *.

*MONSEIGNEUR,*

*L'Ouvrage dont je suis l'Éditeur, est une des meilleures productions du* XIII^e *siècle. Votre illustre Père l'avoit distingué entre plusieurs autres que j'avois eu l'honneur de lui communiquer. Il avoit desiré que cette Pièce, si long-temps ignorée, pût se répandre par la voie de l'impression; et ses bontés pour moi lui en avoient fait accepter la dédicace. A qui puis-je mieux l'offrir aujourd'hui,* MONSEIGNEUR, *qu'à un Fils, son successeur dans une de ses places éminentes, et l'héritier de ses talens et de ses vertus? Un Père qui instruit son Fils, qui lui prescrit la manière de se conduire dans le monde; qui lui indique les routes qu'il doit suivre, et celles qu'il doit éviter, est un sujet d'autant plus digne de vous être présenté, qu'il est l'image fidèle de l'auteur de vos jours. Nous savons tous à quel degré il possédoit l'art et le talent d'instruire; vous en êtes,* MONSEIGNEUR, *une preuve éclatante; mais ses instructions ne se bornoient point à ses seuls Enfans; ses lumières brillèrent aux yeux de toute la France, et de l'auguste Sénat, dont il*

* *Messire Omer Joly de Fleury, Chevalier, Seigneur de la Valette, la Mousse, Briosne et autres lieux, Conseiller ordinaire du Roi en son Conseil d'État, premier Avocat général de Sa Majesté au Parlement, et Conseiller d'honneur en son grand Conseil.*

*fut long-temps un des principaux ornemens. Il aimoit à se communiquer, et ceux qui le consultoient, étoient aussi satisfaits de ses solutions, qu'enchantés de sa politesse. Orné de toutes les vertus morales, chrétiennes et politiques, il étoit bon mari, bon père, bon citoyen et bon ami. Il aimoit et protégeoit la Religion, chérissoit et soutenoit les gens de bien autant qu'il détestoit et faisoit punir les méchans. Rome eût fait élever des monumens à sa gloire; mais il a su en graver lui-même dans nos cœurs, et dans les écrits publics qui ne s'effaceront jamais. Oui, la perte de ce grand homme sera toujours présente à notre souvenir. Si quelque chose peut contribuer à nous la rendre moins sensible, c'est de nous avoir laissé trois Fils, qui, profitant de ses solides leçons, marchent si exactement sur ses traces. Un nom comme le vôtre, MONSEIGNEUR, à la tête de ce petit Ouvrage, ne contribuera pas peu à le faire accueillir favorablement du Public. Je vous prie de le recevoir comme un hommage qui vous est dû, comme une marque sincère de la profonde vénération que je conserverai toute ma vie pour la mémoire d'un de nos plus grands et de nos plus savans Magistrats, enfin comme une preuve du profond respect avec lequel je suis,*

*MONSEIGNEUR,*

*Votre très-humble et très-obéissant serviteur,*

*BARBAZAN.*

# PRÉFACE.

L'ACCUEIL que l'on a fait aux Fabliaux et à l'Ordene de Chevalerie me persuade que le Recueil que je donne aujourd'hui, ne sera pas moins favorablement reçu du Public.

Il contient des Poésies morales et historiques pour lesquelles plusieurs personnes m'ont marqué quelqu'empressement.

Il seroit à souhaiter que l'on pût donner les ouvrages de tous nos anciens Auteurs; rien ne nous instruiroit mieux des usages et des mœurs de nos pères, rien aussi ne nous éclairciroit davantage sur l'origine, et sur les variations de notre langue.

C'étoit le projet de l'illustre M. Joly de Fleury, ancien Procureur Général, l'un des plus grands et des plus éclairés Magistrats que jamais la France ait eu. Tout le monde a connu son amour pour sa Patrie et pour le bien de l'État; mais la mort nous l'a enlevé trop tôt. Nous sommes redevables à ce grand homme des précieux manuscrits de M. Du Puis, qui, sans lui, nous auroient été enlevés par l'étranger.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les éloges qu'il mérite à tous égards, M. Le Beau l'aîné (*),

(*) M. Le Beau l'aîné étoit de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

si connu par sa profonde érudition et par la justesse de son esprit, l'a peint au vrai, et n'a rien laissé à desirer dans l'Épitaphe qu'il a faite, et qui étoit posée dans l'Église de S. André-des-Arts (*), lieu de la sépulture de cette maison, dont je joins une copie ci-après.

M. Guichard qui s'est fait connoître par quelques ouvrages de Poésie qu'il a donnés au Public, a voulu partager la gloire de M. Le Beau, en donnant une imitation en vers de l'Épitaphe latine. J'espère que les sentimens de ces deux Auteurs seront d'autant plus agréés, qu'ils sont en cette partie l'écho de la façon de penser du Public sur ce grand homme.

Quelques personnes m'ont reproché que j'avois poussé mon sentiment trop loin, dans ma Dissertation sur l'origine de la langue françoise, en disant qu'elle est toute latine. Je ne suis pas seul de ce sentiment, il est adopté par tous les savans. D'ailleurs je me suis exprimé, page 11, sans équivoque; j'y dis simplement que tout le fond de notre langue vient de celle des Latins.

Je n'ai jamais entendu soutenir que tous les noms des lieux, des animaux, oiseaux, poissons, coquillages, plantes, vêtemens, étoffes et outils

(*) Cette Église est du nombre de celles qui ont été détruites depuis 1789.

d'artisans, vinssent du latin, principalement ceux donnés depuis environ trois siècles.

Les Latins n'ont pu donner des noms qu'à ceux des lieux, des animaux, etc. qu'ils connoissoient; et non à ceux qu'ils ne connoissoient pas.

La plupart des animaux, oiseaux, plantes, etc. ont été nommés, soit relativement à leur propriété ou figure, soit du nom des personnes qui, les premières, en ont pris, et en ont fait usage.

Les étoffes pour la plupart, les vêtemens et outils, portent les noms des inventeurs et fabricateurs.

Mais quant au fond des langues françoise, italienne, espagnole et portugaise, il est constant qu'il est émané de la latine.

M. le Marquis de Maffei, auteur célèbre, ne balance pas à soutenir affirmativement que le fond de la langue italienne n'est puisé que dans la latine. M. de San-Severino, qui joint à une grande justesse d'esprit une profonde érudition, vient de nous donner un Essai ou Dissertation sur l'origine de cette langue, dans son premier volume du *Génie de la Littérature Italienne*, dans lequel il démontre jusqu'à l'évidence qu'elle est pour le fond entièrement latine.

S'il se trouve dans la langue italienne et dans la françoise quelques mots qui ont quelque ressemblance avec ceux des langues du Nord, on

ne doit pas en conclure que nous les tenions de ces peuples ; mais il doit passer pour constant, que ces mêmes peuples et nous, les avons pris du latin.

Je ne m'étendrai pas davantage, sur cette matière ; elle mérite un traité séparé soutenu d'exemples, que nous soumettrons incessamment au jugement des Savans et du Public, en lui mettant sous les yeux tous nos anciens Poètes françois (*), jusqu'à présent ignorés, avec un extrait de toutes leurs productions, et dans lequel nous indiquerons les manuscrits, où ils ont été conservés.

(*) On ignore ce qu'est devenu le manuscrit de cet Ouvrage.

# ÉPITAPHE
# DE M. JOLY DE FLEURY,
## ANCIEN PROCUREUR GÉNÉRAL.

## D. O. M.

### HIC JACET

GUILLELMUS-FRANCISCUS JOLY DE FLEURY
Ex nobilis Magistratûs gremio oriundus,
Supremi Senatûs lumen et columna.
Ad sublimiores Oratoris et Procuratoris Catholici gradus evectus,
Utrique muneri non impar,
Legum Minister, fuit et ipse lex loquens.
Eloquentiâ, labore, doctrinâ,
Regi, Patriæ, ordinibus omnibus,
Æquè deditus, æquè commendatus, æquè acceptus,
Sapientiâ, comitate, justitiâ, in admiratione, fuit et amore.
Temporibus procellosis et in negotiis intricatissimis
Semper idem, semper sui compos; veri et justi tenax.
Nunquam consilio et ratione defectus est, vir prudens et providus.
A publico munere spontè semotus,
Otium ejus labor intensior.
Ad religiosa et pacifica comitia fiduciâ Principis
Non semel evocatus.
Ecclesiæ et Imperii jura inexhaustâ eruditione asseruit,
Enucleatius elucidavit.
Uxori mente et animo addictus, liberorum et amicus et Parens;
Parcus victu, habitu modestus, avitæ tenuitatis
Æmulator severus.

Laborem assiduum prece interpungebat
Vera in Deum Pietate conspicuus.

ELECTISSIMA CONJUX ET LIBERI MARITO
PARENTIQUE CARISSIMO POSUERE.

Vixit annos 80. menses 4. dies 14.
Obiit anno reparatæ salutis. M. DCC. LVI.
Die 25. Martii, horâ octavâ matutinâ.

---

# IMITATION

## DE L'ÉPITAPHE PRÉCÉDENTE

Avec nos cœurs sous ce marbre repose
La cendre de Fleury, ce docte Magistrat,
Colonne et soleil du Sénat,
Dont le vaste génie embrassant toute chose
Se jouoit à son gré des sublimes emplois,
Et qui Ministre pur des Loix,
En fut lui-même une parlante.
On le chérit autant qu'on l'admira.
Laborieuse, éclairée, éloquente,
Son ame à la Patrie, au Roi se consacra,
Vrai, juste, constamment le même,
Dans les temps les plus orageux
Brilla sa sagesse suprême.
Ami, Parent, Époux, il gagna tous les vœux,
Il se montra l'imitateur sévère
Des qualités de ses Aïeux;
Frugal, simple au dehors, modeste au fond, pieux,
S'il quittoit le travail, c'étoit pour la prière:
Il n'est plus! Mais du Ciel ineffable bonté!
Le Ciel veut qu'il revive en sa postérité.

## AVIS DU NOUVEL ÉDITEUR.

Le Castoiement (*) d'un Père à son Fils qu'on lira dans ce volume, est, comme je l'ai dit dans l'Avis qui est en tête du précédent, une traduction du latin de Pierre Alphonse, juif, converti à la religion chrétienne, et qui fut baptisé en 1106, à l'âge de 44 ans. Cet Ouvrage a été mis en vers par plusieurs Poètes, et celui que je donne ici, est tiré du manuscrit de S. Germain, n° 1830; je l'ai rétabli dans son entier, et ce qu'on y lira de plus que dans la première édition, prouvera que c'est à tort que M. Le Grand d'Aussy a dit, pag. 194 du tome 1er de ses Fabliaux et Contes *in*-8°, que Barbazan n'avoit pas osé l'imprimer, parce que la morale en étoit très-malhonnête. Cependant l'Auteur latin en annonçant qu'il a puisé ses Fables et ses Contes chez les Philosophes et les Fabulistes arabes, dit dans son Prologue : *Vitandum tamen decrevi pro possibilitate sensûs mei, ne quid in nostro inveniatur Tractatu, quod nostræ credulitati sit contrarium, vel à nostra fide diversum.*

J'ai pensé que le Chastiement des Dames pouvoit, par sa nature, être mis à la suite. Il ren-

(*) Il y a Chastoiement dans le manuscrit; mais j'ai cru devoir lui laisser le titre que lui a donné M. Barbazan.

ferme l'espèce d'éducation qu'on leur donnoit dans ces siècles reculés. J'ai trouvé ce morceau ainsi détaché dans le manuscrit, n° 7218; mais j'ai découvert depuis qu'il n'étoit qu'une épisode du Roman de Beaudous, dont je ne sache pas qu'aucun littérateur ait parlé jusqu'ici.

Les Chroniques de S. Magloire, le Dit des Rues de Paris, les Crieries et les Monstiers de Paris, deux petites Pièces satiriques sur les Moines, par Rutebeuf, le Dit du Lendit rimé, sont toutes Pièces qui m'ont paru pouvoir être réunies, parce qu'elles nous donnent une idée des mœurs et des usages de nos Pères.

La Bible Guiot de Provins est une satire très-violente du XIII^e^ siècle. M. le Comte de Caylus en a donné une notice assez longue dans le tome XXI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *in*-4°; ainsi que de la Bible au Seignor de Berze.

Dans le Varlet qui se maria à Notre-Dame, un jeune homme qui craignoit de perdre, en jouant avec ses camarades, un anneau que sa maîtresse lui avoit donné, le mit au doigt d'une statue de la Vierge placée devant une Église pendant qu'on en faisoit les réparations. Il se maria quelque temps après, mais ne put consommer son mariage, et s'endormit aussitôt qu'il fut couché. La Vierge lui apparut en songe, et lui reprocha vivement

l'infidélité qu'il lui avoit faite. Le jeune homme effrayé, sortit de son lit, et sans rien dire à personne, se retira dans un hermitage.

Le Moine que Notre-Dame guérit de son lait, étoit très-dévot envers la Vierge. Attaqué d'un mal qui le mit aux portes du tombeau, il invoqua la Mère de Dieu qui lui apparut, et le guérit miraculeusement en lui faisant sucer de son lait.

M. Barbazan a donné ces deux derniers Contes.

Dans le Jugement de Salomon, un père meurt et laisse deux fils. L'aîné veut procéder sur-le-champ au partage des biens; son cadet et tous les Barons de sa terre le conjurent inutilement d'attendre au moins que le corps soit inhumé. Pendant ces discussions, le Roi survient; instruit de leur motif, il ordonne qu'on tire le corps de la bière pour l'attacher à un fort poteau, et décide que celui des deux qui l'atteindra le mieux de sa lance, aura la meilleure portion de la terre. L'aîné accepte la condition sans répugnance, et va frapper le corps de son père; mais le cadet s'y refuse avec horreur, et dit qu'il ne le feroit pas pour tout l'or de Cornouaille. Salomon alors fait venir tous les Barons, déclare que celui-ci est véritablement le fils du mort, et chasse l'aîné comme un monstre dénaturé.

Le Prêtre qui dit la Passion, prêt à officier le jour du Vendredi-Saint, feuillète inutilement son

missel jusqu'à la fête de l'Ascension, sans pouvoir trouver la Passion. Les paysans s'impatientent, et le Curé récite ses Vêpres tantôt haut, tantôt bas. Ensuite il crie *Barrabas*, et peu de temps après, *crucifige eum*; mais son Clerc lui ayant observé qu'une Passion trop longue ne lui étoit point avantageuse, il y mit fin.

# TABLE

## Des Fabliaux, Contes et autres Pièces contenues dans ce volume.

Dissertation sur la langue des Celtes ou Gaulois.. Pag. 1
Sur la langue des Suisses .......................... 25
Nouvelles Observations sur les Étymologies.......... 27
Le Castoiement d'un Pere à son Fils................ 39
Du Preudom qui avoit demi Ami ..................... 44
De deux bons Amis loiax............................ 52
D'un vilein Tigneus et Boçu......................... 64
De l'Homme et du Serpent .......................... 73
D'un Versefierres et d'un Boçu..................... 75
*Nota*. C'est la suite et la fin des deux précédens.
De deux Clers....................................... 79
De la Male Feme..................................... 81
Autre de la Male Dame.............................. 83
Autre de la Male Feme.............................. 85
Du Fableor.......................................... 89
De la Male Vielle qui conchia la Preude Feme........ 92
De celui qui enferma sa Feme en une Tor............ 99
D'un Home qui comanda son Avoir, et cil à qui il le comanda li nia.................................. 107
Le Jugement de l'Uille qui fut prise en garde....... 113
D'un Home qui portoit grant Avoir.................. 120
Por qoi en doit amer le grant Chemin............... 125
De deux Borgois et d'un Vilain..................... 127
Du Tailleor le Roi et de son Sergant ............... 131
De deux Lecheors.................................... 136
Du Chastoiement, le Père encore.................... 138
Du Vilein et de l'Oiselet........................... 140
Du Vilein qui dona ses Bués au Lou................. 144
Du Larron qui embraça le rai de la Lune ............ 148

De Marien qui dist ce c'on li demanda.......... Pag. 152
D'un Marchéant qui ala veoir son Frere............. 156
Li Peres chastioit son Filz et doctrinoit............. 160
De Maimon le Pereceus.......................... 166
Du Roi Alixandre et du Segretain................. 171
D'un Larron qui demora trop au Tresor........... 176
D'un Philosophe qui passoit parmi un Cimentire..... 178
Comment on doit bien faire por s'ame avant c'on muire. 181
Le Chastiement des Dames....................... 184
Chroniques de S. Magloire....................... 221
Les Rues de Paris............................ 237
Les Crieries de Paris.......................... 276
Les Monstiers de Paris......................... 287
Les Ordres de Paris.......................... 293
La Chanson des Ordres......................... 299
Le Dit du Lendit rimé......................... 301
La Bible Guiot de Provins...................... 307
La Bible au Seignor de Berze.................... 394
Du Varlet qui se maria à Nostre-Dame, dont ne volt qu'il habitast à autre........................ 420
Miracle de Nostre-Dame, qui gari un Moine de son let. 427
Le Jugement de Salemon........................ 440
Du Prestre qui dist la Passion.................... 442
Glossaire..................................... 445

FIN DE LA TABLE.

DISSERTATION

# DISSERTATION

## SUR

# LA LANGUE DES CELTES

## OU GAULOIS.

Si l'origine des peuples, qui ont habité les premiers cette partie de l'Europe que nous appelons la France, nous étoit connue, il ne seroit pas impossible de découvrir la langue dont ils se servoient; mais toutes les recherches qu'on peut faire sur cette question, ne se terminent qu'à des incertitudes. Les uns les font venir de la Phénicie, les autres de cette partie de la Grèce, nommée *Doride*; ceux-ci prétendent qu'ils étoient originaires de la Scythie, et ceux-là veulent qu'ils fussent Phrygiens. Les uns et les autres ont cherché à établir le sentiment auquel ils ont donné la préférence sur des témoignages de l'antiquité; mais lorsqu'on vient à examiner ce qu'ils ont produit, on n'apperçoit que de simples allégations, ou tout au plus que des conjectures destituées de fondement. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'ils se nommoient eux-mêmes Celtes, et qu'ils étoient ainsi appelés par les autres peuples. Les noms de Gaulois et de Galatés, qui ont vraisemblablement la même origine que celui de Celtes, et sous lesquels ils sont connus dans les auteurs Grecs et Latins, ne leur ont été donnés que postérieurement (*a*).

(*a*) Pausan. Attic. III. Ὀψὲ αὐτοὺς καλεῖσθαι Γαλάτας ἐξενίκησε. Κελτοὶ γὰρ κατά τε σφᾶς, καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις ὀνομάζοντο.

Ces Celtes avoient, comme les autres peuples de la terre, une langue pour communiquer les uns avec les autres; mais quelle étoit cette langue? Le défaut de monumens ne nous permet point de rien assurer. Étoit-elle la même dans toute l'étendue des Gaules, ou étoit-elle différente dans ses diverses parties? César semble dire que la langue qui se parloit dans une partie n'étoit pas la même que celle dont on se servoit dans une autre. Après avoir observé que toute la Gaule étoit divisée en trois parties, la Belgique, l'Aquitaine et la Celtique, il ajoute (*b*) que les loix, les usages et la langue de ces trois parties n'étoient pas les mêmes; mais cette expression de César peut n'indiquer que différens dialectes, qui ne changeant rien au fond de la langue, différoient assez pour faire croire à un étranger que ce n'étoit pas la même langue. C'étoit assez la manière dont les anciens jugeoient des langues. Un tour différent, des variations marquées dans la prononciation suffisoient pour leur en faire conclure la diversité. La même chose arriveroit encore aujourd'hui à un homme qui, n'ayant aucune connoissance de la langue françoise, viendroit en France. Si après avoir entendu parler les habitans de la Capitale et ceux de l'Isle de France, il entendoit ensuite les Auvergnats, les Limosins, les Gascons, les Languedociens et autres, ne s'imagineroit-il point qu'il y auroit différentes langues dans le royaume, quoique dans le fond ce soit par-tout la même, et qu'elle ne soit différenciée que par ses dialectes? Ce jugement que je porte de

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. Lib. I. *Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgæ, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur. Hi omnes linguâ, institutis, legibus inter se differunt.*

la langue des Celtes et l'interprétation que je donne au texte du Capitaine Romain sont appuyés de l'autorité de Strabon. Ce géographe parlant de ces peuples s'exprime d'abord comme César. Il dit, comme lui, qu'ils n'ont pas tous la même langue; mais il ajoute (*c*) qu'elle est un peu variée dans les différentes provinces. Cette addition restreint la première partie de sa proposition, et prouve qu'il n'a point cru que les langues qui se parloient chez les Celtes fussent réellement différentes; car de légères ou de petites variations ne changent point une langue; elles ne produisent que différens dialectes, dans lesquels on retrouve toujours le même fond et le même génie.

Cette langue, quelle qu'elle fût, a dû subir, même avant le temps de César, le sort de toutes les langues vivantes, c'est-à-dire, s'altérer ou recevoir des accroissemens par le commerce avec les peuples voisins. Les Phocéens qui s'établirent à Marseille six cents ans avant l'ère chrétienne, et qui y fondèrent une république riche et puissante, communiquèrent à leurs voisins plusieurs termes de leur langue. Le séjour d'Annibal dans les Gaules, sur-tout dans la province d'Aquitaine, et dans celle qui porta depuis le nom de Gaule Narbonnoise, introduisit aussi, dans la langue des Celtes, divers mots Puniques. Plusieurs habitans de ces provinces, servant dans les armées des Carthaginois, y apprenoient leur langue. Polybe nous parle d'un Celte ou Gaulois nommé Autarit (*d*), qui avoit appris le Punique pendant le

(*c*) Strab. Lib. IV, pag. 122. Ὁμογλώττους δ' οὐ πάντας, ἀλλ' ἐνίους μικρὸν παραλλάττοντας ταῖς γλώτταις.

(*d*) Polyb. Lib. I, pag. 80. Πάλαι γὰρ στρατευόμενος (Αὐτάριτος) ᾔδει διαλέγεσθαι φοινικιστί.

temps qu'il avoit servi avec eux ; et le même auteur nous apprend que ceux des Gaulois qui s'étoient enrôlés dans leur milice aimoient à converser ensemble dans la langue qu'ils avoient apprise et parlée dans leur camp (*e*). Ces soldats, de retour dans leur patrie, y rapportèrent plusieurs termes qui furent incorporés dans la langue du pays. C'est ainsi que nos Croisés, revenant de leurs expéditions dans l'Orient, nous ont communiqué l'usage de plusieurs termes qu'ils avoient entendu souvent prononcer dans la Grèce, dans la Syrie et dans l'Égypte. La même chose est arrivée de la part des Romains, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de la Provence et de l'Aquitaine. Les Colonies qu'ils y établirent, environ six vingts ans avant l'ère chrétienne, y apportèrent l'usage de la langue latine, et en communiquèrent différens termes à leurs voisins. Tel devoit être avant César, et lors de son expédition dans les Gaules, l'état de la langue celtique. C'étoit l'ancien idiome du pays, mêlé de différens termes des langues grecque, punique et romaine.

Quant aux lettres ou caractères, les anciens Celtes n'en avoient point l'usage. Leur religion, leurs loix, les actions célèbres de ceux qui s'étoient distingués parmi eux, ne se conservoient que par tradition dans des *Carmes* que leurs jeunes gens apprenoient sous la discipline des Druides (*f*). Cette ignorance leur étoit com-

(*e*) Polyb. ibid. p. 81. Ταύτῃ δὲ οἱ πλεῖστοι συνεσαίνοντο τῇ διαλέκτῳ διὰ τὸ μῆκος τῆς προγεγενημένης στρατείας.

(*f*) Cæs. de Bell. Gall. Lib. VI. *Druides à bello abesse consueverunt, neque tributa una cum reliquis pendunt : militiæ vacationem omniumque rerum habent immunitatem. Tantis excitati præmiis et suâ sponte multi in disciplinam conveniunt, et à parentibus propinquisque mittuntur. Magnum ibi numerum versuum edis-*

mune avec d'autres peuples. Androtion, ancien historien, cité par Elien (*g*), nous apprend qu'aucun ancien Thrace n'avoit l'usage des lettres, que tous les Barbares qui habitoient l'Europe, dans lesquels les Celtes étoient compris, jugeoient qu'il étoit honteux de les connoître, et que ceux qui demeuroient en Asie, en faisoient peu de cas. D'autres nations persévérèrent plus long-temps que les Celtes dans cette ignorance. Si l'on s'en rapporte au témoignage de l'historien Socrate (*h*), les Goths ne reçurent l'usage de l'écriture que trois cent soixante-dix ans après Jésus-Christ, d'Ulfilas leur évêque. Ce fut, dit-on, saint Jérôme qui, quelques années après, donna aux peuples de la Dalmatie les caractères dont ils se servirent depuis; et dans le siècle suivant, saint Cyrille en donna aussi à ceux de l'Illyrie (*i*). Les Esclavons ne commencèrent à les connoître que vers le milieu du neuvième siècle, dans lequel ils adoptèrent les caractères qui leur furent enseignés par le philosophe Methodius (*k*). Les Celtes cependant avoient, du temps de César, des caractères (*l*) dont ils se servoient dans leurs comptes

*cere dicuntur. Itaque nonnulli annos vicenos in disciplinâ permanent; neque fas esse existimant ea litteris mandare.*

(*g*) Ælian. Var. Hist. Lib. VIII. cap. 6.

(*h*) Socrat. Hist. Eccl. Lib. IV, cap. 33. Τότε δὲ καὶ Οὐλφίλας ὁ τῶν Γότθων ἐπίσκοπος γράμματα ἐφεῦρε γοτθικά.

(*i*) Walt. Proleg. II. §. 13. *Hieronymum verò litteras Græcis satis affines Dalmatis tradidisse, una cum versione Bibliorum vernaculâ, alias verò à Cyrillo inventas Illiricis traditas, ipsorum libri istis characteribus conscripti qui ab eorum inventoribus adhuc Hieronymiani et Cyrilliani dicuntur, hodie testantur.*

(*k*) Avent. Annal. Lib. IV.

(*l*) Cæs. de Bell. Gall. Lib. VI. *Cùm in reliquis ferè rebus publicis privatisque rationibus Græcis litteris utantur.*

particuliers et publics; mais comme ces caractères étoient grecs, ils ne pouvoient être de la première antiquité. Les Celtes ne les tenoient que des Phocéens; encore ne furent-ils point adoptés dans toutes les Gaules, car ils ne pénétrèrent point dans la Septentrionale ou la Belgique. On peut le conclure d'un fait rapporté par César. Q. Cicéron étant assiégé par les peuples de Trèves, César qui vouloit avoir de ses nouvelles et lui donner des siennes, lui écrivit en caractères grecs, de peur que ses desseins ne fussent découverts par ses ennemis (m). Cette précaution devenoit inutile, si ces caractères étoient connus et en usage dans cette partie de la Gaule.

La révolution arrivée dans les Gaules par les conquêtes des Romains, environ quarante-cinq ans avant l'ère chrétienne, en occasionna une dans la langue et les caractères des Celtes. Un des articles de la politique de ces conquérans, étoit que leur langue fût aussi étendue que leur empire. Ils ne traitoient qu'en latin avec tous ceux avec lesquels ils avoient quelque affaire, et ils ne souffroient point que les autres traitassent avec eux dans une autre langue (n). Cette nécessité imposée sur-tout aux

(m) Cæs. ibid. Lib. V. *Ibi ex captivis cognoscit quæ apud Ciceronem gerantur, quantoque in periculo res sit; tum cuidam ex equitibus Gallis magnis præmiis persuadet, ut ad Ciceronem epistolam perferat. Hanc Græcis conscriptam litteris mittit, ne interceptâ epistolâ, nostra ab hostibus consilia cognoscantur.*

(n) Valer. Max. Lib. 2. §. 2. *Magistratus verò prisci quantoperè suam populique Romani majestatem retinentes se gesserint, hinc cognosci potest, quòd inter cætera obtinendæ gravitatis indicia, illud quoque magnâ cum perseverantiâ custodiebant, ne Græcis unquàm, nisi latinè, responsa darent. Quin etiam ipsa linguæ volubilitate quâ plurimum valent excussâ, per interpretem loqui cogebant, non in urbe tantum nostrâ, sed etiam in Græciâ et Asiâ;*

vaincus, rendit la langue latine commune dans les Gaules, et y abolit insensiblement le celtique, de manière qu'il n'en resta rien, ou presque rien; car on doit compter pour rien quelques termes de cette ancienne langue, qui subsistent peut-être encore dans quelques noms de lieux ou de villes.

Cette proposition qu'il ne s'est rien conservé ou presque rien de la langue celtique, a contre elle de grands noms. Des savans distingués dans la république des lettres, les uns ont prétendu qu'il s'étoit transmis un grand nombre de mots celtiques dans la langue françoise, telle même qu'elle se parle aujourd'hui, et les autres ont cru que le celtique subsistoit encore en son entier dans la langue arémorique, qui est en usage dans la Basse-Bretagne. La prévention en faveur de l'ancienne langue des Celtes a été même portée si loin par quelques-uns, qu'ils l'ont regardée comme la langue primitive; et comme s'ils eussent connu tous les termes de cette langue, et qu'ils eussent été au fait de son génie particulier, ils n'ont pas craint d'avancer que sans le secours de ce qu'ils ont imaginé être l'ancien celtique, il étoit impossible d'entendre les langues orientales.

Qu'il me soit permis de le dire, ces différentes assertions ne sont que des systêmes qui portent à faux et qui n'ont aucun fondement solide. L'aveu fait par la plupart des savans qu'il ne reste aucune pièce de comparaison pour juger de la conformité de ce qu'ils prétendent être l'ancien celtique, soit avec notre françois actuel, soit avec le bas breton, auroit dû seul les arrêter et leur faire entrevoir que toutes leurs recherches, quelque érudites

*quò scilicet latinæ vocis honos per omnes gentes venerabilior diffunderetur.*

qu'elles fussent, ne les conduiroient à rien sur quoi ils pussent compter. Je ne détaillerai point ici les aveux de ces différens savans; je me contenterai de rapporter celui de l'éditeur du *Dictionnaire bas breton*, composé par D. Le Pelletier, religieux bénédictin de la congrégation de saint Maur. Ce savant éditeur remarque dans sa préface, qu'il n'est pas surprenant que cette langue, c'est-à-dire, le bas breton, que l'on confond avec l'ancien celtique, soit aujourd'hui si peu abondante, parce qu'il ne nous en reste presque aucun monument. Son expression modifiée par ce *presque*, sembleroit insinuer qu'il en a du moins découvert un que son antiquité doit nous rendre respectable; mais il nous rassure en nous annonçant immédiatement après que ses découvertes ne remontent pas au-delà du milieu du quinzième siècle. « Le plus ancien monument, dit-il, qu'ait trouvé dom « Le Pelletier, est un manuscrit de 1450, qui est un « recueil de prédictions d'un prétendu prophète nommé « Gwinglaff. Il a tiré quelques secours de la vie de saint « Gwénolé, premier abbé de Landevenec, écrite en vers, « et un petit drame dont le sujet est la prise de Jérusalem « par l'empereur Tite. Enfin il a trouvé un ancien livre « breton à l'usage des curés, espèce de Dictionnaire des « Cas de Conscience. Ce qu'il y a d'étonnant, ajoute cet « éditeur, c'est que l'on ne trouve pas un seul acte écrit « en bas breton ». N'avoir trouvé des monumens que de cette date, c'est n'en avoir trouvé aucun, et comment, sans aucun monument, peut-on assurer la conformité du langage bas breton avec le celtique? S'il ne reste aucun acte de cette dernière langue, peut-on prononcer avec quelque certitude qu'un mot soit véritablement de l'ancienne langue des Celtes?

Ce qui paroît démontrer que la langue arémorique, ou le bas breton, ne nous représente point l'ancien celtique, c'est que l'origine des termes usités dans cette langue se retrouve dans le grec, dans le latin et dans les autres langues actuellement existantes en Europe; ce qui donne lieu de conclure qu'elle n'est qu'un jargon composé de différens dialectes mal entendus et mal prononcés. Je crois que le lecteur tirera cette même conséquence avec moi, lorsqu'il aura vu la comparaison que je vais lui mettre sous les yeux des mots bas bretons avec le latin et même avec le françois; mais auparavant je le prie de se rappeler ce que j'ai dit dans ma Dissertation sur la langue françoise du changement des lettres voyelles en consonnes qui se confondent et s'emploient souvent indifféremment l'une pour l'autre, dans le bas breton comme dans notre françois.

Le mot bas breton *Aber* n'est pas plus ressemblant au mot latin *apertura* que notre mot françois *havre*. L'un et l'autre ayant la même signification, ont aussi la même origine. Car un havre est-il autre chose qu'une ouverture? Nous avons, dans notre ancien françois, le mot *havreure*, pour signifier une ouverture, une fente, une plaie.

Les bas Bretons disent *abostol*, *ebystel* et *ebystil*, pour dire apôtre, pontife. Nous avons dit anciennement *apostole* et *apostoile*, en latin *apostolus*, qui signifie apôtre, envoyé, messager.

Altaer, *autaer* en bas bréton, est notre ancien mot françois *altier*, *autier*, à Bordeaux *autar*, et en latin *altare*, autel.

Aclouet, le fer d'une aiguillette, est notre mot françois aiguillette, et en latin *aculeus*.

ARACH, *arched*, qui, en bas breton, signifie coffre, cercueil, n'est-il pas le mot françois et allemand *arche*, et le latin *arca*?

ARMEL pour armoire, est évidemment le latin *armarium*.

ASCOAN est un mot bas breton, qui sert à désigner un repas qu'on faisoit après souper, un réveillon, ou *media nox*, en italien *media noche*. *As*, en basse Bretagne, est la particule itérative qui répond à notre *re* françois, et à l'*iterùm* des Latins. Ainsi c'est *iterùm cœnare*. Personne ne disconviendra que le *coan* bas breton ne soit le mot latin *cœna*.

ADDOLI, *azeuli* qui signifie en bas breton adorer, paroît bien éloigné du latin *adorare*, mais il n'en vient pas moins. Les lettres *z*, *d*, et *c*, étoient souvent employées les unes pour les autres dans notre ancien françois. On verra dans la suite des différences encore plus grandes.

Le mot *bilain* et *bilen* en bas breton, et le mot françois *vilain* viennent également du latin *villanus*, et signifient dans ces trois langues un paysan.

BRANCK, en françois branche, est le *brachium* des Latins.

CAEL, en françois grille, clôture, treillage, n'est-il pas le *cancelli* des Latins qui a ces significations?

CANDI et CANTI pour signifier en bas breton une blanchisserie, est certainement relatif au *candidus* des Latins.

CENGLEN, une sangle, est sans doute le *cingulum* latin.

Une syllabe retranchée du mot latin *cathedra*, en françois chaire et chaise, a formé le mot breton *cadoer* et *cador* qui a la même signification par le changement du *t* en *d*.

Du latin *taberna*, par le même changement nous avons fait *cabaret*, et les bas Bretons *caborel*, ou sans changer la lettre initiale du latin *caverna* dans Cicéron, ou de *cavernacula* dans Pline. Anciennement les cabarets ou tavernes étoient dans des cavernes ou petites maisons hors des villes.

Par le changement d'une *r* en *l*, nous avons fait du latin *contrarius*, notre ancien mot *contralier*, et les Bretons ont fait *contrall*, *controll*, résister, contrarier. Le mot latin est la source de notre mot françois d'aujourd'hui *contrôler*, qui, à la vérité, a bien changé sur la route, mais qui n'en est pas moins le même mot, quoique déguisé. Contrôler quelqu'un est le contredire, le oontrarier, n'être pas de son avis.

Par le changement du *p* en *f*, les bas Bretons ont fait de *corpus*, *corf*, et nous *corps*.

En changeant l'*u* en *n*, ils ont fait de *cultellus*, *contell*, nous disions anciennement *coutel*, aujourd'hui couteau.

Il faut être bien prévenu en faveur du celtique pour dériver le mot bas breton *croas*, *croes*, du prétendu gaulois *crok*, crochet; n'est-ce pas notre mot *croix*, et le latin *crux?* Un étranger qui ne sauroit pas parfaitement notre langue, à qui l'on dicteroit ces mots, *croix*, *bois*, *pois*, *roys*, ne les écriroit-il pas *croes*, *boes*, *poes*, ou *croas*, *boas*, *poas*, *roas*, si on les prononçoit comme certaines gens les prononcent encore aujourd'hui?

Les bas Bretons disent *croassem*, *croassent*, pour exprimer un carrefour, un endroit où aboutissent quatre chemins ou quatre rues. Ce mot est formé de *crux* et de *semita*, chemin, sentier en croix.

DISCREDI en bas breton, signifie soupçonner. *Dis* est

une particule négative qu'ont aussi les Latins et les François. Soupçonner, ou discroire, c'est ne pas ajouter foi à ce que dit une personne, c'est soupçonner sa fidélité. Un homme en discrédit est un homme à qui on ne se fie point.

DIREIS en bas breton exprime un homme déraisonnable. Qu'est un homme déréglé ou déraisonnable, sinon un homme hors de raison, hors de la règle, hors de la raie? *Reis* dans notre ancien françois signifie un rayon, un trait de règle, une raie. Un *direis* est donc un homme hors de sa raie, *foras, extrà radium, regulam.*

DISTRAKEIN, qui signifie décrotter, a trop d'analogie avec le latin *distrahere*, pour nier qu'il n'en vienne.

DIST LA BEZA, ôter les taches, c'est *distrahere labes.*

DISSOUCH, relâcher, vient clairement de *dissolvere.*

DOSSEN, butte de terre, chez nous *dos*, est le *dorsum* des Latins.

LOC et LOG, qui en bas breton signifie lieu, se tire sans beaucoup d'efforts du *locus* des Latins.

LORBOUR, est un trompeur, un homme qui amuse par des paroles vagues, sans fondement et sans solidité. Nous avons, dans notre ancien françois, le mot *lobes*, pour signifier des discours sans fondement; *lober*, qui signifie amuser. C'est donc le mot latin *lobus* qui exprime sans solidité, vague, vide.

LOUAN, est une courroie. Nous avons lien du latin *ligamen.*

LUCHA, luire, est sans contredit *lux, lucere.*

LAKEN, un lac, un marais, est *lacus* des Latins.

MACHA, sert à exprimer briser. Nous disons mâcher; il vient surement du latin *maxilla*, mâchoire.

MAEM et MAEN, pierre, ardoise et autres matériaux

que nous appelons marrien, merrien, ne peut venir que du latin *materies.*

Les bas Bretons changeant la lettre *l* en *n*, disent *nicol* pour *licol*, formés l'un et l'autre du latin *ligatio* ou *ligamen*, et de *collum*, ligature du col.

Le changement de la lettre *n* en *m*, leur fait dire *nemeur*, et nous prononçions anciennement *meneur*, du latin *minor.*

De *solea*, semelle de soulier, ils ont fait *sol.* On dit encore, dans bien des provinces, un soulier dessolé, pour exprimer que la semelle en est disjointe.

De *somnium*, les bas Bretons ont fait *sonch*, et nous songe.

Tosten, signifie chez eux une ròtie. Nous disions anciennement une *tostée.* Ces mots viennent de *tostum*, participe de *torrere*, qui signifie rôtir.

Gadan, est un lien pour atteler les bœufs; c'est surement notre mot chaîne et le *catena* des Latins.

Gafre, est notre mot françois chèvre, et le *caprea* latin.

Il faut convenir qu'il y a dans ce jargon bas breton, des mots qui paroissent n'avoir aucune affinité avec les langues grecque et latine, ni même avec notre françois; mais quand on est une fois prévenu que ces peuples, ainsi que nous, ont changé les lettres, on en découvre bientôt l'origine. Tel est, par exemple, le mot *breuzr*, qui signifie frère. Les habitans de Vannes disent *breder*, et d'autres *brawdr.* Le *b* et l'*f* étant la même chose dans ce jargon, on est bientôt convaincu que c'est le latin *frater*, et le françois *frère*, formé de l'ablatif *fratre*, d'autant plus que dans la Bretagne, on dit mon *freuzr* pour mon frère.

Il en est de même du mot *bruc* ou *brug*, qui désigne des bruyères ou plantes infertiles. Ce n'est qu'une abréviation du latin *labrusca*. Nous avons changé le *b* en *f* et nous disons *friche*, terre inculte qui ne produit que des bruyères.

Il est encore à observer que les différens auteurs des Dictionnaires de ce jargon, ne sont pas d'accord entre eux, sur la signification de certains mots. Je citerai seulement les mots *dun* et *awen*, *awin* ou *afwin*.

Un passage de Clitophon, historien grec, cité par Plutarque, a persuadé plusieurs savans que le premier étoit celtique, et qu'il signifioit une éminence. Cet auteur rapporte (*o*) que Momore et Atepomare voulant exécuter l'ordre qui leur avoit été donné par un oracle de bâtir une ville sur la colline, des corbeaux parurent à l'instant, et se perchèrent sur les arbres voisins; ce qui détermina Momore à donner à sa ville le nom de *Lugdunum*, parce que *lug*, dans la langue du pays, signifioit un corbeau, et *dun* une éminence; mais l'autorité de Clitophon n'a point assujéti tous les écrivains. L'auteur de la vie de saint Germain adoptant la signification qu'il donne au mot *dunum*, conteste celle de *lug*, qu'il dérive du latin *lux*, lumière (*p*). D'autres ont prétendu que *dun* signifioit une vallée, un lieu bas. Scaliger vouloit que ce même mot ne signifiât autre chose chez les anciens Gaulois qu'une ville. Saumaise qui ne vouloit point qu'il

(*o*) Apud Plutarch. de flumin. in Arari. Λοῦγον γὰρ τῇ σφῶν διαλέκτῳ τὸν κόρακα καλοῦσιν, δοῦνον δὲ τὸν ἐξέχοντα.

(*p*) Vit. S. Germ. Lib. IV.

*Lugduno celebrant Gallorum famine nomen*
*Impositum quondam, quòd sit* mons lucidus *idem*.

fût originairement celtique, le dérivoit du grec Βουνὸς, par le changement assez ordinaire du Β en Δ, qui signifie une colline, une élévation ; ce mot, suivant la remarque d'Hésychius sur le dernier livre de l'Odyssée d'Homère, n'est point d'origine grecque, mais venu d'Afrique ; il avoit été adopté par les Grecs. Bochart trouve son étymologie dans le mot arabe *thun*, qui exprime une chose éminente entre deux qui sont égales. Cette variété de sentimens prouve qu'on n'a point encore trouvé la véritable source de ce mot. Je conviens avec Saumaise qu'il terminoit les noms de plusieurs villes des Gaules et de l'Angleterre. J'accorde même que plusieurs de ces villes étoient situées sur des éminences, des collines ou même des montagnes. Noyon, ville de Picardie, *Noviodunum*, est sur une pente douce sur la rivière de Vorse. Chateaudun dans le pays Chartrain, *Castellodunum*, est placée sur une montagne. Nevers nommée aussi *Noviodunum*, capitale du Nivernois sur la Loire, est bâtie en amphithéâtre. Lyon même, *Lugdunum*, suivant les témoignages de Strabon (*q*), de Sénèque (*r*) et de Pierre le Vénérable, abbé de Clugny (*s*), étoit bâtie de la même manière sur une petite colline ; mais il faut aussi convenir qu'il y a plusieurs villes aux noms desquelles le mot *dun* ou *dunum* se trouve joint, qui ne sont point assises sur des éminences. La ville de Tours, *Cæsarodunum*, au lieu d'être sur une montagne, se trouve dans une vallée, entre la Loire et le Cher. Autun dans le

(*q*) Strab. Lib. IV. Αὐτὸ μὲν δὴ τὸ Λούγδουνον ἐκτισμένον ὑπὸ λόφῳ. Bochart et Vossius veulent qu'on lise ἐπὶ λόφῳ.

(*r*) Senec. Ep. xcj. *Civitas uni imposita et huic non altissimo monti.*

(*s*) Petrus Venerab. Lib. I. Ep. I. *Lugdunensium montem.*

duché de Bourgogne, *Augustodunum*, est située au pied de trois grandes montagnes, et non sur le sommet d'aucune. Verdun, dans les trois évêchés, *Verodunum* ou *Virodunum*, est sur la Meuse, qui partage cette ville en deux. Melun, dans l'Isle de France, à dix lieues de Paris, *Melodunum*, se trouve sur le bord de la Seine et dans une vallée. Ces situations opposées ne permettent point de dire absolument que ce mot *dun* signifie une colline ou une montagne, ni qu'il exprime une vallée.

Il faut encore observer qu'on ne prouve point que ce mot soit véritablement celtique. Les autorités qu'on produit sont beaucoup postérieures à l'introduction de la langue latine dans les Gaules, et il ne seroit pas surprenant que des peuples, par la difficulté de prononcer les termes d'une langue à laquelle ils n'étoient pas habitués, et dont l'idiome étoit peut-être semblable aux plus anciennes langues qui n'étoient pas si polysyllabiques que les postérieures, aient abrégé et altéré des mots de cette langue latine qu'on les obligeoit de parler. Cette altération n'aura rien d'extraordinaire, si l'on fait attention qu'il y a encore dans notre langue des mots dans lesquels on a fait des retranchemens si considérables, qu'il ne paroît point au premier aspect qu'ils puissent avoir aucune affinité avec ceux dont ils tirent véritablement leur origine. Tels sont, par exemple, les mots *gril* et *taxe*. Du mot latin *craticula*, composé de neuf caractères, il n'en reste que quatre dans notre mot *gril*, le *c* et le *g*, comme je l'ai déjà remarqué, sont indistinctement l'un pour l'autre. Du mot latin *taxatione*, ablatif de *taxatio*, composé également de neuf caractères, il n'en reste de même que quatre dans notre mot *taxe*. On ne peut point douter que ces deux mots latins ne soient

la

la source de ces deux mots françois si prodigieusement abrégés. De ce dernier mot *taxatione*, vient aussi notre mot *tâche*. Qu'est en effet la tâche que l'on donne à un ouvrier, sinon une taxe qu'on lui impose? Un homme qui prend une chose à tâche, s'impose le devoir de la faire; c'est une taxe à laquelle il s'assujétit. Notre mot *tâcher*, en latin *conari*, vient du latin *tactum*, participe de *tangere*. Tâcher n'est autre chose que toucher, manier, essayer, tâtonner.

Le mot *dun* a essuyé un retranchement aussi considérable. Le mot latin *tumulus* qui est sa véritable origine, composé de sept caractères, s'y trouve réduit à trois. Le *d* et le *t* sont indifféremment employés l'un pour l'autre; il faut même, en les prononçant, faire une singulière attention pour ne pas se tromper. L'*n* a été substituée à la place de l'*m*, cela est encore très-fréquent.

Le mot *tumulus* a deux significations qui ont beaucoup d'analogie. Il signifie, en premier lieu, une montagne, une éminence, une colline, un tertre, et en second lieu un tombeau, un sépulcre, un monument de quelque espèce que ce soit; mais il n'a jamais signifié une vallée ni autre lieu bas. Virgile voulant désigner une montagne qui se trouvoit aux portes de Troie, emploie ce terme (*t*). César s'en sert aussi pour exprimer une éminence qui se trouvoit au milieu d'une grande plaine (*v*); il s'en sert même pour signifier un monceau de cadavres

(*t*) Virg. Æneid. II, v. 713.

*Est urbe egressis* tumulus, *templumque vetustum*
*Desertæ Cereris, juxtàque antiqua cupressus.*

(*v*) Cæs. de Bell. Gall. Lib. I. *Planities erat magna, et in ea* tumulus *terreus satis grandis. Hic locus æquo ferè spatio ab castris utrisque aberat.*

rassemblés, sur lesquels les ennemis étoient montés pour combattre avec plus d'avantage (*x*).

La seconde signification de sépulcre, de tombeau et de monument n'est pas moins constante. Le sépulcre d'Annibal est nommé *tumulus* par Pline (*y*). Suétone appelle *tumulus* un Cénotaphe ou un monument élevé par les soldats à la mémoire de l'empereur Claude (*z*). J'ajouterai à ces preuves un trait qui se lit dans le Roman du Brut, composé l'an 1155, par Eustache, et qui contient une Chronologie des rois d'Angleterre et des événemens les plus remarquables de ce royaume. Cet auteur rapporte qu'un géant, d'une grandeur énorme, enleva une jeune fille d'Angleterre nommée Hélène, qu'il la transporta sur une montagne située sur le bord de la mer, entre la Normandie et la Bretagne; qu'après la mort de cette fille, ce géant nomma cette montagne le *Tum Hélène*, *Tumulus Helenæ*. C'est aujourd'hui le mont S. Michel.

Il résulte de ces preuves que le mot *dun* ou *tum* tire son origine du latin *tumulus*, et qu'il a également et doit avoir les deux significations, la première de montagne, éminence, tertre, élévation, et la seconde de tombeau,

(*x*) Cæs. de Bell. Gall. Lib. II. *At hostes, etiam in extremâ spe salutis, tantam virtutem præstiterunt, ut, cùm primi eorum cecidissent, proximi jacentibus insisterent, atque ex eorum corporibus pugnarent. His dejectis, et coacervatis cadaveribus qui superessent, ut ex* tumulo *tela in nostros conjicerent, pilaque intercepta remitterent.*

(*y*) Plin. Lib. V, cap. 32. *Fuit et Lybissa oppidum, ubi nunc Annibalis* tumulus *tantùm.*

(*z*) Sueton. in Claud. *Cæterùm exercitus honorarium ei* tumulum *excitavit, circà quem deinceps statuto die quotannis miles decurreret, Galliarumque ei civitates publicè supplicarent.*

sépulcre et monument. Dans sa première signification, il ne peut s'adapter qu'aux lieux hauts et élevés, aux dunes ou montagnes sur le bord de la mer, en un mot à tous les lieux éminens, et non à des vallées, ou à des lieux profonds, comme l'ont prétendu quelques auteurs. Dans la seconde, il convient à tous les monumens qui ont été érigés, soit sur des lieux élevés, soit dans les lieux bas et profonds. Car un monument est une chose élevée, en quelque lieu qu'il ait été dressé.

Par cette raison, toutes les villes dont les noms se terminent en *dunum*, sont autant de monumens dressés en l'honneur des grands capitaines qui ont conquis les Gaules ou autres pays. La ville de Loudun, bâtie sur une montagne, nommée en latin *Juliodunum*, est un monument qui a été consacré à la mémoire de Jules-César, *Tumulus Julii.* Celle d'Autun assise au pied de trois montagnes, dans un lieu bas et profond, nommée *Augustodunum*, a été ainsi appelée pour la mémoire et en l'honneur d'Auguste; c'est *Augusti tumulus*, le monument d'Auguste. La ville de Lyon, *Lugdunum*, est le *Lucii tumulus*, le monument de Lucius Munacius Plancus Proconsul qui, dans l'intervalle qui s'écoula entre la mort de Jules César et le Triumvirat d'Auguste, fonda cette ville et y établit par l'ordre du Sénat, en forme de Colonie Romaine, les peuples de Vienne, qui, chassés de leur pays par les Allobroges, aujourd'hui les Savoyards, s'étoient réfugiés au confluent des deux rivières de la Saône et du Rhône. A l'égard des autres villes qui ont la même terminaison et qui sont en grand nombre, une étude approfondie des histoires générales et particulières de ces villes, pourroit nous apprendre les noms de ceux

par qui ces monumens ont été érigés, et en l'honneur de qui ils ont été consacrés.

Les auteurs des Dictionnaires du prétendu celtique ou bas breton sont encore moins d'accord sur la signification d'*awen*, *awin* et *afwin*, que sur celle de *dun*. Davies dit qu'il signifie *habena*, une bride; les uns disent que c'est une faux, *falx*; d'autres *maxilla*, la mâchoire. Enfin Dom Le Pelletier prétend que c'est une rivière, un fleuve, *amnis*. Le sentiment de ce dernier me paroît préférable. *Affen* ou *awen* viennent de notre ancien mot françois *ave*, *eve*, eau, et celui-ci d'*aqua*. On dit encore dans le Poitou *eve* et *effe* pour rivière, eau, étang, marais.

ORBIT, en bas breton, signifie grimace. *Faire l'orbit*, dans le Maine, c'est feindre, dissimuler, être caché, être hypocrite. Nous avons dans notre ancien françois le mot *orbe*, pour signifier caché. *Coups orbes* sont des meurtrissures, des plaies qui ne paroissent point au dehors, sinon par contusions. *Un homme orbe*, est un homme qui ne montre point au dehors ce qu'il est intérieurement. C'est un homme dont le caractère est caché, *orbatus à lumine*.

Quoique je n'aie pas l'avantage de savoir les langues angloise et allemande, je peux dire sans témérité qu'elles ont beaucoup de mots latins. Tous nos mots françois en *on*, comme considération, ambition, faction, etc. sont dans l'anglois. Ils ont le mot *molher*, ainsi que les Gascons, pour signifier une femme. Nous disions anciennement *moillier*, qui est le *mulier* des Latins.

Je vais mettre sous les yeux du lecteur plusieurs mots allemands dont l'origine est purement latine. Il seroit à

souhaiter que ceux qui possèdent ces deux langues à fond voulussent se donner la peine de les bien approfondir, et d'indiquer comment et quand ils changent les lettres, comment ils les transposent ou les suppriment, ainsi que Dom Le Pelletier l'a fait à la tête de son Dictionnaire bas breton, et comme je viens de le faire dans ma Dissertation sur l'origine de la langue françoise. Cet ouvrage nous prouveroit que toutes les langues de l'Europe ne sont pas aussi différentes les unes des autres qu'elles le paroissent, et nous convaincroit que plusieurs mots, quoique fort dissemblables dans toutes ces langues, ont cependant la même origine. Une lettre substituée à la place d'une autre, ou changée de lieu; une lettre ou syllabe supprimée causent une grande difformité dans un mot. Les exemples suivans en convaincront le lecteur.

Les bas Bretons disent *banniel* et *bannier*, le françois dit *bannière*, et l'allemand *panier*; l'allemand ne nous indique-t-il pas plus clairement que l'origine de ce mot vient du latin *pannus*, morceau de drap, ou d'autre étoffe dont on fait les bannières, les étendards?

Si les bas Bretons disent *barr*, les François *barre*, et les Allemands *sparre*, pour signifier séparation, clôture, empêchement, n'est-il pas certain qu'ils viennent tous trois du latin *separare*, *separatio*? Le breton a retranché l'*s* initiale et l'*e* final. Nous avons seulement retranché l'*s* initiale, et nous avons l'un et l'autre changé le *p* en *b*. Une barre n'est-elle pas une séparation; barrer n'est-ce pas *separare*?

Le bas breton dit *barw*, le françois *barbe*, l'allemand *bart*. C'est le *barba* des Latins.

Bourch ou Bourchis, en bas breton, *bourg* et *bour-*

*geois* en françois, *burg* et *burger* en allemand, ne dérivent-ils point du latin *urbs, urbensis* (*aa*)?

Le mot latin *blasphemus*, est l'origine du bas breton *blam*, du françois *blâme*, et de l'allemand *blame*.

Calet, en bas breton *galle*, *dur* en françois, *kalt* en allemand, ont-ils d'autre source que le *callus* des Latins? Une galle n'est-ce pas *callositas*, et notre mot galleux, *callosus*?

Curune en bas breton, *couronne* en françois, et *krone* en allemand, sont surement le *corona* des Latins.

Eaust en breton, *août*, *aoust* en françois, *aust* en allemand. C'est le latin *Augustus*.

Eistre en breton, *huître* en françois, *auster* et *oester* en allemand, viennent incontestablement du latin *ostrea*.

Flehut en breton, *flûte* en françois, et *flot* en allemand, ne sont que le *fistula* des Latins.

Les bas Bretons disent *frommi*, les François *frémir*, et les Allemands *brumment*. Ces mots ne sont autre chose que le *fremere* des Latins, où les Allemands ont changé l'*f* en *b*.

Les mots *couska* bas breton, *coucher* françois, et *kuschen* allemand, ne prennent-ils pas également leur source dans le latin *cubare*?

Le bas breton a le mot *dant*, le françois *dent*, l'allemand *tahn*. Si dans la langue allemande le *d* se change en *t*, comme en françois et en breton, comme on doit le croire, ne doit-on pas plus que présumer que le mot latin *dens* est la source de ces trois différens dialectes?

(*aa*) Voyez ma Dissertation sur l'origine de la langue françoise, page 13.

Enfin si les bas Bretons, comme je l'ai déja remarqué, disent *croas*, les François *croix*, les Italiens *croce*, les Allemands *creütz*, les Gascons *crotz*, les Espagnols et les Portugais *cruz*, n'est-il pas certain que le mot latin *crux* est la source de ce mot si diversement écrit?

Ce seroit passer les bornes d'une Dissertation, si je rapportois un plus grand nombre de mots. J'en ai assez dit pour convaincre un lecteur judicieux, que le bas breton qu'on nous donne comme le dépositaire des précieux restes du langage celtique, n'est qu'un jargon composé de mots latins défigurés, qui, malgré les divers changemens qu'ils ont subis, sont encore assez reconnoissables; que l'ancienne langue des Gaulois ne subsiste plus depuis long-temps, et que le défaut d'actes ou de monumens de cette langue met dans l'impossibilité de prouver qu'un mot soit véritablement celtique.

Je crois ne devoir pas me dispenser de rapporter ici le sentiment de M. Bertrand sur cette prétendue langue celtique, qui se trouve dans une brochure imprimée à Genève, en 1758. Ce judicieux auteur s'exprime ainsi, page 12.

« Cette langue, quelle qu'elle ait été, n'a jamais pu « être bien fixe, et elle a dû d'autant plus aisément se cor- « rompre, et être supplantée, que les druides, docteurs, « prêtres et juges de la nation, avoient pour règle de ne « rien coucher par écrit. Que d'idiomes différens ne « devoit-il pas y avoir chez un peuple, instruit tout au « plus par la tradition?

« Strabon et César observent même que tous les Celtes « ne parloient pas la même langue. De-là ne devons-nous « pas inférer, qu'il est fort difficile de prononcer quelque « chose de bien certain sur l'origine et la nature de cette

« langue. Dès le sixième siècle, elle fut entièrement « oubliée partout ».

Je finis en observant que la recherche des étymologies, étude souvent méprisée, est néanmoins nécessaire pour s'assurer de la véritable signification des mots et pour connoître une langue à fond. M. Falconnet, dans sa dissertation sur le mot *dun* (*bb*), appuie cette nécessité de ce passage de Platon : *Qui connoîtra les mots, connoîtra les choses*; et de l'autorité de Cicéron qui rend à la lettre le mot grec, étymologie, par le latin *veriloquium*. Rien en effet ne peut mieux démontrer la véritable signification d'un mot, qu'une juste étymologie ; c'est pourquoi ce célèbre académicien ne veut point qu'on méprise l'art étymologique. « Si, dit-il, malgré « son secours, nous ne pouvons quelquefois parvenir à « aucun degré de probabilité, il nous servira du moins à « faire sans honte l'aveu de notre ignorance ; et si cette « ignorance, quoiqu'avouée, est encore un reproche à « nous faire, le savant Varron servira pour nous « défendre » : *Qui de originibus verborum nulla dixerit commodè, potius boni consulendum, quàm qui aliquid nequiverit reprehendendum*. Il donne ensuite cette leçon : « L'art étymologique est celui de débrouiller ce « qui déguise les mots, de les dépouiller de ce qui pour « ainsi dire leur est étranger, et par ce moyen de les « ramener à la simplicité qu'ils ont tous dans l'origine ». Pour faire ce débrouillement avec fruit, ce n'est pas assez de découvrir ce qui peut avoir été ajouté aux mots, il faut encore chercher à rétablir ce qui en a été retranché.

(*bb*) Mém. de l'Acad. des Inscript. *in*-4°. tom. XX.

## SUR LA LANGUE DES SUISSES.

J'AI dit précédemment dans ma Dissertation sur la prétendue langue celtique, que l'anglois et l'allemand ont conservé plusieurs mots latins; je crois même pouvoir assurer sans témérité, que presque tous les différens idiomes, ou langues de l'Europe ne sont composés que de différens dialectes, ou de différentes langues, et plus particulièrement de la latine.

M. Bertrand, dont je viens de parler, nous a, dans ses Recherches, démontré que la langue, ou idiome des Suisses, est composée du latin, du grec, de l'italien et du françois; mais il dit en même temps, qu'il y a plusieurs mots qui ont une origine étrangère, tels sont par exemple, *écoffier*, cordonnier; *taffion*, punaise; *berna*, pelle à feu; *charopa*, paresseux; etc.

Mots venant du grec, *pierrasset*, persil, herbe potagère, *petrosélion*.

OURA, vent, *ouros*.

CORTI, jardin, courtil, *chortos*.

Mais voici des mots dont l'origine est purement latine. *Escouva*, balai. On dit en plusieurs provinces de France *escouvette*, c'est le *scopæ* des Latins. *Coter*, assemblée, nous disons en françois *coterie*, c'est le *coïtus* des Latins, du verbe *coïre*.

ARENA, sable, anciennement arêne.

CLIOURE LA PORTA, nous disions clore la porte, *claudere portam*.

TRA, poutre, nous disions anciennement *tref*, c'est le *trabs* latin.

ETALA, bûche, morceau de bois, nous disions *astelle*, *hasta*, *hastella*.

TRONTZE, *tronch*, *trontze*, bûche, tronc, *truncus*.

EIGUE, eau, nous avons dit age, aige, aigue, eige, effe, eve, *aqua*.

GORGOLION, charençon, calendre; en italien *gorgolione*, *gorgolir* : le *curculio* des Latins ou *gurgulio*. Virg. Georg. 1.

CRUTZE, son de farine, en italien *crusca*, c'est le latin *crusta*; le son est la croûte du bled. Virg. Georg. 3, vers 360, appelle la glace une croûte.

*Concrescunt subitæ currenti in flumine* crustæ.

Je le repète ici, il n'y auroit rien de plus utile que d'approfondir chaque langue en particulier; on connoîtroit qu'elles ne sont pas aussi éloignées les unes des autres, qu'elles le paroissent au premier coup-d'œil.

Je compte donner incessamment un recueil considérable des mots bas bretons, dont l'origine est purement latine; j'y joindrai plusieurs mots gascons, provençaux et grenoblois, qui semblent fort éloignés du latin, et une liste de beaucoup de mots allemands et suisses, qui viennent de la même source.

# NOUVELLES OBSERVATIONS

## SUR LES ÉTYMOLOGIES,

Pour servir de réponse à l'auteur de l'*Année littéraire*, et à la lettre de M. le Baron des Escarts, insérée dans le Mercure de novembre 1759.

LES étymologies que j'ai proposées à la suite de ma Dissertation sur la langue françoise, ont déplu à quelques critiques. S'ils étoient plus familiers avec notre ancien langage, et qu'ils connussent mieux les variations que chaque mot en particulier a essuyées, leur surprise cesseroit. Il m'a paru sur-tout que celle de *Baron*, qui vient de *vir*, les a singulièrement étonnés : je vais donc leur exposer les raisons qui m'ont déterminé à la proposer.

Premièrement, lorsque je vois que tout le monde convient, que du latin *dies* on a fait *diurnus*, et de celui-ci *jour*, et l'italien *djorno*; que l'on ne fait aucune difficulté de convenir que notre mot *nuit* vient de *nox*, j'ai pensé que celui de *Baron* n'étoit pas plus éloigné du mot latin *Vir*, à l'ablatif *Viro*, que le mot de *jour* de celui de *dies*, et celui de *nuit* de *nox*.

En second lieu, tous les savans que j'ai consultés, l'ont trouvée juste; je me contenterai de rapporter ici ce que m'en a écrit un savant bénédictin, qui possède à fond nos anciennes chartes et nos vieux manuscrits, et par conséquent notre langage ancien.

« *Ber* et *Baron*, dit-il, est le mot de *Vir* corrompu,
« cela est certain.

« 1°. Parce que le mot *Ber* ou *Baron* ne se trouve « dans les titres françois, que pour signifier *homme*, et « que dans tous les titres latins du même temps, on y « lit, *nobilis*, *illustris vir*.

« 2°. Varon signifie encore un homme en Espagne, « l'*v* et le *b* avoient autrefois la même valeur.

« 3°. Le commun des femmes de Picardie se ser- « voient, il n'y a pas cent ans, du terme de *mon Baron*, « pour dire mon homme, mon mari, cette expression « est plus rare aujourd'hui.

« 4°. On a dit premièrement *Varon* ou *Faron* et « ensuite Baron. On en trouve la preuve dans l'histoire « de Fredegaire. Farones *vero, tàm Episcopi, quàm* « *cœteri, etc.* et ailleurs, *anno 34, regni Chlotarii,* « *Warnacharium majorem domus, cum universis* « *pontificibus Burgundiæ et* Faronibus *ad se venire* « *præcepit* ».

En troisième lieu, rien de si commun dans notre langage que d'y voir les lettres *b*, *f*, *p* et *v*, employées indistinctement les unes pour les autres, il en est de même des voyelles; ainsi je ne vois pas qu'il y ait eu d'impossibilité de former notre mot *Baron* de *Viro*, ablatif de *Vir*.

Mais comme tout ce que je viens de dire pourroit être envisagé comme de simples conjectures, je vais mettre sous les yeux du lecteur des citations que j'ai regardées, et que je juge encore être des autorités.

*Baron, beir, ber, bers*, dans tous les anciens auteurs, ont signifié également, un homme en général, un mari, un homme fait, et ce que nous entendons aujourd'hui par *Baron*, qualité. On trouve dans Ville-Hardouin qu'Étienne de Bethunes, reprochant au comte de Blans-

dras, sa revolte contre l'empereur Henri, lui dit : « Fai « avant apporter la chartre [1] que li Marchis ot [2] de l'em« pereour Bauduin, qui fu fete par le commun assen« tement [3] des *hauts Barons*, qui pour cet atiiment [4] « furent esleu ». Cet auteur s'est servi des termes de hauts Barons, comme les autres se sont servi de *hauts hommes*, pour signifier des hommes distingués; *viri incliti*, *alti viri*.

Saint Bernard dans son troisième Sermon sur la Circoncision de Notre Seigneur, fol. 73, dit : « Or me sam« blet ke mestiers t'est ke tu en cest leu soies voisous de « ti awardeir del vice d'orgoil; car molt est granz chose, « certes si tu ensi pues vencre ti meismes. Miex valt, ce « dist Salemons, li pacienz del fort *Baron*, et cil ki « signerie at sor son cuer, ke cil ne facet ki les citez « prent ». *Porro in hoc loco jam cavendum tibi arbitror à superbia. Magnum est enim omnino sic vincere semetipsum ; melior est, ait Salomon, patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.*

*Beir*, *bers* et *ber* a toujours signifié un homme en général. Cuvelier, poëte du quatorzième siècle, a composé la vie du fameux connétable du Guesclin, dans laquelle il le qualifie continuellement de *gentil ber*, gentilhome, *gentilis vir*. Aimes de Varentines, poëte du même siècle, auteur du Roman de Floiremont, ne qualifie pas autrement son héros. Un ancien et très-ancien traducteur des Dialogues de saint Grégoire [5] au

[1] Chartre, diplome, *charta*; — [2] ot, eut, *habuit*; — [3] assentement, *assensus*; — [4] attiiment, accord, traité, convention; — [5] voyez ma Dissertation sur la langue françoise, page 6.

I[er] Livre, chap. I[er], dit : « Quidons nos cilz si nobles *beir* « ot il premiers maistre, ke il en après fut maistre de dis- « ciples ». *Putamus, hic tam egregius* vir, *ut post magister discipulorum fieret, priùs habuit magistrum.*

Saint Bernard, dans son premier Sermon sur l'Épiphanie, fol. 77, dit : « Hui vinrent li troi Roi por querre « lo soloil de justise, ki neiz estoit, de cui il est escrit. Ey « ke vos uns *bers* vient, et Orianz est ses nons ». *Hodiè enim magi ab oriente venerunt, ortum solem justitiæ requirentes, eum de quo legitur : ecce* vir, *oriens nomen illi*[1]. Le même Saint, au fol. 133, dit : « Daniel, « qui apeleiz est *bers* de desiers, ki abstinens fut et « chastes, il est li ordenes des penanz et des continanz, « ki entendent solement à Deu ». *Daniel* vir *desideriorum, abstinentiæ et continentiæ deditus, ipse est, soli Deo vacans, et continentium ordo.* Que l'on ouvre le manuscrit des Cordeliers, qui contient la traduction des quatre Livres des Rois, du même temps que les Dialogues de saint Grégoire, on verra qu'il commence ainsi : « Uns *bers* fu ja en l'antif pople ». *Fuit* vir, etc.

Les citations suivantes ne laisseront rien à desirer sur cette étymologie. La basse latinité, du mot *vir* et de notre mot *Baron*, a formé *varo, varus* et *baro.* La loi salique, manuscrit de l'Église de Paris, tit. 33, §. 1, porte : *Si quis* Baroni *viam obstaverit, aut eum impinxerit, 600 deners qui faciunt sol. 15, culpabilis judicetur.* Lex Ripuariorum, tit. 58, §. 12. *Quod si quis hominem regium tabularium, tam* Baronem *quam fœminam, de mundeburde Regis abstulerit, sexaginta solidis culpabilis judicetur.* Et dans la loi des Allemands, tit. 76.

[1] Zacharie, 6, 12.

*Si quis mortaudit* barum *vel fœminam, qualis fuerit, secundum legitimum Weregeldum, nono geldo solvatur.* Et enfin dans la loi des Lombards, liv. 1, tit. 9, §. 3. *Si* Barus *fuerit qui fœminam percusserit, culpabilis est*, etc.

Les preuves que le mot *Baron* signifioit mari, *vir*, ne sont pas moins concluantes. On peut d'abord voir celle que j'ai déjà rapportée du traducteur de saint Grégoire, dans le Glossaire de l'Ordene de Chevalerie, au mot Baron. J'en joins ici deux autres qui ne sont pas moins fortes. On trouve dans une traduction de la Bible, Deutéron. *chap. 25, vers. 7.* « Et s'il ne eit volu prendre la « femme de son frere, laquele est à ly due par loi, la « femme irra al porte de la citée, et apellera les greindres « de nessaunce, et dirra : le frere de moun *Baroun* ne « volt pas susciter le semoil de son frere en Israel, ne « moy prendre en mariage ». *Sin autem noluerit accipere uxorem fratris sui, quæ ei lege debetur, perget mulier ad portam civitatis, et interpellabit majores natu, dicetque : non vult frater* viri *mei suscitare nomen fratris sui in Israel, nec me in conjugem sumere.*

Je me dispenserai de citer ici vingt endroits de la Coutume de Beauvoisis, rédigée par Philippe de Beaumanoir, en 1280, manuscrit de l'Église de Paris ; je me contenterai de rapporter ce passage tiré du chapitre 13 [1]. « La femme enporte en doaire la moitié de tout l'hiretage « que ses *Barons* avoit de son droit au jor que il l'es- « posa ; se il n'est einsinc que ses *barons* ait eu autre

[1] Qui est page 75 de l'imprimé.

« fame de laquelle il ait enfâns; car adoncques ne enporte-
« elle por son doaire que le quart de l'hiretage son
« *baron* ».

Saint Bernard, dans ses Sermons, a-t-il voulu rendre en françois le mot latin *virilis*, il s'est servi du mot *barnis* et *bernil*, courageux, viril. On trouve, dans son second Sermon sur l'Épiphanie, page 81 : « Donkes,
« ceu disimes nos à vos, filles de Syon, nos enhortons
« vos ainrmes seculers ke vos forsisseiz, fleves et deli-
« ciouses filles, et ne mies fil, ki n'en aviez niant de
« force, ne de *bernil* coraige ». *Vobis ergo dicimus, filiæ Sion, animæ sæculares, debiles, delicatæ filiæ, et non filii, in quibus nihil est fortitudinis, nihil est* virilis *animi.* Dans un Sermon sur la Purification, page 106. « Soit assi en la nostre offrande, li *barnis* stau-
« letez, li continence de la char, et li conscience humle ».
*Sit ergo et in oblatione nostra constantia* virilis, *sit continentia carnis, sit conscientia humilis.*

Ce même Docteur de l'Église s'est aussi servi, *fol. 130, V°.*, de l'adverbe *bernilement*, pour exprimer le latin *viriliter*. « Mais si nos *bernilment* restons en la bataille,
« apermemes naist en nos une pie tranquilleteiz, et uns
« deleitaules repos ». *Si* viriliter *resistimus, quædam pia tranquillitas de conscientia bona nascitur.*

Après toutes ces citations, et une infinité d'autres que je pourrois rapporter, et que je regarde, je le répète, comme autant d'autorités, j'ai cru ne devoir point balancer à proposer cette étymologie : je ne l'ai fait d'ailleurs qu'après avoir examiné, et scrupuleusement pesé les sentimens de tous nos auteurs sur ce mot, sentimens que je crois être obligé de mettre sous les yeux du lecteur judicieux,

cieux, et de les soumettre à son jugement, auquel je souscrirai aveuglément.

M. de Marca, dans son histoire d'Espagne, liv. III, chap. 8, §. 6, le fait venir du grec *baros*, qui, suivant lui, signifie poids, charge, ennui pesant.

Les auteurs des racines grecques sont du même avis, en ajoutant que *baros* signifie aussi puissance et autorité, signification que ce mot n'a point; ou bien, ajoutent-ils, du mot latin *baro*, qui signifie, suivant eux, homme vaillant, ou même brutal et féroce. Saint Isidore, suivant les mêmes auteurs, le fait dériver de *barus*, qui en grec signifie *gravis*; mais je demande quel rapport direct peuvent avoir, poids, charge, ennui pesant, brutal, féroce, avec notre mot Baron?

Ragueau et autres prétendent qu'il vient du grec *aner*, qui signifie homme de courage; le même Ragueau le veut dériver aussi de l'allemand *graf*, origine que M. de Lauriere réfute et rejette avec mépris.

Besoldus, dans son Trésor, page 269, n° 52, prétend qu'il vient de *baren*, mot allemand, dit-il, *quod sumitur pro liberis seu filiis*. Ce qu'il justifie par les citations des loix que j'ai rapportées ci-devant, et dans lesquelles il n'a d'autre signification que celle d'homme, *vir*. Enfin Borel veut qu'il viene du latin *barrus*, qui signifie un éléphant [1], à cause, ajoute-t-il, que les Barons ont du pouvoir. Je m'en rapporte au lecteur judicieux sur ces découvertes.

Dira-t-on encore qu'il vient du Syriaque et Chaldéen *bar?* Ce mot, en cette langue, ne signifie autre chose que fils, tous ceux qui savent cette langue m'ont assuré

[1] Linguâ Sabinorum, Barrus Elephas dicitur. *Basil. Fab. Thes.*

qu'il n'avoit point d'autre signification ; on trouve dans le Nouveau Testament, le mot *bar-jona*, qui est interprété en latin, *filius columbæ*, le fils de la colombe.

Voudroit-on prétendre qu'il vient de la langue des anciens Celtes? Que l'on m'indique un monument de cette prétendue langue, où on le puisse trouver. Je l'ai cherché en vain dans les Dictionnaires du jargon de la basse Bretagne.

Basile le Fevre, dans son Trésor, décide formellement qu'il ne peut venir du latin *baro*, et je ne crois pas que personne au monde le puisse penser avec raison. *Baro* dans Cicéron, liv. 2, *de finibus*, c. 23, et ailleurs, signifie stupide, hébêté, sot, niais, étourdi, impertinent. *Hæc cum loqueris, nos* Barones *stupemus*. Dans Perse, sat. 5, il est employé pour valet, goujat.

> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Eheu*
> Baro, *regustatum digito terebrare salinum*
> *Contentus perages, si vivere cum Jove tendis.*

Il faut cependant qu'il ait une origine, je le répète, il n'en a point de plus juste que celle de *vir*. Le même le Fevre le décide sans réplique légitime. BARO, inquit, *magnates inferiores comitibus, dignitas est apud Bohemos ; sed in hac significatione non invenitur apud probatos auctores. Ineptè nonnulli originem vocis ex Pharao ducunt, quo hominem multis privilegiis et immunitatibus gaudentem, jureque communi exemplum intelligi volunt. Est enim originis Francicæ, sive Germanicæ, ex vocabulo* ber, *vel* var, *quod virum, et hominem liberum..... significabat.* Il est encore constant que les habitans de la Bohême, les Allemands et les François ont formé ce mot du latin

*vir.* On peut encore, pour s'affermir, consulter l'ancienne édition du Dictionnaire de Trévoux, où ce mot est amplement discuté.

Je ne crois pas que l'on puisse pousser une démonstration plus loin; au reste, si on trouvoit une autre étymologie encore plus juste, que celle-ci, je serai le premier à l'adopter.

Je n'entreprendrai point de justifier ici les autres étymologies critiquées par ces auteurs, elles le seront toutes, dans mon Glossaire, par des citations et des autorités au moins aussi claires et aussi justes que celles que je viens de rapporter. Je me contenterai de rendre compte de ce qui m'a déterminé à dire dans ma Dissertation sur la langue françoise (*), que quelques-uns de nos mots françois se formoient de l'infinitif, et d'autres du participe du verbe : deux exemples suffiront pour appuyer mon sentiment, qui est aussi celui de plusieurs savans.

*Opprimer* vient immédiatement de l'infinitif *opprimere*; mais celui de *presser* ne vient que médiatement, et est formé de *pressum*, participe de *premere*.

Les mots françois décerner et décréter, ont bien tous deux leur origine, du verbe latin *decernere*; mais décerner vient immédiatement de l'infinitif, et décréter du participe, ou si on l'aime mieux du substantif *decretum*.

L'auteur de l'*Année littéraire* [1] me permettra de lui redire encore une fois, que pour bien juger d'une langue, il faut l'avoir suivie dès son berceau, et en bien connoître l'origine, les variations et les progrès; sa cri-

[1] Voyez l'*Année littéraire*, tome V, page 315. 1759.

(*) A la tête de l'*Ordene de Chevalerie*, dont la seconde édition vient de paroître, de même format et même caractère que le présent ouvrage, à Paris, chez Warée, oncle, Libraire, quai des Augustins, n° 13.

tique, faute de ces connoissances, a paru tout au moins trop précipitée.

A l'égard de M. le *Baron des Ecarts*, je n'ai plus autre chose à répondre à sa plaisanterie, sinon qu'il trouvera des éclaircissemens à ses doutes, et des réponses à ses objections dans le *Glossaire* que j'ai tout prêt, et qui tôt ou tard sera soumis à l'examen du public, à qui je promets d'avance, que je ne proposerai rien, qui ne soit démontré par de justes citations, ou qui ne soit tout au moins très-probable.

Une très-courte satyre composée contre les Beguines, par *Rutebeuf*, l'un des plus renommés poètes du treizième siècle, ne servira pas peu à confirmer cette étymologie; je crois que le lecteur me saura gré de la mettre sous ses yeux.

Je ne dirai rien ici de cet auteur; je donnerai incessamment sa vie avec celles des autres poètes françois, dont les ouvrages n'ont point été imprimés, et une liste de leurs productions. Rutebeuf a composé un grand nombre de pièces dans tous les genres, quelques vies de Saintes, des complaintes sur la mort de plusieurs Princes et Seigneurs qui ont péri aux croisades, des satyres, des fabliaux, et plusieurs pièces historiques, qui se trouvent réunies dans un manuscrit de la Bibliothèque Impériale, sous le n° 7633.

Anciennement en Flandre et en Lorraine, on appeloit *béguines*, des femmes et des filles, qui, par dévotion, et pour exercer les œuvres de miséricorde et de bénignité, vivoient en communauté, sans cependant faire de vœux, et qui par conséquent pouvoient se marier quand elles le jugeoient à propos.

Il y a différentes opinions sur l'étymologie de ce mot:

on peut voir ce qu'en disent Ménage, Borel, du Cange, et autres; les uns la tirent de Begga, sœur de sainte Gertrude qui vivoit dans le septième siècle; d'autres de Louis le Bègue, fils de Charles-le-Chauve, qui régnoit à la fin du neuvième siècle; d'autres de Lambert de S. Christophe, surnommé le Bègue, *quia balbus erat*; d'autres comme Scaliger, de leur coiffure, appelée *béguin*, et celui-ci du toulouzain *begui*, qui signifie un bonnet. Plusieurs de ces auteurs sont même incertains, si c'est le bonnet, le begui qui a donné le nom à ces femmes, ou si ce sont ces femmes qui ont donné le nom au bonnet, au begui. Je laisse aux lecteurs à juger de ces découvertes.

Ces femmes et filles, qui se retiroient ainsi dans des communautés, y exerçoient des œuvres de charité et de bénignité; aussi quelques auteurs sont-ils d'avis que les mots béguines et biguenetes, sont le mot latin corrompu *benigna*.

Je donne ici, à la suite de l'original, une traduction littérale de cette satyre, on verra combien il est difficile d'approcher de la beauté de l'original. Elle est intitulée dans le manuscrit :

## DES BEGUINES.

En riens [1] que béguine die,
N'entendiez tuit [2] se bien non [3].
Tot est de religion
Quanque [4] hon trueve en sa vie.
Sa parole est prophetie;
S'ele [5] rit, c'est compaignie;
S'el pleure, c'est devocion;
S'ele dort, ele est ravie;

[1] Riens, *res*, chose; — [2] tuit, tous, *toti*; — [3] sinon que du bien; — [4] quanque, tout ce que; — [5] si elle.

S'el songe, c'est vision;
S'ele ment, nou [1] creeiz mie.

Se beguine se marie,
S'est sa conversacions :
Ces veulz, sa prophecions [2]
N'est pas à [3] toute sa vie :
Sest an pleure, et cest an prie,
Et cest an panrra *Baron* [4].
Or [5] est Marthe, or est Marie;
Or se garde [6], or se marie;
Mais n'en dites se bien non,
Li Roix no sofferroit mie.

En tout ce que dit une béguine n'y entendez autre chose que du bien. Tout ce que l'on trouve en sa vie, est relatif à la religion; ses paroles sont autant de prophéties. Si elle rit, c'est la compagnie qui l'y excite; si elle pleure, c'est par dévotion; si elle dort, elle est en extase; si elle rêve, c'est un ravissement, une inspiration; si elle ment, ne la croyez pas.

Si une béguine se marie, c'est sans conséquence, c'est pour avoir compagnie; ses vœux, sa profession ne sont pas pour toute sa vie; elle pleure pendant un an : elle prie pendant un autre, et enfin elle prend un mari, un *Baron*; elle est tantôt Marthe, tantôt Marie, tantôt elle est chaste et continente, tantôt elle se marie. Mais n'en dites que du bien, le Roi ne souffriroit pas que l'on en dît du mal.

[1] Nou, ne le; — [2] profession; — [3] à, pour; — [4] Baron, mari, *virum*; — [5] or, une heure, un temps est, elle est tantôt; — [6] se garder, s'abstenir, être chaste.

# LE CASTOIEMENT

## D'UN PÈRE A SON FILS.

Je ne m'étendrai point ici sur le mérite de nos anciens poëtes, ni sur celui de leurs ouvrages; je crois n'avoir rien laissé à desirer sur cet article dans la préface des Fabliaux. S'il y en a eu de trop libres dans leurs productions, il y en a eu qui n'avoient pour objet que d'inspirer la religion, les bonnes mœurs, la bonne conduite, la soumission et le respect pour les personnes constituées en dignité, et placées par Dieu pour nous gouverner et nous protéger.

Tel est l'auteur anonyme, dont je donne l'ouvrage au public.

Il est intitulé dans le manuscrit de Saint-Germain des Prés, n° 1830, connu sous le titre de Fabliaux :

*Ci commence le Castoiement* (ou *Chastoiement* conformément au manuscrit) *que li Peres ensaigne à son Flis.*

Ces mots castoiement, et castoier, dans les siècles reculés, n'avoient pas encore la signification qu'ils ont aujourd'hui : nous entendons, par châtiment et châtier, punition et punir; et on entendoit alors, par castoiement, instruction, avis, correction de mœurs.

Ce manuscrit a été écrit dans le treizième siècle; il faisoit partie de ceux légués à cette abbaye par M. le duc de Coislin, évêque de Metz, dont le nom sera immortel.

L'auteur de ce Castoiement nous représente un père qui donne des leçons de morale à son fils, et des préceptes pour se conduire sagement et prudemment dans le

monde, où il étoit près d'entrer; il lui raconte plusieurs aventures, qui sont autant de Contes ou Fabliaux, que Bocace, Molière, et nos conteurs modernes n'ont pas négligés.

*Nota.* M. Barbazan ayant retranché plusieurs morceaux de ces Contes, on a cru devoir les rétablir tels qu'ils sont dans le manuscrit.

Le père débute par dire à son fils, qu'il faut, avant toutes choses, craindre, aimer Dieu, et observer ses commandemens; que ce n'est pas assez de l'honorer des lèvres, mais qu'il faut l'honorer de cœur, parce que Dieu a en horreur l'hypocrisie.

Li peres son fill chastioit,
Sen [1] et savoir li aprenoit.
Beax filz, dit-il, à moi t'entent,
Ne laisse pas coler au vent
Ce que ton pere te dira :
Se tu l'entenz, il te vaudra.
Beax filz, enten sen et savoir
Qui molt valt [2] mielx que nul avoir.
Quar quant ton avoir te faudra,
La sapience remaindra,
Par qoi en terre recevras,
Jamais égaré ne seras.
Beax filz, garde toi tot avant
Que serves Dieu tot le puissant;
Gardes que criemes Dieu le voir [3],
C'est commencement de savoir;

[1] Sens; — [2] qui vaut beaucoup mieux, *valet*; — [3] observe de craindre le vrai Dieu, c'est le commencement de la sagesse. *Initium sapientiæ timor Domini*. Ps. 110, vers. 9.

Si criemes Dieu [1], tu l'ameras,
Et serviras et honorras:
En terre auras à grant plenté,
Jamais ne seras esgaré.
Porte Dieu hennor et servise,
Gar [2] que soit ta marchéandise,
Dont auras-tu sanz travaillier
Quanque tu vorras devisier.
Se tu criens Dieu et toi crienbront
Totes les choses de cest mont,
Et se tu ne criens, tu crienbras
Totes les riens que tu verras.
Beax filz, ge te pri et coment [3]
Que n'aimes pas Dieu faintement [4],
Ne li fais semblant à nul fuer [5],
Si tu ne l'aimes de bon cuer;
Ne seroies pas por tant quites [6],
Quar tu seroies ypocrites.
Ypocrites est de-fors bel,
De l'aignel a vestu la pel,
Mais dedens est lou ravisant [7].
De Dieu amer fait un semblant:
Il vait volentiers au mostier
. . . . . . . . . . . . . . . . [8]
Ilueques fait ses oroisons,
Sovent se courbe à genoillons,

[1] Si tu crains Dieu; — [2] gar, fais attention; — [3] je te prie et commande; — [4] que tu n'aimes pas Dieu feintement, *fictè*; — [5] ne fais semblant de l'aimer en aucune occasion, *situ*, etc. — [6] cela ne t'acquitteroit pas envers lui; — [7] *attendite à falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces.* Matth. chap. 7, vers. 15; — [8] il manque un vers dans le manuscrit qui peut être suppléé par celui-ci: Pour aourer et pour prier.

Et son pis vait molt debatant,
Et sa bouche muet en ourant [1],
Mais ses ouers est de Dieu molt loing,
Diex li faudra au grant besoing.
De Diex amer fait un senblant,
Mais il ne l'aime tant ne quant;
Ice fait-il veraiement
Por estre honorez entre gent,
Et Diex lor dit, si com g'entent,
Cist pueuples m'aime faintement,
De bouche me vait henorant,
Dehors me fait molt bel senblant;
Mais lor cuers est molt loing de moi,
Si seront-il, si com ge croi,
Molt loing de Dieu veraiement
Au jor du tremblant jugement.
Et Diex nos doint si l'avenir
Que nos puissions sa voiz oïr,
La parole que il dira
A toz ceus que il amera.
Benéoiz filz de Dame-Dé [2],
Recevez le riche raigne [3]
Qui ainz vos fu apareillié
Que cist siecles fust commencié.
Encore dist le pere au filz
Que bien entendist à ses diz.

Il lui recommande ensuite d'imiter la fourmi, et de se prémunir pour l'avenir : d'être vigilant comme le coq, qui, dès le matin, va chercher sa vie et celle de ses poules.

[1] *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè est à me*. Matth. chap. 15, vers. 8; — [2] Seigneur Dieu; — [3] royaume, *regnum*.

Beax filz, por Dé te pri le voir,
A la formie apren savoir [1];
Qui en esté va pourchaçant
Dont el puisse vivre en avant;
En esté quant el fait que sage,
Dont puisse vivre en l'ivernage.
Beax filz, et de coq te comant,
Que ne soit de toi plus vaillant [2],
Qui s'esveille à l'ajornant,
Et vait sa garison querant.
Beax filz, quant vient à l'enjorner,
Donc ne doiz-tu pas reposer:
Au mostier doiz donques aler
Por Dieu proier et aourer,
Qu'il te deffende à icel jor
De pechié par sa grant douçor.
Li cox si fait tot. . . . . . . . (*)
Ses cinq femes el. . . . . .
Mais se tu ne. . . . . . . .
Unne seule. . . . . . . . .
Donc est li cox. . . . . . .
Plus fors de toi. . . . . . .
Beax filz, prens. . . . . . .
N'oblie pas qui si fait. . . . .
S'aucuns par bien. . . . . .
Se tu oublies le. . . . . . .

[1] Savoir, fais-toi sage en imitant la fourmi, ou pour mieux dire rends-toi savant; — [2] vaillant, ne signifie point ici valeureux, *valens*, mais vigilant, *vigilans*. L'auteur conseille d'être aussi vigilant que le coq, qui, au point du jour, va chercher sa garison, sa provision, *suam quærens curationem*. Voyez *le Vocabulaire* à ce mot.

(*) Le manuscrit est défectueux en cet endroit.

Donc auras en. . . . . . .
Li chien plus que toi de. . . .
Beax filz, un autre. . . . .
Ne te soit poi de un ami,
Ne trop ne te soit à avis
100 D'avoir ou cent ou plus amis.

Le père recommande au fils de ne point regarder un homme comme son ami avant de l'avoir bien éprouvé.

Beax filz, ne loe ton ami,
Ains que tu saches bien de si,
S'il t'aime bien veraiement,
Tu sauras à l'esprovement.
Un essample te vueil conter,
106 Et tu, penses de l'escouter.

---

## CONTE Ier.

### DU PREUDOME QUI AVOIT DEMI AMI.

Un Preudons estoit en Arabbe [1],
Si avoit à non Lucinabe,
Il estoit du siecle moult saige [2]
Et si estoit de grant aaige.
Avint si qu'il amaladi,
Morir quida trestot de si [3];
A son fill a donc demandé :
Quanz amis as tu conquesté [4],

[1] Il y avoit en Arabie un père de famille, un homme sage, expérimenté; — [2] saige, *sapiens*, connoisseur, savant, expérimenté, qui connoissoit le monde; — [3] il crut, présuma mourir très-certainement; — [4] quanz, *quantum*, combien as-tu acquis d'amis ?

Tant com as vescu entre gent [1] ?
Le filz li a dit, plus de cent.
Li peres entendi assez
Que nes [2] a pas bien esprovez.
Moult as, dit-il, bien esploitié,
Se tu i as tant porchacié;
Mais tu ne te dois mie venter
Ains que viegnes à l'esprover [3].
Beax filz, moult a [4] que ge sui né,
Et si n'ai-ge pas tant erré [5]
Que ge me soie porchacié
Fors d'un seul ami la moitié :
Va tost, esprueve tes amis
Dementre que ge sui vis,
[6] . . . . . . bes veraiement
. . . . . . aime parfitement
. . . . . . . li bachelers,
. . . . . . . se vos volez,
. . . . . . les doi esprover,
. . . . . erai sanz demorer.
Et li peres li ensaigna
Coment il les esprovera.
Va, dit-il, ocirre un véel,
Et puis le met en un sachel,
D'aucun home qu'aies ocis [7];
Fui t'en de nuiz à tes amis,

[1] Depuis que tu es au monde ; — [2] que nes, qu'il ne les avoit pas mis à l'épreuve ; — [3] avant d'en être venu à l'épreuve ; — [4] moult a, il y a long-temps ; — [5] je n'ai pas tant travaillé, si efficacement ; — [6] il y a six vers déchirés dans le manuscrit, mais cette lacune n'interrompt point le sens du conte. Le fils assure à son père qu'il éprouvera ses prétendus amis ; — [7] comme quelqu'homme que tu aurois tué.

Et lor prie por Dieu merci,
Et di qu'as un home murdri,
Prie lor en totes amors [1]
Qu'il te facent aucun secors :
Par tant sauras veraiement,
Se nus t'aime parfitement.
Et li filz pas ne souplia [2],
Ains fist ce qu'il li commanda;
Il ala ocirre un veel,
Et puis el mist en un sachel,
Et si l'ensanglenta de-fors,
Et puis le porta com un cors
D'aucun home qu'éust ocis,
Et vint à un de ses amis,
Et vint à l'us, si apela,
Et cil dedenz [3] li demanda,
Qui est-ce là, qui velt entrer?,
Quant il l'entendi au parler
Que ce estoit son bon ami,
Forment au cuer s'en esjoï,
Moult isnelement sailli sus [4],
Et vint corant jusques à l'us;
Il méisme [5] le fist entrer,
Gentement le fist apeler,
Et il sitost com il ientra
Son sachel desrrier soi gita.
Li Preudom li fist beau semblant [6],
Et si l'ala moult losangent,

[1] Prie-les par tous les droits de l'amitié, de l'amour; — [2] il y a souplia dans l'original, c'est une faute, il faut lire s'oublia; — [3] celui qui étoit dans la maison; — [4] il se leva très-promptement, *igniter;* — [5] lui-même; — [6] Preudom, signifie ici le maître de la maison, qui lui fit bonne mine, une bonne réception.

De sa véüe ert moult liez,
Moult gentement l'a arresniez :
Que vos soiez li bien venuz,
Si m'aïst Diex et sa vertuz,
Ne se ja Diex me benéie [1],
Ge vos aim tant come ma vie,
Il n'a soz Ciel itele rien [2],
Que ne féisse à vostre bien,
Si m'aïst Diex et sa pitiez;
Se g'en cuidasse estre dannez,
Ge ne vos faudroie à nul fuer [3]:
Tant vos aim-ge dedenz mon cuer.
Et li autres li respondi,
Beax amis, la vostre merci [4],
Or ai mestier que vos m'aidiez,
Or i parra que vos ferez [5]:
Mon pechié m'a encombré,
Que ge ai un home tué,
Et se ge en sui encusez,
Dont serai-ge à mort livrez.
Or vos pri-ge por Dieu amor,
Gitez moi de ceste paor,
Çaienz, où que soit le metez [6],
Que jamais n'en soie restez;
Issi m'en porroiz delivrer
Sanz doute de cest ancombrier :

[1] Que jamais Dieu ne me bénisse; — [2] il n'y a sous le Ciel nulle chose, quelle qu'elle fût, que je ne fisse pour votre bien; — [3] quand je présumerois être damné, je ne vous manquerois en nulle occasion; — [4] je vous remercie; — [5] votre amitié paroîtra par ce que vous ferez; — [6] mettez-le en quelque lieu que ce puisse être ici dedans, dans votre maison.

Ge l'ai ci o moi aporté,
Derrieres cel us l'ai gité.
Et quant li autres l'entendi,
Estrangement fu esbahi,
Quida que déist verité
Quant voi le sac ensanglenté.
Sainte Marie, mere Dé [1],
Me dis-tu donques verité,
Que tu aies un home ocis,
Et en ma meson l'as-tu mis?
Et vels-tu donc, por amor Dé
Que je soie desherité,
Vels-tu que je soie pendu?
Por Dieu, et por sa grant vertu,
Or le repren, s'el porte tost
Ainz que le saiche le Prevost,
Quar se le savoit la justise,
Ne m'auroit nul mestier joïse [2]
Quant li cors seroit ci trovez,
Que ne fusse desheritez,
Ou des membres toz essilliez,
Ou du païs toz fors chaciez [3].
Porte l'en [4] tost, por Dieu le grant,
Ainz que les genz l'aillent querant,
Par la foi que doi [5] saint Tomas,
Çaienz ne remaindra-il pas.
Beax Sire, d'autre chose assez
Vos puis-ge mostrer amistiez [6],

[1] Mère de Dieu; — [2] nul jugement ne me seroit favorable; — [3] ou je serois au moins banni de la patrie; — [4] emporte-le, ôte-le d'ici; — [5] que je dois à saint Thomas; — [6] je peux vous montrer, vous faire connoître mon amitié en toute autre occasion.

De mes chiens et de mes oiseax,
De mes dras et de mes chevax.
Ge ne me vueil pas encombrer;
Quar l'on sielt dire en reprovier [1],
Qui le pendu despendera,
De sor son col le fais charra [2].
Li bachelers [3] s'en est torné,
Quant son ami ot esprové;
Encor ne volt-il pas laisser [4],
Les autres voloit aresner.
N'en trova nul qu'el conseillast [5],
Ne nul bon conseil li donast;
Ainz li distrent qu'il s'en alast,
Son mort arriere reportast,
Et si soffrist le penéance [6];
Ice affiert à tel enfance.
Cil s'en torna, ne pot faire el [7],
Et si revint à son ostel,
Si a à son pere conté
Comment il en avoit erré.
Va, dit le Pere, ge te pri,
S'el [8] porte à mon demi ami,
Et si li di que ge li mant [9]
Qu'il te conselt de maintenant.
Li Filz fist son commendement,
Si s'en torna isnelement,

[1] Car on a coutume de dire en proverbe; — [2] le fardeau tombera sur son col; — [3] un bachelier en général, un jeune homme; — [4] il ne voulut pas s'en tenir-là; — [5] conseiller est employé non-seulement pour donner conseil, mais pour aider; — [6] la pénitence, enfance est là pour faute; — [7] ne put faire autrement; — [8] et le porte; — [9] que je lui mande de t'aider.

Et vint à son demi ami,
Et cil l'a molt bel recuilli [1]
Por le pere que molt ama,
Et cortoisement l'apela,
Et demanda de son ami [2].
Sire, il est amaladi,
Mais il m'a ci à vos tramis [3]
Por ce que g'ai un hom ocis,
Si en cuit estre moult detort [4],
Si la justise la parcort.
Por Dieu vos pri, et por ses dons,
Ceanz, où que soit le muçons [5];
Tant estes tenus à loial [6],
Ja n'en seroiz resté por mal [7],
Et mes peres molt vos en prie;
Que sans faintie en vos se fie.
Beax filz, ce a dit li Preudons,
Se Diex plaist, très bien le ferons.
Sa feme est trestoz ses serganz
Envoia hors, et ses enfanz:
Quant tuit s'en furent fors alé,
Puis a très bien les us fermé,
Puis vait la chambre deffermer,
Il i entre, et li bacheler,
Desoz son lit la terre fuet,
Une fosse i fist com estuet
A mettre dedenz aucun cors,
Puis comanda à metre fors,

[1] L'a très-bien reçu; — [2] demanda des nouvelles de son ami; — [3] il m'a envoyé à vous, *transmisit;* — [4] et je pense que j'en serai tourmenté, si la justice examine ce fait; — [5] cachons-le en quelqu'endroit que ce soit; — [6] vous êtes connu si fidèle; — [7] je ne serai point réputé pour être méchant.

Ilueques le vorrent bouter,
C'on ne le puisse pas trouver :
Et cil quant vit apareillier
Quanqu'il estuet à tel mestier,
Tot li a conut verité [1],
Et si l'en a molt mercié ;
A Dame-Dieu l'a commandé,
Si est à l'ostel retorné.
Et quant li Peres l'entendi
Qu'avoit fait son demi ami :
Son fill apele, si li dist :
Beax filz, ce dit l'on en respit :
Itel ami doit on amer,
Et en ce [2] se doit l'en fier
Qui vos secort, et qui vos valt [3],
Quant trestoz li mondes vos falt.
Beau pere, dist le Jovencel,
Garni [4] m'avez et bien et bel ;
Mais talent ai de plus oïr [5] ;
Por Dieu, se vos vient à plaisir [6],
Dites moi, s'il vos puet membrer [7],
S'avez [8] oï d'aucun conter
Qui eüst un antier ami,
Volentiers en vorroie oïr.
Oïl, par foi, li Pere dit,
Si vos dirai sanz contredit.

[1] Il lui a avoué, il a confessé la vérité ; — [2] et en celui-là ; — [3] qui vous secourt et vous protège, valt, de *valere, valet ;* — [4] vous m'avez instruit, prémuni ; — [5] mais j'ai envie et grande volonté d'en écouter davantage ; — [6] si c'étoit votre plaisir ; — [7] s'il vous souvient ; — [8] si vous avez.

Jadis furent dui marchéant,
Qui estoient verai amant.

Le Père, pour satisfaire son Fils, lui raconte le Fabliau suivant. On le trouve dans Bocace, X[e] journée, nouvelle 8.

---

# CONTE II.

## DES DEUX BONS AMIS LOIAX.

JADIS furent deux marchéant,
Qui s'entr'amoient loialment,
Onques l'un d'ax [1] l'autre ne vit
Fors par mesaige et par escrit,
Et connurent veraiement,
Et molt furent verai amant.
Li uns en Egipte menoit [2],
Li autres à Baudas estoit:
Quant li uns à l'autre envoioit,
Par son mesaige li mandoit [3];
Et li autres li envoioit
Quanque ses amis desirroit.
Ainsi le firent longuement,
Puis avint issi nequedent [4],
Que cil qui en Baudas estoit,
En Egipte aler s'en voloit;

[1] Jamais l'un d'eux n'avoit vu l'autre; — [2] pour manoit, demeuroit, *manebat;* — [3] mander, signifie là envoyer; — [4] il arriva ainsi cependant.

Talent l'en prist trestot de fi [1]
Qu'il iroit véoir son ami ;
Apareille soi, si s'en va,
Donc en Egipte ne fina [2].
Quant l'Egiptien entendi
La venue de son ami,
En contre vait à molt grant gent [3],
Sel' reçut molt joieusement.
A son ostel l'a amené,
Puis si li a assez mostré
Or et argent à grant chevax,
Ses franchises [4], et ses oiseax,
Mostre li [5] sa possession,
Quanqu'il a li met à bandon [6].
De ses amis a fait mander
Por son bon ami honorer ;
Deduistrent soi molt liéement [7]
Ensanble huit jors plenement :
Et quant i furent acompli,
Cil de Baudas enmaladi,
Ses amis en fu molt dolent,
Il a mandé hastivement
D'Egipte les Fuisiciens [8],
Et cil i vindrent de toz sens [9],

[1] Il lui en prit envie et résolution déterminée ; — [2] c'est une faute dans l'original, il faut lire dusques, jusques, il ne cessa jusqu'en Égypte, il sous-entend de marcher ; — [3] il va au-devant de lui avec beaucoup de gens, avec grande compagnie ; — [4] ses immunités ; — [5] il lui montre tout ce qu'il possède ; — [6] il le rend-maître de tout ce qu'il a ; — [7] ils se divertirent très-joyeusement ; — [8] Fisicien, Fuisicien, Physicien, c'étoit un médecin pour la consultation. Les Mires étoient aussi médecins, mais ils travailloient de la main, c'étoient proprement les chirurgiens ; — [9] et ceux-là, les médecins, vinrent de tous côtés.

Et le malade ont regardé
Sovent li ont le pox tasté [1];
Ne à l'orine, ne au pox
. . . . . . . . . . . . . . . . [2]
Ne truevent pas qu'il soit lié [3].
Quant entendent l'enfermeté,
D'amors quident qu'il soit grevé.
Ses amis [4] l'a molt conjuré
Qu'il li die la verité,
Dont li soit venu la dolor,
Se li est venu par amor,
Molt l'en quide bien consoler,
Parquoi [5] en la puisse trover
En un leu, par tot enquis,
Par qui est si d'amor sorpris.
Et li autre li respondi:
Beax amis, la vostre merci,
Ge vos dirai la verité,
Mon pensé ne vos ert celé :
Vraiement sui espris d'amor,
De ce m'est venuz la dolor;
Vis m'est le cuer me doit partir,
Se cele n'ai, que tant desir,
Toz i morrai en verité,
Se de li n'ai ma volenté.
Diex gloriox et or que. . . . . [6]
Que ge tant l'aime et. . . . .

[1] Pox, pouls, *pulsus*; — [2] il manque une rime dans le manuscrit, qui pourroit être suppléée par ce vers : N'a ses discours, n'a ses propos ; — [3] ils ne trouvent pas qu'il est joyeux ; — [4] son ami ; — [5] pourvu que ; — [6] le manuscrit est effacé en cet endroit.

Chose dont nule. . . . . . .
Fors seul itant vraie. . . . .
Ge ne sai pas bien qui ele est,
Ne dont el est, ne que ce est,
Ne sai ore; si sai par foi,
Quar nuit et jor du cuer la voi;
Du cuer la voi, noient de l'ueil [1],
De loinz la voi, partant m'en dueil,
Et merveille est, ce m'est avis,
Que mes cuers est por li sorpris,
Et si la covoit par amor,
Si est o lui et nuit et jor [2].
Quant riens ne sai de son covine [3],
Se el est Dame ne meschine
Por qui est [4] mis en tel error,
Et por qui sueffre grant dolor.
Que est or ce [5]? Par Dieu ne sai;
Mais mar la vis, mar l'acointai [6],
Je sai très bien par lui morrai,
Ja par el [7] n'en eschaperai.
A ses paroles se torna,
Li cuers li failli, si pasma.
Ses amis qui ce a esgardé,
De sor lui chaï tot pasmé;
Cil qui erent tuit environ [8]
Sus et jus par cele maison,

[1] Non pas de l'œil; — [2] il y a une faute, il faut lire: Si sui o lui, et je suis avec elle; — [3] quand je ne sais rien de son état; — [4] il y a faute dans l'original, il faut lire: Pour qui je suis mis; — [5] que signifie cela? — [6] à la maleheure je la vis, et à la maleheure je la fréquentai. Cependant ce n'étoit qu'en idée, puisqu'il ne l'avoit pas vue; — [7] jamais par autre chose; — [8] ceux qui étoient autour de lui, et ceux qui étoient haut et bas dans cette maison,

Si fait duel [1] vont tuit demenant,
Pleurent li vieil et li enfant,
N'a soz Ciel hom en terre né,
Qui n'en péust avoir pitié.
Quant il revint de pasmoison,
Cil esgarda par la maison,
Cuide véoir ce qu'il ama:
Quant ne la vit, si commença
Son duel à demener forment.
He, Diex, vrais Rois omnipotent
Verrai jamais ce que j'aim tant!
Nenil, quar n'en sai tant ne quant
De lui, ne de son parenté,
Ne tant ne sai-ge en vérité
Que ge la saiche nes nomer [2]:
Mais se la pooie aviser,
La connoistroie, ce m'est vis.
Quant ce entendi ses amis,
Si fait amener Damoiseles
Molt avenantes et molt beles;
Mais n'i fu pas cel amenée
Que il avoit tant desirrée:
Si lor dist quant il ne la voit:
N'i est cele que ge covoit [3].
En la chambre ot une meschine,
Qui molt ert de gentill orine;
Li Preudom norrir la fesoit,
A mollier panre la voloit:
Au deerain li amena.
Quant li malades l'esgarda,

[1] Si fait, de telle façon; — [2] que je le sache seulement, même nommer; — [3] convoite, desire.

Du cuer soupira tenrrement,
Et dist molt escordeement:
En cest est ma vie u [1] ma mort,
D'autre ne puis avoir confort:
Qui de ceste saisi m'aroit [2],
De toz mes maus gari m'auroit.
Quant l'entendi l'Egiptien,
Ne se volt targier nule rien,
Donée li a volentiers,
Ensanble o lui dras et deniers [3],
Et bonement li otroia
Quanqu'il o lui panre cuida,
Nes le doere li laissa,
Com à son oés la maria [4]:
Firent les noces richement,
Assez i firent venir gent,
Assez i ot chanté de geste [5];
Et moult i firent bele feste.
Chascun s'efforce à sa maniere,
De faire ilueques bele chiere;
Et quant trestot fu acompli,
Li Preudom vient à son ami,
Congié prent, si s'en volt aler,
Ne volt iluec plus demorer:
A joie et à deduit s'en va
A sa moillier [6] qu'il tant ama.

[1] Ou, *vel*; — [2] qui mettroit cette fille en ma possession; — [3] il donna à son ami, avec sa femme prétendue, habits et sommes d'argent; — [4] il la maria comme pour lui, il lui fit les mêmes avantages comme s'il l'avoit éponsée lui-même; — [5] il y eut des menestrels, qui chantèrent et récitèrent des Romans contenant les gestes et actions des grands hommes, et des aventures : ces sortes de récits rendoient les fêtes célèbres et complètes; — [6] avec sa femme.

Quant est venuz en son païs,
Grant joie en firent si amis,
Et les noces recommencerent,
Tres qu'à quinzaine ne finerent.
En joie et en grant deverie [1]
Vesquirent trestote lor vie,
Et moult bonement s'entramerent,
Ainz de riens ne se descorderent.
Puis après si avint ainsi
Que cil d'Egipte enpovri [2];
Trestot perdi quanque il ot,
Que il mais aidier ne se pot:
Porpense soi qu'il s'en ira,
Son bon ami esprovera
A qui il ot fait tant de bien,
Savoir mon [3], s'il li feroit rien.
Povre, desnué s'en torna
Jusques à Baudas ne fina:
Si com l'amena aventure,
Venuz i est de nuiz oscure,
Esgarez fu et engoisseus,
Et dist: beax Sire glorieus,
Verais Jhesus omnipotent,
Fai de moi ton commandement [4];
Diex, tant sui povres et chetis,
Mielx vorroie estre morz que vis,
Molt ai esté de riche ator,
Molt est or graindre ma dolor,

[1] Il y a deverie dans l'original, c'est une faute, il faut lire druerie, qui signifie joie, plaisir, caresses, et deverie signifie extravagance, fureur; — [2] celui d'Égypte tomba dans la pauvreté; — [3] savoir mon, est le *nunquid* latin; — [4] fais de moi ta volonté.

Quant de riens ne me puis aidier[1],
Ne ne me sai qui conseillier[2].
Se ge vois tresqu'à mon ami,
Ne me conoistra pas, ce qui,
N'i seroie pas recéüz
Quant n'i seroie connéüz.
Porpense soi qu'il enterroit
En un temple qui près estoit,
Et ilueques se muceroit,
Tresqu'au jour cler i demorroit;
Tot à loisir, et de jor cler
Iroit à son ami parler.
Si le fist com ot devisé,
Et com il fu el temple entré,
Uns hom qui ot un autre ocis
. . . . . . . . . . . . . . .[3]
Vers le temple s'en vet fuiant,
Li citoian le vont chaçant;
Dedenz le temple sont entré,
L'Egiptien i ont trové
Et ont demandé et enquis
Où cil est qui a l'ome ocis.
L'Egitisien lor a dit,
Qui sa vie prisa petit,
Ge l'ai ocis, n'en quier mentir,
Faites de moi vostre plaisir,
Quar par mort cuida definer

[1] Quand je n'ai plus rien pour subsister, que tout me manque; — [2] ni ne sais de qui je peux prendre conseil, à qui avoir recours; — [3] il manque un vers dans l'original, qui peut être suppléé par celui-ci : Qui pour eschiver (*) d'être pris.

(*) Pour éviter.

Sa povreté, son encombrier.
Cil le saisirent et lierent,
Et en la chartre li giterent,
Et au matin le ramenerent,
A la justise le livrerent.
Jugiez fu, quar nel' volt deffendre,
Et as forches fu menez pendre.
Plusors genz i sont acoru,
O les autres i est venu
Son bon ami qu'il tant ama
Por qui est venuz jusques la;
Si l'esgarde ententivement,
Connust le bien eslitement[1],
N'a pas en oubliance mis
Ce qu'il li fist en son païs.
Quant autrememt nel' puet deffendre,
Por lui se voloit faire pendre;
A haute vois lore s'escrie,
Que faites vos? nel' pendez mie.
A grant tort avez celui pris,
Vez-moi ci qui l'ome ai ocis.
Si le saisirent et lierent,
Et l'autre tantost delivrerent.
Li omecide iluec estoit
Qui la folie fait avoit,
Il se commence à porpenser
Quant le Preudome en vit mener.
Icist est por moi travaillié[2],
Et ge qui ai fet le pechié,
Sui sains, delivres, ce est torz,
Se il est par mon pechié morz;

[1] Il le connut bien distinctement; — [2] celui-ci est pour moi tourmenté, puni.

Et Dame Dieu l'a bien véu
Ou ci, ou aillors m'ert rendu [1],
Où toz biens ert guerredonez,
Et chascun mal ert comparez.
Ja, se Dieu plaist ne sofferray
Qu'il por moi muire, ainz i morrai,
Et mon pechié descoverrai;
La verité en conoistrai,
Mielz vueil soffrir à la justise [2],
Que renduz me fust à juise,
Où chascun son œvre verra
Selonc ice que fait aura.
Son pechié connust [3], si fu pris,
Et fu liez com uns chaitis.
Les jostices qui iluec erent [4]
Moult durement s'en merveillerent;
Ne porent entr'ax à fin traire [5]
Quel jugement en puissent faire:
Tos trois les tinrent et lierent,
Et au Roi si les présenterent
Et il li ont tot connéu
Coment il lor est avenu.
Et li Rois molt se merveilla,
La vérité lor demanda,
Commanda lors qu'il ne celaissent
Et la verité lui contaissent;
Deïssent li la verité,
Trestot lor seroit pardoné.

[1] J'en serai puni ici ou ailleurs; — [2] j'aime mieux souffrir la justice des hommes, que d'être puni lors du jugement de Dieu; — [3] connoître, c'est avouer, confesser, déclarer; — [4] les juges qui étoient là; — [5] ne purent entre eux terminer, décider cette affaire.

Et cil li ont tot aconté
Coment la chose avoit alé.
Quant ot oï coment ala,
Toz quites aler les laissa.
Li Preudom qui d'iluec ert né,
Quant son ami ot recovré,
A joie et à procession
L'en a mené en sa maison.
Servir le fait moult gentement,
Et puis li a dit bonement,
Se tu vels o moi remanoir,
Ce saiche Dame Dieu le voir,
Que ja nul jor ne te faudrai,
Tant comme ge nul bien aurai:
Soies Seignor de quanque g'ai,
Ja sor toi riens ne retenrrai[1]:
Et se tu vels mielx retorner
Que en cest païs demorer,
De trestoz les biens que ge ai,
La moitié, ou plus te donrai.
L'Egitisiens respondi,
Beax amis, la vostre merci,
Talent me prent de retorner,
En mon païs m'en vueil aler.
Molt par fu Preudom ses amis,
Tot son avoir li a pramis;
L'Egitisien s'en est alez;
A molt grant joie est retornez:
Donc, dist li Filz, si com g'entent,
Molt s'entr'amerent loiaument;

[1] Je ne réserverai rien pour moi. Je t'abandonne tout.

Or ne porroit l'en pas trouver
Home qui si seust aviser[1].
Et ses Peres li respondi :
Tu as dit voir, ce m'est avis.
Li siecles vait molt declinant;
De jor en jor vait empirant;
Et chascun jor empirera,
Jamais nul jor n'amendera;
Et por ce qui trover péust
Nul bon ami où que ce fust[2],
Molt le devroit l'en bien garder,
Et Dame Diex molt mercier.
Tant i a des fains et des fax,
Et tant i a pou des loiax,
Que nul ne sauroit pas de fi,
Qui est amez, ne qui ami.
Por ce te garnis-ge, beax Filz.
Se tu as cure de mes diz[3],
Mil foiz te porvoi de l'ami,
Et une foiz de l'enemi:
Quar cil qui premiers fu enmis,
Par aventure ert anemis;
Dont te porra-il plus grever
Quant il saura le tien penser.

Le Fils frappé de ces traits de générosité, prie son Père de continuer ses instructions : le Père, charmé de voir que ces leçons lui font impression, lui conseille de prendre garde aux gens avec qui il liera société ; il lui recommande d'éviter la compagnie des trompeurs, des

[1] Homme qui sût agir ainsi ; — [2] en quelque lieu que ce fût ; — [3] si tu fais cas de mes discours.

plaideurs, et des méchans; il lui recommande spécialement de ne point s'allier avec son ennemi, et de ne pas dire facilement sa pensée. Il faut, dit-il, fuir les ingrats, qui sont des monstres horribles. Pour lui rendre cette vérité plus sensible, il lui raconte la Fable suivante.

---

# CONTE III.

## CI CONTE D'UN VILEIN TIGNEUS ET BOÇU (*).

Beax Filz, encor te vueil prover,
Se tu vels nului conseillier,
Conseil li done à ton pooir
Tel que mestier li puisse avoir;
Encor ne te vueille-il croire,
Por ce ne te vels-tu retraire.
Encor te vueil amonester,
Ne di mie tot ton pensser
Ainz que tu aies entendu
Se mielz est dit que retenu [1];
Ou ce tel chose rediras
Dont tu molt te repentiras.
Biax Filz, ne pren pas compaignie
O celui qui ne t'aime mie,
Quar tes meffaiz bien noncera [2],
Et ton bien fait mestornera.
Ne t'acompaigne à trichéor,
Qu'il ne te prengne au laz corsor:

[1] Sil y a plus d'avantage pour toi de dire ta pensée que de la taire; — [2] publiera, *nuntiabit*.

(*) Ce préambule n'est point dans Barbazan.

Ne

Ne pren garde de son plaider,
Ne de son mauvais losanger,
Qu'il feroit tost par sa favele
Que tu cherras en sa ruele.
Ge vi jà un saige hom ester
Et à un bricon si parler;
Di leur ce que j'oi en coraige,
Le fol au fol, le saige au saige:
Et il dit dont, nel' volt celer,
Que gel' vosisse resanbler.
Et ge li dis par quel affaire
Te voi-ge dont à li atraire?
Cil ne fu esgarez de rien,
Ainz me respondi assez bien
Aucune foiz por faire saige
Entre le preudom en privaige.
Beax Filz, ne pris un henneton
Losange n'amor de bricon.
Or me fera molt bel sanblant,
Or ne m'amera tant ne quant.
La soe [1] amor ne puet durer,
Por ce ne fait pas à loer.
De l'autre part te vueil garnir
Que tu n'apreignes à mentir:
Quar nos le trovons en escrit,
La bouche qui ment, l'ame ocit.
Beax Filz, por amor Dieu le voir[2],
Apren que est sen et savoir,
Et si porchaces à raison
Que tu aies ta garison.

[1] Sienne; — [2] pour l'amour du vrai Dieu.

Par ton sen n'ert gaires loez,
Por que tu soies esgarez;
Dont un versefierres [1] dist,
En icest sen ses vers escrit:
O tu qui depars à la gent
Dras et chevax, or et argent,
Por qoi ne m'as-tu regardé?
Por qoi sui-ge si esgaré?
Tu m'as doné assez savoir,
Mais d'autre part me falt avoir [2],
Certes poi me valt ma clergie [3]
Quant de richece n'i a mie.
Tolz [4] moi partie de savoir,
Si me done de mon avoir
Que moi n'estuisse [5] par soffrete
Soffrir de mauvais hom atraire,
Quar molt li puet au cuer peser,
Qui doit soffrir mauvais dangier.
Beax Sire, dist le Filz au Pere,
Quar me dites en quel maniere
Ge devrai estre contenant,
C'on ne me tiegne à non-saichant.
Respont li Peres, volentiers:
Or garde donc trestoz premiers
Que tu te puisses reposer,
Dès que il soit tens de parler.
Silance te covient avoir,
Silance est signe de savoir;
Et de autre part genglerie
Selt estre signe de folie.

[1] Un poète; — [2] des biens, des richesses; — [3] science; — [4] ôte, retire-moi, *tolle*; — [5] qu'il ne me faille.

Porvoies ta parole avant,
Et ton cueur va molt dementant,
Ou ce non tel chose diras
Dont très bien te repentiras.
Et d'autre part ne respon mie
Ainz que la raison soit fenie,
Ne question faite ne soit;
Nul saiges hom faire nel' doit,
Por qu'il voie en la compaignie
Plus saige de filosofie.
Ne ge respondre pas ne doi
Se l'en ne parole vers moi;
Ne cointe ne se doit nul faire[1]
De ce dont ne sait à chief traire:
Quar quant venra à l'esprover,
Ne se sauront pas delivrer,
Dont molt grant honte avoir devroit
Quant par tot gaber se verroit.
Tel doit estre contenement[2]
De celui qui savoir entent,
Qu'en tel endroit se contendra,
Plus saige tenir se fera:
Quar preudom ne doit pas mentir.
Quant verité velt regehir,
Ne se doit pas glorefier
Par droit en son saige parler.
Encore te covient penser
En travaillier, en bien pener
Que ne soies trop encombrez,
Ne ne chiées en povretez.

[1] Et personne ne doit se vanter; — [2] le maintien, la conduite.

Quar l'en dit qu'en petit avoir
N'a mie granment de savoir.
Tant as, tant valz, tex est li sens,
En tenve mantel tenve sens.
Encore te vueil-ge deffendre
Que tu n'aies honte d'aprendre;
Quar qui d'aprendre honte aura,
De non-savoir te pesera;
Et se tu n'ies ne preuz ne saiges,
Poi te vaudra tes granz lignaiges.
Or me di que atient à moi
Se mon pere fu Conte ou Roi,
Quant ge nule riens ne valrai.
Respont li Filz, certes ne sai,
Quant il est mauvais son lignaige,
Ne li torne fors à domaige.
Connéuz est par parentez,
Et plus despiz et plus gabez:
Si revoit-on molt henoré
Tel qui est de basse gent né.
Tu as dit voir, ce dit li Peres,
Si com dit li Versefierres
Qui au Roi ses vers presenta,
Et le Roi gentement loa,
Et li Rois molt l'onora,
Quar en ses vers se delita.
Li Clerc au Roi, qui là estoient,
Qui de lui grant envie avoient,
Et dient au Roi par envie,
Que tenir ne se porent mie,
Se cestui ne connéussiez,
Jà si bien ne l'enorissiez.

Vos avez tort, ce dit le Roi,
Et si vos dirai bien pór qoi.
Vos le cuidiez avoir blasmé,
Et si l'avez molt hennoré.
Ne li doit-on savoir bon gré
Se il est de bas parenté,
Quant il vos passe par proece,
Et vos et vostre gentillece;
Qui vosist à raison garder,
L'en ne devroit nului loer,
Mais que l'engendrast Conte ou Roi,
Qu'il n'éust proéce endroit soi.
  Téu avons ça en arriere[1]
Tel qui ert mauvais et trichiere,
Qui estoit filz de vaillant pere,
Et si estoit de bone mere,
Et molt povre hom a engendré
Tel filz où ot molt de bonté;
Et après ce li Clers a dit
A ceux qui l'orent en despit:
La rose de l'espine naist,
Et ne porquant assez vos plaist.
Li Rois rist et bon li sembla,
Et de riches dras l'ennora.
Respont li Filz, cist fu cortois,
Et si dut molt bien estre Rois.
Li Peres après commença,
Sa parole continua
Et dist, uns autres Clers estoit
Qui gaires de bien ne savoit,

[1] Nous avons gardé le silence jusqu'à présent.

Mais il ert de grant parenté,
Por tant quida estre honoré.
Vers fist, au Roi les presenta,
Et devant lui les reconta;
Mais molt vilment faiz les avoit,
Quar molt bien faire le savoit,
Li Rois molt petit les prisa,
Ne nule riens ne li dona.
Lors dist li Clers, beax Sires Rois,
Se vos ne m'onorez por moi,
Beau Sire, faire le devez,
Quar ge sui gentix hom assez.
Li Rois donques li demanda
Qui fu celui qui l'engendra:
Et cil mie ne li cela,
Son pere et sa mere noma.
La cesmance en toi forsligna,
Dist li Rois, quant connéu l'a,
Et dist li Rois c'avient sovent
Que vesce croist en bon forment,
Et tantost aler le laissa,
Et nule riens ne li dona.
Et dist li Filz, en moie foi,
Molt par fu cortois icil Roi.
Encore ce en dist li Peres,
I vint li tiers Versefierres,
Gentix hom fu de par son pere,
Mais il n'ert pas de par sa mere
Si com il sot du Roi escrit,
Mauvais fu et mauvais vers fist.
Li Rois gaires ne l'enora,
Quar ses vers gaires ne prisa:

Qui filz il ert li demanda,
Et cil son oncle li noma.
Li Rois en rist, et si privé[1]
Por qoi rist li ont demandé:
Et li Rois lor a connéu[2]
Ce que il a aparcéu.
Un Conte li Rois lor a dit,
En un livre le trueve escrit
Où l'a trouvé apertement.
Si vos dirai com faitement
Li goupiz[3] un mul encontra,
Quel chose fu li demanda.
Li mul li respondi adroit,
Dist que faiture Dieu estoit.
Dist li goupilz, ce sai-ge bien,
Meis ge demant un autre rien:
Ge vueil savoir qui fu ton pere,
Et si me di qui fu ta mere.
Li muls respondi au goupill,
Mes oncles fu cheval gentill.
Ne volt pas dire verité,
Que l'asne l'éust engenrré,
Et trestot en ceste maniere
Parole cist Versefierre,
Et puis c'ez[4] vers le Clerc torné,
Si li a puis donc demandé:
Or me di que ton pere fu,
Et cil li a reconnéu;
Et de sa mere demanda,
Et cil verité li conta.

[1] Ses courtisans, ses amis; [2] leur a confessé, avoué; — [3] le renard, *vulpes;* — [4] il s'est tourné.

Dont a bien entendu li Rois
Qu'il ert mauvais en toz endrois,
Et dist, bien li devons doner,
Quar il ne volt pas forsligner,
De mauvais arbre malvais fruit.
Tuit en rient, si ont déduit.
Et li Filz redit à son Pere,
Cil Rois fu de bone maniere,
Encor me pleroit à oïr,
Se il vos venoit à plaisir.
Respont li Peres, si ferai,
Sens et savoir t'ensaignerai.
Beax Filz, de ce te vueil garnir
Que tu n'aprenges à mentir,
Quar plus plaist mençonge à bricon
Qu'à femeilleus [1] char de paon.
Se criens que que soit à doner
Dont après te doive peser.
Muez te vient dire non qu'ensi,
Mais que te soit nes bon n'anui;
Et d'autre part preudom ne doit
Deux fois prametre que que soit,
Quant il le velt et puet doner.
Ne sai que valt si demorer,
Que aler ainsi termoiant:
Il norrit le don del donant,
Et si l'ai sovent oï dire,
Que c'est cointise d'escondire.
Beax Filz, ne rent pas mal por mal,
Por estre au mauvais par igal [2]:

[1] Affamé; — [2] semblable.

Quar ne puet bien por mal remaindre,
Ne que fu [1] puet eve [2] estaindre.
Mais li maus por le bien remaint,
Si com l'aive le feu estaint.
Beax Filz, ne t'entr'estre mie
De bricon qui, par sa folie,
Est chéuz en encombrement,
Tost t'en avenroit malement :
Quar qui le pendu despendra,
Le fais [3] desur son col cherra.
Un essample te vueil monstrer
Que ge oï l'autrier conter.

---

# CONTE IV.

## DE L'HOMME ET DU SERPENT (*).

Un Preudom en un bois entra,
Et une serpent y trouva
Lié à un tronc fermement ;
Et pitiez l'en prist durement [4].
Vint avant, si la deslia,
Mist l'en son sain, si l'eschaufa.
Li serpenz par l'eschaufeure
Est revenuz à sa nature ;
Entor le Preudome se çaint,
Et angoisseusement l'estraint [5].

[1] Feu; — [2] eau; — [3] le fardeau; — [4] il en eut grande pitié; — [5] et le serre avec douleur; ce mot angoisseusement est très-expressif, il a été supprimé de notre langue sans raison, *angustè* en latin.

(*) Quoique ce Conte, avec le précédent et le suivant, n'en fassent qu'un seul dans le manuscrit, on a cru devoir conserver les titres ajoutés par Barbazan, pour ne pas intervertir l'ordre qu'il a suivi.

Li Preudom dist : coment ce vait,
Tu me faiz mal por mon bienfait ?
Li serpens respont, si li dist ;
Ge faz ma nature, ce quist [1].
A tant vint un goupiz errant,
Et les oï contraliant,
Demanda lor que ce estoit [2],
Porqoi li Preudons se pleignoit ;
Et cil li a tot conneü
Coment il li est avenu.
Et dit li goupilz, ge ne sai
Quel jugement faire en devrai,
Por chose que vous me diez,
Se vos à l'ueill ne me monstrez.
Li serpenz relier se fist ;
Et li goupilz donques li dist :
Serpenz, se tu puez deslier,
Pense c'or en as-tu mestier.
Et tu Preudom, ne te haster [3]
De ton anemi descombrer ;
Tu ne doiz pas desencombrer
Celui qui te velt mal mener.

Le Père après cette Fable récitée, conseille à son Fils, que lorsqu'il sera dans l'embarras, il doit faire tous ses efforts pour en sortir, et à quelque prix que ce soit. Que si on l'impose à des charges publiques, il doit satisfaire et payer la somme à laquelle il aura été imposé, de crainte que les délais ne doublent la somme. Pour lui

[1] J'agis suivant mon naturel, je pense ; — [2] il leur demande de quoi il étoit question ; — [3] façon de parler fort usitée dans les siècles reculés, de se servir de l'infinitif pour l'impératif.

rendre cette vérité plus sensible, il lui raconte l'aventure d'un Poète et d'un Bossu, qui est précédée d'un petit trait de morale qui n'est pas à négliger.

Beax Fils, se tu puez eschaper
Legierement d'un encombrier;
Mais qu'il te doive auques coster [1]
Delivre t'en sanz demorer.
Petit domaige molt sovent
Escuse [2] grant encombrement.
Maint hom porroient eschapper,
Aucune foiz por beau parler;
Mais il vont itant baretant,
Que plus li covient metre avant [3],
Si com au Boçu avint ja,
Qui por un denier, cinq paia.
Et ge dirai bien coument,
Bon fait oïr, or i entent.

---

## CONTE V.

### D'UN VERSEFIERRES ET D'UN BOÇU.

Uns Versefierres jadis estoit,
Qui bons vers, et bons dis fesoit,
C'un bons vers faire se pena,
Et à un Roi les presenta.
Li Rois les oï bonement,
Quar fait li furent à talent [4].

[1] Quoi qu'il t'en doive coûter alors; — [2] escuser, pour éviter, empêcher; — [3] qu'il lui convient payer davantage; — [4] à son gré.

Et puis dist au Versefieur
Moult bonement, et par doceur :
Demande ce que tu vorras,
Et ge te di que tu l'auras.
Et li Clers donc li respondi,
Beax Sire Rois, vostre merci.
Or vos vieg-ge dont demander
Que ge puisse estre un an portier,
Se vos plaist, en ceste cité,
Ice me venroit moult à gré [1],
Si com ge porrai deviser [2],
Que je puisse avoir un denier,
De tegnox, de boçu derrier,
Et de monongle, et d'erengier,
Et cil qui le braz tort aura,
Sanz un denier n'eschapera [3],
Et li Rois bien li otroia,
De son séel li conferma.
Cil ala la porte garder,
Et fist si com il dust aler [4].
Par aventure i est venuz
Un enchapé vileins Boçuz,
Li Clers l'a tentost aresnié [5].
Et li demanda un denier,
Et cilt ne li volt pas doner :
Li Clers nel' laissa pas aler,
Ainz a veü et esgardé
Que il avoit un oeil crevé,

[1] Cela me seroit fort agréable ; — [2] ainsi comme je le pourrai arranger ; — [3] ne passera pas sans payer un denier ; — [4] il fit ce à quoi il s'étoit résolu ; — [5] Clerc signifioit en général un homme lettré, ce Clerc porte la parole au Bossu.

Un autre denier demanda.
Nel' volt doner, cil le saicha,
Le Chapel li a abatu,
Que tigneus ert, bien l'a veü;
Nel' laira pas à tant passer,
Trois deniers li covient doner;
Li vilains nel' volt pas paier,
Par foïr quida eschaper [1];
Mais li Clers encontre li vint,
Et tot par force le retint.
Li vileins se prist à deffendre.
Quant il volt avant le braz tendre,
Li Clercs moult bien s'en aperçoit
Que les braz andels torz avoit [2].
Or est venuz à l'empirier [3],
Paier covient le quart denier.
Li Clers la chape li toli,
A tant li vileniax chaï [4],
La teste à val, les piez à mont:
Bien voient tuit cil qui i sont,
Que hergneus estoit li vilains,
Cil n'estoit mie du tot sains,
Cinq deniers li covient paier.
Ne s'en puet par el eschaper [5].
Primes, se pot-il aquiter,
Se il vosist, por un denier,
Puis paia cinq par sa folie,
Et si refust grant vilenie,

[1] Il s'imagina s'échapper par la fuite, mais le Clerc s'opposa à son passage; — [2] qu'il avoit les deux bras tors, andels, *ambo;* — [3] il a empiré son affaire; — [4] alors le vilain tomba la tête en bas, les pieds en haut; — [5] ne s'en peut échapper, par el, c'est-à-dire, autrement.

Très bien batuz et desachiez
Et comme mastins fu huiez.
Et dist li Filz, bien sui garni
Par la folie de cestui.
Encor me plairoit à oïr
Se il vos venoit à plaisir.
Volantiers, li Peres a dit,
Mais que nel' metes en oubli.

Le Fils charmé de ces leçons amusantes, engage son Père à continuer; ce que ce bon Père fait, en lui conseillant d'éviter la mauvaise compagnie, et de s'en retirer promptement, s'il avoit le malheur de s'y trouver.

Beax Fils, ne passes-tu noient
Là où tu verras male gent.
Se tu i passes, n'ester pas [1],
Se tu estoiz, mar i seras [2].
Se tu i siez, n'i demeur pas,
Se demeures, que fox feras,
Si com à un Clerc ja avint,
. . . . . . . . . . . . . . . . [3]
Qui en mauvais leu s'enbati,
Por ce le te comment et pri.
Et dit li Filz, Peres, comment?
Gel' te dirai, or i entent.

Et pour le convaincre de cette vérité, il lui récite le Conte suivant.

[1] Voilà encore un infinitif pour un subjonctif, ne reste pas, *ne stes;* — [2] si tu restois, tu y serois mal, *si stares*, le verbe être n'est point le latin *esse*, mais *stare*, il est à la porte, *stat ad ostium;* — [3] il manque un vers dans le manuscrit, mais le sens n'est point interrompu.

# CONTE VI.

## DE DEUX CLERS.

Dui Clerc alerent contre nuit [1]
A une cité à deduit :
Près d'une maison aprocherent,
Où beveor en deduit erent.
Dist li uns [2] à son compaignon,
N'alon pas à cele maison,
Où beveor sont assanblé,
Que nos n'i soions encombré;
Quar li Filosofes nos dit,
Si com nos trovons en escrit,
Que nos ne passons par la gent [3]
Qui se contienent folement :
Et li autres li respondi,
Ja mal n'aurons por passer ci.
Ne saiz que diz, passon avant [4]
Nos n'i demorrons tant ne quant.
Quant vindrent endroit la maison,
La voiz oent d'une chançon ;
L'un s'arrestut, si escouta;
L'autre d'aler l'amonesta,
Ne pot partir de la maison,
Tant li delita la chançon ;

[1] Deux Clercs allèrent aux approches de la nuit, à une ville pour se dissiper; — [2] dit l'un des Clercs; — [3] passer est ici pour fréquenter, on dit encore passer son temps avec quelqu'un; — [4] tu ne sais ce que tu dis, passons outre.

Mais li autre s'en departi,
Et son compaignon deguerpi;
Et cil qui là remés estoit
Quant ses compainz guerpi l'avoit,
Il entra en une maison,
Tant aenvia cele chançon.
Entra, si fu moult henorez,
De totes parz fu apelez,
Tant, qu'entre les autres s'asist,
Et en la folie se mist [1].
Atant vint li bedeax corant
Qui aloit un larron querant,
Si entra en cele maison,
Iluec a trouvé le larron,
Et dit tuit cil sont compaignon [2],
Et ci est l'ostel au larron.
De leans ist, si repaira [3],
Trestoz sont pris quanqu'il i a,
A la justise sont mené,
Et au deffaire sont livré [4].
Dont dit li Clers, quant il entent,
Qu'il avoit erré folement.
Qui se mest entre fole gent,
Voirement vait sa mort querant.
Et dist li Filz, legierement
Chaï cil en encombrement.
Tant com ge vos oi plus conter,
Tant me plaist plus à escouter.
Et dist li Peres bonement,
Te dirai plus, or i entent.

[1] Il s'enivra, et fit comme les autres; — [2] tous ceux-là sont complices; — [3] il sortit de là, et s'en retourna; — [4] sont livrés à mort.

Le Père en continuant de donner des instructions à son Fils, lui fait un portrait affreux des mauvaises femmes, il l'exhorte fortement à ne les pas croire, et à ne pas les suivre.

Beax Fils, sui [1] lion et dragon,
Ors, liepart, et escorpion;
La male feme ne sui mie
Por losenge que l'en te die.
Prie Dieu molt devoltement
Le gloriox omnipotent,
Qu'il te deffende de lor art,
Et tu te gardes de ta part.
Et dit li Filz, molt me plairoit
Oïr de fèmes que que soit:
Quar com plus ge les connoistroie,
De tant mielz garder m'en porroie.
Filz, dist le Pere, or escoutez,
Et ge vos conterai assez.

Il lui raconte les trois aventures suivantes, pour lui faire connoître de quelles ruses elles sont capables.

---

# CONTE VII.

## DE LA MALE FEME.

Goï ja [2] d'un Preudome dire,
Qui aloit vendenger sa vigne [3].
Et la feme quant l'entendi,
Envoia tost por son ami,

[1] *Sequere*; — [2] j'ai ouï dire anciennement d'un homme; — [3] la rime n'est ni léonine, ni consonante, elle est telle dans le manuscrit.

Quida que peüst par loisir
Son ami avoir et joïr [1].
Li sires revint erraument,
Quar bleciez fu fort malement
En un des elz, que point n'en vit,
Bleciez estoit d'un raim petit [2],
Si que [3] de cel oeil rien ne vit.
Vint à l'ostel, hurta. Du lit
La Dame moult tost sus saillit [4]
. . . . . . . . . . . . . . . . . . [5]
En son lit mist le lecheor [6];
Puis ovri l'uis à son Seignor.
Le Preudom se volt reposer,
Son lit comande à atorner,
Blecié se senti malement,
De l'ueil ne cuide veoir nient.
Mais la Dame ot moult grant paor
Qu'il ne trovast le lecheor.
Beax Sire, dites moi porqoi
Que venez-vos par tel effroi?
Quar me dites par amitiez,
Se vos plaist, ains que vos couchiez.
Et li Preudons li a mostré
Coment il a l'ueil mal mené.
La Dame forment se demente [7],
Com s'ele fust au cuer dolente:

[1] Elle s'imagina, elle présuma qu'elle auroit le temps d'avoir son galant et d'en jouir; — [2] il étoit blessé par une petite branche; — [3] de manière que; — [4] la femme se leva bientôt de son lit; — [5] il manque une sixième rime en it, mais le sens n'y est pas moins; — [6] lecheor, galant, *luxuriosus*; — [7] se lamente, pleure fortement.

Beax Sire, dist el, entendez,
Le sain oeil me laissiez charmer [1],
Qu'à l'autre autretel n'aviegne [2];
Que Diex vostre vie maintiegne.
Cil cuida qu'ele déist voir,
Si li acompli son voloir [3]:
Sor le banc moult soef l'asist,
Et sa bouche à son hueil mist,
Et pria que clos le tenist
Jusques à tant qu'el li déist.
Tant le truilla et le charma,
Que li lecherres s'en ala.
Et dist li fils: beau pere,
Ceste fu de male maniere.
Encor me plairoit à oïr
De lor engings por mielz garnir:
Contez moi, se vos plaist, avant,
Quar d'oïr ai talent molt grant.
Volentiers li Peres a dit,
Quant tu i as si grant delit.

---

# CONTE VIII.

## AUTRE DE LA MALE DAME (*).

Uns hom, dit-il, ot grant oraige
D'aler en un pelerinaige:

[1] Il faut lire, charmer me laissiez; — [2] afin qu'il n'en arrive autant qu'à l'autre; — [3] il fit ce qu'elle exigea de lui.

(*) Il est sans intervalle dans le manuscrit.

Aler volt requerre saint Pere [1].
Sa feme bailla à sa mere,
Que la gardast et chastoiast,
Qu'el entre-tant ne foloiast.
La feme un sien ami avoit,
A qui deduire se soloit [2].
Mander le fist privéement
Mengier et boivre o lui sovent,
La mere bien le consentoit
O ax menjoit, o ax bevoit.
Com ensanble furent un jor,
Estes-vos à l'us le Seignor [3];
Hurta à l'us, si apela,
Et ceus dedenz moult effrea.
Primes mucent le lecheor,
Puis vinrent à l'uis au Seignor.
Li preudons estoit moult lassez
Quar moult avoit de jorz errez [4].
Son lit comande à atorner,
Quar mestier ot de reposer.
La fame moult esbahie
Que conseillier ne se sot mie [5];
Et la mere se porpensa
Com faitement l'en gitera [6]:
Sa fille apele, si li dist,
Quant si esbahie la vit:

[1] Il voulut aller prier saint Pierre; — [2] avec qui elle avoit coutume de se divertir; — [3] voici le maître à la porte; — [4] car il avoit marché pendant plusieurs jours; — [5] la femme fut extrêmement étonnée, surprise, car elle ne sut quel parti prendre, elle ne sut s'aviser des moyens de se tirer d'affaire; — [6] comme elle le fera sortir adroitement.

Por amor Dieu le glorioux [1]
Que est devenuz le veloux
Que fis à lui apareillier?
Mostre li ainz qu'il aut couchier [2],
Ja déis-tu qu'il le verroit
Si tost com en l'us enterroit.
La vielle cort aporter,
Et vint à l'uis com por monstrer,
L'une des corneres leva [3],
Et l'autre à sa fille bailla.
Tant l'ont devant lui estendu,
Que li lecherres est issuz.
Et dist li Fils, par seint Denis,
Ceste ot assez de mal apris.
Encor vos covient plus conter,
Que moult m'est bon à escouter;
Et ses Peres li otroia,
Un autre Conte li conta.

---

## CONTE IX.

### AUTRE DE LA MALE FEME.

Si dit : d'un autre oï conter
Qui en oroison volt aler;
Sa moillier qu'il avoit moult chiere,
Laissa en la garde sa mere [4],

[1] Il y a gloriox dans le manuscrit; — [2] montre-le lui avant qu'il aille coucher, tu avois dit que tu le lui ferois voir aussitôt qu'il auroit passé la porte, qu'il seroit entré en la maison; — [3] la mère leva un coin de la pièce de velours, et la femme l'autre; — [4] de sa mère.

Et ele [1] un jouvencel ama,
Et à sa mere le mostra [2],
La mere pas ne li vea,
Mais bonement li otroia.
Un jor le jovencel manderent,
Et un beau digner apresterent,
Deduistrent soi privéement
Au bon vin cler et au piment,
S'il autre esbatement i orent [3],
Cil qui i furent bien le sorent,
Atant estez-vos le Seignor,
Il huche, et celes ont poor;
Trestot lor eshanoiement
Lor est torné à marrement.
N'i ot liu où celui boutassent [4]
Ne si en haste le muçassent.
La vielle pas ne s'oublia,
Derrier l'uis le vassal muça,
Bailla li [5] une nue espée,
La vielle n'ert pas esgarée [6],
Loa li [7] que mot ne sonast
Se li Sires l'aresonast;
Mais il li féist tel semblant,
Com s'il éust poor moult grant;
Puis s'en ala l'us defermer,
Et laissa le Seignor entrer.

[1] Et la jeune femme; — [2] et le fit connoître à sa mère; — [3] s'ils eurent d'autres plaisirs, d'autres amusemens, ceux qui y étoient l'ont su; — [4] n'y avoit point de lieu où le mettre et promptement le cacher; — [5] lui donna; — [6] n'étoit point troublée, déconcertée; — [7] lui conseilla de ne dire mot, si le maître lui parloit.

Si tost com entra le Seignor,
Garda [1], si vit le lecheor,
Et demanda qui est-ce là ?
Et cil nul mot ne li sona,
Si estoit com hom esbahi.
Li Preudons moult s'en esperdi [2].
Sire, dist la vielle au Seignor :
Sire, merci, por Dieu amor [3]
Dui home vinrent si corant,
Cest home devant ax chaçant,
Tot le voloient desmembrer,
Çaiens le laissames entrer ;
Partant li rendismes la vie,
Se ce nè fust, n'en éust mie [4].
Quant il vos oï à cel hus,
Effraez fu, si sailli sus,
Grant poor ot, ce lui fu vis [5]
Que fussiez de ses anemis.
Et li preudom molt liez se fist,
Quida verité [6] li déist,
Et dist la Dame, Dieu merci [7],
Que vos de mort l'avez gari.
Puis li dist que venist avant,
Mar éust poor tant ne quant [8],
Ensanble burent et mengerent,
A la nuit aler le laisserent.

[1] Regarda ; — [2] le mari fut tout surpris, étonné ; — [3] pour l'amour de Dieu ; — [4] si nous ne l'avions retiré, c'étoit fait de lui, il seroit sans vie ; — [5] il lui sembla, il lui fut avis ; — [6] crut qu'elle lui avoit dit la vérité ; — [7] et dit à sa femme qu'il falloit remercier Dieu de ce qu'elle l'avoit garanti de la mort ; — [8] il n'eut alors aucune peur.

Ice vint sa fille à talent [1],
Plus li plaist que nul esturment.
Beax Peres, dit-il, or avant,
Des femes ne laissiez à tant;
Deduit i a, et ensement [2]
Ci a molt grant ensaignement.
Or li fait li Peres dangier
Por ce qu'il en ait desirrer [3].
Diva, fait-il, por Seint Omer,
Quant me lairas-tu reposer ?.
Des femes t'ai assez conté,
Trois aventures t'ai mostré.
Et dist li Filz, certes, beau Pere,
Les quantes sont de tel matere,
Com plus en oi, plus en voldroie,
Jamais anuiez n'en seroie.
Or m'en dites un qui soit grant,
Et ge vos laisrai à itant.
Dist li Peres, en moie foi,
Faire me covenra, ce croi,
Ce que fist ja le fabléor
A une foire à son Seignor.
Et dist li Filz, comment le fist?
Li Peres commença et dist.

Le Fils, comme on le voit par les derniers vers de ce Conte, prenoit plaisir à entendre raconter les ruses et fourberies des femmes, il excite son Père à continuer

[1] Ce que fit la mère plut à la fille, elle prit plus de plaisir à cette tricherie qu'à nulle autre instruction; — ne cessez pas de me raconter les tours des femmes, il y a plaisir à les entendre, et on en peut profiter; — [3] pour lui faire desirer davantage.

sur cette matière; mais le Père qui étoit fatigué par ces longues instructions, et par le récit des neuf Contes, lui demande un peu de répit; il se justifie ingénieusement par le Conte qui suit.

---

## CONTE X.

### DU FABLEOR (*).

Un Roi un Fableor avoit,
A qui deduire se souloit [1].
Une nuit avoit molt conté,
Si que tot [2] en estoit lassé,
Requist le Roy qu'il puist dormir,
Mais li Rois nel' volt pas soffrir:
Commanda li que plus contast [3],
Et d'un grant Conte s'aquitast,
Et puis le lairoit reposer,
Plus ne li querroit demander.
Quant el ne pot [4], si li conta,
Et si faitement [5] commença.

[1] Avec lequel il avoit coutume de se dissiper; — [2] de manière qu'il étoit très-las; — [3] il lui commanda de continuer à raconter; — [4] quand il vit qu'il ne pouvoit faire autrement; — [5] et commença de cette façon.

(*) Fableor étoit un raconteur, *fabulator*. Fabloier étoit raconter, non-seulement des Fables, mais toutes Histoires en général; *fabulari*, avoit cette signification, de réciter proprement. On le voit dans S. Luc, Évangéliste, chap. 24, vers. 14. Deux Disciples vont à Emmaüs. *Et ipsi loquebantur ad invicem de his omnibus quæ acciderant, et factum est, dum* fabularentur, *et secum quærerent*. Ils fabloioient de la mort de J. C. Les Princes avoient des raconteurs, comme aujourd'hui des lecteurs.

Uns hom estoit qui cent sols ot,
Et berbiz achater en volt :
Deux cens berbiz en acheta,
Chascune six deniers couta.
Ses berbiz chaça vers moisson [1] ;
Si estoit en cele saison,
Que les eves sont auques lées [2],
Et par croissance desrivées :
Quant il ne pot nul pont trover,
Ne sait par où il puist passer.
Atant trueve une nacelete
Qui molt ert foible et petitete,
Ne pot que deux berbiz porter
Et celui qui les dut passer [3].
Li vileins deus berbiz i mist,
Il méisme au gouvernal sist [4]
Molt soavet s'en vait nagant [5].
Li Fablierres se tust atant [6].
Li Rois l'ala molt semonant [7] ;
Quar conte tost, dist il avant [8].
Sire, dist-il, la nacelete
Est molt foible et petitete
L'aive est molt grant outre à passer [9],
Berbiz i a molt à porter ;

[1] Il faut lire maison ; — [2] que les rivières étoient larges alors, et étoient débordées par les crues d'eau. Eve, aive, eau, *aqua*. Ce mot ainsi diversement écrit, ne signifioit pas seulement l'eau en général, mais la rivière, l'eau, l'eve : l'aive de la Seine, le fleuve de Seine, et en latin *aqua Sequanæ, aqua Ligeris* ; — [3] avec celui qui les devoit passer ; — [4] lui-même s'assit au gouvernail ; — [5] il s'en va naviguant très-doucement, soavet, *suaviter* ; — [6] le raconteur se tut alors ; — [7] semonant, de semondre, inviter ; — [8] continuez à raconter ; — [9] la rivière est très-grande à passer.

Or laissons les berbiz passer,
Et puis porrons assez conter.
En tel maniere, dist li Peres,
Se delivra li flaboieres;
Et ainsi me deliverrai
Quant ge mais avant n'en porrai[1].
Et dit li Filz, certes, beau Pere,
Nel' devez faire en tel maniere;
El i a entre vos et moi[2]
Qu'il n'ot entre lui et le Roi;
Quar vos m'engendrastes, ce croi.
Si commande raison et loi
Que vos bonement m'amendez
Par tot, et faire le devez,
Ne m'en devez faire dangier
Se vos me savez ensaignier.
Li Fablierres ama le Roi,
Mais vos devez plus amer moi:
Quar cil deservi son loier
Par son conter et son plaidier,
Ce m'est avis, ne li chaut mie
Que il die, sens ou folie,
Mais que tel chose li contast
Où li Rois molt se délitast.
Vos devez avoir par raison
Vers moi meillor entencion;
Conter me devez par doctrine
Et por amor de deceplinę,
Que bien me puisse entreduire.
Et de bele science estruire.

[1] Lorsque dans la suite je serai fatigué, que je ne pourrai plus raconter; — [2] il y a un motif entre vous et moi.

Vostre filz sui, sel' devez faire
Por que m'en vosisse retraire
Quant ge i met tote m'entente :
Or faites tant que ge m'en sente.
Ge volentiers, ce dit le Pere,
Volentiers orrai ta proiere,
Mais garde que ge bien l'emplie,
Qu'en vain ne me travaille mie.
Respont li Filz, Sire, par foi
Non feroiz-vos pas endroit moi.
Li Peres donc recommença,
Et si faitement li monstra.

Le Père se reposa ainsi : mais le Fils, toujours desireux de s'instruire, après quelques momens, engagea son Père à continuer; le Père céda aux empressemens du Fils, et lui raconta l'Histoire suivante.

---

## CONTE XI.

### De la male vielle qui conchia la preude Feme.

Uns Preudons c'ai oï conter[1],
Voloit en oroisons aler;
Feme ot[2] bone, et molt onorée,
Si fu de chastée provée[3].
Li Preudons la tenoit molt chiere,
Quar el ert de bone maniere[4]:
En sa beauté se fia bien,

[1] Que j'ai ouï raconter, dont j'ai ouï raconter ; — [2] il avoit une femme; — [3] elle étoit chaste à toute épreuve ; — [4] car elle étoit de bonne conduite.

Ne l'a mescreüe de rien [1] ;
Conue l'ot en tel mesure [2]
Que de lui garder ne prist cure ;
Que il quida que son coraige
Ne li laissast pas faire ostraige.
Cil s'en ala en son voiaige ;
Cele remaint qui molt fu saige,
Et de bien faire s'entremist,
Et que ele grant paine i mist :
Assez se contint chastement,
De foloier n'ot nul talent [3].
Un jor la vit un jovenceax,
Qui molt ert avenant et beax ;
Si l'esgarda, que molt ert bele,
Gent ot le cors, color novele,
S'emprès i torne son coraige [4],
Tantost est entrez en la raige.
Par mesaige, par mandement [5]
Li fist entendre son talent [6] ;
Molt la requist, molt li pramist,
Cele nule garde n'en prist [7] ;
Ne pot nule riens esploitier
Por riens que il séust proier.

[1] Il ne se méfioit nullement d'elle ; — [2] il la connoissoit si réglée dans sa conduite, qu'il ne s'étoit jamais embarrassé de l'observer, il pensoit bien que son cœur ne la porteroit jamais à faire aucun outrage, c'est-à-dire, à passer les bornes prescrites par la probité ; — [3] elle n'eut aucune envie, aucune volonté de s'écarter du droit chemin ; — [4] après l'avoir vue, il y met toute son affection, et bientôt il en devint éperdûment amoureux, amoureux à la rage ; — [5] par lettres ; — [6] son dessein, sa volonté ; — [7] n'y fit aucune attention.

Cil devint mornes et pensis,
Forment en est amaladis;
Et ne porquant où l'ot veue,
Sovent vait parmi cele rue;
Molt se delite en esgarder
Quant il la pooit encontrer;
Mais atant li fu si porpens [1]
A poi ne li failloit le sens [2].
Com il aloit si complaignant,
Et de ses elz forment plorant,
Une vielle a encontrée
En guise de Nonein velée [3];
Demanda li privéement [4]
Dont li venoit cel marrement [5].
Cil ne li osa pas gehir [6],
Ne son coraige descovrir [7].
Diva, fait ele, beax amis;
Tu n'es pas saige, ce m'est vis,
Com plus longuement celeras,
Ta malage, plus tard garras;
Se ge t'enfermeté savoie,
Ge quit molt tost te garreroie [8].
Conu li a cil en reqoi [9]
Dont li est venuz tel effroi.
Quant la vielle a entendu
Dont si grant mal li est venu,

[1] Ses réflexions furent poussées si loin; — [2] qu'il pensa en perdre l'esprit; — [3] en manière d'une Religieuse voilée; — [4] elle lui demanda en particulier; — [5] d'où lui venoit cette tristesse; — [6] le jeune homme n'osa lui avouer; — [7] ni lui découvrir le fond de son cœur, sa pensée; — [8] je pense que je te guérirois bientôt; — [9] il lui a avoué en secret.

Dist li, ne t'esmaier de rien [1],
Ge te conseillerai molt bien.
Cel à son ostel repaira,
Et li jovenceax s'en torna.
Molt ert la viellote cointeste [2]:
Norri avoit une lissette,
Trois jors la fist si geüsner,
Que riens ne li laissa gouter.
Au tierz jor quanqu'ele menga,
En senevé trestot moilla [3];
Li senevez qui forz estoit,
Les elz li fait cuire à esploit [4].
La pute vielle s'en torna,
Et ouvec soi son chien mena,
A la maison s'en torne droit
Où la preude feme menoit [5]
Que cil jovenceax tant ama,
Por qui cest œvre commença.
Qant el en la maison entra,
La Dame molt bel l'apela,
N'i pensa point de trahison,
Por ce qu'ert de religion [6].
Quant vit les elz au chien lermer,
Dont li commence à demander :

[1] Esmaier pour l'impératif, ne t'étonne de rien ; — [2] la vieille étoit très-adroite, fine, rusée : corruption du mot cointe qui a ces significations, pour rimer à lissette, qui est une petite chienne, diminutif de lice ou lisse, femelle de quelqu'animal que ce soit, d'où notre mot lisette, une petite lisse, une petite chienne ; — [3] elle fit tremper dans du senevé, tout ce qu'elle mangea ; — [4] lui causoit à propos des démangeaisons aux yeux ; — [5] manoit, demeuroit ; — [6] parce qu'elle étoit une Nonain.

Dame, dist ele, par quel rien [1]
Lerment tant li oill à cel chien ?
La vielle commence à plorer,
Et tendrement à soupirer :
Dame, dist la vielle, laissiez [2],
Por amor Dieu, ne m'aresniez [3];
Se vos l'achoison saviez,
Certes grant duel en auriez.
Donc à primes fu covoitose [4]
La bone feme, et desirrose
Qu'ele l'achoison li déist,
Dont cel marrement li venist.
La vielle n'est pas esgarée [5],
La truille li a tost trovée :
Dist la vielle mal enartée [6];
Ceste lisse est de ma char née,
Meschine estoit et bel et saige,
N'ot plus bel en tot mon lignaige :
Un bachelers la covoita,
Et molt durement la ama;
Molt la requist, molt li pramist,
Mais ele du tot le despit [7]:
Cil devint mornes et pensis,
Et durement enmaladis,

[1] Rién, chose, *res, quare*, par quelle raison; — [2] cessez vos soupirs; — [3] pour l'amour de Dieu ne me parlez pas de cela; — [4] dans le moment la bonne femme fut convoiteuse, desira ardemment; — [5] ne fut point embarrassée; — [6] qui avoit un mauvais esprit, qui étoit subtile, rusée, trompeuse; — [7] mais elle le méprisa entièrement.

Por angoisse l'estut morir [1]
Ne pot par autre fin garir;
Mais Dame-Diex bien le venga,
Que ma fille en lisse mua [2].
Quant la preude feme l'entent,
Au cuer en ot grant marement,
Et poor a d'estre afolée [3]
De celui qui l'avoit amée.
Dame, dit-ele, que ferai?
Certes, s'aucun conseil n'en ai,
Ge criem molt estre desjoglée [4],
Et par tel achoison muée [5].
Uns hom est si por moi mari,
Ge criem qu'il soit amaladi;
Que se il pert por moi la vie,
Ge criem molt estre mal baillie [6].
Ce dit la vielle, qu'avez fait?
Si l'avez mis en tel deshait [7],
Certes s'il pert par vos la vie,
Vos en seroiz enfin honie:
Se ge séusse la druerie [8]
Ainz que ma fille fust honie [9],
Entre le bacheler et li,
Certes nul d'ax ne fust honi [10].

[1] Il lui convint mourir par les peines qu'il souffroit. Que ce mot angoisse est énergique! Que l'on m'en cite un de tous ceux qui nous restent qui le puisse remplacer, pour exprimer celui des Latins, *angustia;* — [2] Dieu changea ma fille en chienne; — [3] et elle a peur d'être troublée; — [4] je crains beaucoup d'être raillée; — [5] et pour un tel sujet être changée en chienne; — [6] je crains d'être tourmentée; — [7] en tel déplaisir, chagrin; — [8] si j'avois su l'amour qui étoit entre ma fille et le jeune homme; — [9] avant que ma fille eût été détruite, changée; — [10] certes aucun d'eux.

Quant la bone feme l'entent,
Merci li crie durement :
Ha, Dame, quar me conseilliez
Por amor [1] Dieu le Roi du Ciel [2].
Cele respont molt simplement,
Ge volentiers et bonement,
Ce soit par tel entencion,
Que Diex me doint remission,
Se li plaist, de toz mes pechiez.
Et l'autre l'en chaï as piez [3],
Le baceler li amena,
Privéement les assenbla [4].
Tant fist la vielle mal artouse [5],
Que putain fist de bone espouse;
Ne se travailla pas en vain,
De preude fame fist putain.
Et dit li Filz, par seint Elaire [6],
Ceste fu molt de mal affaire [7]
Et dit li Peres, nul gaitier [8]
N'i porroit valoir un denier.

[1] Pour l'amour de Dieu; — [2] mauvaise rime, un autre auroit mis Ciez pour Ciel; — [3] se mit à ses pieds, tomba à ses pieds; — [4] les mit ensemble, en particulier; — [5] la vieille, fourbe, rusée; — [6] Saint Hilaire; — [7] de mauvaises mœurs, de mauvaise conduite, de mauvais conseil; — [8] la garde des femmes est inutile.

# CONTE XII.

## DE CELUI QUI ENFERMA SA FEME EN UNE TOR (*).

D'UN bacheler oï conter,
Qui sa feme voloit garder;
Tot son savoir, et tot son sens,
Tot son estuide, et son porpens[1],
Voloit savoir l'estracion[2]
Des femes, et l'engignoison[3].
Quant sot quanqu'il en pot entendre,
Adonques voloit feme prendre.
Primes enquist la renomée[4]
Des plus saiges de la contrée;
A l'un ala, et si requist
Qu'aucun bon conseil li déist
Coment péust feme gaitier,
Qu'ele nel' péust engignier;

[1] Il faut sous-entendre qu'il y mit tout son sens, son savoir, son étude, et qu'il y réfléchit beaucoup; — [2] la nature, l'extraction; — [3] ruses, tromperies, tours d'adresse; — [4] il s'informa d'abord de la réputation et renommée des plus sages du pays.

(*) Voyez les 8, 9 et 10[e] scènes de l'acte 3 de Georges Dandin de Molière.

Ce Conte est en prose dans le Roman des sept Sages de Rome, avec une circonstance de plus. Suivant l'auteur, il y avoit une loi établie à Rome, à laquelle en aucun cas on ne pouvoit déroger, qui étoit telle, que tous ceux qui étoient trouvés dans les rues, après le cuevre-fus (couvre-feu) sonné, étoient menés en prison par les guetes (sentinelles), et le lendemain estoient fustez à val la ville. Le mari de cette femme fut trouvé après le couvre-feu sonné, et fut fustigé le lendemain.

Et l'autre li dist sa raison.
Faites, dist-il, une maison,
Si que [1] nus hom n'i puist monter
Par defors por laienz entrer,
De pierre fort et de mortier,
Et faites les murs halt drecier :
Un huis i faites seulement,
Et une fenestre ensement;
Estroite la faites assez,
Que vos ne soyez engennez;
La feme dedenz enfermez,
Vos méisme la clef portez.
Tant li faites avoir conroi [2],
Que ele n'ait ne fain ne soi.
Sovent la faites visiter,
Ensanble o lui vos embatez [3].
Cil s'en ala, et feme prist,
Le consell au saige home fist;
Une bien fort maison leva,
Sa feme dedenz enferma.
Quant il couchoit, son huis fermoit,
Les clés desoz son chief metoit [4];
Au matin quant il s'en aloit,
L'us à fermer pas n'oblioit :
Ainsi la quida bien gaitier,
Mais ne li pot avoir mestier [5].
La Dame soloit chascun jor,
Quant issuz estoit son Seignor,

[1] De manière que; — [2] faites-lui avoir tout ce qui est nécessaire pour la vie; — [3] divertissez-vous avec elle; — [4] sous le chevet de son lit; — [5] mais tout cela ne lui servit de rien.

A la fenestre reposer
Et les trespassanz regarder.
Uns jor i vint uns damoiseax,
Qui molt ert avenanz et beax;
La Dame molt bien l'avisa,
Et son cuer molt bien i torna[1];
Signe li fist de druerie,
Et cil ne la refusa mie.
Tant font par signe et par senblant,
Qu'il sont aün de maintenant[2];
Se la Dame puet esploiter[3],
El en aura son desirrer,
S'emprès commence à deviser
Coment ele porra ovrer;
Se ele puet, à cele nuit
Aura sa joie et son delit.
Quant li Sires en maison vint,
La Dame auques morne se tint,
Ses Sires ne la mescrut mie[4],
Cuida qu'el fust amaladie;
Li Preudons en fu molt dolent,
Quar il l'amoit molt durement.
Ainsi se contint tote jor;
Au soir abaissa sa dolor;
Li maus li est afebloiez,
Et ses Sires en fu molt liez,

[1] Ayant apperçu le Damoisel, son cœur en fut épris, et lui fit des signes de galanterie et d'amour; — [2] qu'ils sont à l'instant d'intelligence, qu'ils s'entendent, aun, aüner, *adunare*; — [3] si la Dame peut en venir à bout, elle en jouira, elle satisfera ses desirs; — [4] son mari ne se défioit point d'elle.

Et molt l'efforça de mengier ;
Mais el en fist molt grant dangier [1]
Et puis vait sa chere amendant [2],
Et son Seignor molt rehaitant [3].
Tant s'entremist, tant s'efforça,
Que son Seignor tot enivra.
Quant fu couchiez, tost s'endormi,
Ele ne se mist en oubli.
Cele nuit soef se leva [4],
Les clés à son Seignor embla,
Defferma l'us, si s'en issi,
Ilueques trova son ami :
Sont à joie et à loisir,
Font quanque lor vint à plaisir,
Ainsi asenblerent sovent
A lor joie privéement.
La Dame acostumé l'avoit,
Quant à son dru [5] parler voloit,
Qu'ele son Seignor enyvroit,
Et puis molt soef le couchoit :
Et quant il estoit endormi,
Si s'en aloit à son ami.
Li Sire à tart se porpensa,
Et durement se merveilla
Porqoi el avoit en talent [6]
De lui enyvrer si sovent,
A une nuit yvre se fist [7],
Soi couch... et fist l'endormi ;

[1] Elle fit beaucoup de difficulté de manger ; — [2] ensuite elle commença à faire meilleure mine, être de bonne humeur ; — [3] égayant son mari ; — [4] se leva doucement, *suaviter* ; — [5] galant ; — [6] pourquoi elle avoit volonté, envie, desir, dessein ; — [7] il contrefit l'ivre.

Cele molt soef se leva,
Et à son ami s'en ala.
Li Preudom tantost s'est levez,
Si a l'us par dedenz fermez ;
Et quant la Dame retorna,
Vint à l'us, fermé le trova.
Ele requist à son Seignor
Qu'il ovrist l'us por Dieu amor[1].
Cil fist sanblant qu'il s'esveilla,
Et demanda qui l'uis bouta[2].
Cele s'esmaia malement,
Et crie merci bonement,
Et dit que si se contendroit,
Que jamais ne li mefferoit[3];
Proia et plora tendrement,
Mais ce ne li valut noient.
Por son proier et son plorer,
Ne li laissa-il pas entrer,
Ainçois dist qu'il le monsterroit[4]
A ses parenz, et lor diroit,
Et coment ele le servoit,
Jamais de lui part n'en auroit.
Cele plus et plus li requist
Qu'il la laissast entrer, et dist,
S'il ne li venoit l'us ovrir,
Que el puis se lairoit chaïr[5]
Qui près de la maison estoit,
Et ainsi son duel fineroit;

[1] Pour l'amour de Dieu ; — [2] qui heurtoit, qui poussoit la porte ; — [3] qu'elle se conduiroit de façon qu'elle ne feroit plus de faute; — [4] qu'il en instruiroit, qu'il le feroit connoître à ses parens ; — [5] qu'elle se laisseroit tomber dans le puits.

Sa mort li seroit demandée [1],
Ne porroit pas estre célée:
Si parent l'en apeleroient [2],
Et sa mort li demanderoient.
Por proier, ne amonester,
Ne la laissa-il pas entrer.
La feme ert plaine de boisdie [3],
Jà fera estrange voisdie:
Une grosse pierre leva,
Dedenz le puis la tresbuscha [4],
Com s'ele méisme i chaïst [5],
Et puis derrieres l'us se mist.
Li Preudons quant la noise [6] oï
De la pierre qu'el puis chaï,
Quida sa feme el puis chaïst,
N'entendi pas ce qu'ele fist.
Effréement s'en sailli sus [7],
Prist les clés, et defferma l'us.
Vers le puis s'en vait sanz targier,
Por savoir s'il li puet aidier.
La feme pas ne s'oublia,
Entra dedenz, l'us referma:
A la fenestre s'apoia,
Son Seignor par iluec gaita.
Et quant li Preudom l'entendi,
Coment sa feme l'ot servi,

[1] On le rendroit responsable de sa mort, qu'il en seroit inquiété; — [2] le traduiroient, l'accuseroient en justice; — [3] ruse, supercherie: voisdie répété au vers suivant, signifie la même chose, le Poète manquoit de rime; — [4] précipita, laissa tomber; — [5] comme si elle étoit chute, tombée elle-même; — [6] noise ne signifioit pas seulement querelle, dispute, mais quelque bruit que ce fût; — [7] il se leva avec effroi.

Proia lui que l'us deffermast,
Bonement entrer le laisast,
Et il trestot li pardorroit
Quanqu'ele meffait li avoit.
Ele nel' laissa pas entrer,
Ainz le commence à ramposner [1] :
Haï, dit ele, mal lechieres [2],
Com te ferai muer la chiere !
Demain mes parenz manderai,
Et belement lor monsterrai
Com faitement m'avez honie [3].
. . . . . . . . . . . . . . . . . [4]
Si com le dist, ainsi le fist,
Ses parenz mande, si lor dist
Que son Seignor en tel androit
Vers sa feme se contenoit;
S'ele n'en éust meillor droit [5],
Jamais en son lit n'enterroit.
Et cil [6] l'en ont assez blasmé
Et de paroles chastié :
Ainsi fist el de son tort droit,
Que molt bien faire le savoit.
Cil homs se voloit molt pener
De la seue [7] feme garder;
Mais tot ce riens ne li valut
A la par fin, ainçois li nut [8],

[1] Injurier, railler, insulter; — [2] mauvais libertin ; — [3] de quelle façon vous m'avez méprisée, maltraitée ; — [4] il manque un vers dans le manuscrit, qui pourroit être suppléé par celui-ci : Et vilipendée et trahie ; — [5] si on ne lui rendoit justice, s'il ne se comportoit mieux; — [6] les parens de la femme; — [7] sienne, *sua ;* — [8] pour la rime, nuisit, *nocuit.*

Et li greva molt durement;
Quar plus viels en fu entre gent,
Et mains créuz, et mains amez,
Et par tot fu mains hennorez.
Dont, dist li Filz, gariz seroit,
Qui ainsi garir se porroit;
Mais nus n'i porroit tant entendre
Que gaire s'en péust deffendre;
Tant a en femes tricherie,
Cil est plus fox, qui plus s'i fie.
Beax Filz, li Peres li respont,
Les auquantes [1] iteles sont,
Mais ne sont mie totes males,
Aucunes en i a loiales.
Quant feme velt torner à bien,
Ne la puet contrevaloir rien,
Et Salemons granz biens en dist
Es Proverbes que il escrit.
Mais s'ele velt à mal torner,
Nus hom ne l'en porroit garder:
Quar cil qui la quide meillor,
Plus tost en a au cuer tristor.
Et dist li Filz, por Dieu, beau Sire,
Avez-vos de nul oï dire
Qui fust de bone renommée,
Et ne fust de mal enartée [2]?
Oïl, dit li Peres, assez.
Hé, beax doz Pere, or m'en contez
D'aucune bone que que soit,
Novelerie [3] sanbleroit.

[1] La plupart; — [2] portée au mal; — [3] nouveauté.

Et ses Peres li ostroia,
208 Et si faitement commença.

Le Fils ayant demandé à son Père, ainsi qu'on vient de le voir, s'il ne savoit pas quelques traits de générosité des femmes, et s'il n'en avoit pas connu de loyales et fidèles, le Père lui récite le Conte qui suit.

---

# CONTE XIII.

## D'un home qui comanda [1] son avoir [2], et cil à qui il le comanda li nia (*).

D'UN Espaignol oï conter
Qui vers Meque voloit aler;
Par Egypte l'estut [3] aler
Et parmi les deserz passer.
Quant en Egypte est parvenu,
Il a très bien aparceü
Que ne seroit mie savoir [4]
Par les deserz porter avoir.
Ainz qu'es deserz poïst entrer [5],
De son avoir volt comander
En Egypte une partie;
Du tot porter seroit folie.
D'un loial home a demandé [6];
Et la gent cel li ont mostré

[1] Confia, donna en garde; — [2] bien en général, ici argent; — [3] lui convint; — [4] prudence, sagesse; — [5] avant qu'il pût passer ces déserts; — [6] s'est informé d'un honnête, d'un fidèle homme.

(*) Voyez la dixième Nouvelle de la huitième journée de Bocace.

Uns hom qui ert de grant aage,
Et qui estoit leal et sage.
L'Espaignol de lui s'acointa,
Deux mile besanz [1] li bailla,
En son voiage s'en ala,
Si tost com il pot repaira [2],
Sa commandise demanda
A celui qui il les bailla.
Cil rendre nel' volt, ainz li dit
Que il onques mais ne le vit.
L'autres a sa pleinte monstrée [3]
As Preudomes de sa contrée.
Ne trova nul qu'il le créist
De chose nule qu'il déist,
Tant estoit li autres loez,
Et de si grant bonté provez;
Nel' porent croire en nule fin
Que vosist faire larrecin.
Li Espaignox jure sovent,
Et requeroit molt bonement
A la justise, qu'el féist
Que cil son avoir li rendist.
Tant ala et tant eschaufa,
Que li autres le menaça,
Et dist que mar i venist mais [4],
Bien li laisast avoir sa pais;
Et s'il ne se voloit retraire,
I li feroit grant anui faire.

[1] Valant mille livres, qui étoient alors une somme considérable; — [2] il revint le plutôt qu'il put, et demanda son dépôt; — [3] il a porté sa plainte devant les juges; — [4] et dit que mal-à-propos il s'adresseroit davantage à lui, qu'il le laissât en paix.

Li Espaignox quant ce oï,
Mas et marris [1] se departi:
Une bone feme encontra
Qui de par Diex le salua;
Un baston en sa mein tenoit,
Foible estoit, si s'en sostenoit.
Quant ele vit celui dolent,
Demanda lui privéement
Dont il ert [2], et que il avoit,
Que si mate chiere faisoit [3].
Et cil li a tot connéu
Coment il li est avenu.
El le comence à conforter,
Et dit, amis, laissiez ester [4];
Ne soyez mie si dolent,
Quar s'il plaist Diex omnipotent [5],
Aucun bon conseil te dirai,
Porqoi ton avoir te rendrai.
Dame, dit-il, et vos coment?
Cele li dit molt bonement:
Va t'en, dit-el, en ton païs,
Si ameine de tes amis
Trois ou quatre hastivement
Qui sanblent estre bone gent;
Dix coffres faites aporter,
Qui soient bien bendé de fer;
De gravele [6] les fai enplir,
Et pense tost du revenir.

[1] S'en alla triste et abattu; — [2] d'où il étoit; — [3] et pourquoi il avoit une mine si abattue, si triste; — [4] cessez d'être triste; — [5] s'il plaît à Dieu tout-puissant; — [6] sable de mer et de rivière.

Et cil de rien ne s'atarja [1],
Tot fist quanqu'ele comanda;
Et quant il ot tot aresté,
Si com el avoit devisé [2],
Dix homes a fait aprester
Qui les coffres puissent porter:
Vers la maison s'en vet tot droit
Où li avoirs dedenz estoit;
La bone feme li monstra
Com faitement se contendra.
Les coffres fist donques porter,
L'un après l'autre et aroter;
Puis l'apela, si le garni
Que belement se contenist.
Va t'en, dist-ele, pas por pas,
Et quant un coffre entré verras,
Tantost après lui enterras,
Et tes besanz demanderas.
Quant ele l'ot bien devisé,
Adonc s'en sont avant alé.
A la maison sont aresté,
Où li avoirs fu comandé;
La bone feme i est entrée,
Sa compaignie i a menée.
Li vielz hom molt bel l'apela,
Cele sa raison li conta:
Ci a, dist-ele, bone gent,
Et molt i a or et argent;

[1] Ne tarda pas à faire tout ce qu'elle lui avoit commandé; — [2] prescrit, ordonné.

D'Espaigne sont, la bone terre,
Si vuelent sains aler requerre [1]:
Lor avoir vuelent ci laissier
En dusques à lor repairier [2].
Molt très bien sai que tricherie
N'ot onques en voz compaignie;
Ainz avez esté molt loez [3],
De droiture et de léaltez.
Por ce les ai ci amenez,
Dix coffres plains ont aportez,
Qui sont tuit plein d'or et d'argent;
Or vos requier molt bonement
Que vos les gardez sauvement
. . . . . . . . . . . . . . . . . [4]
Si feroiz vos, ce sai-ge bien,
De vos ne dout-ge nule rien,
Tant vos conois en léauté,
Jà n'iert de vos apeticié.
Quant li premiers coffres entra,
Lors vint cil qui l'avoir bailla.
Quant le vit venir li viellarz,
Qui plains estoit de males arz,
Pensast que cil riens demandast,
Et de r'avoir le sien plaidast;
Ala vers lui, bel l'apela,
Et bonement li demanda:
Où avez-vos tant demoré,
Que pieça n'estes retorné?

[1] Ils veulent aller en pélerinage invoquer des Saints; — [2] jusqu'à leur retour; — [3] vous avez eu la réputation d'avoir beaucoup de justice et d'équité; — [4] il manque un vers que l'on peut remplacer par celui-ci: Jusques à lor retornement.

Ge quidoie que mors fussiez,
Quant encois n'estes repairiez [1].
Tantost son avoir li rendi,
Et cil s'en est joianz parti.
Quant la bone feme ce vit,
Le Borjois apela, et dit:
Pensez de ces cofres garder,
Nos irons les autres haster;
Encontre les autres irons [2],
Atendez tant que nos venrons [3].
Mais que il encor atendist [4],
La bone feme ne venist.
Cil d'Espaigne s'en sont torné,
A grant joie s'en sont alé.
La feme ot molt bien trové
Parqoi l'avoir fu recovré.
Et dist li Filz, par seint Germein,
Molt engigna bien le vilein;
Li consels fu molt bien trouvé,
S'un Filosofe l'eust doné [5].

Les deux derniers vers de ce Conte excitent la curiosité du Fils, et lui font naître l'envie d'apprendre quelques traits des Philosophes.

Et dist li Peres, tu diz voir,
El enovra par grant savoir.
Filosofes mielz nel' feroit,
Mais ne porquant tant i auroit,

[1] Lorsque vous ne reveniez plutôt; — [2] nous irons au-devant; — [3] jusqu'à ce que nous revenions; — [4] mais quoiqu'il attendît encore, la vieille ne revint point; — [5] ce conseil fut aussi bien donné, comme s'il l'avoit été par un Philosophe.

Ce

Ce qu'ele monstra par nature,
Cil i vosist metre sa cure;
Il le féist ou tost ou tart
Par soutilletez ou par art.
Li Filz son pere encore prie,
Beax Pere, ne me celez mie;
Des Filosofes me contez,
Se vos riens d'ax oï avez [1].
Respont li Peres : si ferai.
Or i enten, gel' te dirai [2].

---

# CONTE XIV.

## Le jugement de l'uille qui fut prise en garde.

Un Preudome jadis estoit,
Icil Preudom un fil avoit;
N'ot gaires de possesion [3],
Mais que [4] une bone maison :
La maison à son filz laissa,
Quant il du siecle trespassa.
Li Filz vesqui molt bonement
En loyalté, et nequedent
Ainsi que riens ne volt despendre,
Ne volt onques sa maison vendre.
Un siens voisins molt le requist
Que il sa maison li vendist;

[1] Si vous avez entendu quelque chose d'eux; — [2] je te le dirai; — [3] possesion s'entend des biens fonds; — [4] mais que, excepté.

Mais li meschins [1] vendre ne volt,
Por quanque l'autre faire sot [2].
Ses voisins donc se porpensa
Com faitement l'engignera [3].
Belement vint au bacheler,
S'el commença bel à parler.
Beax Filz, fist-il, quar créantez [4],
Que molt bien faire le poez,
Que ge puisse en vostre porpris
Enfoïr toneax jusqu'à dis [5],
Por huille qu'estoier vorroie,
Tant que bien vendre la porroie;
Si vos ert bien guerredoné [6],
Tant que vos m'en sarez bon gré.
Li vallez li craenta bien [7],
Qui ne sot de ses engins rien.
Li riches hom dix toneax prist,
En la cort au vallet les mist.
Li cinq estoient demi plein,
Li autre cinq erent tuit plain:
Anfoï les en la maison [8],
Au vallet par souduisson [9].
De la maison le hus ferma,
Les clés au jouvencel bailla,

[1] Jeune homme; — [2] quelque chose que l'autre pût faire; — [3] comme il le surprendra adroitement; — [4] promettez, car vous le pouvez bien faire; — [5] que je puisse serrer dix tonneaux d'huile, que je voudrois garder jusqu'à ce que je puisse la vendre; — [6] vous en serez si bien récompensé, que vous m'en saurez gré; — [7] le jeune homme qui ne connoissoit pas ses ruses et sa méchanceté, le lui promit — [8] il les serra, cacha en la maison; anfoïr, enfouir, *infodere*; — [9] séduction, surprise, tromperie.

Et proia lui qu'il fust loiax
Endroit de garder ses toneax.
Enprès grant tens avint ainsi
Qui li huilles molt encheri.
Quant li riches hom ice vit,
Au jovencel vient, si li dit:
Ge ne vueil mais desor atendre [1],
Or puis-ge bien mon huille vendre;
Venez à l'us, s'el deffermez [2],
Et à l'oster nos aiderez;
Et se ge n'i ai rien perdu,
Sachiez que bien vos ert rendu.
Li Bachelers bien li aida
Tant, que ses tonneax fors saicha [3].
Li riches homs ne s'oublia,
Plusors marcheanz amena,
Si com por huille achater;
Mais ce fu por celui grever:
Il a fait garder as [4] toneax
Qu'avoit gardez li jovenceax.
Les cinq toneax truevent toz pleins,
Et les autres la moitié meins.
Quant li riches hom l'a véu [5],
Par senblant fu tot confondu [6];
Vers le jovencel se torna,
De male garde le resta [7].
Diva, dit-il, tu m'as honi,
Par felonnie m'as trahi,

[1] Je ne veux plus attendre davantage; — [2] venez à la porte, et l'ouvrez; — [3] qu'il tira dehors les tonneaux; — [4] regarder, examiner; — [5] a vu cela; — [6] il fit mine d'être surpris; — [7] il l'accusa d'avoir été infidèle dans sa garde.

Malement as l'uille gardée,
La quarte part en as anblée [1].
A la justise s'en ala,
Et son affaire li monstra [2].
Li bachelers ne sot que faire,
Ne sot gaires bien à chief traire [3];
Mais ce que pot faire, si fist [4].
Duc'a lendemain terme mist;
Et entretant se porpenssa [5]
Com faitement en ouverra.
En la cité, où cil menoit,
Un bon Filosofes estoit,
AÏDE A BESOIGNOX ot non [6];
Molt par ot bon entencion:
Envers Diex, et envers sa gent
Se contint-il molt léalment.
Li Bachelers se porpensa
Qu'à cel saige home s'en ira,
Et conseil li demandera
Coment il se deliverra.
Com le devisa, si le fist [7],
Et li Filosophes li dist:
Amis, se ce est verité
Que tu m'as ici aconté,
Ge t'en quit bien desencombrer [8],
Et de cest engig delivrer.

[1] Tu m'en as volé le quart; — [2] et lui expliqua son affaire; — [3] il ne savoit comment en venir à bout pour se défendre; — [4] mais tout ce qu'il put faire, ce fut de demander terme et délai au lendemain; — [5] et pendant ce temps-là il réfléchit, il rumina la manière dont il agiroit; — [6] avoit nom Confort des infortunés, de ceux qui étoient dans le besoin; — [7] il fit ainsi qu'il l'avoit projeté; — [8] je m'imagine bien que je te débarrasserai, te tirerai d'affaire.

Et cil li a assez juré,
Que sanz corpes est aresté [1].
Li Filosofes bien le croit,
Que gaires vezieus n'estoit [2];
Ne tel home ne sembloit mie
Qui féist tele tricherie.
Du Bacheler ot grant pitié,
Et dit par bone léauté [3]:
Beax amis, ne t'esmaie mie,
Quar par la Dame-Diex aïe [4]
Ge te deliverrai si bien,
Que tu n'i perdras nule rien.
Tu as termes tres qu'à demain,
Se Diex plaist que ge soie sain,
A eure de plet i venrai,
Et très bien te deliverrai.
Ce qu'il li pramist, bien li tint.
Au matin à icel plet vint,
La jostise molt l'ennora,
Et de joste soi l'apela.
Fist demander l'apeleor,
Et après le deffendeor,
Commanda lor que il parlassent,
Et lor parole recordassent.
Quant la parole ont recordée,
Et de chief en chief recontée,
La jostise quist bonement [5]
Du Filosofe jugement.

[1] Et il lui a juré et affirmé qu'il étoit accusé, sans avoir commis de faute, sans *coulpe*; — [2] qu'il n'étoit pas assez rusé, et ne paroissoit pas homme capable d'une pareille tricherie; — [3] et dit bien sincèrement; — [4] car par l'aide de Dieu, *Domini Dei*; — [5] demanda l'avis du Philosophe.

Li Filosofes se leva,
Et si fait jugement dona [1].
Faites, dist-il, primes oster
Des cinq pleins toneax l'uille cler;
La lie faites mesurer
Des cinq toneax sanz demorer;
S'en ce demi plain a tant lie [2]
Come à toz pleins, c'est tricherie,
Et donc saichiez en verité
Que l'uilles a esté enblé;
Se au demi plain plus n'en a
Qu'à cel huile clere afferra,
Qu'en meisme les toneax estoit,
Dont a li jovenceax tot droit [3].
La jostise ce conferma [4]
Que [5] li Filosofes juga;
Ainsi fu fait sanz contredit
Quant [6] Filosofes li ot dit.
Partant fu séu la boisdie
Du riches hom, et la felonie;
Li Bachelers riens n'i perdi,
Liez et joianz s'en departi;
Au riche hom rendi mercis [7]
Quant li plait furent departis.
N'as-tu oï dire en respit,
Le Filosofe ice li dit:

[1] Et donna un tel jugement; — [2] s'il y a autant de lie dans ceux qui sont à moitié pleins comme dans les pleins; — [3] le jeune homme a raison; — [4] confirma; [5] ce que; — [6] tout ce que; — [7] il remercia le Philosophe lorsque les juges furent partis; il faut lire sage au lieu de riche.

Et cil qui a mauvais voisin [1],
Il a sovent mauvais matin;
Maison achater ne déuses [2],
Ainz que le voisin conéuses.
Et cil, dit-il, i a esté
Ainz que ge fusses engendré.
Li saiges hom li dist raison [3];
Mielz li vient vendre sa maison,
Que maindre lez itel voisin
Qui l'engigneroit en la fin.
Et dit li Filz : cel jugement
Du Filosofe est droitement;
Cil Filosofes ot droit non,
Doné li fu par grant raison [4].
Beax Pere, or contez avant [5],
Ci apren-ge savoir molt grant.
Ge volentiers, ce dit le Pere;
Si comence en ceste maniere.

[1] On dit aujourd'hui qui a bon voisin, a bon matin; — [2] mais tu n'aurois pas dû acheter ta maison avant d'avoir connu le voisin; — [3] lui dit cette raison, qu'il lui est plus avantageux de vendre sa maison, que de demeurer à côté d'un tel voisin qui le tromperoit, le surprendroit à la fin; — [4] ce fut avec grande raison que l'on donna à ce Philosophe le nom de protecteur des affligés; — [5] continuez à raconter.

# CONTE XV (*).

## D'UN HOME QUI PORTOIT GRANT AVOIR (**).

Uns hons qui grant avoir portoit,
Par une cité trespassoit [1],
En un sac portoit mil besanz:
Molt estoit riches marcheanz,
Et un serpent d'or si portoit,
Qui les elz de jagonce avoit [2].
Li marcheanz son sac perdi;
Quant il le sot, molt fu marri.
Uns povres hom par là passa
Qui le sac à l'avoir trova:
Cil à sa feme le bailla,
Et ele Diex en mercia.
A tant vint li bedeax corant,
Et si fait avoir demandant [3],
Et dit que cil qui le rendroit,
Cent besanz quitement auroit.
Quant li troveres ce entent,
A sa feme dist simplement:

[1] Traversoit; — [2] on ne trouve ce mot *jagonce*, que dans quelques Dictionnaires (***); c'est une espèce de grenat; — [3] qui demande le bien perdu, et spécifie de quelle nature il est.

(*) Ce Conte ou jugement a été attribué au Duc d'Ossone, vice-roi de Naples.

(**) Avoir, biens, richesses, de quelque nature qu'ils soient.

(***) Voyez le *Glossaire de la Langue Romane*, publié par M. Roquefort, dans lequel on trouve beaucoup de mots qu'on chercheroit vainement ailleurs.

Rendon cest avoir à bon gré,
S'en aurons [1], et serons loé;
De ce méisme cent besanz,
S'en serons riches et mananz [2].
Et dit sa feme, non feron,
Cest avoir pas ne li rendron,
Quar icil pas ne le perdist,
Se Diex consentir le vosist [3]:
Puisque Dieu le nos a doné,
Gardon le, si l'en saichon gré.
Li Preudom rendre le voloit,
La feme le contredisoit;
Mais qui chaut [4] que ele déist,
Ne laissa pas ne li rendist,
Puis demande le covenant,
Que li bedeax ala criant [5].
Li Borgois fu plain de voisdie,
Dit li qu'il ne li rendroit mie,
Quant deux serpenz d'or i avoit,
Et son avoir tot ne rendoit.
Li povres hom assés jura,
Que tant en ot, plus n'i trova.
Li richome de la cité,
Tot ont encontre lui parlé,
Se tienent vers le marcheant [6],
Por ce qu'il ert riche et manant.

[1] Nous en aurons cent besans, et nous serons considérés et approuvés; — [2] et nous en serons riches, etc. Voyez le *Glossaire* à ce mot *mananz*; — [3] puisque Dieu a permis qu'il l'ait perdu, et que nous l'ayons trouvé, gardons-le; — [4] mais qu'importe, mais quelque chose que la femme dît, il n'abandonna pas le projet qu'il avoit fait de le rendre; — [5] il demanda la récompense promise et criée par le bedeau, le crieur; — [6] prennent le parti du marchand.

Devant le Juge s'en alerent,
Et le povre home i amenerent;
Li povres hom dit bonement,
Tot le rendrai au marcheant.
Tant aloient entr'ax plaidant,
Et à cel povre home estrivant,
Que la parole vint au Roi,
Si le fait venir devant soi.
Et quant il sont tuit assanblé,
Li Filosofes est mandé,
Dont nos avons fait mencion,
AÏDE A BESOIGNEUS a non.
Li Rois bonement li requist
Que il la parole entendist,
Et puis en féist jugement
Selonc le sien entendement.
Le Filosofe li granta:
Le povre home à soi apela,
Comanda li en privauté[1],
Qu'il li conéust verité.
Cil jure Dieu et sa vertu,
Que il n'en a riens retenu.
Li Filosofes bien le croit,
Et puis vers le Roi se tornoit,
Et dit que c'il bien li plaisoit,
Loial jugement en feroit.
Li Rois bonement le requist;
Cil commença donques et dist:
Cist riches hom a bon semblant[2],
Bien resanble home voir disant[3],

[1] Il lui ordonna en particulier d'avouer la vérité; — [2] a bonne mine, bonne physionomie; — [3] il ressemble bien à un homme qui dit la vérité.

Ne demanderoit, Sire Roi,
Que il n'éust perdu, ce croi [1].
De l'autre part, ce m'est avis,
Loiax hom est icil chaitis;
Quar s'il fust home mal faisant,
Il ne rendit ne tant ne quant,
Ençois l'éust tot retenu,
Un seul besant n'éust rendu;
Assez sanble bien verité
Ce que l'un et l'autre a conté.
Sire Rois, cest avoir prenez,
Et à cest povre home rendez
Les cent besans qu'il li pramist,
Porqoi l'avoir rendre vosist [2]:
L'avoir gardez, quar ce est droiz [3],
Tant qu'à un viegne qui i soit [4].
Cil riches hom i a mespris,
Quar il demande, ce m'est vis,
Un sachet où a deux serpenz;
Nos n'en trovons c'un ci dedenz.
Li riches hom voist au bedel,
Face demander son sachel,
O mil besans, o deus serpenz,
Ce m'est vis, c'est droiz jugemenz.
Li Rois et toz comunalment
Loent assez cel jugement.
Li riches hom, quant l'entendi [5],
Dame-Diex jure et sa vertu,

[1] S'il n'avoit pas perdu; — [2] afin qu'il rendît le bien trouvé, les effets trouvés; — [3] cela est juste; — [4] jusqu'à ce qu'il vienne une personne à qui il appartiendra, ce riche homme s'est trompé; — [5] il faudroit, l'entendu.

Que cil saichelez siens estoit
Que cist bons hom trové avoit;
Mais il disoit que plus i ot,
Por ce que riens doner ne volt.
Li Rois itel conseil en fist
Com li Filosofes li dist.
Et dist li Filz, itel aïe
Doit venir de Filosofie.
Or estes-vos bien aroutez [1],
Cil conte me vienent en grez [2].
Et dit li Peres, or entent,
Et ge te dirai bonement.

Après ce Conte, le Père conseille à son Fils d'aller toujours le grand chemin, et pour le persuader, il lui raconte qu'une troupe de marchands étant en voyage, arriva près d'une rivière, où il y avoit un gué, et plus loin un pont : ces deux voies conduisoient à une ville où ils alloient. Ils trouvèrent un paysan des environs, à qui ils demandèrent laquelle de ces deux voies étoit la plus courte. Cet homme leur dit que celle du gué étoit beaucoup plus courte que celle du pont; mais il ne leur laissa pas ignorer qu'elle étoit très-dangereuse. Plusieurs de la compagnie aimèrent mieux la plus courte; d'autres préférèrent le chemin plus long, comme étant le plus sûr. De ceux qui passèrent le gué, plusieurs furent noyés, d'autres furent en très-grand péril, et perdirent leurs marchandises; ceux qui avoient passé le pont s'applaudirent, et louèrent Dieu d'avoir préféré la plus longue voie.

[1] Vous êtes bien en train; — [2] ces Contes me plaisent beaucoup.

# CONTE XVI.

## POR QOI EN DOIT AMER LE GRANT CHEMIN.

Beax Filz, gar que ne preignes mie
A home estrange compaignie,
Et s'il o toi errer voloit,
Et le tien chemin enqueroit,
Di li que tu plus loig iras,
Et aillors que tu ne vorras.
S'il porte lance, va à destre,
Et s'il espée, va à senestre.
Les granz chemins oirre toz dis [1],
Quar ce est savoir, ce m'est vis.
Un essanple te vueil conter,
Et tu penses de l'escouter.
  Ge erroie jadis vers Sens
O compaignie de marchans:
Une aive [2] nos covint passer
Ou par le pont, ou par le gué.
Uns païssanz o nos passoit
Qui molt bien les chemins savoit.
Avint qu'en un chemin tornerent,
Et noz compaignons i entrerent.
  Une senteleste trovasmes,
Et au païsant demandames,
S'il nos looit la sente aler
Por nostre chemin plus haster.

[1] Suis toujours les grands chemins, oirre, d'*errare*; — [2] eau, est ici pour rivière.

La sente, dist-il, par le gué
Vos menra bien à la cité :
Le chemin au pont vos menra,
Mais ne porquant plus voie i a[1],
Mais nos i vendrons nequedent
Par le pont plus hastivement,
Quar li guez est molt perilleus,
Et à trespasser annieus.
Li plusor de la compaignie
Tinrent ce qu'il dit à folie,
Et par la sente sont alé,
Por venir droit à la cité ;
Mais il lor est mal avenu,
Li plusor ont lor sen[2] perdu ;
Auquant i a qui sont moillié,
Et tiex i a qui fu noié.
Nos sivismes le païsant,
Et alasmes le chemin grant.
Quant éusmes le pont passé,
Et toz noz compaignons trové,
Les uns lor drapiax toz tordanz,
Les autres lor robes querrant :
Les uns plorant et garmentant
Et lor compaignons desplaignant,
Li païsanz lor a donc dit,
Quant ainsi demener les vit :
Se vos par le pont alissiez,
Cest encombrier pas n'éussiez.
Et li Fils dist icest respit[3]
Est autretel[4] come l'en dist :

[1] Le chemin est plus long ; — [2] chemin, *semita* ; — [3] proverbe ; — [4] tel, semblable.

La longue voie valt molt plus,
Qui maine tresqu'au Ciel la sus,
Que la corte, qui maine aval
58 Dusqu'au puis puant infernal.

Après cet exemple, le Père recommande à son Fils, que lorsqu'il sera associé avec quelqu'un, il ne doit jamais chercher à le tromper, parce qu'il arrive presque toujours que les trompeurs sont trompés. Ce qu'il lui prouve par l'exemple qui fait le sujet du Conte suivant.

---

# CONTE XVII.

## DE DEUX BORGOIS ET D'UN VILAIN (*).

Encore chastioit le Pere
Son fill en itele maniere.
Beax Filz, se tu prenz compaignie
A nului, ne l'engigne mie,
Que tu ne soies engennez,
Et par ton pechié encombrez,
Si com as Borjois avint ja,
Que li Vileins bien engenna.
Et dit li Filz : Peres, coment?
Apanre i puis ensaignement,
Et cil qui après moi venront,
Ça devant [1] grant preu i auront.
Et cil li comence à conter,
Qui volantiers s'en volt pener.

[1] Ça devant, ci en avant, dans la suite.
(*) Voyez les Contes d'Ouville.

Un Vilain, oï dire jà,
A deux Borgois s'acompaigna.
Si aloient en oroisons [1],
En despense sont compaignons [2].
Lor despense lor vait faillant,
Quant au seint vinrent aprochant.
De farine orent un tantet [3],
Dont porent faire un penet [4].
Li Borjois traient d'une part [5],
Com cil qui ere de mal art [6],
Et porvirent la trahison [7]
A engigner lor compaignon,
Et distrent la souduison.
Cist païsanz est mal glouton,
Si nos covenroit porpenser
Coment le puision engenner.
Un conseil prenent, mais en vain,
Feront de la ferine un pein,
Puis à quire le meteront,
Et à dormir se coucheront,
Et cil toz sels [8] le mengera
Qui plus merveilles songera [9].
Si le font com l'ont devisé,
Et si s'en sont dormir alé.
Li païsanz tant atendi
Que il furent tuit [10] endormi;

[1] Alloient en pélerinage pour prier un Saint; — [2] ils firent dépense commune; — [3] un peu; — [4] qui suffisoit seulement pour faire un petit pain, un gâteau; — [5], [6], [7] les deux Bourgeois, comme gens pleins de ruse et de fausseté, préméditèrent à part, en leur particulier, le tour qu'ils vouloient jouer au Vilain; — [8] seul; — [9] qui rêvera la plus grande merveille. Qui fera le plus beau songe; — [10] tous deux.

Puis leva sus, si s'en foï,
Au feu ala, trestot gerpi [1];
Le pain traist fors et le menga,
Et puis au dormir se coucha.
Atant un des Borjois leva,
Et son compaignon esveilla:
Merveilles, dist-il, ai songié,
Dont ge sui au cuer forment lié;
Seint Gabriel et seint Michiel,
Ovrirent la porte du Ciel,
Et me porterent tot volant
Devant la face Dieu le grant.
Grant joie, dist-il, as éu,
Mais à moi est el [2] avenu:
Deux Angles, vis m'est [3], me porterent,
Dusques en enfer me menerent.
Li vileins tot ice ooit,
Et senblant de dormir faisoit,
Et li Borgois dont l'esveillerent,
Qui engigner bien le quiderent;
Et il fist dangier d'esveiller [4],
Et d'estre effreez de songer.
Et cil lor a donc demandé,
Qu'est ce donc, qui m'a effréé?
Nos somes, dient-ils, levez [5],
Vos compaignons, bien le savez.
Mi compaignon, dist-il, por Dé!
Dès quant estes-vos retorné [6]?

[1] Il débarrassa tout et tira hors le pain; — [2] el, au contraire; — [3] il me fut avis, il me sembla; — [4] il fit difficulté de s'éveiller, il affecta de n'être pas éveillé; — [5] nous sommes vos compagnons, disent-ils, levez-vous; — [6] depuis quand êtes-vous de retour?

Repairié [1], dient-il, musart?
Jà [2] n'alames-nos nule part.
Ge quit bien, dist le païsant;
Mais je songai merveille grant:
Seint Gabriel, et seint Michiel
Ovrirent les portes du Ciel,
Et l'un de vos si enporterent,
Devant Dame-Dieu le menerent,
Et l'autre enporterent Deable
En l'enfernal feu pardurable [3]:
Ge vos quidoie avoir perduz,
Que jamais ne fussiez véuz;
Levai sus, et le pain mengai,
Si que riens nule n'i lessai.
Et dist li Filz, par Dieu le grant,
Molt le fist bien le païsant.
Bien doit avoir mal qu'il desert [4],
Et qui tot covoite, tot pert.

Le Père persuade à son Fils de ne point imiter le chien, qui non-seulement mange sa part, mais encore celle des autres; il lui conseille d'imiter les chameaux, qui, lorsqu'on leur donne à manger, attendent qu'ils soient tous assemblés. Il prend de là occasion de lui réciter l'aventure d'un tailleur et de son garçon.

Ice sont li chien pautonier,
L'un tolt à l'autre son mengier.
Li chamuel sont d'altre nature,
Quar il sont de plus grant mesure;
Et quant en lor done provende,
Jà n'i aura nul qui n'atende,

[1] De retour; — [2] jamais; — [3] éternel; — [4] qu'il mérite.

Dès que il tuit communalment
Menjuent, mais que fussent cent [1].
Et dist li Filz, bone nature
Ont li chamel et grant mesure;
L'on i puet bien essanple prendre,
Qui raison sait et velt entendre.
Encor me plaist à escouter,
Se il vos puet de plus membrer:
Et ses Peres avant conta,
Et si faitement commença.

# CONTE XVIII.

## DU TAILLEOR LE ROI ET DE SON SERGANT.

Un Rois, dit-il, jadis estoit
Qui un bon tailleor avoit;
Cil maistres, dist-il, vallez ot
Qui cousoient ce qu'il tailloit.
Entre çax ot un bacheler [2],
*Nidui* l'oï-ge nomer,
Delivres fust de son mestier [3],
Assez savoit coudre et taillier.
Une riche feste aprocha,
Li Rois son tailleor manda:
Molt riches dras [4] se fist tailler
Por cele grant feste henorer.

[1] Quand même ils seroient cent; — [2] bacheler est ici le maître garçon tailleur; — [3] il étoit habile dans son métier; — [4] draps, habits.

Cil a ses vallez assamblé,
Si a l'ouvraige molt hasté.
Li Rois i mist por ax haster
Un Chanberlan por ax garder,
Que il lor puist assez trover,
Et qu'il ne puissent riens anbler.
Un jor mangerent pein et miel,
Et si orent-il assez el[1];
Mais Nidui n'i estoit mie,
A cel ore en sa compaignie.
Li Chamberlanc, quant il ce vit,
Le maistre apele, si li dit:
Atendre devez par raison
Nidui le vostre compaignon.
Li Maistres dit si faitement[2],
Nos l'atendission bonement,
Mais il ne mengue pas miel;
Et si puet avoir assez el[3].
Et quant il orent tuit mengié,
Nidui si est repairié,
Vers les autres se corroça,
Par mal talent lor demanda;
Porqoi mangastes-vos sanz moi,
Atendre me devez, ce croi?
Et dist li Chanberlans, amis,
Et ge autre-tel si lor dis;
Mais vostre maistres le me dist,
Et ge ne sai porqoi le fist,
Que vos ne mengiez pas miel,
Que vos auriez asez el.

[1] Et ils eurent encore autres choses; — [2] si adroitement, finement; — [3] il peut avoir autre chose.

Nidui senblant n'en faisoit;
Mais pensa comment lor rendroit.
Un jor vint molt privéement [1]
Au Chamberlan, et cointement:
Sire, dist-il, por Diex, vos pri,
D'une chose soyez garni [2];
Nostre maistre par lunoisons
A en la teste estordisons,
Le sens pert et devient desvez;
Se il n'est erraument liez,
Celui que encontrer porra,
Jamais de pein ne mengera.
Et dit li Chanberlans, por voir,
Se pooie l'euré savoir,
Gel' [3] feroie très bien liier,
Qu'il ne vos porroit demengier [4].
Niduins dit, gé vos dirai,
Si com autre foiz véu l'ai:
Quant il gardera [5] çà et là,
La terre entor lui batra,
Et de son siege levera,
Son eschamel degetera [6],
Dont sachés bien veraiement
Que sa desverie le prent;
Ne jà ne sera revenuz [7],
Devant qu'ert liez et batuz.

[1] En secret; — [2] prenez garde à une chose; — [3] je le; — [4] il faut lire dommager; il ne vous pourroit faire dommage. Pourquoi n'avons-nous plus ce verbe, et que nous avons le substantif dommage? — [5] quand il regardera de côté et d'autre; — [6] jettera son escabelle, son siége; — [7] il ne reviendra point de sa folie, elle ne le quittera point qu'il n'ait été lié et battu.

Et l'autre dit, ge gaiterai
L'eure, au mielz que ge saurai;
Et quant ge tel signe verrai,
Liier et batre le ferai;
Jà, se Diex plaist, par sa folie
Ne perdra nus de nos la vie.
Niduin pas ne s'oublia,
Les forces son maistre muça [1].
Un jor volt li maistres taillier,
Quant ne pot ses forces baillier [2],
Et garda çà et garda là,
Et de son siege se leva,
L'eschamel ala degetant,
Et ses forces par tot querant;
La terre entor lui debati,
Et se contint com estordi.
Li Chanberlens, quant il ce vit [3],
Ne li torna à nul deduit [4],
Les sergens molt tost apela [5],
Lor maistre lier cumanda;
Et cil son commandement firent,
Bien le lierent et batirent,
Si que sor lui molt se lasserent,
Et enprès ce le dessevrerent [6].
Li maistres, quant fu desloiez,
Au Chamberlan a demendé
Porqoi il l'avoit fait loier,
Et si malement ledengier [7].

[1] Il cacha les ciseaux dont son maître tailloit les habits; — [2] avoir, tenir en sa puissance, prendre, trouver; — [3] vit cela; — [4] cela ne le récréa point; — [5] appela les garçons tailleurs; — [6] et après cela le délièrent, le laissèrent; — [7] et maltraiter si fort.

Niduins, dit-il, le me dist,
Et bien entendre le me fist,
Que aviez par lunoisons
En la teste estordisons;
Et qui bien ne vos lieroit,
Aucun de nos le comparroit.
Li maistres apela Nidus;
Dès quant, dit-il, le séus-tu
Que je soloie estre dervez?
Et Nidus li a demandé:
Et vos, me dites donques el [1],
Dès quant ne mengoie de miel?
Li Chanberlan, et li sergant
Tuit en rient petit et grant.
Et dit li Filz, ce fu à droit [2];
Quar qui son compaignon deçoit,
Bien li doit venir enconbriers [3],
Qui mal porchace, et mal porquiert.

Le Père cherche à persuader à son Fils, qu'il ne faut jamais railler personne, parce que les gabeurs sont toujours gabés; il lui en cite pour preuve ce trait.

Li Peres son Fill chastioit,
Sens et savoir li aprenoit:
Beax Filz, fait-il, ne t'esforcer,
De ton compaignon engigner,
Que tu ne soies degabez,
Et par ton genglois desjouglez,
Si com d'un te voldrai conter,
Qui volt son compaignon gaber.

[1] Aussi, le contraire de ce que vous me demandez; — [2] cela fut juste; — [3] il doit arriver malheur, embarras, à celui qui cherche à en procurer aux autres.

# CONTE XIX.

## DE DEUX LECHEORS [1].

Dui Lecheor s'entr'encontrerent,
A la cort à un [2] Roi mengerent :
Ensanble sont au mengier mis,
Et mangerent par granz estris [3].
Les ossemenz li uns d'ax prist,
Devant son compaignon les mist,
Devant lui les amoncela,
Et devers le Roi se torna.
Sire, dit-il, mon compaignon
Est de mengier si mal gloton,
Toz ces os a-il despoilliez
Que vos veez ci arengiez.
Et li autres li respondi,
Son gabois molt bien li rendi [4].
Sire, fait-il, g'ai fet adroit,
G'ai fet ce que on faire doit ;
La char mengai, les os lessai,
De riens, ce quit [5], mespris n'i ai :
Mais cist lechierres a fait bien,
Qui a fait ausin com le chien ;
La char et les os ensement
A tot mengié comunalment.

[1] Parasites, gourmands ; — [2] d'un Roi ; — [3] à grande force, à qui mieux mieux ; — [4] il repoussa bien sa raillerie ; — [5] je pense n'avoir pas mal fait.

Li lechierres fu desjouglez [1],
Et par la sale fu huëz.
Et dit li Filz, ce fu raison,
Selonc la moie entencion [2].

Après ce bref Conte, le Père exhorte son Fils à n'être ni avare ni prodigue. Il lui fait sentir qu'il faut en tout garder un juste milieu.

Encore parore li Pere,
Son Fill ensaigne en tel maniere:
Onore, dit-il, le menor,
Et si li fai joie et henor,
Si com tu velz estre henorez,
Entre les plus hals plus amez.
Beax Fils, jà gaire n'ert loez
Li homs qui aime averetez [3];
Ne gasterres [4] ne soies mie,
Ce apartient à felonnie.
Li avers ne set riens doner,
Li gasterres ne set riens garder.

Il lui recommande d'être humble dans la prospérité, et résigné à Dieu dans l'adversité.

Gasterres done que doner doit,
Et cil fait ce que il ne doit;
Li avers ce qu'il doit retient,
Si fait ce qu'il ne doit néant [5].

[1] Fut raillé, moqué; — [2] suivant mon sentiment; — [3] avarice, pour la rime; — [4] dissipateur, *vastator*; — [5] il faudroit nient.

Li larges prent un membre çà,
Et un autre prent par delà :
Du gastéor prent et reçoit,
Qui done ce que doner doit,
De l'autre membre n'a-il cure,
Quar il i velt garder mesure.
De l'aver un membre reprent,
Quar il set tenir fermement,
Et ce que doit tenir retient,
De l'autre membre ne velt nient.
Larges est apelez à droit
Qui done ce que doner doit,
Retient ce que doit retenir,
Ainsi se doit hom maintenir.

## DU CHASTOIEMENT, LE PÈRE ENCORE.

Beax Filz, ne pren pas compaignie,
Se tu croiz chose que ge die,
A la rien qui vait descroissant,
Mais à cel qui vait amendant;
Mielx valt éur, sachiez de voir,
Que deseneur [1] o grant avoir.
Porchace ce que vels avoir,
Nient par haste, mais par savoir.
Ne tence à Diex por povrete [2],
Ne por temporele perte,
Se tu es riches et manant [3],
Ne soies orgueilleus por tant,

[1] Déshonneur; — [2] pauvreté; — [3] Voyez le Glossaire au mot Manant.

Soies cointe [1] en prosperité,
Et sëür en adversité.
Beax Filz, poi demande nature,
Mais covoitise n'a mesure.
Qui selon nature vivroit,
Assez petit li soffiroit;
Mais quanque en terre et en mer a
Covoitise n'estanchera.
Ge te deffent tot à estrox
Que ne soies pas covoitox;
Que bien souvent par covoitise
Est molt male gerre [2] entreprise.
Cil qui s'efforce d'amasser,
Et des richeces assanbler,
Sovent grant travail en aura,
Et sovent les nuiz veillera,
Et en la fin molt se doldra [3],
Quant il tot son avoir perdra;
Et perdre l'estuet voirement
Par mort, s'il ne puet autrement.
Beax Filz, ne deffenz pas por voir
Que tu ne porchaces avoir;
Se tu puez assez amasser,
Penses de volentiers doner.
Molt valt mielx doner que laisser
Quant on le puet bien emploier:
Cil qui après ta mort l'auront,
Gaires de bien ne t'en feront.

[1] Doux, prévenant; — [2] guerre; — [3] il s'affligera, de *douloir*; s'affliger, être chagrin, *dolere*.

Il lui représente l'ambition comme un crime affreux; et pour le toucher, il propose l'exemple du Vilain et de l'Oiselet, Conte moral.

# CONTE XX.

## DU VILEIN ET DE L'OISELET (*).

Beax Filz, gardes ne croire pas
Tote la riens que tu orras;
Ne por perte trop doloser
Quant tu ne porras recovrer,
Que tu aies perdu le bien,
Qu'après ne t'en plaignes de rien.
Trois manieres de sens t'ai dit,
Si te conterai un respit.
Un Preudom ot un bel jardin,
Entrer i selt[1] chascun matin
En la saison quant par delit
Chantent oisel grant et petit.
Une fontenele i sordoit
Qui le liu raverdir faisoit:
Oisel i souloient entrer,
Et molt douce noise lever.
Le Preudom un jor i entra,
En cel beau liu se reposa:

[1] Il a coutume, *solet*.

(*) Ce Conte se trouvera beaucoup plus long et avec plus de détails dans le III[e] vol. de ce Recueil.

Un oiselet i oit chanter,
Cel prist forment à desirrer.
A un laz un oiselet prist,
L'oisel li demanda et dist:
Por qoi te vosis travaillier
Por moi deçoivre et engignier?
Por qoi me vosis decevoir?
Quel preu i cuides-tu avoir?
Ge vueil, dit-il, que tu me chantes.
Li oiseax dit, se me créantes[1]
Que ge m'en aille où ge vorrai,
Tant com tu voldras chanterai;
Mais jà tant com tu me tenras,
De ma bouche chanter n'orras.
Se tu ne velz chanter por moi,
Enqui te mengerai, ce croi.
Manger, dit l'oiselet, comment!
Ge sui trop petit vraiement:
Jà home qui me mengera,
Certes de mielz ne l'en sera;
Se ge sui en rost quire[2] mis,
Donques serai sés[3] et petiz.
Ne sai comment m'atornissiez,
Dont riens vos i delitissiez;
Mais se vos aler me laissiez,
Certes molt grant preu i auriez:
Quar ge te dirai jà por voir
Tex trois menieres de savoir
Que tu priseras, Danz Vassax,
Plus que la char de trois veax.

[1] Si tu me promets, m'assures; — [2] cuire; — [3] sec.

Li Preudons aler le laissa,
Sa parmesse li demanda,
Li oiseax dit isnele pas,
Ne croi pas quanque tu orras;
Garde bien ce que tu auras,
Par pramesse nel' perdre pas[1];
Ne trop ne soies confondu
Por nule riens qu'aies perdu:
Ce sont li trois savoir, amis,
Que ge à dire te pramis.
Atant sor un arbre s'asist,
Molt doucement chanta et dist:
Benoit soit Diex de Maysté[2]
Qui t'a des elz tant avuglé,
Et t'a tolu sens et savoir,
Por qu'as perdu si grant avoir.
Se dedenz cerchié m'éussiez,
Une jagonce i trovissiez
En un jusier, se ge ne ment,
Qui poise une once droitement.
Et quant li vileins l'entendi,
Plora et plaint et se bati,
Et sovent prist à regreter
C'onques laissa l'oisel aler.
Musarz, dit l'oisel, estordi,
Or as-tu tot mis en oubli
Les trois manieres, ce m'est vis,
Du savoir qu'orendroit te dis.
Ge di que croire ne devroies
Tote la riens que tu orroies;

[1] Ne le perds pas par des promesses; — [2] majesté.

Por qoi crois-tu si de legier
C'une pierre eust en mon jusier,
Jagonce d'une once pesant,
Quant ge toz ne poise pas tant.
Ge te dis, se te puet membrer [1],
Tu ne dois pas trop dolouser,
Ne trop estre si confondu
De riens que tu aies perdu.
Atant li oiseax s'en ala,
Et vers le bois tost s'en torna.
Beax Filz, gar que ne laisses pas
Ce que tu as quant tu l'auras;
Tu ne doiz pas, beaz Filz, gerpir
Ce que as por qu'est à venir,
Que tu ne soies decéu
Aucune feiz com li leus [2] fu.
Et dist li Filz, contez le moi,
Bien en serai garni, ce croi.
Li Peres li dist bonement,
Et li Filz volentiers l'entent.

Après le récit de ce Lai, le Père fait sentir au Fils qu'il est dangereux d'abandonner ce que l'on a de réel, pour courir après des chimères, et pour le convaincre de cette vérité, il récite la Fable suivante, de laquelle La Fontaine a fait usage pour composer celle du Loup et du Renard qui est la sixième du onzième Livre.

[1] Si tu peux t'en souvenir ; — [2] le loup.

# CONTE XXI.

## DU VILEIN QUI DONA SES BUES[1] AU LOU[2].

JADIS, dist li Peres, avint
C'un[3] Vileins sa charrue tint;
Li buef ne volrent droit aler
Quant li Vileins les volt mener.
Li Vileins fu molt corrociez:
Quar vos éust li lox mengiez[4],
Dit le Vilein de maintenant,
Tant me faites ore torment.
Li lox fu près, si l'entendi,
Ce qu'il dist ne mist en oubli.
Quant li Vileins desjoint[5] les bués,
Li leus pensa que ci son oés[6]
Les vielt avoir sanz contredit,
Por tant com li Vileins ot dit.
Au Vilein tot droit s'en ala,
Le bués qu'il menoit demanda.
Li Vileins ne li volt bailler,
Ne li lox ne li volt laisser.
Tant parolent, mais nequedent[7],
Qu'il s'offrirent au jugement.

[1] Bœufs; — [2] le titre est ainsi dans le manuscrit; — [3] qu'un; — [4] que le Loup ne vous a-t-il mangés; — [5] detèle ses bœufs, les ôte de la charrue; — [6] parce que le Vilein avoit proféré ces paroles, le Loup veut avoir à sa volonté les bœufs, et sans contredit; — [7] ils parlèrent, disputèrent tant, qu'ils se soumirent à la décision du gourpis, du Renard.

A tant vint un goupiz errant,
Vers ax se traist de maintenant,
Demanda [1] lor dont il parloient,
Et de quel chose il estrivoient.
Li Vileins lor a conneü
Coment il li est avenu.
Ce dist li gorpiz, por noient [2],
Querriez autre jugement;
Le jugement vos dirai bien,
Si que n'i mesprendrai de rien;
Mais ainz vueil à chascun parler
Que je me puisse acorder.
Le Vilein par soi [3] apela,
Privéement li demanda
S'une geline li dorroit,
Et sa feme une autre en auroit [4],
Por que il bien li aïdast,
Et que du leu le delivrast.
Et li Vileins li créanta
Quanque il onques demanda.
Li gorpiz vers le leu torna,
Privéement li demanda:
Se ge travail, dist-il, por toi,
De mielz m'en doit estre, ce croi?
J'ai à cel Vilein tant parlé,
Que bonement m'a creanté;
Que un fromaige aurois viaz [5],
Ausi granz com uns talevaz [6],

[1] Leur demanda; — [2] ce seroit en vain que vous chercheriez un autre jugement que celui que je rendrai; — [3] en particulier, le Vilain seul; — [4] la femme du Renard; — [5] viaz ou viaus, est employé dans S. Grégoire pour *igitur*. Voyez le Glossaire; — [6] talevaz, est un écu, un bouclier. *Voyez* le Glossaire.

Par tel covenant, que des bués
Ne chalangerez à vostre oés [1].
Li leus bonement l'otroia,
Et li gorpiz après parla :
Alon, dist-il, ge te menrai,
Le fromaige te monsterrai.
Li leus a gerpi le Vilein,
Si s'en vont andui main à main.
Li goupilz, s'il puet, le menra
Si que jamais ne revenra.
Li goupilz s'en vait droit avant,
Et li leus le vait sivant.
Tant le mena et esloigna,
Que li solax lor esconsa [2].
A un puiz sont tot droït venu,
Quant li gorpiz l'ot porvéu,
La lune du ciel si luisoit,
Et l'aive du puiz clere estoit.
Li gopilz le leu apela,
Et dedenz le puis li monstra
La forme de la lune plaine,
Et dist, tant i coviènt de paine,
Qu'el [3] puis le covient avaler,
Se del fromaige velt goûter.
Et dit li leus, va t'en devant,
Se li fromaiges est si grant,
Que tu nel' puisses apporter,
Donc i doi-ge bien avaler [4].

[1] Que vous ne disputerez pas sur la propriété des bœufs, que vous y renoncerez; — [2] que le soleil se cacha, s'éloigna de leur vue; — [3] que dans le puits; — [4] avaler, descendre.

Au puis une corde pendoit,
Au deux chiés [1] deux séaus avoit,
En tel maniere erent noé,
Por aigue traire à volenté,
Que quant li uns d'ax avaloit,
Li autres contremont estoit.
Li gorpiz a bien porvéu,
Coment li lous ert decéu;
En un des séaus est entrez,
El puis est soef avalez [2].
Li Lous rehaita son coraige [3],
Puis dist, vien-t'en o [4] le fromaige;
Et li gorpiz li respondi,
Gé nel' puis remuer de ci:
Avale, dist-il, si m'aïde,
Ou tu n'en mengeras jà mie.
Li leus enz el séel entra,
Et dedenz le puis avala.
Si com il aloit avalant,
Li autres s'en venoit montant.
Li goupiz vint amont montant,
Et li leus el puis avalant:
Ainsi com il s'entr'encontrerent,
Dont li dist li gopilz, beax frere,
Alez voz fromaiges menger
Dont vos avez tel desirrer.
Ce que li lous ot degerpi,
Dont il cuida estre saisi,

[1] Deux bouts, deux chefs; — [2] est descendu dans le puits très-doucement; — [3] le Loup s'encourages, se réjouit; — [4] o, avec.

Si l'en avint molt malement,
Qu'il perdi tot comunalment.
Et dist li Filz, bien l'engigna,
Et le vilein bien delivra.

---

# CONTE XXII.

## DU LARRON QUI ENBRAÇA LE RAI [1] DE LA LUNE.

Li Peres ne se tut à tant,
Encore parla-il avant.
Beax Filz, dit-il, ne croire pas
Tote la rien [2] que tu orras,
Ainz que tu l'aies essaié [3],
Et par aucun autre esprové,
Que ne faces en tel maniere,
Come fist l'autre jor un lerre.
Et dit li Filz, coment le fist?
Li Peres li conta et dist:
Ge oï conter d'un larron
Qui ala en une maison,
Où un molt riche home manoit:
Que que ce fust, embler voloit.
Sor la maison tot droit monta,
Et par le toit bien escouta

[1] Rai, rayon, *radius*. C'est-à-dire que le larron embrassa l'ombre de quelque chose, comme un poteau, une solive, croyant que c'étoit le poteau même; — [2] toutes les choses, *totas res*; — [3] avant de l'avoir éprouvé.

S'aucuns [1] de la maison veillast,
Porqoi son affaire laissast.
Mais li Sires de la maison
Aperçut très bien le larron ;
S'il puet, très bien l'engignera.
O sa feme soef parla [2].
Demande, dit-il, bien en halt,
Quiconques l'oie, ne me chalt [3],
Dont me soit venu la richece
Dont ge vois menant tel noblece [4] ;
Ne me laisse pas reposer
Ainz que tu me faces conter.
Cele fist com le comanda,
A haute voiz li demanda :
Sire, por Dieu, quar me contez
Par quel engig [5] conquis avez
Vostre richece, vostre avoir,
Que je nel' poi [6] onques savoir ;
Ne ne vos vi ainz marcheant,
Ne prester por gaaigner tant.
Ne sai où avez porchacié
Que vos avez ce gaaignié.
Et cil li respont, tort avez,
Qui tel chose me demandez.
De ce que Diex nos a presté
Faites en vostre volenté.

[1] Si quelqu'un veilloit qui auroit été cause qu'il auroit abandonné son entreprise ; — [2] il parla bas, doucement avec sa femme ; — [3] je ne m'embarrasse pas, il m'importe peu qui l'entende ; — [4] qui me fait mener, avoir un tel état ; — [5] par quelle conduite, par quel esprit, d'*ingenium* ; — [6] que je ne le pus jamais savoir.

Et cele molt plus l'angoissa [1],
Et de ce savoir s'efforça.
Li Preudom grant dangier [2] fesoit
De dire ce qu'el enquerroit :
Et en la fin, com par destrece [3],
Li dist dont li vint la richece.
Ge fui jadis, fait-il, larron,
Par ce entrai en possession.
Coment, dist-el, avez enblé [4],
Quant onques n'en fustes resté ?
Mon maistre, dit-il, m'enseigna
Par un charme qu'il molt proisa ;
Quant sor une maison estoit,
Ce charme par sept foiz disoit,
Le rai de la lune embraçoie,
Et en la maison avaloie,
Dont prenoie à ma volenté,
Que de riens n'ere encombré [5].
Et quant repairier m'en voloie,
Le charme par sept foiz disoie,
Le rai de la lune embraçoie,
Com par une eschiele montoie.
Ele li dit, quar m'enseigniez
Le charme que vos faisiez.
Legierement, dit-il, faisoie,
Cest mot *Saul* en sept foiz disoie,
Puis me pooit sanz encombrer
Le rai de la lune porter :

[1] Le pressa plus fort ; — [2] faisoit beaucoup de difficulté ; — [3] par contrainte ; — [4] comment vous avez volé, et vous n'avez jamais été accusé ? — [5] je n'étois embarrassé de rien.

En maison où l'éusse dit [1]
Ne s'esveillast grant ne petit.
Et dit la feme, par seint Mor,
Cist charmes valt un grant tresor;
Se g'ai mais ami ne parent,
Qui garir ne saiche autrement [2],
Cest charme li ensaignerai,
Et riche et manant le ferai.
Li Preudons assez la requist
Qu'ele se téust et dormist,
Quar il ot veillié longuement,
Si ot de dormir grant talent [3].
Cele le laissa reposer,
Et cil commença à froncher.
Et li lierres quant ce oï,
Quida que il fust endormi;
Le charme n'a pas oblié,
Par sept fois l'a bien renomé,
Le rai de la lune enbraça,
Ses piez et ses mains i laça,
A terre tantost tresbuscha,
Que la destre cuisse brisa:
La cuisse et le braz ensement,
Li rais l'ot porté malement.
Li Preudom, com s'il s'esveillast,
Et de la noise s'effréast,
Demande en halt [4] que ce estoit
Qui tel noise lor demenoit.

[1] En la maison où je l'aurois dit; — [2] qui ne puisse autrement vivre, se soutenir; — [3] grande envie, desir; — [4] à haute voix.

Ce sui-ge, dit l'autre, larron,
Qui mar oï vostre sermon[1];
Vostre charme m'a si porté
Que ge sui mort et affolé.
Le larron ont prist maintenant,
A la jostice vont corant,
Si li ont le larron livré,
A destruire[2] est tantost jugié.
Et dit li Filz, l'en a sovent
Par mal conseil encombrement.
Le Pere encor le doctrinoit,
Ce que de bien sot, li disoit.

Le Père exhorte son Fils à aimer le Roi : il lui dit qu'un Roi sage et bon, fait le bonheur de ses sujets ; qu'un Roi qui suit les mauvais conseils, détruit le royaume, et fait le malheur de ses peuples.

---

## CONTE XXIII.

### DE MARIEN QUI DIST CE C'ON LI DEMANDA.

Beax Filz, dit-il, ge te commant
Qu'au Roi soies obeissant,
Porqoi il soit droituriers Rois
Selonc ce que dient les lois,
Que il est verge Diex[3] en terre ;
Il fait la pais, il tolt la gerre,

[1] Qui à la malheure entendis votre discours ; — [2] pour être pendu ; — [3] la verge de Dieu.

Il fait justise des larrons,
Des robeors et des gloutons;
Il maintient la Crestienté
De qoi nos somes tuit sauvé.
Beax Filz, de l'autre part te di
Que de tel Roi soies garni,
Qui est si fiers com un lion,
Et ne fait se son plaisir non;
Et qui est com enfant volaige,
Et est de trop legier coraige.
Par le fait a tel Roi sovent
Perist li pueples malement.
En un livre trueve Platon
D'un Roi qui ert fier et felon;
De tote parz l'asort grant gerre,
Molt en fu grevée sa terre.
Li Rois assenbla le Clergié,
Li mielz que ot en son regné [1]:
Et Clers et Lais communalment
Fist venir à un parlement.
Quant il furent tuit assanblé,
Li Rois lors a dont demandé
S'il sevent por qoi ce avient
Que gerre par tot li avient.
C'il cuident [2] qu'il féist pechié,
Por qoi Diex fust vers li irié [3],
Il l'amenderoit volentiers.
Li Clergiez respont volentiers,
Il n'i voient ne bien ne mal
Qui envers Dieu soit criminal.

[1] Royaume, *regnum*; — [2] s'ils pensent; — [3] courroucé, irrité.

En un bois loing d'iluec manoit
Un Preudom qui saiges estoit :
Mariens, ce m'est vis, ot non,
Molt ert de grant religion.
Nus hom entor li n'abitoit,
Toz sels com hermite manoit.
Li Rois i envoia messaiges
Sept Filosofes qui sont saiges.
Cil s'en vont à la cité droit
Où Marien maindre soloit ;
Si truevent gasté la cité,
Bien près du manoir sont alé,
Demandent où ert Mariens
Le Filosofe de grant sens.
Et cil qui sont en la cité,
Dient que il s'en est alé :
En un bois maint com un hermite,
Le siecle de riens ne delite.
Le bois ensaigne, si lor dit
Où Marien fait son delit :
Et cil sont là endroit torné,
Et Marien i ont trouvé.
Quant Mariens les vit venir,
Nes volt losanger ne mentir :
Bien les connust sanz mesprison,
Si les a dont mis à raison.
Dont venez, messagier errant,
Au fol Roi non obéissant ?
Diex a mis en sa poesté [1]
Tote la gent de cel regné ;

[1] Pouvoir, puissance, *potestas*.

Mais il se contient folement
Envers Dieu et envers la gent.
Il n'est pas Rois, ainz est tyran :
Sachiez qu'il morra en cest an.
Dieu le m'envoia longuement
Por metre à amendement,
Quant tant le voit enraciner
En mal qu'il ne s'en puet giter ;
De totes parz gerre li muet [1],
Quant par el amender nel' puet.
Atant se turent, qu'il oïrent
Que il dist voir, bien entendirent,
Et molt se sont esmerveillé
De ce qu'il a ainsi parlé.
Deus jors i ont fait lor estaige
Por oïr Dant Marin le saige :
Au tierz jor ont le congié pris,
Si se sont en lor chemin mis.
Mariens à soi les rapele,
Si lor dit estrange novele :
Alez, dit-il, si vos hastez,
Jamais vostre Roi ne verrez,
Quar il est morz et enterrez,
Et uns autres est coronnez.
Quant l'entendent li mesaigier,
Pristrent soi à esmerveillier :
Li troi si sont remès o lui,
Li quatre vont en lor païs,
Et autre Roi i ont trové,
Com Mariens lor ot conté.

[1] Il lui suscite des guerres de toutes parts.

Et dist li Filz, ce m'est avis,
Bon Roi amende le païs;
Et de ce que li Roi mesprent
La terre est grêvée sovent.

Il lui dit ensuite, que si un Roi n'est pas juste, il ne faut pas moins lui obéir, parce qu'il n'est comptable qu'à Dieu de ses actions, que Dieu (ainsi qu'il vient de l'entendre) s'est réservé à lui-même de l'en punir. Il prend de là occasion de lui réciter le Conte qui suit.

---

## CONTE XXIV.

### D'UN MARCHÉANT QUI ALA VEOIR SON FRERE.

Respont li Peres, tu diz bien,
De ce n'as-tu menti de rien.
Beax Filz, dit-il, mon conseil croi,
Ne demorer entor tel Roi,
Qui plus velt faire et plus despendre
Qu'il ne puet de sa rente prendre.
Ge oï jà d'un Roi conter,
S'il m'en péust ore membrer,
Qui plus faisoit et plus donoit
Que sa terre ne li rendoit.
Avint si, qu'à un sien privez [1]
Qui ert saiges et alosez [2],
De son realme la maistrie [3]
Livra, et tote la baillie.

[1] Confident; — [2] qui étoit sage, et de grande réputation; — [3] à qui il donna le gouvernement et le soin de son royaume.

Icil les rentes recevoit,
Quanque on au regne faisoit [1];
Justice faisoit, plaiz tenoit,
Et d'un et d'el par lui estoit [2].
Si ot un frere marcheant,
Assez fu riches et menant.
La cité où celui estoit,
Molt loig de son regne manoit.
Quant il oï la renomée
De son frere en sa contrée,
Porpense soi que il ira:
Apareille soi, si s'en va.
Un mesaige avant envoia,
Qui à son frere le nonça;
Et cil s'en fait joiox et liez,
Contre lui vait, molt en fu liez,
Molt joieusement le reçoit,
Com frere doit autre par droit.
Par tot le fait bel apeler,
Et beau servir et honourer.
Quant auques des jors sont alé [3],
Au Roi vient, si li a monstré [4]
Entre autres que lui plaisoit,
Et en coraige li estoit,
Que son frere estoit venu,
Qu'il n'avoit en lonc tens véu.

[1] Tout ce que l'on faisoit dans le royaume; — [2] rien ne se faisoit que par lui; — [3] après quelques jours passés; — [4] l'Auteur veut dire par ce vers, et les deux suivans, qu'il a fait connoître au Roi, que, de toutes les choses qui lui faisoient plaisir, ce qu'il avoit plus à cœur étoit l'arrivée de son frère, qu'il n'avoit pas vu depuis long-temps.

Li Rois li respont bonement,
Quant son coraige ot, et entent [1]:
Se vostre frere est desirrox
De remaindre ensanble o vos,
A vos et à lui liverrai
La baillie de quanque j'ai;
S'il ce ne velt, el li ferai [2],
Dedenz ma terre li dorrai
Quitement granz possessions
De terres, de bones maisons;
Les costume li relairai [3],
Nule riens n'en demanderai.
S'il a talent de retorner,
Et se il ne velt demorer,
Faites li doner largement
Dras et chevax, or et argent.
Cil a molt le Roi mercié,
Si a puis au frere mostré [4].
Li marcheanz n'ert pas bricon,
Son frere en a mis à raison [5]:
Acontez moi, fait il, la rente
Au Roi [6], selonc la vostre entente.
Li autres li a tot conté,
Si que riens n'i a oublié.

[1] Faites attention à la différence que fait l'Auteur du mot ot, ouit, *audit*, d'avec celui entend, *intendit*. Il dit lorsque le Roi ouit, et comprit le courage, c'est-à-dire, l'intention, le dessein et la volonté de son Ministre; — [2] s'il ne veut pas cela, je lui ferai autre chose; — [3] je l'affranchirai des coutumes, c'est-à-dire, qu'il sera exempt de tous droits féodaux et de charges; [4] il a ensuite fait connoître à son frère les intentions du Roi; — [5] a fait expliquer son frère; — [6] du Roi.

Li marcheanz enprès enquist
Quele despense li Rois fist.
Li autres li aconta bien,
Si que n'i laissa nule rien;
Autant com la rente valoit,
La despense au Roi montoit.
Li marcheanz dist donc son frere;
S'il avenoit en tel maniere
Que gerre sorsist[1] en la terre,
D'où maintenroit li Rois sa gerre[2],
Quant il or en la pais despent
Tot ce qu'il de sa rente prent?
Et l'autre dit, coment que soit,
Porchascier le nos covendroit[3].
Ce dist li marcheanz, par foi,
Cist porchaz passeroit, ce croi[4],
Et par moi, et par mon voisin,
Ainsi avendroit en la fin.
Le congié prist, si s'en ala,
Et en son païs repaira.
Li Filz dist, par le mien col,
Cil marcheanz ne fu pas fol.
Li Peres ne volt pas laissier[5]
Son enfant duire et chastoier:
Beax Filz, dist-il, plaisir à Roi
Est granz vertuz, si com ge croi.

[1] Arrivât dans le royaume. Voyez le Glossaire au mot Sorsist; — [2] d'où le Roi tireroit-il de quoi faire la guerre, quand pendant la paix il dépense tous ses revenus? — [3] il conviendroit que nous y pourvussions; — [4] ni mon voisin ni moi ne serions exempts de cette imposition; — [5] ne veut pas discontinuer d'instruire son enfant et de lui donner des conseils.

## LI PERES CHASTIOIT SON FILZ ET DOCTRINOIT.

Ce dist li Filz, beax très doz Pere,
Quar m'ensaigniez en quel maniere
Ge puise au gré au Roi servir,
Por qu'il me vosist retenir.
Et dit li Peres debonaire,
Qui éur a, molt puet bien faire :
Quar de ce soiez bien séur,
Poi valt servise sanz éur.
Qui n'a éur, bien puet faillir.
Molt valt éur o bel servir.
Mainte chose auroit mestier,
Mais ne me puet de tot membrer;
Vos ne poez pas tot entendre
Quanque vos porriez aprendre :
Quar tu n'es pas de si grant sens,
De tel aé, de tel porpens,
Que tu péuses ce porter
Que ge te porroie conter.
Mais un petit en aprendras
Selonc ce qu'aprendre i porras.
Qui velt le Roi servir à gré,
Si qu'il en puist estre loé,
Molt s'en devroit bien efforcer
Qu'il puisse longuement ester.
Ne séoir ne se doit-il mie
Por nule chose que l'en die,
Se ce n'est par commandement,
Qu'en le tenroit à non-saichant :

Ne

Ne de parler n'est mie sens
Tant que l'en voie liu et tens.
O lui privéement ne vait
Se li Rois commandé ne l'ait;
Et se li Rois o lui conseille,
Molt ait bien overte l'oreille,
Que ne lui coviegne hercier
Ce que li Rois li velt chargier.
Sa raison saiche bien conter
Et conseil saiche bien celer.
Quanque li Rois comendera
Face au mielz que il porra;
Et si garde que ne li mente,
Ne son damaige ne consente;
N'aut trovant nule tricherie [1]
Vers son Seignor, ne felonie.
Par toz lieus soit obeissant,
Que que li autre aillent faisant.
Ne preigne à home compaignie
S'il set que li Roit ne l'aint mie:
De son domaige le garnisse,
S'il puet tant faire qu'il en isse,
Si com ge croi, par bon affaire,
Porra-il bien à bon chief traire.
Molt est fox, au mien escient,
Qui entor Roi est longuement,
Quant il envers lui riens ne prent,
Ne gaires penre n'i atent.
Dont li a son Filz demandé:
Beax Pere, avez-vos oublié

[1] Qu'il ne fasse aucune tromperie ni trahison.

De dire et d'ensaigner le moi
Comment à la table le Roi
Mangier puisse par cortoisie,
Que on ne me puist blasmer mie.
Ne l'ai fait, ce respont li Pere,
Qu'il n'i a nul autre maniere
De mangier de devant le Roi,
Qu'il est de mengier en recoi.
  Quant tu auras tes mains lavées,
Et à la toaille essuiées,
Et seras à la table asis,
Et li peins ert devant toi mis,
Tu ne te doiz pas trop haster
Ainz que tu aies à mengier:
Quar l'en diroit tot à estrox
Que tu seroies fameillox[1].
Si ne fai pas trop grant morsel,
Quar ce ne seroit mie bel;
Si diroit-on par la maison
Que tu seroies trop glouton.
Ne morsel ne transglotir mie,
Por haster ne por glouternie,
Ainz que tu l'aies avalé,
Que tu ne soies estranglé.
Ne que tu boives n'est pas droit
Ainz que ta bouche vuide soit,
Quar on le tient à vilenie.
Et si est ce, que que nus die,
Gar[2] toi que ne paroles pas
Tant com ton morsel mengeras,

[1] Affamé; — [2] garde-toi de parler.

Que aucune chose des mies
Ne t'entre es aresteries,
Quar ice porroit estouper
Où la viande doit aler.
Si te lo que après souper
N'oublie tes mains à laver,
Quar c'est savoir et cortoisie,
Por ce que on les elz [1] manie.
Beau Pere, dit li Filz, comment
Doit-on respondre à la gent,
Quant aucuns m'envie [2] à mengier?
O lui, doi-ge faire dangier [3],
Où créanter sanz atargier?
Ge ne m'en sai pas conseillier.
Le Peres respont saigement,
Ne tot issi, ne autrement;
Faites si com l'autorité
A ses amis a commandé;
Fai ce que il commandera,
Qui que soit qui t'enviera.
S'il est Preudon de grant affaire,
Tu ne t'en doiz mie retraire,
Ainz doiz graanter [4] bonement:
Ce tient-on à afaitement.
Mais s'il est par ou juvenor,
Donques puez-tu bien par henor
Faire li un poi de dangier.
Por miex aprendre son mestier,
L'en fait senblant de ce souvent
Dont en a gaires de talent.

[1] Les yeux; — [2] m'engage, desire que j'aille manger; — [3] difficulté; — [4] promettre.

Se il te velt bien efforcer,
Ainz que trop l'i doie peser,
Craante lui, quar ce est droiz;
Mielz valt à la premiere foiz,
Si com li troi angle le firent
Qui Abraham ne mesoïrent.
Il vit par véue certaine
Trois angles en sanblance humaine;
Molt bel les requist qu'il entrassent,
Et en sa maison reposassent,
Et leur piez et lor mains lavassent;
Et de sa viande mengassent.
Li angle li ont créanté
Por ce qu'il ert d'autorité [1],
Quant lor requist qu'avant venissent,
La charité [2] o lui préissent;
Entrerent com par grant dangier,
A poi nel' vorrent ostroier.
Li Filz après li demanda
En quel maniere i mengera:
Beau Pere, dist-il, doi-ge-molt,
Que doi-ge mengier, poi ou molt,
Quant ge sui au mengier requis,
Et à la table sui asis?
Et cil respont, tu mengeras
Tout com tu onques plus porras:
Quar s'il t'aime, bel l'en sera [3],
S'il te het, li annuiera.

[1] Parce qu'il étoit respectable; — [2] l'hospitalité; — [3] il en sera content.

L'en doit son bon ami grèver [1],
Et son bon ami henorer.
Quant li Filz l'oï, si s'en rist,
Au Pere torna, si li dist :
De ce me membre or, beax Sire,
Que ge oï de Maimon dire.
Un hom li dit en tel maniere,
Combien puez-tu mengier, lechiere?
Maimon respont et li demande
De la moie et d'autrui viande.
De la tieue, l'autre respont ?
Tant com ge puis mains [2], dit Maimon,
Et comment de autrui mengier,
Trestot le vorroie eissillier [3].
Ce cuit-ge bien, ce dit li Pere,
Ce puet bien estre sa maniere.
Molt ert genglerres et gloton,
Et menterres et mal bricon ;
De malvaitié ensorquetot
Vainqoit-il les autres par tot.

Le Père représente à son Fils que la paresse est un très-grand péché ; il lui retrace plusieurs traits de ce *Maimon*, grand paresseux, qui prit la fuite, et aima mieux laisser brûler sa maison, que de prendre la peine de l'éteindre.

[1] Il y a faute dans le manuscrit, il faut lire ennemi ; — [2] le moins que je puis ; — [3] ravager, manger.

# CONTE XXV.

## DE MAIMON LE PERECEUS.

ÇA, dit li Filz, covoitox sui
D'oïr aucune riens de lui.
Molt est genglerres, dit le Pere,
Si vos dirai en quel maniere.
Son Seignor li dit qu'il levast
A une nuit, et l'us fermast.
Maimon haï molt à lever,
Sire, dit-il, il n'est mestier,
Gel' fermai ainz que ge couchasse,
Que à fermer ne l'oubliasse.
Au matin le Seignor li dist
Que il levast, la porte ovrist.
Ge savoie, dit-il, assez
Que vo ainsi le voliez,
Qu'overte fust à l'engornée,
Por ce la lessai deffermée.
Li Sires entent à estrox
Que il estoit molt pereçox :
Lieve sus, dist-il, mal gloton,
Si fait ovraigne, c'est raison;
Que gis-tu tant com ton Seignor[1]?
Lieve tost, sus, il est grant jor.
Sire, lors dist Maimon, par droit
Mengier déussiôns que que soit.

[1] Dois-tu rester couché aussi long-temps que ton maître?

Ha! mauvais gloz, dit le Seignor,
Vels-tu mengier ainz qu'il soit jor?
Sire, dit Maimon, est-ce droit
Que ge me lieve ainz que jor soit?
Ge ne vueil or pas estriver
Au souleil por matin lever.
Quant son Seignor li demandoit
S'il pléust, Maimon apeloit
Le mastin qui là fors gisoit,
Et se li chiens moilliez estoit,
Donc disoit Maimon qu'il plovoit,
Si non disoit que non fesoit.
Quant l'en demandoit au bricon
S'il éust feu à la maison,
Et Maimon le chat apeloit,
Et les piez bien li menaoit:
Quant il les piez bien chalz trovoit,
Lors disoit que feu i avoit.
Et dist li Filz, conté m'avèz
De sa perece, or me contez
De sa malvestié que que soit,
Quar ce sachiez, molt me plairoit.
Volentiers, ce li dist le Pere:
Lors se commence en tel maniere.
Son Seignor, dit-il, si venoit
D'une foire où alez estoit:
Si s'en venoit joianz et liez,
Que molt i avoit gaaignié.
Atant a Maimon encontré,
Et puis si li a demandé,
Gar [1] que ne me dies novele
Qui ne me seit et bone et bele.

[1] Prends garde de ne me dire de nouvelle.

Maimon pôoit molt de favele,
Non ferai-ge, dit : Mainpinele,
La lisse que vos amiez
Est morte, de voir le sachiez.
Comment morust, dit-il, Maimon?
Gel' vos dirai, Maimon respont.
Li mulz s'espoenta et rompi
Son chevêtre, puis s'en foï;
Vostre lissete encontrà,
Desoz ses piez la defoula.
Et li mulz, ques part s'en ala?
En un puis chaï, si noia.
De qui fu-il espoventez?
Votre Filz chaï des degrez,
Si qu'il est morz, mais ne niorra,
Et li mulz de ce s'effréa.
Et que fist la mere à l'enfant?
El ot de son Fill duel si grant,
Qu'ele morut sanz recovrier,
Ne la pot nus hom conforter.
Et qui garde donc la maison?
El est mise en confusion,
El est tote en cendre tornée,
Jamais ne sera recovrée.
Comment art, et qui l'aluma?
Et trestot Maimon li conta
Quant la dame fu deviée,
Et en la biere fu posée,
La chamberiere i dust veillier,
Et sa dame devoit gaitier.
En la chambre une foiz entra,
Et quant d'ilueques s'en torna,

Une chandele i oublia,
Et la maison tost aluma.
La chamberiere que devint?
Tant longuement iluec se tint
Por estaindre cele maison,
Qu'ele remest en arsion.
Et comment eschapastes-vos,
Quant vos estes si pereçox?
Ge n'i voil pas tant demorer
Que ge n'en poïsse eschaper.
Li Preudons, quant ce entendi,
Molt devint mornes et marriz:
Corciez et dolenz s'en ala,
Et un sien ami encontra,
Et cil li a dont demandé
De qoi est si adolousé.
Li Preudons li a connéu
Comment il li est avenu.
Ses amis molt le conforta,
De son domaige li pesa:
Beax amis, dist-il, c'est folie
De mener dolerouse vie
De perte de temporel bien,
Nus hom n'en puet recovrer rien.
Ce voit-on avenir assez
A meintes genz aversitez,
Qui desirrent molt à morir,
Et lor dolor molt à fenir:
Et enprès cel aversité [1]
Lor vient si grant prosperité,

[1] Et après cette adversité.

Que molt lor plest la remembrance
De la trespassée grevance.
Sovent nos laissent Diex grever
Por nos coraiges esprover,
Si comme nos trovons lisant
De Jop [1] que Diex par-ama tant,
Quant il le volt bien esprover,
Que en terre n'éust son per [2].
L'en ne puet avoir chos estable.
El siècle qui tant est muable.
De l'autre part trop dolouser
Est racine de foloier.
Ne soiez pas si confondu
Se il vos est mesavenu,
Se vos avez avoir perdu,
Vos avez vo sen retenu;
Aiez bone créance en Dé,
Et il vos prestera assez,
Ausi com li Rois Daviz dist,
Quant il le Sautier nos escrist:
Juenes fui, si sui envielli,
Droiture ne viainz degerpi,
Ne sa semence querre pein,
Ne travaillier nel vi en vain.
Et li Filz au Pere respont,
Dahet la novele Maimon;
Ne fu merveille voirement
Se li Preudons en fu dolent.
Ne fu merveille, dist le Pere,
Se il faisoit mauvaise chiere;

[1] Job; — [2] son pareil, son semblable.

Mais nus ne doit si desperer,
Ne du tot si desconforter,
Que tote humaine richece
Est si vaine comme nublece.

Après ce Conte, le Père dit à son Fils qu'il est souvent très-avantageux de fuir le grand monde, et de demeurer dans un endroit solitaire. Il lui rappelle Socrate qui s'étoit retiré dans un bois, où il n'avoit pour toute habitation qu'un tonneau, il lui retrace ce qui se passa entre ce Philosophe et le roi Alexandre.

---

# CONTE XXVI.

## DU ROI ALIXANDRE ET DU SEGRETAIN.

SOGRATES[1] fu riches assez,
Filosofes molt alosez;
Trestot gerpi, si s'en ala,
En un soutil leu habita.
En un bois ert qui molt fu bel,
Et maison i fist d'un tonel.
Li toneax issi fait estoit
Que il tornoit com il voloit:
Les fonz metoit devers le vent,
Et devers la pluie ensement;
L'autre chief qui ouverz estoit,
Vers le soleil quant beax luisoit.
Li Rois Alixandre à un jor
Ala chacier iluec entor:

[1] L'Auteur attribue à Socrate ce que l'histoire dit être arrivé à Diogène.

Li venéor i sont venu,
Le Segretain i ont véu
El tonel où s'espooilloit.
Envers le tonel s'eschaufoit,
A grant merveille l'esgarderent,
Et le soleil li destornerent.
Sogrates dist, ne me tolez
Ce que doner ne me poez.
Cil se pristrent à tormenter
Quant il osa à ax parler;
Du tonel le vorrent giter,
Et bien loinz d'ilueques mener,
Que li Rois, quant il i venist,
Si vils parsone n'i véist:
Fui-t'en, dient li venéor,
De la voie nostre Seignor.
Sogrates lor respondi bien,
Que nes volt deporter de rien:
Ne crien pas, dist-il, vostre Roi,
Quar il est mains poissanz de moi [1],
Et si est sers à mon servant [2],
Et vos le tenez à puissant.
Tel chose le puet destorner,
Que riens ne me puet commander.
Cil l'oïrent, et par droit ire
Le voloient iluec ocire.
Li autre erent plus de mesure,
Que de lui tochier n'orent cure,
Dès que li Rois là parvenist
Et le commant de li féist.

[1] De, pour que; — [2] et il est l'esclave de celui qui me sert.

Com il aloient si plaidant
Et au Filosofe parlant,
Li Rois i vient, et quant les voit,
Vers ax se torne à esploit,
Demanda lor por qoi parloient,
Por ques afaire si tençoient.
Li venéor li ont conté
Com faitement il ot parlé.
Li Rois le volt oïr parler,
Là endroit commence à aler
Por savoir se il li diroit
Ce que as autres dit avoit.
Sogrates dit que il servoit
Celui que jostiser pooit:
Volentez, dist-il, m'a sozmise,
Ce est tote ma commandise.
Volonté t'a tot en justise,
Et tu la sers en mainte guise;
Dont sers-tu celui, ce m'est vis,
Que j'ai en mon servise mis:
Dont es-tu molt mendre de moi,
Mès que [1] la gent t'apelent Roi.
Respont Alixandre: à ton dit
M'est vis que tu me criens petit:
Tu ne criens gaire ma poissance
Dont tote gent font grant parlance.
Sogrates baisse un poi la chiere [2],
Et puis parla en tel maniere.
Tu as, dit-il, molt travaillié
Pór terriene poesté,

[1] Quoique; — [2] Socrate baisse un peu la tête.

Et terriene covoitise
T'a mis du tot en sa jostise;
Tu as desierré dignetez
Por plus estre en terre alosez;
Mais ge te monsterrai molt bien
Que ta poissance ne valt rien.
Poissance qui est trespassée,
N'est mie, ce croi, redoutée,
Quar la rien pas criembre n'estuet
Qui n'est mie, n'estre ne puet.
A cele qui est à venir
Poez bien, se Diex plaist, venir:
Icele est molt en aventure,
Ne set-l'en mie qui plus dure.
Cele qui est presentement,
Ne dure fors un seul moment;
Cele est assez plus tost passée
Que ta mein ne seroit tornée.
Et que valt dont ta poesté
Por qoi tu es tant redouté?
Tu ne puez pas estre certain
Que tu vives tresqu'à demain.
Li Rois ot bon entencion,
Bien set qu'il ne dit se voir non [1],
Et dit a çax q'o lui estoient,
Qui par la forest le sivoient,
Cist hom est de Dieu voirement,
Molt par-parole sagement:
Ne li faites nule grevance,
Que Diex en penroit sa venjance.
Beax Sire, dist le Filz au Pere,
Quant or est en tele maniere

[1] Qu'il ne dit que la vérité.

Qu'en terrienne poesté
N'a riens des estabilité,
Por qoi nos efforçon-nos tant
D'estre si riche et si manant?
Folie est d'avoir se poi non
Terrienne possession.
Respont li Peres, si devons,
Por ce que nos pas ne savons
Quant morrons, ne combien vivrons,
Ne quant du siecle partirons.
Et li Filosofes nos dit,
Si com nos trovons en escrit,
Por le siecle qu'est à venir,
Fai com déusses tost morir;
Et por celui qu'est en présent,
Porchace toi si faitement
Com déusses vivre toz dis,
Quar mielz est, si com moi est vis,
Que ce que tu auras conquis
Soit demoré à tes amis,
Que mestier aies à ta vie
De tes amis requerre aïe.
Porchace bel ta garison
Dont tu puisses vivre à raison;
Mais n'i met pas tant ton coraige
Que l'ame en ait trop grant domaige.
Menbre-toi de la mort certeine,
N'oublie pas l'enfernal peine:
Soies prez et garniz toz dis
Que tu ne soies jà sorpris,
Si com avint d'un larron jà.
Et dist li Filz, comment ala?

Le Père exhorte ensuite son Fils à être toujours sur ses gardes, de peur d'être surpris comme le fut le Larron dont il est parlé dans le Conte suivant.

---

## CONTE XXVII.

### D'UN LARRON QUI DEMORA TROP AU TRESOR.

Il avint jadis d'un Larron,
Qui entra en une maison:
Molt i trova grant menantise[1],
Or et argent, et dras de Frise;
Tant i trova grant richeté,
Que il en fu tot encombré[2],
Qu'il volsist prenre, et qoi laisser,
Que il en volsist tot oster.
Tant ala iluec demorant,
Du mielz, du plus bel eslisant,
Tant longement s'entente[3] i mist,
Que le jor tot cler le sorprist.
Quant li serjant[4] de la maison
Perçurent iluec le larron,
S'emprès le pristrent et lierent,
Et en la chartre le giterent.
Pendu fu lués sanz raençon,
Quar il estoit prové larron;

[1] Richesse. *Voyez* Mananz; — [2] qu'il étoit dans l'embarras de savoir ce qu'il devoit voler, et ce qu'il vouloit laisser; — [3] son entente, son attention; — [4] serviteurs, domestiques, *servientes*.

Mais s'il se fust bien porvéu,
Tant que li jors fust aparu,
Il s'en fust adonques partiz,
Ainz que il fust pris ne honiz.
He! beax dolz Filz, ce dit le Pere,
Le siecles vait en tel maniere;
Li siecles est com la maison
Que li jors sorprist le larron.
Icil qui met tote s'entente,
Et en viellecé et en jovente,
Et en covoitise se cuelte [1],
Icil est autex com le lerre:
Le derrain jor le sorprendra
Ainz que il garde s'en dorra;
Et s'il est pris en mavaistiez,
Il ert enfin à mort livrez.
Li gaolier Dieu [2] le prendront,
Du feu d'anfer le lieront,
El puis d'anfer le geteront,
Où retor sanz fin n'i auront.
Li siecles vait envanissant [3]
Si com songes en esveillant:
Si com li pueples selt [4] conter
D'un home qui volt acheter
Mil berbiz por regaaignier;
Mais ce fu nient à l'esveiller.

Le Père recommande au Fils de penser à sa dernière heure, et lui dit le Conte suivant.

[1] Il y a ainsi dans le manuscrit, mais la rime n'y est pas, il faudroit: Et en convoitise se retrere, s'abandonner à la concupiscence; — [2] les geoliers de Dieu; — [3] s'évanouissant, qui vient à rien, s'anéantit, passe; — [4] *solet*, a coutume.

# CONTE XXVIII.

## D'un Filosophe qui passoit parmi un cimentire (*).

Donc, dit li Filz, por Dé, bel Pere,
Porroie-ge en nule maniere
Par nule sente tres-passer,
Que mort ne me puist encontrer ?
Nenil, ce dit le Pere enfin,
Que il n'i a fors un chemin.
Par la mort te covient passer,
Ne t'en puet nus hom trestorner [1] :
Li siecles n'èst fors un trespas [2].
Tant com tu i demoreras,
Fai tant que tu puisses venir
El delit qui ne puet faillir,
A la joie que cil auront
Qui l'ovraigne Dieu ameront.
Fai ton tresor en la maison [3],
Où ne puet entrer nul larron,
Ne roigl nes puet empirier,
Ne teingne nel puet domagier.
Garde que tu n'oblies pas
La mort par où tu passeras :

[1] Personne, aucun homme ne t'en peut exempter, garantir; — [2] passage; — [3] il sous-entend du Ciel.

*Thesaurizate vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo, neque tinea demolitur; et ubi fures non effodiunt, nec furantur.* Matth. cap. 6, vers. 20.

(*) A travers un cimetière, au milieu, *per medium*.

La remembrance de la fin
Te metra sovent au chemin
Dont nos somes tant forvoié
Par encombrement de pechié.
D'un Filosofe oï conter,
Mais ge nel' sai ore nomer;
Par un cimentire passoit,
Com aventure le menoit.
Une molt bele tonbe vit,
En la tonbe ot un vers écrit:
Li vers qui erent en la pierre,
Disoient en itel maniere:
O tu qui passes, bouche close,
Par là où cors de gent repose,
Enten ce que ge te dirai,
Jà de riens ne te mentirai.
Itel com tu es, itel fui,
Et tel seras come ge sui.
A la mort ne penssoie mie
Tant com ge avoie la vie.
En terre avoie grant richece,
Dont ge faisoie grant noblece,
Terres, maisons, et grant tresor,
Dras, et chevax, argent et or;
Mais or sui povres et cheitis,
Et parfond en la terre mis,
Ma grant beauté tote est alée,
Ma char est tote degastée;
Molt est estroite ma meson,
O moi n'a se vermine non:
Et se tu ore me véoies,
Ge ne quit pas que ce diroies,

Que ge onques eusse hom esté,
Si sui-ge ore du tot mué [1].
Proiez le Celestien Roi
Merci ait de l'ame de moi.
Tuit cil qui por moi proieront,
Et qui vers Dieu m'acorderont,
Diex le mete en son paradis,
Où nus ne puet estre chetis [2].
Quant li Filosofes ot lit [3]
Les vers que il trouva escrit,
Bien entendi ce fu vertez [4];
Que tot le siecle ert vanitez!
Le siecles gerpi come saige,
Si se mist en un hermitaige.
Li Roi Alixandres avoit
Tonbes d'or, si com l'en disoit;
Plusors Filosofes i venoient,
Et lor pensé [5] de lui disoient.
Et un Filosofe i pensa,
Et en tel maniere parla:
Alixandre fist tresor d'or,
Et or refait de lui tresor;
Ainz ne li pot avoir foison [6]
Tot humaine possession;
Mais or puet-il avoir assez
En poi de terre, ce savez:

[1] Je suis entièrement changé; — [2] où nul, où personne ne peut être malheureux; — [3] lu; — [4] que ce fut la vérité que tout le monde n'étoit que vanité! — [5] pensée; — [6] tout l'univers sembloit ne pouvoir lui suffire, toutes les richesses n'auroient point été foison, abondance pour lui, foison du latin *fusio*.

On le selt cremóir et douter,
80 Et deçà mer, et delà mer;
Or ne le crient ons terriens[1],
Ne Sarrazins, ne Crestiens[2];
Il ot amis et anemis,
Ore sont-il tot à un mis.
Plusor autre qui i venoient,
Assez beax diz de lui disoient;
Mais ne me puet de tot membrer
88 Quanque j'en ai oï conter.

Il termine enfin cette instruction par une longue tirade de sentences et proverbes moraux sur les vanités du monde, sur la nécessité de bien vivre et de bien mourir. Il insiste principalement sur le danger auquel on s'expose en différant sa conversion.

## COMMENT ON DOIT BIEN FAIRE POR S'AME AVANT C'ON MUIRE.

Uns Filosofes si parloit[3]
A s'ame, et si l'amonestoit:
La moie ame, n'oblie pas,
Dont tu venis, et où iras:
Fai le bien tant com tu porras,
Tu ne sez combien tu vivras.
Au grant Juise tot verras
Quanque el siecle fait auras[4]:

[1] Homme sur terre; — [2] ce mot Chrétien est bien placé ici en parlant d'Alexandre; — [3] parloit ainsi à son ame; — [4] tout ce que tu auras fait au monde.

Li Angle le tesmoignerônt,
Et tes pechiez descoverront,
Quanque auras ici celé,
Iluec sera tot desploié;
Ne ti ami, ne ti parent
Valoir ne t'i porront noient,
Tuit ensanble te gerpiront,
Quant il mal jugié te verront.
Or te puez-tu bien amender,
Et ton sauvement recovrer.
Guerpis la terrienne henor,
Et retorne à ton Seignor.
Ne di pas, demain le ferai,
Demain à Dieu m'acorderai.
Tu puez tant aler termoiant [1]
Et l'amende tant porloignant [2],
Que li siecles t'aura sorpris,
Et en la covoitise mis,
Si que ne t'en porras issir,
Iluec te covenra morir;
Et se tu es iluec trouvez,
Tu es enfin à mort livrez.
Pren te garde com sont alé
Cil qui ont devant toi esté:
Où sont or li Empereor,
Roi et Contor [3] et Aumacor [4]

[1] Différant; — [2] remettant, prolongeant, ajournant; — [3] Comtes, *Comites*; — [4] Aumacor. Je n'ai vu ce mot qu'ici. Et je n'en trouve point l'origine dans le latin. M. de Guignes, l'un des auteurs du Journal des Savans, que j'ai consulté, m'a dit qu'en Arabe *Omara-Khor* signifioit *Principes stabuli*. Aumacor peut fort bien répondre à notre mot connétable.

Qui assanblent [1] le grant tresor
De pierres, et d'argent et d'or?
Or est si com n'ussent esté,
Or est tot lor boban alé [2];
Ainsi est d'ax com de la flor
Qui chiet de l'arbre sanz retor.
Ne crien pas que soie grevé
Por secorre aversité;
Mais criem Diex et li sien servise
Qui fera des pechiez justise.
Pense à Dame-Dieu le Pere
Qui toi ert tesmoing et jugiere;
Redoute Diex omnipotent,
Et fai le sien commandement,
Por qoi te fist Diex voirement,
Que tu le doiz criembre forment,
Et criembre et amer ensement,
Et servir sanz repentement,
Que tu puisses estre aonbrez,
En sa cort estre ses privez.
Diex qui fist ciel et terre et mer,
Sanz qui nul bien ne puet ester,
Nos doint le regné deservir [3],
Où nus Preudons ne puet faillir,
Où toz jorz a joie et deduit [4].
Amen, Amen, dites trestuit [5].

[1] Il faut assanblèrent, amassèrent; — [2] or est toute leur pompe, leur faste éclipsé; — [3] nous donne, nous fasse la grace de mériter le royaume; — [4] où il y a toujours joie et plaisir; — [5] tous en général.

*Explicit l'ensaignement du Pere au Filz.*

# LE CHASTIEMENT DES DAMES.

### PAR ROBERS DE BLOIS.

CEST Livre petit priseront
Dames, s'amendées n'en sont;
Por ce vueil-je cortoisement
Enseignier les Dames comment
Eles se doivent contenir.
En lor aler, en lor venir,
En lor tesir, en lor parler
Se doivent moult amesurer,
C'on dist quant Dame trop parole,
Aprise est de mauvese escole:
Si ne puet faillir que ne die
Tel parleresse, tel folie
Dont ele est de plusors blasmée.
Por ce doit estre amesurée
Chascune Dame de parler
Qu'ele ne se face blasmer.
Et d'autrui part le trop tesir
Ne revient pas molt à plesir:
Qar moult en fet mains à proisier
Qui ne set la gent aresnier.
Por ce ne set Dame que fere
Quant aucune est si debonere,
Qu'ele fet par sa cortoisie
Solaz et bele compaignie

Et aus alanz et aus venanz,
Soit Chevaliers ou frans serjanz,
Et sert chascun selon son pris.
Et cil resont si mal apris,
Que lués s'en vantent li plusor,
Si dient que c'est par amor,
Et ele nes prise un bouton,
Se par sa cortoisie non[1],
N'en cent anz ne se pensseroit,
Por ce ne set que fere doit.
Que s'ele ne fet bele chiere,
Lors dient cil qu'ele est trop fiere
Ou orguilleuse, ou nice ou fole,
Desdaigneuse de sa parole,
Se li ametent vilain blasme.
Et bien sachiez que mainte Dame
Se retret[2] sovent de servir,
De solacier, de conjoïr
Plusors ausquels eles feroient
Biau samblant, se ce ne doutoient.
Auques le doit poi or lessier,
Que tost puet son pris abessier.
Qui moult bien garde ne se prent
De solacier resnablement,
S'ele en fet trop ne tant ne quant,
A mal li torment li auquant,
Si dient que c'est grant baudise,
Et tost l'auroit-on desouz mise ;
S'on la tenoit en privé leu,
Tost auroit soufert le biau geu.

[1] Sinon par politesse ; — [2] s'abstient.

Il ne sevent qu'il vont disant,
A ce ne tient ne tant ne quant;
Mainte Dame par sa franchise
Fet biau samblant, qu'en nule guise
Ne voudroit pensser vilonie,
Qoi qu'ele face ne que die.
Or entendez, je vous dirai
Ainsi com je promis vous ai;
Et se vous croire me volez,
S'à tort n'est, jà blasme n'aurez.
S'au moustier alez ou aillors,
Gardez vous del trot ou del cors;
Toute droite tout le biau pas
Alez, et si ne passez pas
Trop devant vostre compaignie,
C'on le tendroit à vilonie.
En vostre cuer poez pensser
Que le corre ne le troter
A Dame jà bien ne serra.
Si ne musez ne çà ne là,
Tout droit devant vous regardez:
Chascun que vous encontrerez
Saluez debonerement,
Ce ne vous couste pas graument,
Et moult en est tenuz plus chiers
Cil qui salue volentiers.
N'est pas larges du sien doner
Qui est eschars de saluer:
Envis me donroit cil dix mars
Qu'est de moi saluer eschars.
Ne desprisiez pas povre gent,
Mès aresniez les doucement:

Qui rien ne lor done del sien,
Si lor fet li biaus parlers bien;
Nostre Sires lor set bon gré
Quant on lor moustre humilité.
Gardez qu'à nul home sa main
Ne lessiez metre en vostre sain,
Fors celui qui le droit i a:
Sachiez qui primes controuva
Afiche, que por ce le fist
Que nus hom sa main n'i méist,
En sain de fame où il n'a droit,
Qui espousée ne li soit.
Cil li puet metre sanz forfet
Qui du sorplus son plesir fet.
Quant il voudra bien li soufrez,
Qu'obedience li devez,
Si com li Moine à lor Abé.
Por ce furent li sain fermé
Que nus autres n'i doit main metre,
Qar ce nous tesmoingne la letre,
A cui fame veut consentir
Ses mameles nues sentir,
Et sa char taster sus et jus,
Ne fet pas dangier del sorplus;
Comment se puet plus eschaufer
Cil et cele que par taster,
Et par si fet eschaufement,
Se lieus est, au sorplus se prent.
Après vous di que de sa bouche,
Nus hom à la vostre ne touche,
Fors cil à cui vous estes toute.
N'est pas sages qui de ce doute,

Que del sorplus face dangier
Fame qui conjoit le besier.
Li besiers autre chose atret,
Et quant il à la fame plest,
Qu'ele le veut et le desire,
Del sorplus n'i a el que dire,
S'ainsi n'est que li leus lor faille,
Le sorplus veut-ele sanz faille.
Quant li uns l'autre de cuer baise,
Sachiez qu'il ne sont pas aaise,
Qu'en besant lor fremist et art
La char, si que chascun est tart
Qu'il aient ce encommencié
Por qoi se sont entrebesié;
Et tant com cele ardor lor dure,
N'i puet avoir point de mesure.
Loiauté, foi, ne mariage
N'i garderont jà, ne parage,
Mès que leu aient seulement,
Autre chose ne leur deffent.
Sovent regarder ne devez
Nul home se vous ne l'avez
Por droite amor, cestui deffens
Retenez bien, c'est moult granz sens
De son regart amesurer,
Que tout li trop [1] font à blasmer.
Quant Dames regardent sovent
Aucun, et cil garde se prent [2],
Tantost en chiet en male error
Qu'il croit que ce soit par amor.

[1] Tous les excès; — [2] et qu'il y fait attention.

N'est pas merveille s'il le croit
Ou soit à tort, ou soit à droit,
Qar sovent est ou ge me dueil,
Où est mes cuers, là vont mi œil.
Li regart sont d'amor message,
S'ele le fet par cuer volage,
Autresi tost joient autrui,
Par fol regart comme cestui.
Jà de fame qui vains cuers ont
Li œil estable ne seront,
Ainz tornent plus menuement
Qu'esperviers quant l'aloe prent:
Ainsi se fet, par regarder,
Mainte Dame sovent blasmer.
S'aucuns de vostre amor vous prie,
Gardez ne vous en vantez mie:
C'est vilonie de vanter,
Et se vous le volez amer,
A cels n'ert jà l'amor celée
A cui vous en estes vantée:
Tantost s'en aperceveront.
Ne sevent Dames qu'eles font
Qui n'aiment moult celéement,
C'on le voit avenir sovent,
C'on prise tel chose petit
Qui puis plest moult et abelist.
Aux Dames est-il avenu
Qu'aucune à celui vil tenu
Qui puis l'ama destroitement;
S'ele éust fet un serement,
Ainçois qu'ele amer le déust,
Moult à grant paine le créust.

Por ce vous lo-je le tesir [1],
C'on ne set qu'il doit avenir.
De ce se fet Dame blasmer
Qui seut sa blanche char moustrer
A ceus de qui n'est pas privée.
Aucune lesse deffermée
Sa poitrine pour ce c'on voie
Com fetement sa char blanchoie.
Une autre lesse tout de gré
Sa char apparoir au costé :
Une ses jambes trop descuevre.
Preudom ne loe pas ceste œvre ;
Qar covoitise tost deçoit
Fol cuer d'autrui quant il le voit ;
Por ce li sages dire seut
Que iex ne voit, ne cuers ne deut.
Blanche gorge, blanc col, biau vis,
Blanches mains moustrent, ce m'est vis,
Que blanche soit desouz ses dras :
De ce ne mesprent-ele pas,
S'à descouvert lest ce véoir,
Et ce doit bien Dame savoir,
Cele qui sovent se deslie [2]
Devant la gent, c'est vilonie.
On dit c'est signes de putage,
Por ce le tient-on à non-sage.
De nului joiel ne prenez,
Se deservir ne le volez,
Ou nes baez à deservir.
Tels joiaus ne doit retenir

[1] Je vous conseille le silence ; — [2] déshabille.

Nule Dâme qu'à honor bée [1]
Et qui ne veut estre blasmée ;
Et bien sachiez, s'ele les prent,
Cil qui li done, chier li vent :
Qar tost li coustent son honor
Li joiel doné par amor ;
Ne sont pas del tout en par don,
Ainz coustent chierement li don :
Qar moult fet Dame chier marchié,
Dont l'ame et ses cors est carchié ;
Et quant Dame tels joiaus prise,
Sachiez ce vient de covoitise.
Quant covoitise li fet prendre,
Ne se puet pas au loing deffendre
Que par ce ne face meschief
Et à Dieu et au siecle grief.
Qar li prendres si la deçoit,
Qu'ele n'i puet sauver son droit :
Puis li fet fere tel hontage,
Qu'ele en face son mariage.
Si sont li joiel trop vendu,
Por ce vous sont-il deffendu.
S'aucuns parenz vous veut doner
Joiel, nel' devez refuser,
Bele corroie, ou biau coutel,
Aumosniere, afiche ou anel,
Mès qu'il n'i ait entencion
Entre vous deus, se de bien non ;
Prenez le tout séurement,
Si l'en merciez bonement,

[1] Qui aspire à l'honneur

Et si le tenez por s'amor
Plus chier nes que por sa valor.
Mès granz dons et privéement
A prendre toutes vous deffent.
Privéement prendre et doner
Fet bien tost folie penser;
Et tel folie plest si fort,
Qu'ele ne crient pechié ne tort.
Seur toutes choses de tencier
Vous vueil-je, Dames, chastoier.
Jà preude fame ne sera
Cui li tenciers abelira;
Ne bone ne Dame n'est-ele,
Ainz a tort qui Dame l'apele.
Par droit non apelez ribaude
Fame qui de tencier est baude.
Tenciers ne puet estre sanz ire,
Et ele trop fort nous empire.
Fame n'est bele ne plesanz,
Quant ele est de tencier ardanz,
Ainz samble que soit forsenée
Fame de tencier embrasée.
De vostre valor vous taut moult
Ire, quant fet le cuer estout;
N'i remaint sens ne cortoisie,
Mès cruautez et felonie
I sorvient avoec les corouz
Qui les biens en oste trestouz,
Et tost vous fet tel chose dire
Que vostre pris trop en empire.
Qar on le voit outréement
Quant vous parlez en reprovant,

Que

Que vous méisme fet avez
Le pechié que vous reprovez.
Et ce que vous savez en vous,
Reprovez autrui par corouz.
S'on vous dit lait, si le soufrez [1],
Jà certes pires n'en serez,
Ainz vous en saüra Diex bon gré,
Et li siecles par verité,
Et tuit li sage qui l'orront
A bien le vous atorneront.
Qui vous dist honte par corouz,
Soi méismes honist, non vous,
Et vous ne poez miez honir
Fame tençant que par tesir.
Le cuer el ventre li crevez
Quant respondre ne li volez.
Sa bouche malement cunchie
Chacune qui dist vilonie:
Cunchié morsel miez ameroie
En autrui bouche qu'en la moie.
N'à Dieu n'au siecle n'ert jà chiere
Fame de tencier coustumiere.
Après vous di-je de jurer,
Dames, vous devez moult garder;
Por ce vous vueil moult chastoïer
De sorboivre, de sormengier:
En Dame ne sai vilonie
Nule plus grant que gloutrenie,
Qui porte en la bouche le mal.
Sachiez bien que li grieve aval

[1] Si l'on vous dit des injures, supportez-les.

Gloute desouz, gloute deseure,
Dehait qui tels Dames honeure!
Cortoisie, biauté, savoir
Ne puet Dame yvre en soi avoir;
Outréement nule proesce
N'a Dame sousprise d'yvrece.
Trestuit li bien qui sont en li,
Quant ele est yvre, sont peri.
Par yvrece est mainz hom perduz,
Qu'ele taut toutes les vertuz.
Yvres ne connoist droit ne tort,
Par yvrece sont plusor mort.
Qui que s'enyvre trop fort péche,
Yvrece est trop vilaine téche,
Qu'ele nuist dedenz et defors,
Et cunchie l'ame et le cors.
Nus ne vous puet si grant mal dire
D'yvrece qu'ele ne soit pire.
Fi de la Dame qui s'enyvre,
Ele n'est pas digne de vivre.
Cil vilains visces est trop granz,
A Dieu et au siecle puanz;
Et qui de gré chiet en puor,
Nus ne l'en doit porter honor.
Je di cui ele avient sovent,
Ele se honist malement,
Puisqu'ele set bien sa maniere,
Et ne s'en garde por sa chiere;
Et qui de gré se veut honir,
Nus ne l'en doit chiere tenir.
Bien est honis, et honis soit
Et hom et fame qui trop boit:

A cui li vins n'est mie sains,
Mesler le doit, ou boivre mains.
La Dame qui ne se remue,
Quant uns granz Sires la salue,
Et ele se tient estoupée,
L'en dit mal est endoctrinée,
Et dire puet-on tout de plain
Qu'ele parole à tout le frain;
Si samble qu'ele soit mal saine
Ou de ses denz ou de s'alaine.
Je ne di mie que ce griet
Estouper se il lor meschiet :
La Dame ne tenez por nice
Qui sagement coile son visce;
Ne cele ne tenez por sage
Qui trop cuevre son biau visage.
En toutes fames li biaus vis
Est li plus plesanz, ce m'est vis,
Ne jà bien bele ne sera
Fame qui biau visaige n'a :
Jaunes gornaises remusées
Doivent estre bien estoupées.
Bele bouche, biaus denz, biau nez,
Biaus iex, cler vis poi estoupez;
S'il avient que vous chevauchiez
Par voie, estoupée soiez.
S'estoupée au moustier alez,
A l'entrée vous destoupez,
Et devant toute gent de pris,
Se vous avez mal plesant vis,
Sanz blasme vostre main poez
Metre devant quant vous riez.

Dame qui a pale color,
Ou qui n'a mie bone odor,
Se doit par matin desjuner;
Vins bons fet moult bien colorer:
Et qui bien menjue et bien boit,
Meillor color avoir en doit.
Vous qui mauvese odor avez,
Quant vous pais au moustier prenez,
Entretant vous metez en paine
De bien retenir vostre alaine.
D'anis, de fenoil, de commin
Vous desjunez sovent matin.
Quant vous à cui que soit parlez,
En sus de lui si vous tenez,
Qu'à lui vostre alaine ne viegne;
Et d'une aperte vous soviegne
Qu'en luitant ne vous bese nus,
Qar mauvese odor grieve plus,
Quant vous estes plus eschaufée,
Sachiez c'est verité provée.
Un autre biau sens vous apraing,
Ne le tenez pas en desdaing,
Qu'il ne fet pas à mesprisier:
Prenez vous garde qu'au moustier
Vous contenez moult sagement:
Qar là vous voient mainte gent
Qui notent le mal et le bien.
Et ce sachiez-vous toutes bien,
Le tesmoing qu'au moustier aurez,
Bon ou mauvès, toz jors l'aurez.
Biau vous devez estre au moustier,
Cortoisement agenoillier,

Et par beles devocions
Fere de cuer voz oroisons.
De moult rire, de moult parler
Se doit-l'en en moustier garder.
Moustiers est meson d'oroison,
N'i doit parler se de Dieu non.
Ne lessiez pas voz iex aler
Folement çà ne là muser :
Qui que les iex a trop musables,
L'en dit li cuers n'est mie estables.
Quant l'Evangile lire orrez
En estant lever vous devez,
Si vous sainiez cortoisement
Après et au commencement.
Quant vous devez aler offrir,
Penssez de vous bel contenir,
Que par rire ne par muser
Ne faciez pas de vous gaber.
Au lever *Corpus Domini*
Vous devez lever autressi,
Jointes mains cele part torner,
Del chief et del cuer incliner,
Puis vous devez agenoillier
Et por toz Crestiens proier :
Se ne vous en relevez jà
Tant c'on dira *per omnia*.
Et se vous estes trop pesanz
Par maladie ou par enfanz (infirmité),
Vostre sautier lire poez
En séant, se vous le savez.
Ce que li hom fere ne puet
Sanz blasme, lessier li estuet.

Quant la Messe sera chantée
Et la benéiçon donée,
Et vous en devez revenir,
Lessiez la presse departir.
A toz les auteus un à un
Alez et enclinez chascun;
Et se vous compaignie avez
De Dames, bien les atendez.
A toutes portez grant honor,
A la plus grant, à la menor:
Com plus estes de grant afere,
Plus cortoise, plus debonere
Soiez, quant eles s'en iront,
Êt vous en alez. Ainsi font
Toutes Dames qu'à honor béent,
Et toutes vilonies héent.

Se vous avez bon estrument
De chanter, chantez hautement.
Biaus chanters en léu et en tans
Est une chose moult plesanz.
Mès sachiez que par trop chanter
Puet-l'en bien biau chant aviler;
Por ce le dient mainte gent,
Biaus chanters anuie sovent.
De toutes choses est mesure,
S'est sages qui s'en amesure.
Se vous estes en compaignie
De gent de pris, et l'en vous prie
De chanter, nel' devez lessier.
Por vous méismes solacier,
Quant vous estes privéement,
Le chanter pas ne vous deffent.

Voz mains moult netement gardez,
Sovent les ongles recopez,
Ne doivent pas la char passer,
C'ordure n'i puist amasser.
A Dame malement avient
Quant ele nete ne se tient:
Avenandise et netéez
Vaut moult miex que gaste biautez.
Toutes les foiz que vous passez
Devant autrui meson, gardez
Que jà por regarder léenz
Ne vous arestez; n'est pas sens
Ne cortoisie de baer
En autrui meson, ne muser;
Tel chose fet aucuns sovent
En son ostel privéement,
Qu'il ne voudroit pas c'on véist
S'aucuns devant son huis venist.
Et se vous entrer i volez,
A l'entrée vous estoussez [1]
Si c'on sache vostre venir
Par parler ou par estoussir.
Ne se doit nus entre la gent
Entrer desporvéuement [2]:
Ce samble que ce soit agais.
Et quant se puet garder en pais
Dame sanz cri, sanz vilonie,
Moult fet bien à proisier sa vie.
Gardez-vous, Dames, bien acertes
Qu'au mengier soiez bien apertes:

[1] Toussez à l'entrée; — [2] à l'improviste.

C'est une chose c'on moult prise
Que là soit Dame bien aprise.
Tel chose torne à vilonie
Que toutes genz ne sevent mie;
Se puet cel tost avoir mespris
Qui n'est cortoisement apris.
Au mengier vous devez garder
De moult rire, de moult parler.
Se vous mengiez avoec autrui,
Les plus beaux morsiaux devant lui
Tornez; n'alez pas eslisant
Ne le plus bel, ne le plus grant
A vostre oés, n'est pas cortoisie.
Et se dit-l'en qu'en gloutonie
Nus bon morsel ne mengera,
Qar trop granz ou trop chaus sera:
Del trop gros se puet estrangler,
Et del trop chaut puet eschauder.
S'est tost uns morsiaus avalez
Dont l'en n'est gueres amendez,
Et dont se puet cil bien soufrir
Qui son honor veut retenir.
Toutes les foiz que vous bevez,
Vostre bouche bien essuiez
Que li vins encressiez ne soit,
Qu'il desplest moult à cui le boit.
Gardez que voz iex n'essuez,
A cele foiz que vous bevez,
A la nape, ne vostre nez,
Qar blasmée moult en serez;
Se vous gardez del degouter
Et de voz mains trop engluer.

En autrui meson ne soiez
Trop larges se vous i mengiez :
N'est cortoisie ne proece
D'autrui chose fere larguece.
Autrui mengier jà ne blasmez,
Comment que il soit atornez :
N'en goustez, s'il ne vous agrée,
Jà de ce ne serez blasmée.
  Deffendre vous vueil en la fin
Mentir ausi com larrecin :
Trop est granz vices de mentir.
Nus ne doit amer ne servir
Fame qui par coustume ment,
Trop fet à blasmer ledement.
Miex ameroit estre navrez
Preudom, que de mentir provez[1] :
Certes il n'auroit mie tort,
Que Diex het mençongier si fort
Qu'à Dieu n'au siecle n'ert jà chiers
Qui est de mentir coustumiers.
L'en puet bien le navré garir,
Mès qu'il ait honte de mentir,
Il pert si malement son pris,
Qu'a Dieu est et au siecle vils.
Preudom ne l'aime ne ne prise,
Et quant sa vie est si mal mise
Qu'il n'i a point de verité,
Je n'i sai nule autre bonté ;
Puisque la veritez i faut,
N'i sai nul bien, se Diex me saut.

[1] Que d'être convaincu de mensonge.

Por ce vous di, se vous amez
L'ame, de mentir vous gardez:
Qar cele bouche l'ame ocist
Qui volentiers mençonge dist.
Mainte Dame, quant on la prie
D'amor, en est si esbahie
Qu'ele ne set que doie dire,
Ne comment s'amor escondire;
Ainçois se test que mot ne dit,
Ne otroie, ne escondit,
Et ce li vient de simpleté.
Lors cuide cil avoir trové
Legierement ce que il chace;
Mès téls est en la droite trace
Qui ne prent mie tout adès.
Ausi est cil de faillir près,
Por ce, s'ele ne l'escondit,
Assez tost le prise petit;
Et sachiez ce n'est mie assez,
Qar se bien amer le volez,
Se li devez-vous au premier
Fere de vostre amor dangier,
Et escondire plainement,
Qu'amors qui vient legierement
N'est si plesanz ne tant n'agrée,
Com cele qui est comparée,
Qar com plus est li maus engrès,
Plus est douce santez après.
Après la pluie le biau tanz
Plus agrée, plus est plesanz.
D'autre part amors otroié
Si tost, n'est mie si proisié

Com cele c'on a par dangier :
Qar li amanz porra cuidier
C'uns autres l'ait si tost comme il,
Et por ce la tendra por vil;
Et ce qu'ele fet tost à un,
Feroit ausi tost à chascun.
Et se vous amer nel' volez,
Sachiez bien que vous mesprenez,
Quant vous ne l'escondites mie.
Ainsi est del tesir folie,
Qar le tesir le fet baer
A vous et cuide recouvrer.
Comment escondire devez
Vous aprendrai, or entendez.
Or vendra qui que soit à vous,
Qui se fera moult angoissous
Et moult destroiz de vostre amor,
Si dira : Dame nuit et jor
Me fet vostre biautez languir,
Ne puis reposer ne dormir;
Ne puis boivre, ne puis mangier,
Ma joie me fetes changier
En plaintes, en souspirs, en plors;
A vous me plaing de mes dolors
Qui ma face font si palir,
Mates et maigres devenir,
Se je en vous merci ne truis,
Outréement vivre ne puis.
Quant je vous voi j'ai si grant joie,
Qu'il m'est avis que je Dieu voie;
Li douz regars tant me delite,
Que tout autre delit acuite :

Mon cuer n'a rien qui tant li plaise,
Ne qui si grant joie li face.
Quant je ne vous voi en pensser
M'estuet tout mon cuer atorner.
Quant je plus pens, plus me debrise
Li penssers et plus me combrise,
Destendre, plaindre et souspirer
Me fet et veillier et juner.
Ainsi, Dame, por vous languis,
De jor en jor m'est pis et pis.
Or i parra que vous ferez [1];
De la mort garir me poez;
En vous est ma vie et ma mort
Et ma dolor et mon confort:
Por ce vous pri por Dieu merci,
Merci, Dame, de vostre ami,
Merci, merci, ce est la fins
Si com mes cuers est vers vos fins [2];
Si me doinst Diex de vous joïr,
Qar d'autre chose n'ai desir.
Espoir se il bone vous a,
En chantant ainsi se plaindra.

DAME, por qui sovent souspir,
Nuit et jor me fetes doloir;
De vous vienent mi grief souspir,
Por vous me plaing sanz desdoloir:
Se jà merci devez avoir
De moi, ne me lessiez languir,
Qar vostres sui sanz decevoir.
Vostre gent cors, vostre cler vis

[1] On verra à présent ce que vous ferez; — [2] sincère.

Qui tant me plest à regarder,
Ont mon cuer en mauvès point mis,
Qar il ne s'en puet saouler;
Mes iex en devroie blasmer,
Qar par aus est mes cuers trahis :
Tout le cors l'estuet comparer.

Quant voi ces oisiaus esjoïr,
Por la douçor de la seson,
Lors chant [1] por ma dolor couvrir,
N'ai de chanter autre reson :
Genz cors, franz cuers, clere façon,
Por vous me covendra morir,
Se je par vous n'ai garison.

Dame, se je por vous me dueil,
Soufrir le vueil sanz repentir,
Quant pueent regarder mi œil
Vostre grant biauté par loisir,
De toz mes maus me fet garir,
Ne jamais plaindre ne me vueil :
Fetes de moi vostre plesir.

Vendre, doner et engagier
Me poez, Dame, plainement,
Par fiance merci vous quier
Quant vostres sui si ligement;
Por paine ne por grief torment
Ne se doit amanz esmaier;
Dahait [2] qui d'amer se repent!

Quant vous sa plainte oï aurez,
Tout ainsi li responderez :

[1] Je chante; — [2] malheur à celui qui d'aimer se repent.

Biaus Sires, certes à mon vuel
N'aurez-vous jà de par moi duel,
Et se vous por moi vous dolez,
Sachiez bien que fol cuer avez.
De vostre bien, de vostre joie
Sanz faille joieuse seroie,
De vostre mal me peseroit.
Tant com je doi amer par droit
Vous aim et toute bone gent;
Et bien sachiez certainement
Que nul jor autrement n'amai,
Ne jà, se Dieu plest, nel' ferai.
Celui aim-je que amer doi,
A cui j'ai promise ma foi,
M'amor, mon cors et mon servise
Por leauté de Sainte Yglise;
Ne jà de par moi n'ert faussée
L'amors que Diex m'a commandée.
Cil l'aura qui le doit avoir,
Jà li déables n'ait pooir
Que jà tel vilonie face
Dont cil qu'amer me doit, me hace.
Bien porroit-il haïr ma vie
S'en moi savoit tel vilonie:
Il est bien dignes de m'amor,
Ausi seroit-il de meillor;
A lui seul me conseillerai,
S'il le me loe, jel' ferai.
Ne sai qu'en moi véu avez,
Mès bien pert que vous me tenez
A la plus nice, à la plus fole,
Quant dite m'avez tel parole;

De tel biauté ne sui-je mie
Qu'ele face pensser folie ;
Et certes se je tele estoie,
Plus netement me garderoie.
Moult harroie cele biauté
Par qui je seroie viuté[1] :
Jà Diex tel biauté ne me doinst
Par qoi je soie en mauvès point.
Por biauté nel' dites-vous pas,
Mès por essaier et par gas,
Si m'en poise[2], se Diex m'aït,
Que vous me proisiez si petit,
Que de moi vousistes gaber ;
Mès je le lerrai ore aler,
Et se vous jamès en parlez,
Mon cuer si deperdu aurez,
Que trop mal gré vous en saurai,
N'en leu où vous soiez n'irai,
Ainz m'en plaindrai à mes amis.
Par toz les Sainz de Paradis
Ne le dites pas en riant,
Mès ausi com par mautalent.
De ce moult chastoier vous vueil
Que vous ne respondez orgueil,
Ne chose qui tort à outrage,
Si vous tendra cil à plus sage
Se vous ainsi vous contenez,
S'à tort n'est, jà blasme n'aurez,
Ainz en aurez pris et honor ;
Et se vous baez à s'amor,

[1] Par qui je serois avilie, méprisée ; — [2] j'en suis fâchée.

Quant fet li aurez loing dangier,
Il ert toz liez de l'otroier.
S'il vous aime tant comme il dist,
Ne lera por nul escondit
Qu'il ne remegne à sa proiere [1].
De toute gent est la maniere,
Que plus se plaint destroitement
Cil qui plus grant angoisse sent,
Que ne face cil qui se faint,
Qar com plus gele, plus estraint.
En la fin de mon livre vueil
Parler d'amors el darrain fueil.
Mainte gent parolent d'amor,
Et si ne sevent li plusor
Ce qu'ést, ne dont ce puet venir;
Mès s'aucuns amanz par loisir.
Veut à ces noviaus vers entendre,
Quanqu'est [2] d'amors i puet aprendre.
Robers de Blois i fist escrire
Ce qu'il i pot pensser ne dire:
Or oiez dont apertement
D'amors tout le commandement.
Cortoisie, voisinitez,
Ou sages deboneretez,
Biaus parlers, simple contenance,
Soutilz regars, douce acointance,
Biautez plesanz, envoiséure
Sor toutes choses a nature:
Fet que li uns à l'autre plest,
Et tantost grant aise lor fet

[1] Qu'il ne persiste pas dans ses sollicitations; — [2] tout ce qui concerne l'amour.

Quant

Quant li uns puet l'autre véoir
Aler, venir, parler, séoir
Ensamble, lors est granz solaz :
Estes les vous jà pris au laz,
Puisque li uns l'autre desire,
Et quant nel' voit, por lui souspire.
Par le desir vient au pensser,
Lors est-il pris sanz eschaper,
Qar tant li est plesanz et douz
Li penssers, et tant saverouz,
Tant li agrée, tant li plest,
Que toutes autres choses lest;
Boivre, mengier, dormir, jouer
Entrelesse por le pensser.
Li penssers li fet si grant aise,
Qu'il n'est chose qui tant li plaise;
Com plus pensse, plus le debrise
Li penssers, et plus le combrise,
Qu'en penssant souspire sovent.
Or se plaint, or baille, or s'estent :
Par ce devient descolorez,
Maz et maigres et refusez;
Et quant ont tens de regarder
L'uns l'autre, c'est sanz saouler.
De ce n'est-il nule mesure,
Ainz lor samble que poi lor dure :
Qui toute jor regarderoit
Ce qu'il aime, poi li seroit.
Sachiez se la biautez i est,
En regarder fet-il conquest;
S'ele n'i est, lui est avis
Que ce soient roses et lis.

Aus iex samble moult bele et gente
Chose qui au cuer atalente,
Qar saget sunt li œil au cuer,
Si qu'il ne pueent à nul fuer
Contredire ne refuser
Qu'il ne lor coviegne esgarder
Sovent ce que li cuers desire,
Et li cuers par les iex remire
La grant douçor qui le sorprent
Et par les iex el cuer descent.
Dis-tu douçor? oïl. Et quel?
Volentiers au tout le mains tel
Que toute chose bele et gente
A regarder moult atalente,
Et cil fet conquest assez grant
Qui fet au cuer tout son talant.
Voirs est, mès n'a point de porfit,
En mainte chose n'a delit,
Ainz torne sovent à grevance;
De ce n'est-il mie doutance
Que tel chose atalente l'ome,
Qar moult li grieve à la parsome.
Cui chaut [1]? jà ce ne penssera
Qui bien espris d'amors sera;
Mès qu'il puist fere son talant,
Il prise poi le remanant,
Aviegne que puet avenir,
Mès qu'il puist fere son plesir.
Sanz faille ce que pis li fet,
Plus fort li agrée entreset.

[1] Qui cela regarde-t-il?

C'est li regars qui li plest tant
Que il s'afole en regardant :
Li douz regars si fort li nuist
Que le ouer malmet et destruist.
Tout ainsi comme del yvre [1],
Quant il plus boit, et plus s'enyvre ;
Et plus s'enyvre, et il plus boit,
Tant que li boivres le deçoit,
Si qu'il en pert sens et santé.
Ausi vous di par verité,
Com plus regardent li amant,
Plus s'afolent en regardant :
Com plus afolent, plus regardent,
Que por afoler ne se tardent,
Quant li regars plus lor agrée.
Lors est la sajete entesée
D'amors, qui par les iex s'en vait
Au cuer, et tel plaie li fait,
Que d'angoisse le fet fremir,
Color muer et tressaillir.
Par les iex va la droite voie
Li cops au cuer qui les desvoie,
Se li tolt si sens et reson,
Qu'il ne puet penser s'à ce non [2].
Mès li cop vient par tel douçor,
Que il oublie sa dolor,
Ne tant ne quant ne s'en esmaie
De la dolor ne de la plaie.
Se li aprent à miex valoir,
Et ce vous di-je bien por voir,

[1] Il en est de même de l'ivrogne ; — [2] sinon à cela.

Cil sont qui moult font à proisier
Qui amors daingne justicier.
Cil musart qui s'en vont vantant,
De droit amor ne tant ne quant
Ne sentent, ni a fors c'un ombre
De fol pensser qui les encombre;
Et por ce qu'il le tort a pris,
Dient qu'il sont d'amor espris.
Mès chascuns sages croire doit
Qu'amors si haute chose soit,
Qu'ele onques tant ne s'avillast
Qu'en cuer vilain se herbregast.
Et cil qui si sont orguilleus
Encontre li et desdaigneus,
Et vuelent les amanz blasmer,
Cels fet-il plus vilment amer,
Et les met en plus grant destroit.
Si m'aït Diex, il fet adroit
S'il s'en venge si fetement:
Endroit de moi bien m'i assent.
Qui contre son mestre s'orgueille,
Bien est resons que il s'en dueille,
Et qui aime n'est pas à soi.
Li Conte, li Duc et li Roi,
Li plus vaillant et li meillor
N'ont nule force vers amor:
Soufrir lor estuet le dangier,
Quant amors les veut justicier.
Et s'aucuns deffendre s'en veut,
Tant plus li grieve et plus s'en deut,
Quant cuide miex estre eschapez,
Dont est-il plus fort entrapez.

Amors est de trop grant desroi,
Amors ne crient Conte ne Roi;
Amors ne crient espié trenchant,
Amors ne doute feu ardant,
Amors ne doute aigue parfonde,
Amors ne doute tout le monde;
Amors ne crient pere ne mere,
Amors ne prise suer ne frere,
Amors ne crient foible ne fort,
Amors ne crient peril de mort,
Amors ne crient lance n'escu,
Amors ne crient dart esmolu;
Amors fet les lances brisier,
Amors fet chevaus trebuchier,
Amors fet les tornoiemenz,
Amors fet esbaudir les genz;
Amors essauce cortoisie,
Amors het toute vilonie.
Amors contrueve les chançons,
Amors fet doner les biaus dons.
Amors ne set rien de perece,
Amors est mere de larguece;
Amors fet hardis mains couars,
Amors fet larges les eschars.
Amors fet pais, amors fet gerre,
Amors fait brisier mainte serre;
Amors fet fere maint assaut,
Amors monte de bas en haut,
Amors de haut en bas descent,
Amors trop grant chose entreprent.
Amors ne set garder parage,
Amors fet fere maint outrage,

Amors ne garde serement,
Amors despit chastiement :
Amors fausse religion,
Amors ne set garder reson.
Amors fausse maint mariage,
Amors fet changier maint corage,
Amors ne set estre certaine,
Amors les siens met en grant paine.
Amors est bone, amors est male,
Amors fet mainte face pale ;
Amors fet à plusors grevance,
Amors fet maint bien sanz doutance.
Je ne vous lo, ainz vous deffent
Amer. Cil qui plus i entent,
Et qui plus en cuide savoir,
Est li plus fols à l'estovoir.
Li plus sages, li miex apris
En est si sovent esbahis,
Que il ne s'en set conseillier,
Ou lessier ou encommencier :
Nus ne s'en set à qoi tenir,
C'on voit moult sovent avenir,
Et c'est coustume des amanz,
Quant il ont bon leu et bon tanz,
Et il se sont bien porpenssé
Comment diront lor volenté ;
Au besoing sont si esperdu
Que sens et parole ont perdu.
N'est chose que bone lor samble,
Fors estre deus et deus ensamble ;
Ne quierent plus de compaignie,
Tout lor solaz, toute lor vie ,

Et main et soir est de muser
Privéement, et de penser.
C'est merveille que li amant
Truevent dont il parolent tant :
S'uns jors un an entir dureit,
Jà parlemenz ne lor faudroit.
Tel deduit aiment et tel geu,
Et moult sevent bien trover leu,
Volentiers se met à l'encontre
Li uns de l'autre : quant l'encontre,
Ou sorvient desporvéument,
Il ne set quels maus le sorprent,
Que les genouz li fet trambler
Et les oreilles fet corner.
Li cuers menuement tressaut,
Et toute lor force lor faut,
Et la color lor fet muer
Et toz les iex estinceler :
Toz les membres lor fet fremir
Qu'à paines pueent soustenir.
Mès nus ne sent itel dolor,
S'il n'est moult fort espris d'amor.
Quant l'amor est si enforcié
Et plus tost sont-il corecié,
Et cil corouz acroist l'amor,
Et les met en plus grant ardor,
Et en plus grant friçon d'amer.
Et se vous lor volez blasmer
Lor estre por els chastoier,
Jà por ce nel' voudront lessier.
Chastoiez l'amant tout adès,
Et plus sera d'amer engrès :

Quant vous plus le chastierez,
Et plus d'amor l'eschauferez.
De ce ne vous desdi-je mie,
Qu'amant n'aient trop fiere vie:
Or sont irié, or sont joious,
Or envoisié, or ramposnous,
Or sont sain, or sont deshaitié,
Or ont lor corage changié.
Mès de ce granz merveilles ai,
Que j'aurai mal, si nel' saurai;
Ne puet estre mien escient [1],
Si puet, si dirai bien comment
Amors moult coiement souzentre,
S'esprent le cuer dedenz le ventre,
De penser à son douz desir,
Qu'en desirrant le fet languir
Par desir, et tant doucement
Qu'il ne set au commencement
Ce qu'est, ne dont ce puet venir
Li maus qui si le fet languir.
Mainte gent qui deshaitié sont,
Ne sevent pas quel mal il ont,
Tantost com sentent la dolor.
Tout autressi est de l'amor.
Or soit, dis-tu qu'amanz desire?
Oïl. Qoi? c'est legier à dire.
Di-le moi donc ce que lui plest.
Sovent véoir tout entreset.
Sent-il donc bien quels maus le tient,
Et dont li muet et dont li vient?

[1] Ce ne peut être de ma faute.

Non fet : ce n'est mie resons,
Qar si com li petiz Clerçons
List sa leçon et pas n'entent
Au commencier ce qu'il aprent,
Ausi ne fet noviaus amanz,
Jà soit ce qu'il soit desirranz
De regarder ce que li siet,
Il ne set pas ce que lor giet,
Comment feroit au commencier
Nus hom sages de tel mestier.
N'est merveilles, ce m'est avis,
S'on ne set ce c'on n'a apris,
Que il n'aprist, ne ne sot onques.
Ce puet bien estre, or me di donques
Puisqu'amors fet la gent doloir,
Quel douçor i puet-il avoir.
Ne pueent estre, ce me samble,
Et douçor et dolor ensamble.
Si font bien, veüs oïr comment?
La dolors que li amanz sent,
C'est souspirer et baaillier,
Petit dormir et moult veillier,
Sanz froidure sentir, trambler,
Et sanz trop chaut avoir, suer,
Mengier petit et boivre mains,
Estendre, pleindre et estre sains;
Descolorer et amaigrir,
Et mas et pales devenir;
Et tout ce vient de trop pensser,
Si ne s'en puet-l'en saouler.
Li penssers tant fort le delite,
Que tout autre delit aquite :

Harper, tymbrer, chanter, danssier,
Ne prise vaillant un denier;
Autre joie, n'autre solas
Ne li samble estre el que gas.
En pensser met toute s'entente,
C'est ce que plus li atalente,
Tant i sent solaz et douçor,
Qu'il en oublie la dolor,
Si com cil qui en miel se baingne,
Et de la douçor se mehaingne.

Se chose avient que vous amez,
Sor toutes choses le celez:
Aprendre vueil à toz amanz
Les deux cortoisies plus granz
C'on puist savoir; l'une est d'amer,
Et l'autre après est de doner.
Mès chascune tient à un point,
Gart li donerres où il doinst;
Qar s'il ne done sagement,
Gabez en est de mainte gent.
Si dient maint que par folie
Done, non pas par cortoisie.
Tout autretel est de l'amant,
S'il ne coile bien son talant,
Et s'il dist son estre à plusors,
Ne puet pas bien joïr d'amors,
C'on ne croit pas qu'il soit ameres,
Mès essaieres et vanteres,
Si ne s'i ose-l'en fier,
Tout sache biau samblant monstrer.
Ne portant ce ne grieve mie
Se li amanz tant fort se fie

En aucun qu'il l'ait esprové,
De fin cuer et léal trové,
Et s'il le croit et aime tant,
Que celèr ne li veut néant,
Se par fiance se complaint
A lui d'amor qui le destraint,
Nus nel' doit tenir à vantise :
Qar se il l'aime tant et prise,
Que son dit volentiers escout,
Il li plest et delite moult,
Q'à paine se puet saouler
De son estre sovent conter :
Qar volentiers raporte en bouche
Chascuns ce que au cuer li touche.
Vers toz autre, se doit celer
Amanz et couvrir son penser.

*Explicit le Chastiement des Dames.*

# AVERTISSEMENT

*Sur les Chroniques de Saint Magloire, et sur quelques autres Pièces historiques qui suivent.*

Plusieurs personnes m'ayant témoigné quelqu'empressement de connoître des morceaux historiques anciens; pour les satisfaire, je commencerai par une Chronique abrégée de notre Histoire de France, depuis l'an 1214 jusqu'en 1296.

Cette pièce historique est connue par nos anciens Littérateurs et Historiens, sous le nom de Chroniques de S. Magloire, parce qu'elles sont dans le petit Cartulaire de cette Abbaye qui est à l'Archevêché, au fol. 76. Ce Cartulaire est écrit vers l'an 1300. Borel les cite en plusieurs endroits de son Trésor (*).

(*) M. Barbazan avoit promis, à la suite de cet Avertissement, de mettre au jour tout ce qu'il trouveroit de pièces historiques et intéressantes. On a cru remplir, en partie, dans cette nouvelle édition, le but qu'il s'étoit proposé, en insérant à la suite de ces Chroniques plusieurs autres pièces du même genre, et composées dans le même siècle, dont deux seulement (*les Rues de Paris*, et le *Lendit rimé*) ont déjà paru dans l'histoire de la Ville et du Diocèse de Paris, par M. l'Abbé le Beuf; ces deux pièces ont été soigneusement revues sur les manuscrits originaux qui sont à la Bibliothèque Impériale. Les autres pièces, dont on a enrichi ce volume, sont : *Les Ordres de Paris*, *la Chanson des Ordres*, par Rutebeuf ou Rutebuef, *la Bible de Guiot de Provins*, celle du *Chastelain de Berze :* elles n'ont jamais été imprimées, et on ne les connoît que par quelques fragmens rapportés dans différens ouvrages. Ces dernières pièces ont aussi été copiées avec la même attention, sur les manuscrits de la Bibliothèque Impériale.

Les volumes qui suivront celui-ci, et qui completteront cette collection, contiendront un choix de ce que nos anciens Poètes ont écrit de plus intéressant.

# CHRONIQUES

## DE S. MAGLOIRE (*).

L'AN mil deux cens et dix et quatre [1]
S'ala Ferrans au Roy combatre [2] :
Où mois que l'en soie l'avene [3],
E au jour de la Magdalene,
Fû à Bouvines la bataille
Où desrompu ot mainte maille [4].

[1] 1214 ; — [2] Ferdinand, Comte de Flandres, s'étant révolté contre Philippe II, Roi de France, surnommé Auguste, dont il étoit feudataire, ce Prince marcha contre lui avec une armée formidable, le défit entièrement, et le fit prisonnier : cette bataille est connue sous le nom de Bovines. Le Roi fit une entrée solennelle à Paris, où le Comte de Flandres y parut, chargé de chaînes sur un chariot attelé de quatre chevaux *ferrans*, c'est-à-dire, de couleur gris de fer. Le peuple, en le voyant ainsi ajusté, chantoit ces deux vers :

Quatre ferranz bien ferrez,
Trainent Ferrant bien enferrez.

Cet infortuné Comte fut mis dans la tour du Louvre, que Philippe avoit fait rétablir ; on sait qu'il lui en coûta ses États pour avoir sa liberté. Le Roi pour reconnoître les faveurs du ciel en cette journée, fonda l'Abbaye de Notre-Dame des Victoires, à Senlis, pour les Chanoines Réguliers de S. Augustin. Suivant Paul Emile et quelques Historiens, cette bataille se donna le 15 juillet ; et suivant l'auteur de cette pièce le 22, jour de la Magdelaine ; — [3] au mois que l'on coupe l'aveine, soier, couper, faucher, *secare* ; — [4] où il y eut plusieurs cotes de mailles rompues ; c'étoient des armes préservatives, des corsets faits de mailles de laiton ou de fer.

(*) Je n'ai pu revoir cette Pièce que sur une copie faite par Barbazan.

Li Quens [1] Ferrans liés et pris
En fu amenez à Paris,
Et maint autre Baron de pris,
Qui puis ne virent leur païs.
L'an mil deux cens et vint et trois
Fu morz Phelippes li bons Rois [2].
L'an mil deux cens et vint et quatre,
Fist Tibaus sa monoie abatre [3],
La viez monnoie de Prouvins,
Où l'en boit souvent de bons vins [4].
L'an mil deux cens et vint et sis
Fu mors nostre bon Rois Loïs [5].
Li os [6] fu à Aveignon assis [7]
Pour aler sur nos anemis,
Qui estoient contre la foi
De sainte Eglise et de sa loi.
Quant li enfant estoient né
Ne feussent ja Crestienné [8];

[1] Quens, Cuens, Comte, *Comes*; — [2] il mourut à Mantes, le 14 juillet, ayant régné 14 ans; — [3] Thibaut, Comte de Champagne et de Brie, faisoit battre monnoie à Provins, petite ville de Brie, et c'est cette monnoie que l'on appeloit des Provinoises; — [4] il faut que le terrein ait bien dégénéré; car pour exprimer à présent du petit vin, on dit du vin de Brie. Boileau, sat. 3. *Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie;* — [5] Louis VIII ayant entrepris de poursuivre les Boulgres ou Albigeois, espèce d'hérétiques, assiéga Avignon le 12 septembre, que cette ville se rendit. Retournant à Paris, il passa par la Basse-Auvergne, et mourut à Montpensier, le 8 novembre. Les Albigeois, Boulgres ou Bulgares, suivoient les erreurs des Manichéens, et autres hérétiques, auxquelles erreurs ils ajoutoient des impiétés horribles : ils ne baptisoient point les enfans à leur naissance. Il y eut une Croisade contre eux; — [6] os, armée; — [7] assis, formée, assemblée; — [8] baptisés.

Et dura cele erreur lonc tens,
Quinze ans, ou plus, si com je pens[1].
E lors fist l'en un Croizement[2],
Dont l'en portoit la Croiz devant:
Ce fu la cause et l'achoison[3]
Por qu'en ala[4] en Avignon.
A Monpencier fu mort li Rois
En san repaire d'Aubigois[5].
L'an mil deux cens et vint et huit
Venterent li grant vent par nuit,
La veille d'unne saint Martin,
Que yvers se trait à chemin[6].
L'an mil deux cens et vint et dis[7]
Fû Dan-Martin en flambe mis[8],
Et sachiez que cel an meïme
Fû à Charonne la devinne[9],
Et les grans guerres en Champaingne,
Jamès n'iert que ne s'en plaingne[10].
En tel point fu li Quens Tibaut[11],
Qu'il ala nus comme un ribaut[12],

[1] Pens, pense; — [2] alors fit-on une Croisade; — [3] achoison, sujet, occasion, prétexte; — [4] pour lequel on alla; — [5] à son retour d'Albi, de la guerre contre les Albigeois; — [6] se traire à chemin, commencer un voyage, commencer son cours; — [7] 1230; — [8] Dammartin, petite ville dans l'Isle de France, à sept lieues de Paris, sur le chemin de Soissons: la ville du Seigneur Martin; — [9] village près de Paris, où se retiroient les diseurs de bonne-aventure, fut aussi incendié; — [10] il n'y avoit personne qui ne s'en plaignît; — [11] Thibaut, Comte de Champagne, qui avoit fait la guerre contre Louis IX (S. Louis), et que la Reine Blanche gagna pour son fils; — [12] il alla nu comme un ribaut, pour savoir ce que l'on disoit de lui. Un ribaut étoit un homme qui se louoit pour toutes sortes d'actions, disposé à tous événemens.

Un autre ribaus avecques lui
Qui ne fu conneu de nului [1]
Pour escouter que l'en disoit
De lui, et c'on en devisoit [2].
Tuit le retroient de traïson [3],
Petit et grant, mauvez et bon,
Et un et autre, et bas et haut.
Lors dist li Quens à son ribaut:
Compains [4], or voit-j'en bien de plain [5],
Que d'unne denrée de pain [6]
Saouleroie tous mes amis;
Je n'en ai nul, ce m'est avis,
Ne je n'ai en nuli fiance [7],
Fors [8] qu'en la Roïne de France.
Cele li fu loiale amie,
Bien monstra qu'ele n'en haiet mie [9];
Par li fu finée la guerre,
Et conquise toute la terre.
Maintes paroles en dist an [10]

[1] Qui n'étoit connu de personne; — [2] deviser, s'entretenir, les discours que l'on tenoit de lui; — [3] tous l'accusoient de trahison; — [4] compagnon, camarade; — [5] je vois bien à présent, évidemment, de plain, *planè*, clairement; — [6] denrée, denerée, ce qui valoit un denier; c'est de-là que nous appelons denrées, généralement tout ce qui se vend en détail, à petites sommes; ainsi Thibaut auroit pu rassasier tous ses amis pour un denier de pain: ce qui coûtoit un denier dans ce temps-là, coûteroit aujourd'hui plus de deux sols, et par conséquent vingt-quatre deniers; — [7] je n'ai confiance en personne au monde; — [8] excepté, *foras*, aujourd'hui hors; — [9] elle fit bien voir qu'elle ne le haïssoit point; — [10] on parloit beaucoup des amours du Comte Thibaut et de la Reine Blanche: M. de la Ravaliere, dans ses Lettres sur les Chansons de ce Prince, justifie cette Princesse, il combat Matthieu Paris; il faut croire que ce Chronologiste ne parloit que d'après la voix populaire, sur laquelle il ne faut pas toujours compter.

Come

Come d'Iseut et de Tristan [1].
L'an mil deux cens et trente et huit,
Si com je pens, et com je cuit [2],
Fu la grant ale des Barons,
Dont encore est li renons [3].

[1] Tristan, Chevalier de la Table-Ronde, étoit neveu de Marc, Roi de Cornouailles, qui avoit guerre contre Argius, Roi d'Irlande. Marc envoya son neveu en Irlande pour négocier la paix; il y fit des actions de valeur, contre les ennemis d'Argius; il combattit contre le Géant Blaanor qu'il tua, et en apporta les armes à Argius. La paix étant faite, il demanda pour récompense la belle Iseult, nommée ailleurs Isoue, fille d'Argius, pour être la femme du Roi Marc; elle lui fut accordée. Le jour pris pour le départ de la belle Iseult, le Roi Argius et sa femme répandirent bien des larmes, la Reine dit à Brangien, gouvernante d'Iseult, « Vezcy ung vaissel « d'argent, plain d'ung merveilleux boire, que j'ay fait à mes mains : « quant le Roy Marc sera couché avec Iseult la premiere nuit, « donez-le à boire au Roy Març, et puys à Iseult, et puis gettez le « demourant, et gardez que nul autre n'en boive, car grant mal « en pourroit venir; ce breuvage est appelé le *boire amoureux*; « car si tost, come le Roy Marc en aura beu et ma fille, après ils se « aimeront si merveilleusement, que nul ne pourroit mettre dis- « corde entre eulx deux ». Tristan et Iseult s'embarquent avec Brangien et Gouvernail, que la Reine leur avoit donnés pour leur tenir compagnie. Étant dans le vaisseau à jouer aux échecs, ils furent surpris tous deux d'une soif violente, ils demandèrent à boire : Brangien, sans faire réflexion, leur donna de ce breuvage amoureux, et aussitôt ils furent saisis d'un amour si violent l'un pour l'autre, que « Tristan fait d'Iseult ce qu'il veut, et li tolt le « nom de pucelle ». Ils s'aimèrent toute leur vie, et cet amour leur causa de grands malheurs. Tristan épousa une autre Iseult, surnommée aux blanches mains, mais il n'oublia jamais la fille d'Argius. Tous nos anciens Romanciers ont proposé ces deux amans, comme un modèle de constance et de fidélité; — [2] si comme je pense, et présume; — [3] Baudoin, Comte de Flandres, va à Constantinople. Thibaut, Roi de Navarre, alla en Syrie, où il mourut.

Li Quens de Bar ne revint pas,
Qu'il y fu pris, ce n'est pas gas [1];
Puis lors ença a esté Quens
Tibaut ses fiuz Chevaliers buens [2].
L'an mil deux cens quarente huit,
Si com je pens et com je cuit,
Fu une alée de grant bruit [3],
Et la prise de Damiete
Qui mainte fois fu puis retraite [4].
Li Rois fu pris à la Mazçourre [5],
Qu'il n'ot qui le péust rescourre [6]:
Li Quens d'Artois pas n'en revint [7],
L'on ne seut onques qu'il devint,
Ou si fu mors, ou si fu pris,
Mais toutes voies ot du pis [8].
Et sachiez que trois ans après
Alerent li Bergier emprès [9],
Dont li plus male voie tindrent [10].
N'en leur païs pas ne revindrent.

[1] Ce n'est pas raillerie, il ne faut pas rire; — [2] son fils, bon Chevalier; — [3] un voyage fameux, renommé. S. Louis s'embarqua à Aigues-Mortes, le 25 août de cette année, et arriva en Chypre le 20 septembre, où il séjourna, suivant quelques Auteurs, jusqu'au 30 mai 1249; suivant d'autres jusqu'au 13 du même mois; il arriva devant Damiete le 4 juin suivant, et prit cette ville le 6; — [4] ce vers peut s'entendre de deux manières; ou dont on a fait plusieurs fois mention depuis, ou qui depuis a été plusieurs fois reprise; — [5] S. Louis se rendit à la Massourre, au mois d'octobre 1249, où n'ayant pu recevoir aucun secours de Damiete, il fut contraint de se rendre à ses ennemis avec ses frères Charles et Alphonse, au mois de février 1250; — [6] délivrer; — [7] Robert, Comte d'Artois, son autre frère, fut tué, s'étant avancé trop témérairement dans la bataille; — [8] mais quoi qu'il en soit, il lui en arriva mal; — [9] et [10] En 1251, on vit paroître en France une troupe de brigands, sous le

L'an mil deux cens cinquante six
Fu Tibaus li Quens de Bar pris [1]
En la bataille de Hollande,
Dont toute la gent fu dolante;
Et il i fu en l'euil blesiés
Dont il en fu mout courouciés.
L'an mil deux cens soixante trois
Furent abatus li Mansois [2],
Li Escuciau [3], li Angevin,
Ausi furent li Poitevin.
L'an mil deux cens soixante quatre
S'ala Charles li Rois combatre [4]
En Puille [5] encontre Mainfroy
Qui fu plains de mauvese foy,
Et lors fu une Croiserie,
Dont on portoit la Croiz partie;

nom de Bergers ou Pastourels, sous prétexte d'aller outre-mer pour délivrer S. Louis des mains de ses ennemis : sous ce même prétexte, ils commettoient des crimes horribles : leur chef fut tué dans le Berry, la troupe fut bientôt dissipée. *Voyez* Nangis.

[1] Thibaut, Comte de Bar, fils de Thibaut, Roi de Navarre, eut un œil crevé dans la bataille contre les Frisons Occidentaux, le 28 janvier, où Guillaume, Comte de Hollande et Roi des Romains, fut tué; — [2] habitans du Mans; — [3] Escuciau. On croit que ces peuples étoient les habitans du Perche, qui, avec les autres, s'étoient révoltés, et furent obligés de rentrer en leur devoir; — [4] Charles d'Anjou, frère de S. Louis, en 1263, fut appelé par le Pape pour être Sénateur de Rome, et Roi des deux Siciles; il défit Mainfroy à la bataille de Bonivent, le 26 février 1266, le même Mainfroy y fut tué. Charles et Béatrix sa femme avoient été couronnés le jour des Rois de la même année. On sait qu'il eut de grandes guerres à soutenir contre Conradin. On fit à cette occasion une nouvelle Croisade. La Croix que l'on portoit étoit moitié blanche et rouge; — [5] Apouille.

Les Crois furent, si com me semble,
De blanc et de vermeil ensemble.
A Bonivent fu la bataille,
Là fu occis Mainfroy sanz faille[1],
Et sa gent toute desconfite[2],
Et li nostre s'en vindrent quite[3].
Et Charles fu Roys de la terre;
Mais ne la tint[4] jour sans guerre.
L'an mil deux cens soixante dix
Fu en Tunes li Rois Loïs[5];
Mort fu raporté à Paris
Et enterré à Saint Denis.
Diex lui pardoinst tous ses meffez,
Qu'il fu bon en dis et en fez,
Et en Espaingne et en sauve terre[6]
Ala ses fiuz folie querre.
L'an mil deux cens septante et huit,
S'accorderent li Baron tuit
A Pierre de la Broce[7] pendre:
Penduz fu sans raençon prendre;

[1] Là fut tué Mainfroy sans mentir; — [2] détruite, le contraire de *conficere*; — [3] les nôtres, les François revinrent sains et saufs; — [4] pour la mesure de ce vers, il faudroit ajouter jà, jamais, nullement, point; — [5] Tunes, Tunis. S. Louis partit, suivant quelques Auteurs, le premier jour de mars; suivant d'autres, le premier jour de juillet, de Marseille, ou d'Aigues-Mortes. Son armée fut attaquée d'une dyssenterie très-cruelle, que l'on appeloit menoison, menison. Il vit mourir son fils, le Comte de Nevers; il termina lui-même ses jours, par cette maladie, le 25 août; — [6] il y a ainsi dans le manuscrit, mais je crois qu'il faut lire sainte-terre, ou l'Auteur entendroit-il par sauve-terre, Salvatierra, ville d'Espagne, près le Portugal? — [7] Pierre de Brosse, originaire de Lorraine et de basse

Contre la volenté le Roy,
Fu il pendu, si com je croy,
Mien encient qu'il fu deffet,
Plus par envie, que par fet,
Six jours après la saint Jehan,
Que li jours sont gregneur de l'an [1],
C'est lendemain de la saint Pere [2],
Cele journée li fu amere.
Un an après, ce m'est avis,
Fu la grant douleur à Prouvins,
Que de penduz, que d'afolés [3],
Que d'ocis, que de decolés.
Me sire Jehan d'Acre fist
Grant pechié quant s'en entremist.
L'an mil deux cens et quatre vins
Rompirent li pont de Paris,
Pour Sainne qui crût à outrage,
Et fist en maint leu grant damage:

extraction (*), avoit suivi S. Louis, dans ses voyages, en qualité de barbier; il s'insinua dans les bonnes graces de Philippe le Hardi, et devint un personnage important : il abusa de sa fortune, et se fit par conséquent bien des ennemis, qui travaillèrent à sa perte : il fut accusé, et on trouva qu'il étoit coupable de plusieurs crimes : il fut pendu le 30 juin 1278, au gibet de Montfaucon, que ce même la Brosse avoit fait rétablir quelques années auparavant. Mezerai dit que les Ducs de Bourgogne et de Brabant, et Robert, Comte d'Artois, voulurent être présens à son supplice, et que ce fut en 1277. Suivant Nangis, il fut convaincu de calomnie contre la Reine Marie de Brabant; suivant Du Tillet, d'avoir été d'intelligence avec le Roi de Castille, contre Charles d'Anjou, Roi de Sicile.

[1] Que les jours sont les plus grands de l'année; — [2] saint Pierre; — [3] affoler, mutiler. Je n'ai rien trouvé pour éclaircir cette anecdote.

(*) Son père étoit chirurgien.

Et sachiés que quatre ans après
Revint un vent grants et engrès [1],
Qui esracherent les noïers,
Et depecierent les clochiers,
Et en demoura pou [2] d'entiers;
Le landemain de saint Climent [3],
Se cil qui cè conte ne ment.
El fu au soir d'un Vendredi
Avint, si com fu, je le di.
Et après la saison nouvelle
Vint en France une nouvelle
De la mort au bon Roy Charlon,
Qui fu grant et de grant renon [4],
Et de la mort Pape Martin
Qui s'entramoient de cuer fin.
Et à la Pasques vint li Rois [5]
Phelippes en Arragonnois
Vengier la mort de ses amis,
Et de ceus qui i furent pris;
Mais tels cuide, se il li loist [6],
Vengier sa honte qui l'acroist.
Mar fu l'allée d'Arragonnois [7];
Ains qu'il éust passé dix mois,

[1] Engrès, furieux, mauvais, cruel; — [2] peu; — [3] S. Clément, Pape et Martyr, le 23 novembre; — [4] Charles, Roi de Sicile, mourut à Fogia, en l'Apouille, le 7 janvier 1285, âgé de 66 ans. C'étoit un Prince plein de valeur. Le Pape Martin iv mourut à Perouse, le 28 mars de la même année; — [5] Philippe le Hardi entreprit le voyage de Catalogne devers Pâques de la même année, pour mettre son fils en possession du Royaume d'Arragon, et mourut à Perpignan le 6 octobre; d'autres prétendent que ce fut le 23 septembre; — [6] ancien proverbe. Mais tel s'imagine, s'il est permis venger, etc. loist, *licet*; — [7] le voyage d'Arragon fut malheureux.

Burent-il de la reconnée [1],
Si fu la chose bestournée [2],
Et ala ce devant derriere;
Car li Roys s'en revint en bierre (*),
Sa gent matée et travaillée [3],
La grangneur [4] partie blecée.
De celui Roy ne soi [5] que dire,
N'ai pas esté à son concire [6],
Ne ne sai riens de son affaire,
Nostre Sires li donst bien faire.
L'an mil deux cens quatre vint et sept,
Si com li contes le retret [7],
Tarirent et puis et fontainnes,
Et si fu poi fains et avenes [8],
Qu'il out tel secheresce esté
Que il ne plout de tout l'esté [9],
Dont terre se déust sentir;
Ensi le di-ge sans mentir.
Mais li fourages de gaain [10]
Furent aré, et saus et sain [11]
Pour la secheresce dou tans (**)

[1] Il y a reconnée dans le manuscrit, mais il faut lire retournée : boire de la retournée, c'est s'en revenir; — [2] le projet fut renversé, la chose alla tout autrement; — [3] fatiguée, atténuée; — [4] plus grande; — [5] je ne sais; — [6] concire pour la rime, conseil; — [7] ainsi que l'histoire le rapporte; — [8] il y eut peu de foin et d'avoine; — [9] il y eut une telle sécheresse, n'ayant point plu pendant l'été; — [10] fourrages d'automne que nous appelons regain, foin qui repousse après que les prés ont été fauchés; — [11] furent bien fanés, sains et saufs.

(*) La forêt de Fontainebleau s'appeloit ainsi autrefois, et dans une traduction manuscrite du Roman de la Rose, *Bierre* est expliqué par France.

(**) Il manque une rime à tans.

Qui ne fu mie en gain bons [1].
Cele année furent vin bon,
Et blé si fu à grant lagan [2],
Pour quatre solz avoit l'en tel
Qui fist bon pain en grant ostel;
Cil qui avoient les guerniers,
Vousisent bien qu'il fust plus chiers:
Et povre gent estoient lié [3]
Pour ce qu'il ert à grant marchié.
   L'an mil deux cens quatre vint et huit
Faillirent bois et vergier tuit [4],
Chenilles si furent en bruit,
Et li noier si furent cuit [5],
Et li bourgon des vignes tuit:
Et en l'Aoust fist si chaut tens,
Que les gens mouroient aus chans.
   L'an mil deux cens quatre vint et neuf
Furent en vente tonnel neuf,
Et si furent li viez ausints [6]
Que cele année fu tant de vins,
C'on nes avoit où herbergier [7],
Pour ce furent li tonnel chier.
De la bonté aus vins me tais,
Cele année furent mauvais.
   L'an mil deux cens quatre vint et dis
Fu pou de vins de petit pris;

[1] Qui ne profita point aux usuriers; — [2] il y avoit si grande profusion de bled, que pour quatre sols on en avoit suffisamment pour nourrir un ménage; — [3] les pauvres gens étoient joyeux, parce qu'il étoit, etc.; — [4] tous les bois et les vergers furent mangés de chenilles; et bruis par la gelée; — [5] les noyers furent grillés; — [6] et les vieux aussi; — [7] que l'on n'avoit pas même de tonneaux ni de lieu pour le serrer.

Mais cele année fu tant fruit,
C'onques n'en fu autant, ce cuit [1].
On avoit de tout le plus chier
Pour une obole plain panier.
Et cele année sans doutance
Vindrent li Cardonnal en France
En mesage parler au Roy,
Mès on ne sot onques pourquoi:
Et outrageus [2] despens fesoient
Par tous les leus [3] où il aloient,
Dont li Prieur et li Abbé
Se tenoient à mout grevé.
Bien orent en leur compaingnie,
Cinq cens chevaus, sans leur mesnie [4].
En leur païs sai-je sans doute,
Qu'il ne menoient pas tel route [5],
Ainsi n'ala pas Dex par terre [6]
Quant il vint ses amis requerre.
L'an mil trois cens deux moins et quatre [7]
Envoia les chastiaus abatre
En Gascoigne li Roys François [8],
En l'an neuvieme qu'il fu Rois.
Un an après fū abatu
Rion, et la gent confondu
Qui demouroient où chastel [9]:
Il i perdirent lor chatel:
Et en furent tout essillié [10].
Li Rois Englais n'en fu pas lié.

[1] Je pense, je présume; — [2] outrageux, excessif; — [3] lieux; — [4] mesnie, domestique, maisonnée; — [5] train, équipage; — [6] Dieu; — [7] 1294; — [8] Philippe IV, guerre contre les Anglois. *Voyez* Nangis; — [9] Chastel, bourg, ville, *Castellum*. Ils perdirent leur chatel, leur bien; — [10] ruinés.

En cele année, tot sans faille [1],
Fist-on en France deux fois taille [2],
De la saint Jehan dusqu'au Karesme
Prinst-on centisme et cinquantisme.
L'an mil deux cens et quatre vins
Et seize avec, que tant fu vins [3],
Fu tribulations au monde
Tant come il dura à la roonde,
De Roys, de Princes, et de Contes,
Dont je ne sai dire les contes,
Qu'en Poitou, qu'en Angou, et qu'el Maine,
En Gascoingne et en Touraine,
En Normandie et en Chartain,
De ce sui-je trèstot certain;
Que en France, que en Champaingne
Il n'y a nul qui ne s'en plaingne,
Des coustumes qu'estoient levées [4]
Seur blé, seur vin et seur denrées,
Et mesmement [5] seur tous mestiers,
Seur taverniers, seur boulangiers,
Et seur drapiers et seur freppiers,
Et si n'oublies pas les oes [6],
Ne vaches, ne toriaus, ne beus,
Ne les pourciaus, ne les aigniaus,
L'argent en prenoit de leurs piaus.
Et cele année, si com moi membre [7],
Furent les iaues grans en Decembre

[1] Certainement, sans mentir; — [2] on imposa deux fois la taille, depuis la saint Jean jusqu'au Carême; — [3] il y eut tant de vin; — [4] des impositions; — [5] principalement, *maximè;* — [6] les oeufs ou les oyes; — [7] comme je m'en souviens, me rappelle.

Si vilainnement parcréues,
Qu'el alerent parmi les rues;
As mesons grant mal eles firent,
Car pons et molins abatirent
De Paris, de Miaus [1], d'autres villes;
Veritez est comme Euvangilles:
De parler je m'en enhardi,
Car li Noel fu au Mardi.
Deux jours après Noel Octaves [2]
Abati l'iaue mesons et caves,
Ne onques mais, si com je cuit,
Tel deluge home ne vit;
Ne ne vit-on itel yver,
Ne si felon, ne si dyver [3].
Du tens passé ci me repose,
De nouvel tens, nouvelle chose;
Quant je saurai les autres fés [4],
Si les mettray ovecques ces,
Et je vif tant, que je les oie.
Or nous doinst Diex honor et joie,
Et si nous doinst tel chose oïr
Qui tous nous face resjoïr. Amen.

[1] Meaux; — [2] deux jours après l'Octave de Noël, le 3 janvier; — [3] cruel et fâcheux; — [4] telles autres nouvelles, je les ajouterai à celles-ci, si je vis tant que je les puisse voir.

## AVIS DE M. L'ABBÉ LE BEUF,

### SUR LA PIÈCE SUIVANTE.

UNE Pièce singulière, et qui paroît unique dans son espèce, sur les Rues de Paris, m'étant tombée entre les mains, j'ai cru la devoir ajouter à ce volume, parce qu'elle sert à prouver jusqu'où Paris s'étendoit depuis que le Roi Philippe-Auguste l'eut fait entourer de murs. Elle apprend quelles sont les plus anciennes Rues, les noms qu'on leur donnoit quatre-vingts ans après cette clôture : elle aidera à lire ces noms plus facilement dans les actes écrits depuis quatre ou cinq cents ans ; à connoître la situation de ces mêmes Rues, et la contiguité du voisinage des unes avec les autres : en sorte que le lecteur pourra juger combien de ces noms ont été altérés depuis dans la bouche du peuple, et saura quels sont ceux qui ont été changés entièrement.

On mettoit en vers aux XIII^e et XIV^e siècles certains sujets qu'on regarderoit aujourd'hui comme très-peu susceptibles de poésie. Aussi ne se gênoit-on guères sur la rime ; et pour faire des liaisons, ou pour remplir la quantité et la mesure, on fabriquoit des termes, et on inséroit des sermens par tels ou tels saints réels ou imaginés. Je les fais remarquer dans les notes, où je donne aussi l'explication des mots de l'ancien langage vulgaire difficiles à entendre.

# LES RUES DE PARIS,

## MISES EN VERS ANCIENS.

**Extrait** d'un volume in-folio, manuscrit du XIV$^{e}$ siècle, contenant les Poésies de divers auteurs du même temps, entre autres de Guillot de Paris, qui a vécu sur la fin du XIII$^{e}$ siècle.

Ce manuscrit, que j'ai découvert à Dijon en 1751, est à présent dans la Bibliothèque de M. l'Abbé de Fleury, chanoine de Notre-Dame de Paris (*).

Il faut observer que cette pièce de vers, sur les Rues de Paris, ne nomme que celles qui sont renfermées dans la clôture faite par Philippe-Auguste, en 1211. Encore ne les marque-t-elle pas toutes. On met ici en caractères italiques, les noms qui ne sont plus d'usage, soit que les Rues soient devenues couvertes de maisons, et n'existent plus, ou que le nom ait été changé par la fantaisie du peuple; et je renvoie, au bas de la page, le nom qu'elles ont aujourd'hui. Je laisse en caractères romains ce qui reste de ceux qui ne sont que défigurés : et je souhaite que ce petit ouvrage puisse engager les personnes préposées à la renovation des écriteaux des noms des Rues, à les faire mieux ortographier : le Traité de Sauval, sur les Rues de Paris, à la tête de son premier tome, m'a beaucoup servi : mais je cite aussi plusieurs monumens

(*) Il fait maintenant partie de la précieuse collection des manuscrits de la Bibliothèque Impériale.

qu'il n'a pas vus. Une des preuves que l'auteur de ces vers a vécu environ les années 1290 et 1300, est la mention qu'il fait en nommant les Rues du quartier de la Ville numéro 70, de Dom Sequence, qui étoit Chefcier de Saint Merri en 1283, comme d'un homme vivant, ou récemment mort.

Le lecteur observera que *au* est écrit par *o*; *aux* par *as*; *qu'on* par *con*; *un* par la lettre *i* seule; le nom de Dieu par *Diex*.

---

## CI COMMENCE LE DIT DES RUES DE PARIS.

Maint dit a fait de Roys, de Conte
Guillot de Paris en son conte;
Les rues de Paris briément
A mis en rime, oiez comment.

*L'auteur commence par le quartier qu'on appeloit d'Outre-Petit-Pont, et aujourd'hui l'Université.*

La rue de la Huchette [1] à Paris
Premiere, dont pas n'a mespris.
Asez tost trouva Sacalie [2]
Et la petite Bouclerie [3],
Et la grand Bouclerie [4] après,

[1] Sauval, tome 1, page 142, paroît avoir cru que ce nom n'est pas si ancien; — [2] on a changé ce nom en celui de Zacharie: on disoit encore Sacalie ou Sac-à-Lit au xv^e siècle; — [3] et [4] Sauval écrit qu'on a dit la rue de la vieille Bouqueterie, tome 1, page 118, et que la rue de la petite Bouclerie étoit dans le quartier de la Ville, comme on l'y verra ci-après.

Et Herondale[5] tout en près.
En la rue Pavée[6] alé
Où a maint visage halé :
*La rue à l'Abé Saint-Denis*[7]
Siet asés près de Saint Denis,
De la grant rue Saint Germain[8]
Des prez, si fait *rue Cauvain*[9],
Et puis la rue Saint Andri[10]
Dehors mon chemin s'estendi
Jusques en la rue Poupée[11],
Adonc ai ma voie adrécée
En la *rue de la Barre*[12] vins,
Et en la rue à Poitevins[13],
En la rue de la Serpent[14],
De ce de riens ne me repent ;
En la *rue de la Platriere*[15],

[5] La rue de l'Hirondelle, ainsi dite d'une enseigne. *Voyez* Sauval, tome 1, page 141 ; selon lui, en 1221, on disoit de l'Arrondale. Dans le Cartulaire de Sorbonne, à l'an 1264, elle est appelée *Vicus* de Hyrondalle ; — [6] il y logeoit apparemment des vignerons et des voituriers : on disoit aussi la rue Pavée d'Andouilles ; — [7] c'est aujourd'hui la rue des grands Augustins. Le nom de S. Denis y est encore conservé dans l'écriteau d'un hôtel ; — [8] il faut que ce soit le bout supérieur de la rue S. André, ou le bout occidental de la rue des Cordeliers ; — [9] je ne vois guères que la rue de l'Éperon, dont la situation convienne à cette rue, parce qu'elle se trouve entre la rue S. Germain et la rue S. André ; — [10] cette rue n'avoit alors que la moitié de l'étendue qu'elle a aujourd'hui ; — [11], [12], [13] la rue de la Barre étoit l'une des deux qui forment aujourd'ui la rue des Poitevins, tournée en manière d'équerre ; — [14] on dit maintenant la rue Serpente, et dans un acte du Cartulaire de Sorbonne de l'an 1263, il est parlé d'une maison située *in vico tortuoso ab oppositis Palatii Termarum ;* — [15] c'est la rue du Battoir, aussi appelée de la vieille Plastriere. Sauval, tome 1, page 172.

Là maint une Dame loudiere (*a*)
Qui maint chapel a fait de feuille.
Par la rue de Hautefeuille [16]
Ving en la rue de *Champ-Petit* [17],
Et au desus est un pètit (*b*)
La rue du Puon [18] vraiement :
Je descendi tout belement
Droit à la rue des Cordeles [19] :
Dames i a (*c*); le descort d'elles
Ne voudroie avoir nullement.
Je m'en alai tout simplement
D'iluecques (*d*) *au Palais des Termes* [20]
Où il a celiers et citernes,
En celle rue a mainte court.
La *rue aux hoirs de Harecourt* [21].

[16] et [17] Il y a bien des changemens faits au haut de cette rue, vers l'an 1260, par l'établissement du Collége des Prémontrez : deux rues au moins supprimées. *Voyez* Piganiol, tome 6, page 97, 99. Comme elles alloient du côté de la rue du Paon et du Jardinet, Sauval, page 172, croit que la rue de Champ petit, ainsi appelée, au lieu de petit Champ, pour la rime, étoit la rue Mignon ; ce peut avoir été également la rue du Jardinet ; — [18] on a dit quelquefois anciennement *Puon*, pour Paon ; — [19] c'est-à-dire, des Cordeliers ; — [20] c'est le Palais où les Romains avoient des bains avant l'arrivée des Francs. L'entrée est aujourd'hui par la rue de la Harpe, à l'entrée de la Croix-de-Fer. Quelques Sorbonistes, du XIII[e] siècle, l'appelèrent *Palatium de Terminis*, sans penser aux Thermes Romains; — [21] c'est la partie supérieure de la rue de la Harpe, ainsi dite du Collége fondé par Raoul de Harcourt, dont les héritiers lui donnèrent le nom.

(*a*) Demeure une faiseuse de couvertures. – (*b*) Un peu au-dessus. — (*c*) Il y demeure des Dames. — (*d*) De-là.

La

La rue Pierre Sarrazin [22]
Où l'en essaie maint roncin
Chascun an, comment c'on le hape (e).
Contre val (f) rue de le Harpe [23]
Ving en la rue Saint Sevring [24],
Et tant fis c'aû carefour ving :
La Grant rue [25] trouvai briément ;
De là entrai premierement
Trouvai la *rue as Ecrivains* [26] ;
De cheminer ne fu pas vains (g)
En *la petite ruelete*
*S. Sevrin* [27] ; mainte meschinete (h)
S'i louent souvent et menu,
Et font batre le trou velu
Des fesseriaus, que que nus die.
En la rue *Erem*bourc de Brie [28]
Alai, et en la rue o Fain [29] ;
De cheminer ne fu pas vain.
Une femme vit batre lin.

[22] Cette rue portant le nom d'un citoyen Romain (*), mort depuis environ 50 ans, étoit habitée par des loueurs de chevaux ; — [23] on l'appelle quelquefois de la Herpe, ou *vicus Reginaldi* le Harpeur, *Reginaldi Citharistæ* en 1270, 1271. *Chart. Sorbon.* ; — [24] c'étoit alors l'usage de mettre la lettre *g* à la fin de beaucoup de mots ; — [25] c'est la rue S. Jacques, laquelle ne portoit pas encore ce nom ; — [26] dite aujourd'hui de la Parcheminerie. Sauval, p. 155. *Chartul. Sorb.* ; — [27] c'est aujourd'hui la rue des Prêtres ; — [28] on l'écrit à présent (mais très-mal) Boutebrie ; — [29] la rue du Foin.

(e) De quelque façon qu'on le prenne. — (f) En descendant. — (g) Je ne marchai point en vain. — (h) Plusieurs jeunes filles.

(*) *Cod. Mss. de S. Vict.*, n° 990.

Par la rue Saint Mathelin[30].
En l'encloistre m'en retourné
Saint Benéoit le bestourné (*i*);
En *la rue as hoirs de Sabonnes*[31]
A deux portes belles et bonnes.
La rue *à l'Abbé* de Cligny[32]
Et la *rue au Seigneur d'Igny*[33]
Sont près de la *rue o Corbel*[34];
Desus siet la *rue o Ponel*[35]
Y la rue à Cordiers[36] aprez
Qui des Jacopins[37] siet bien prez:
Encontre (*k*) est rue Saint Estienne[38];
Que Diex en sa grace nous tiengne

[30] C'est-à-dire, rue S. Mathurin, à cause de la Chapelle ou Église de son nom, qui a été communiqué aux Religieux qui y avoient un Couvent; — [31] c'est-à-dire, la rue aux héritiers de Robert de Sorbon. Sauval, tome 1, pages 158 et 162, parle de ces deux portes que S. Louis avoit permis de placer, ce quartier ayant été long-temps un coupe-gorge; — [32] c'est la rue de derrière le Collége de Cluny, dite de Cluny, et qui peut-être faisoit alors l'équerre; — [33] et [34] étoient des rues qui ont été détruites par l'agrandissement de quelques Colléges de ces quartiers-là, ou même des Jacobins. L'une des deux au reste pourroit être l'ancien nom du passage de Saint Benoît : elle se rendoit dans la rue S. Jacques, avant qu'on eût élargi l'Église de Saint Benoît. Le Seigneur d'Igny, proche Palaiseau, avoit apparemment sa maison dans l'une de ces rues. La rue au Corbel ou Corbeau tiroit son nom d'une enseigne à ce qu'il paroît; — [35] du vivant de Robert de Sorbon, la rue qu'on appelle des Poirées, se nommoit *Vicus Poretarum. Ex Chartul. Sorb.* fol. 51. Il peut se faire que le copiste du Poëte ait écrit Ponel au lieu de Porrel. S'il faut lire Ponel, cette rue est de celles que les Colléges ont fait disparoître; — [36] elle subsiste; — [37] preuve qu'on a changé quelquefois le *b* en *p*; — [38] il ne la distingue pas par le surnom des Grez, parce que Saint Étienne du Mont n'existoit pas encore.

(*i*) Le mal-tourné, le renversé. — (*k*) Vis-à-vis.

Que de s'amour aions mantel (*l*).
Lors descendi en Fresmantel [39]
En la *rue de l'Oseroie* [40];
Ne sai comment je desvouroie (*m*)
Ce conques nul jour (*n*) ne voué
Ne à Pasques ne à Noué (*o*).
En la *rue de l'Ospital* [41]
Ving; une femme i despital
Une autre femme folement
De sa parole moult vilment (*p*).
La rue de la Chaveterie [42]
Trouvai; n'alai pas chiés Marie
En *rue Saint Syphorien* [43]
Où maingnent li logipcien (*q*)
Enprès est la *rue du Moine* [44]
Et la *rue au Duc de Bourgoingne* [45]

[39] Un titre de Sorbonne de 1250, l'appelle *Vicus Frigidi mantelli in censiva S. Genov.*; — [40] ce nom peut convenir à la rue du Cimetière de Saint Benoît; — [41] nommée à présent Saint Jean de Latran, ce lieu ayant été un vrai Hôpital; — [42] je pense que le copiste a voulu mettre rue de la Chareterie, c'est-à-dire, rue où il y avoit plusieurs charrettes et charetiers; ce qui a été changé en rue Charetière; — [43] et [44] la Chapelle de Saint Symphorien des Vignes, avec ses dépendances, aboutissoit sur deux chemins qui ont pris le nom de rue des Cholets, et rue des Chiens. Ainsi l'une des deux étoit la rue S. Syphorien, et l'autre étoit la rue du Moine; — [45] c'est aujourd'hui la rue de Reims, nom qui lui est venu du Collége. Les Ducs de Bourgogne, de la seconde race, y avoient eu un Hôtel. Sauval, qui nous l'apprend, tome 1, page 160, a ignoré qu'à la fin du XIIIe siècle, elle avoit encore le nom de ces Ducs.

(*l*) Son amour soyons protégés. — (*m*) Je désavouerai. — (*n*) Que onques, jamais. — (*o*) Noël. — (*p*) Il y vit une querelle de femmes. — (*q*) Demeurent les Égyptiens, ou diseurs de bonne aventure.

Et la rue des Amandiers prez [46]
Siet en une autre rue enprez
Qui a non rue de Savoie [47].
Guillot de Paris tint sa voie
Droit en la rue Saint Ylaire [48]
Où une Dame debonnaire
(*r*) Maint, c'on apele Gietedas :
Encontre est la rue Judas [49],
Puis la rue du *Petit*-Four [50],
C'on apelle le Petit-Four :
Saint Ylaire [51], et puis *clos Burniau* [52]

[46] Elle a aussi été dite des Almandiers ; — [47] peut-être que le copiste a mal écrit le nom de cette rue. On ne trouve aucune marque que les Comtes ou Ducs de Savoie y aient eu un Hôtel : il est sûr, par le Cartulaire de Sainte Geneviève, page 83, qu'en l'an 1185, on disoit *les sept voyes*. Il y est parlé de deux arpens de vignes, situés *apud septem vias*, et de quatre autres situés *apud S. Symphorianum ;* — [48] et [49] ces deux rues subsistent, mais l'écriteau de la première est rue du mont Saint Hilaire ; — [50] on dit aujourd'hui simplement la rue du Four ; — [51] le versificateur renferme quelquefois les Églises, dans sa poésie, pour faire son vers ; — [52] en latin on disoit *Clausum Brunelli,* et en langage vulgaire plus poli, c'étoit le *Clos Bruneau*. Ce Clos comprenoit environ tout le quarré enfermé dans les rues de Saint Jean de Beauvais, des Noyers, des Carmes et du mont Saint Hilaire, par où l'on voit que les anciennes Écoles du Droit, et le Collége de Beauvais sont dessus. Son nom lui venoit de son territoire pierreux, ou perré comme celui de ces chemins perrez, qu'on appelle *les chaussées Bruneaux*, et que, depuis quelques siècles, on s'est avisé d'écrire *Brunehauld*, quoique la Reine de ce nom n'y ait eu aucune part. Sauval, tome 1, page 171, dit qu'en 1423, on la connoissoit sous le nom de rue Josselin. Les vignes qu'il y a eu ont donné occasion à y brûler bien du sarment et des échalas ; c'est à quoi le Poète fait allusion. Le Cartulaire de Sainte Geneviève fait mention, fol. 59, à l'an 1202, *de vineis de Brunello*.

(*r*) Demeure, qu'on appelle.

Ou l'on a rosti maint bruliau (*s*):
Et puis la rue du Noier[53],
Où pluseurs Dames por louier
Font souvent batre leur cartiers.
Enprez est la rue à Plastr*iers*[54],
Et parmi (*t*) la rue as Englais[55]
Ving à grant feste et à grant glais (*v*).
La rue à Lavendieres[56] tost
Trouvai; prez d'iluec (*x*) assez tost
La rue qui est belle et grant
Sainte Geneviéve la grant[57],
Et la petite ruelete[58]
Dequoi l'un des bous chiet sus l'etre (*y*),
Et l'autre bout si se raporte
Droit à la *rue de la Porte*
*De Saint Marcel*[59]*; par Saint Copin*[60]
Encontre est la rue Clopin[61],
Et puis la rue Traversainne[62]

[53] Elle s'appelle à présent la rue des Noyers; — [54] et [55] on dit maintenant la rue du Plâtre, et rue des Anglois; — [56] la proximité de la rivière avoit fixé ces femmes dans cette rue; — [57] la rue de la Montagne Sainte Genevieve; — [58] et [59] c'étoit une ruelle qui tomboit d'un bout sur la place devant Sainte Geneviève, et de l'autre bout dans la rue dite à présent la rue Bordet, que le Cartulaire de Sainte Geneviève, à l'an 1259, appelle *Strata publica de Bordellis;* — [60] si c'est le nom d'un quartier, carrefour ou place que le Poète a voulu indiquer, il faut avouer qu'aujourd'hui ce lieu est inconnu: mais peut-être est-ce seulement une espèce de serment qu'il a placé là pour rimer avec Clopin. Auroit-il en vue S. Gobain, lieu de Picardie? — [61] rue qui subsiste aussi bien que celle du nombre 64; — [62] on dit aujourd'hui *Traversine*.

(*s*) Fagot, broussaille, bourée. — (*t*) Au milieu de. — (*v*) Bruit. — (*x*) Près de là. — (*y*) *Atrium*, l'aitre ou place de Sainte Geneviève.

Qui siet en haut bien loin de Sainne (*z*).
Enprez est la *rue des Murs* [63] :
De cheminer ne fut pas mus (*aa*),
Jusqu'à la rue Saint Vitor [64]
Ne trouvai ne porc ne butor (*bb*),
Mes femme qui autre conseille (*cc*) :
Puis truis (*dd*) la rue de Verseille [65]
Et puis la rue du Bon Puis [66] ;
La maint la femme à i chapuis (*ee*)
Qui de maint home a fait ses glais (*ff*).
La *rue Alexandre l'Englais* [67]
Et la *rue Paveegoire* [68] :
La bui-ge (*gg*) du bon vin de beire.
Et la rue Saint Nicolas
Du Chardonnai [69] ne fu pas las :

[63] et [64] C'est la rue dite d'Arras, à cause du Collége de ce nom. Les anciens murs passent entre cette rue et celle des Fossés de Saint Victor; — [65] et [66] on prononce aujourd'hui *Versailles*. Bon Puits se dit toujours; — [67] c'est maintenant la rue du Paon. *Voy*. Sauval, tome 1, page 155. Le même écrivain assure, page 151, que cet Alexandre Langlois avoit aussi donné son nom à une petite rue du quartier de la Monnoie, paroisse Saint Germain-l'Auxerrois; — [68] comme le Poète va son chemin tout de suite, ce doit être la rue du Meurier. Sauval, tome 1, page 151, la fait appeler rue Pavée, dans des temps postérieurs à notre Poète, et même quelquefois Pavée - d'Andouilles : le mot *goire* est peut-être le synonyme d'Andouilles; car il n'y a aucune apparence qu'il faille lire *Paré-goire*, qui est le nom d'un Martyr, mort le 30 juin; — [69] cette rue a conservé son nom, mais l'on écrit aujourd'hui Chardonnet.

(*z*) Loin de la rivière de Seine. — (*aa*) Fatigué, las. — (*bb*) Oiseau choisi pour la rime. — (*cc*) Qui conseille les autres. — (*dd*) Trouvai. — (*ee*) *Manet*, demeure la femme d'un charpentier. — (*ff*) Ses plaintes. — (*gg*) Je bus.

En la rue de Bievre [70] vins
Ilueques i petit (*hh*) m'assis.
D'iluec (*ii*) en la rue Perdue [71]
Ma voie ne fu pas perdue :
Je m'en reving droit en la Place-
Maubert [72], et bien trouvai la trace
D'iluec en la rue à Trois-Porte [73],
Dont l'une le chemin raporte
Droit à la rue de Gallande [74]
Où il n'a ne forest ne lande,
Et l'autre en la *rue d'Aras* [75]
Où se nourrissent maint grant ras.
Enprès est *rue de l'Ecole* [76],
Là demeure Dame Nicole ;
En celle rue, ce me samble,
Vent-on et fain et fuerre (*kk*) ensamble.
Puis la rue Saint Julien [77]
Qui nous gart de mauvais lien.
M'en reving en la Bucherie [78],

[70] et [71] Deux rues qui conservent leur nom ; — [72] un titre de l'an 1270, au Cartulaire de Sorbonne, l'appellé *Platea Mauberti ;* — [73] le Poète laisse à entendre que cette rue avoit trois portes qui fermoient. Celle qui donnoit dans la rue Gallande, devoit être au bout de la petite rue Hiacynthe, qui n'avoit pas encore de nom particulier; — [74] on avoit dit primitivement rue Garlande ; le peuple a adouci ce mot ; — [75] elle est appelée maintenant la rue des Rats. Cet endroit, du poète Guillot, sert à réformer Sauval qui écrit, tome 1, page 160, que cette rue n'existe que depuis le règne de Charles VI ; — [76] c'est la rue de Foüare, où les écoles de l'Université ont d'abord été. Le foin et la paille étoient pour faire asseoir les écoliers ; — [77] surnommé le Pauvre ; — [78] il veut dire : *En la rue de la Bucherie ;* et dans la suite de cette versification, il supprimera de même le mot de *rue*, où l'on vend diverses marchandises, quand il nuira à la confection de son vers.

(*hh*) Là un peu. — (*ii*) De-là. — (*kk*) On vend foin et paille.

Et puis en *la Poissonnerie*[79].
C'est verité que vous despont (*ll*),
Les rues d'Outre-Petit-Pont
Avons nommées toutes par nom
Guillot qui de Paris ot (*mm*) nom:
Quatre-vingt (*) par conte en y a.
Certes plus ne mains (*nn*) n'en y a.
En la Cité isnelement (*oo*)
M'en ving après privéement.

[79] Ce doit être la rue de Petit-Pont d'aujourd'hui, avec le cul-de-sac Gloriette.

(*ll*) Je vous expose. — (*mm*) Eut nom. — (*nn*) Moins. — (*oo*) Promptement.

(*) Quoique le Poète compte 80 Rues, il n'y en a que 79.

## LES RUES DE LA CITÉ.

La *rue du Sablon*[1] par m'ame (*a*);
Puis rue Neuve Nostre Dame[2].
Enprès est la *rue à Coulons*[3]
D'iluec ne fu pas mon cuer lons (*b*),
La ruele trouvai briément
De S. Christofle[4] et ensement (*c*)
La rue du Parvis[5] bien près,

[1] Elle étoit entre l'Hôtel-Dieu et la rue Neuve Notre-Dame. Au XIII^e^ siècle c'étoit *Vicus de Sabulo*; — [2] elle n'a été percée que vers la fin du XII^e^ siècle; — [3] seroit-ce la ruelle qui étoit devant Sainte Geneviève des Ardens? on l'appelle encore à présent le cul-de-sac de Jérusalem. Coulons signifioit autrefois *Pigeons*; — [4] on l'appeloit, en ces derniers temps, la rue de Venise; — [5] ce lieu étoit tellement censé une rue qu'on y vendoit encore les oignons en 1491. *Ex Reg. Parl.* On y vend encore les jambons le Mardi Saint. C'étoit autrefois le Jeudi Saint. *Reg. Parl.* 1593.

(*a*) Mon ame. — (*b*) Tardif. — (*c*) Pareillement.

Et la rue du Cloistre [6] après,
Et la grant rue S. Christofle [7] :
Je vi par le trelis d'un coffre
En la rue Saint Pere à beus [8]
Oisiaus qui avoient piez beus (*d*)
Qui furent pris sus la marine (*e*).
De la rue Sainte Marine [9]
En la rue [10] Cocatris vins,
Où l'en boit souvent de bons vins,
Dont maint homs souvent se varie (*f*),
La *rue de la Confrairie*
*Nostre-Dame* [11] ; et *en Charoui* [12]
Bonne taverne achiez (*g*) ovri.
La *rue de la Pomme* [13] assez tost
Trouvai, et puis aprez tantost
Ce fu la *rue as Oubloiers* [14] ;
La maint Guillebert a braiés.

[6] Le Poète parle comme s'il n'y avoit eu, de son temps, qu'une seule rue au Cloître Notre-Dame. On voit bien qu'il entend parler de celle de l'entrée de ce Cloître, proche le parvis; — [7] elle a été appelée simplement rue Saint Christophe, depuis que la ruelle de devant le portail de cette Église, avoit eu un nom particulier; — [8] on ne peut pas juger quelle étoit cette curiosité que l'on voyoit à travers le grillage d'un coffre; — [9] c'est aujourd'hui un cul-de-sac en forme d'équerre; — [10] les sieurs Cocatrix ont été célèbres autrefois; — [11] c'est apparemment la grande Confrérie des Seigneurs; et selon Sauval, c'est l'ancien nom de la rue des deux Hermites; — [12] on ignore quelle étoit cette rue; — [13] apparemment la rue de Perpignan, de laquelle Sauval n'a fait aucune mention, ou bien celle des trois Canettes; — [14] dès l'an 1480, on disoit rue des Oblayers (espèce de pâtissiers), ou rue de la Licorne, qui étoit une enseigne.

(*d*) Raccourcis. — (*e*) Sur le bord de la mer. — (*f*) S'enivre. — (*g*) Assez ouvri, de même que *Chengle*, ci-après au lieu de *Sangle*.

Marcé palu [15], la Juerie [16]
Et puis la *petite Orberie* [17]
Qui en la Juerie siet.
Et me samble que l'autre chief
Descent droit en la rue à Feves [18]
Par deça la maison o fevre.
La Kalendre [19] et *la Ganterie* [20]
Trouvai, et *la grant Orberie* [21].
Aprez, la grant Bariszerie [22];
Et puis après la Draperie [23]
Trouvai et la Chaveterie [24],
Et la ruele Sainte Crois [25]
Où l'en chengle (*h*) souvent des cois.

[15] On prononce aujourd'hui Marché-Palu. Ce lieu, dont on a beaucoup élevé le terrein, étoit si aquatique, qu'il a fallu deux termes synonymes pour l'exprimer. Car Marchez ou Marchais signifioient autrefois lieux marécageux; — [16] rue de la Juiverie; — [17] Orberie a été dit pour Lormerie; les lettres *m* et *b* se communant souvent, et l'article se perdant quelquefois. La description que Guillot fait des deux bouts de cette rue de la petite Lorberie, montre que c'étoit celle qu'on a depuis appelée la rue du Fourbasset, laquelle est condamnée depuis peu de temps; — [18] dans une liste des rues du xv^e^ siècle, on la nomme la rue aux Feuvres, *ad Fabros;* — [19] c'étoit la partie seulement du côté du Palais, qui étoit dite rue de la Calendre : ce qui touchoit à Saint Germain le Vieux étoit la Grant-Orberie; — [20] ce doit avoir été le commencement de la rue qui a été dite long-temps de la Saveterie, et qu'on appelle à présent de Saint Éloy; — [21] *voyez* le numéro 19; — [22] on a abrégé ce nom; et l'on dit la rue de la Barillerie; — [23] au xv^e^ siècle, on disoit la vieille Draperie; — [24] la Chaveterie a dû être la moitié ou environ de la rue dite aujourd'hui de Saint Éloy, et ci-devant dite de la Saveterie : terme par lequel il ne faut pas entendre simplement la même chose qu'aujourd'hui, si on s'en rapporte au Dictionnaire Étymologique; — [25] rue connue sous le même nom.

(*h*) Où l'on sangle des coups, apparemment qu'il y avoit des flagellans.

La rue Gervese Lorens [26]
Où maintes Dames ygnorens
Y maingnent (*i*) qui de leur quiterne (*k*)
Enprès rue de la Lanterne [27].
En la rue du Marmouset [28]
Trouvai un (*l*) homme qui mu fet
Une muse corne bellourde.
Par la rue de la Coulombe [29]
Alai droit o port S. Landri [30]:
Là demeure Guiart Andri.
Femmes qui vont (*m*) tout le chevés
Maingnent (*n*) en rue de Chevés [31].
Saint Landri est de l'autre part,
La *rue de l'Ymage* [32] départ (*o*)
La ruele [33] par Saint Vincent (*)
En bout de la rue descent
De Glateingni [34], où bonne gent

[26] Rue connue sous le nom de Gervais-Laurent; — [27] cette rue n'a pas changé de nom; — [28] on a changé le singulier en pluriel. La liste du xv^e^ siècle, écrit *des Marmouzetes;* — [29] il est étonnant que cette rue, qui subsiste avec le même nom, ne se trouve pas dans la liste du xv^e^ siècle; — [30] c'est ce qui depuis a été appelé *rue d'Enfer*, parce que c'est le quartier *inférieur* de la Cité; — [31] on dit encore la rue du Chevet Saint Landri, parce qu'elle conduit au chevet du Sanctuaire de l'Église; — [32] et [33] on voit que le Poète a en vue une rue qui étoit dans le quartier des Ursins, aussi bien que la ruelle. Cette rue de l'Image ne se trouve ni dans Sauval ni dans le catalogue des rues du xv^e^ siècle; — [34] on disoit au xv^e^ siècle *de Glatigny*, comme à présent.

(*i*) Y demeurent. — (*k*) Guitarre. — (*l*) C'est-à-dire, *un homme qui m'eut fait une espèce de Cornemuse.* — (*m*) Environnent. — (*n*) Habitent. — (*o*) Sépare.

(*) Espèce de serment, placé là pour rimer.

Maingnent (*manènt*), *et* Dames o corps gent (*p*)
Qui aus hommes, si com moi samblent,
Volentiers charnelment assamblent.
La *rue Saint Denis de la Chartre* [35],
Où pluseurs Dames en grant chartre
Ont maint *** en leur *** tenu,
Comment qu'ils soient contenu.
En ving en la Peleterie [36]
Mainte penne i vit esterie (*q*).
En la faute (*r*) du pont m'asis.
Certes il n'a que trente six
Rues contables (*s*) en Cité
Foi que doi Benedicite (*t*).

[35] Ce doit être la rue dite à présent du Haut-Moulin ; — [36] elle a aussi été dite rue de la vieille Pelleterie. Elle aboutit au Pont-au-Change, qui est celui dont Guillot parle. Dans ces trente-six rues que Guillot compte en la Cité, il ne renferme rien de ce qui étoit dans l'enceinte du Palais; et l'on est obligé d'y compter le Port Saint Landri pour une rue.

(*p*) Gracieux. — (*q*) J'y vis beaucoup d'étoffes historiées : penne, *pannus*. — (*r*) Au bout. — (*s*) Comptables, qu'on puisse compter. — (*t*) Espèce de serment.

## LES RUES DU QUARTIER D'OUTRE LE GRAND PONT, DIT AUJOURD'HUI LA VILLE.

Par deça Grand-Pont erraument (*a*)
M'en ving, sçachiez bien vraiement
N'avoie alenas (*b*) ne poinson.
Premiere, la rue o poisson [1],
La rue de la Saunerie [2]

[1] C'est la rue Pierre à Poisson. Elle fait le circuit occidental du Grand Châtelet. C'étoit l'ancienne Poissonnerie ; — [2] bien écrit *Saunerie :* on y distribuoit le sel. Le Catalogue du xve siècle écrit *Saulnerie*, qui démontre encore mieux l'origine.

(*a*) Promptement. — (*b*) Alène.

Trouvai, et la Mesgeiscerie [3],
L'Escole [4] et rue Saint Germain [5]
A Couroiers [6] bien vint a main
Tantost la rue à Lavendiere [7]
Où il a maintes lavendieres.
La *rue à Moignes de Jenvau* [8]
Porte a à mont et porte à vau;
Emprez rue Jehan Lointier [9],
Là ne fu je pas trop lointier (*c*)
De la rue Bertin Porée [10].
Sans faire nule eschaufourrée
Ving en *la rue Jehan l'eveiller* [11];
Là demeure Perriaus Goullier.
La *rue Guillaume Porée* [12] près
Siet, et Maleparole [13] emprès,
Où demeure Jehan Asselin.
Parmi (*d*) le Berrin Gasselin [14];

[3] C'est à présent un quai, dit le quai de la Megisserie; — [4] c'est aussi un quai; — [5] et [6] on ajoute le mot *l'Auxerrois* dépuis bien du temps, et peut-être est-ce ce mot qui a été défiguré ici par celui de Acouroiers par le copiste; — [7] cette profession demande le voisinage de la rivière. Le nom subsiste et non la chose; — [8] dite aujourd'hui la rue des Orfèvres. L'Abbaye de Joyenval, Diocèse de Chartres, ordre de Prémontré, avoit alors son hôtel au lieu où est le grenier à sel, et apparemment qu'elle étoit fermée par deux portes, la première en haut, la seconde en bas, ce que signifie *mont* et *vau*; — [9] on l'écrit aujourd'hui Jean Lantier; — [10] elle subsiste avec le même nom; — [11] Sauval, tome 1, page 70, l'écrit Jean de Goulier, et page 166, Jean de Goulieu : il ajoute que c'est aujourd'hui la rue des trois Visages. Elle est fermée de deux grilles de fer depuis quelque temps; — [12] c'est la rue des deux Boules, selon Sauval, p. 118; — [13] on dit à présent la rue des Mauvaises Paroles; — [14] cette rue comprenoit alors celle qu'on appelle du Chevalier du Guet : ainsi elle étoit une fois plus longue.

(*c*) Éloigné. — (*d*) Au milieu de.

Et parmi (*e*) la Hedengerie [15],
M'en ving en la Tableterie [16]
En la *rue à Petis-Soulers* [17]
*De basenne* tout fu souilliés
D'esrer (*f*) ce ne (fu) mie fortune.
Par la *rue Sainte Oportune* [18]
Alai en *la Charonnerie* [19],
Et puis en la Feronnerie [20];
Tantost trouvai *la Mancherie* [21],
Et puis *la Cordoüanerie* [22],
Prez demeure Henri Bourgaie;
La *rue Baudouin Prengaie* [23]
Qui de boire n'est pas lanier (*g*).
Par la *rue Raoul l'Avenier* [24] (*h*)

[15] On l'appelle maintenant la rue de la vieille Harangerie. Auroit-on là vendu des harengs : ne seroit-ce point le Fief Harent, qu'on sait avoir été voisin de Sainte Opportune qui lui auroit donné son nom ? — [16] C'est-à-dire, la rue de la Tabletterie, laquelle existe ; — [17] Sauval, page 170, avoit vu un rôle de 1300, qui la plaçoit sur la paroisse de Sainte Opportune : c'est apparemment la rue de l'Aiguillerie ; — [18] dite aujourd'hui de Court-Talon ; — [19] on donnoit ce nom au commencement de la rue de la Ferronnerie, du côté de la rue S. Denis, Sauval, p. 133 ; — [20] c'est-à-dire, la rue de la Ferronnerie, qui maintenant est une fois plus longue qu'elle n'étoit depuis qu'on lui a joint celle de la Charonnerie ; — [21] et [22] ce lieu où l'on vendoit les manches devoit être vers les bouts des rues de la Limace et des Fourreurs. Cette dernière rue étoit anciennement la rue de la Cordonnerie, selon Sauval, page 135 ; — [23] c'étoit, selon le même auteur, page 158, celle qu'on appelle la rue du Plat-d'Étain ; mais il la nomme de Rollin Prend-Gage et non de Baudouin. Le cul-de-sac, qui lui est parallèle, porte encore le nom de Rollin Prend-Gage. Mais dans un registre du Parlement 1309, *Dominica ante Annunt. Domini*, elle est dite la rue Baudoin Prend-Gage ; — [24] Sauval, p. 170, l'appelle Rouland-Lavenier, d'après un rôle

(*e*) A travers. — (*f*) D'aller et venir. — (*g*) Lent, paresseux. — (*h*) Vendeur d'avoine.

Alai o siege à Descarcheeurs [25].
D'iluec (*i*) m'en alai tantost ciex (*k*)
Un tavernier en la viez place
A Pourciaux [26], bien trouvai ma trace
Guillot qui point d'eur bon n'as (*l*).
Parmi la rue a Bourdonnas [27]
Ving en la rue Thibaut a dez [28],
Un hons trouvai en ribaudez (*m*)
En la rue de Bethisi [29]

de l'an 1300; et page 171 sur un acte de 1386, il la nomme de Raoul-Lanternier, la reconnoissant toujours de la paroisse de Saint Germain : ce doit être le cul-de-sac voisin, auquel on aura transporté le nom de Rollin Prend-Gage, quand ce nom céda sa place à la rue du Plat-d'Étain.

[25] Cette place, aux Déchargeurs, a donné son nom à la rue; — [26] la place aux Pourceaux étant un lieu plein d'immondices, devint ensuite la place aux Chats, et en partie la fosse aux Chiens : ce dernier nom est resté au cul-de-sac du haut de la rue des Bourdonnois; — [27] la terminaison du mot est changée en *ois;* — [28] il me paroît qu'on s'est trompé, depuis le temps où vivoit notre Poète, sur la manière d'écrire le nom de cette rue. On le prononçoit au XIII[e] siècle Thibault Odet, et le mot Odet a été divisé en deux par les écrivains qui ont mis *aux dez;* mais cependant Sauval, page 164, atteste qu'on a aussi écrit Thibault Todé et Thibault Audet. Cette dernière manière d'écrire ce nom, me porte à croire que la rue a pris sa dénomination d'une famille considérable de Paris, dite Odet. On a une infinité d'exemples de rues qui tirent leur nom d'un habitant notable. Or un Ecclésiastique, de cette famille, qui vivoit au milieu du XIII[e] siècle du temps de Saint Louis, et qui étoit revêtu de la dignité de Trésorier de l'Église d'Auxerre, en 1242 et 1255, dignité qui n'étoit alors remplie que par des gens puissans, s'appeloit précisément Thibault Odet. *Voyez* l'Histoire d'Auxerre, tome 1, page 769. Peut-être étoit-ce son père qui avoit donné le nom à la rue; — [29] cette rue subsiste encore sous le même nom.

(*i*) De-là. — (*k*) Chez. — (*l*) Qui n'a point de bonheur. — (*m*) En joie.

Entré, ne fus pas ethisi (*n*) :
Assez tost trouvai Tire chape [30];
N'ai garde que rue m'eschape
Que je ne sache bien nommer
Par nom, sanz nule mesnommer (*o*).
Sanz passer guichet ne postis (*p*)
En la *rue au Quains de Pontis* [31]
Fis un chapia (*q*) de violete.
La *rue o Serf* [32] *et Gloriete* [33]
Et la *rue de l'Arbre Sel* [34]
Qui descent sus un biau ruissel (*r*)
Trouvai et puis *Col de Bacon* [35]
Où l'en a trafarcié maint ***;
Et puis *le Fossé Saint Germain* [36]
Trou-Bernard [37] trouvai main á main,

[30] Cette rue subsiste; — [31] cette rue étoit peut-être le bout occidental de ce qu'on appelle la rue de Betisy : le Comte de Ponthieu y avoit eu un hôtel. Ce peut aussi être la rue du Roulle. Au reste ce ne peut pas avoir été la rue de Betisy en entier, puisqu'elle est ci-dessus nommée au nombre 29; — [32] Selon Sauval, page 151, cette rue au Cerf a pris depuis le nom de rue de la Monnoie; — [33] suivant le même auteur, page 112, rue Dame Gloriette ou Gloriete, est aujourd'hui la rue Baillet; — [34] il est constant par le mot que Guillot le Poète fait rimer avec le nom de cette rue, qu'il ne l'appeloit pas de l'Arbre-Sec : mais aussi Arbre-Sel en deux mots ne signifie rien. Peut-être avoit-il écrit *de l'Arbrissel*; — [35] le nom de cette rue réduite à un cul-de-sac dans la rue de l'Arbre-Sec, du côté de l'Église de Saint Germain, est marqué de même dans des anciens titres de l'Archevêché. Cela pouvoit signifier Col-de-Porc, car bacon signifioit anciennement un porc. Une liste des rues du xve siècle l'écrit *Coup de baston*; — [36] on dit aujourd'hui la rue des Fossés S. Germain-l'Auxerrois; — [37] on donnoit ce nom encore en 1506, selon Sauval, p. 174, à une petite rue voisine du Cloître de S. Germain-

(*n*) Je ne tombai pas en étisie. — (*o*) Sans en mal nommer aucune. — (*p*) Porte-fausse. — (*q*) Chapeau. — (*r*) La rivière de Seine.

Part

Part ne compaigne (*s*) n'atendi;
Mon chemin aval s'estendi,
Par le saint Esperit (*t*), de rue
Sus la riviere [38] en *la Grant-Rue* [39]
Seigneur de la porte du Louvre;
Dames y a gentes et bonnes,
De leur denrées sont trop riche.
Droitement parmi *Osteriche* [40]
Ving en la rue saint Honouré [41],
Là trouvai-ge Mestre Huré,
Lès lui (*v*) seant Dames polies.
Parmi la rue des Poulies [42]
Ving en la *rue Daveron* [43]
Il y demeure un Gentis-hon.

l'Auxerrois. Il me paroît que ce doit être la petite rue qu'on a depuis appelée du *demi-Saint*, à cause de la moitié d'une image de Saint, avec laquelle on en avoit barré l'entrée.

[38] et [39] Il veut dire qu'étant descendu jusques sur le quai, il suivit le chemin de dessus le bord de la rivière, et qu'ensuite il entra dans une grande rue qui conduisoit à la porte du Louvre; — [40] Sauval, page 148, assure que c'est la rue du Louvre: apparemment celle de Saint Thomas, ou quelque autre rue remplie par les nouveaux bâtimens du Louvre. Dans la liste du XV[e] siècle, elle est appelée rue d'Aultraiche; — [41] et [42] ces deux noms subsistent, sinon que l'on prononce *Honoré* et non pas Honouré. On croit que c'est un jeu dit des Poulies, aujourd'hui inconnu, qui a donné ce nom à différentes rues de Paris; — [43] c'est la rue Bailleul, selon Sauval, page 112. Elle pouvoit avoir eu ce nom de ce que les Moines du Prieuré de Daveron, proche Poissy, au Diocèse de Chartres, y auroient eu un hôtel. Si elle se trouvoit écrite la rue d'Avron, il paroîtroit que ce seroit du hameau d'Évron qu'on a aussi écrit Avron, et qui est de la paroisse de Neuilli-sur-Marne, qu'elle auroit eu la dénomination.

(*s*) Camarade. — (*t*) Serment. — (*v*) A côté de lui.

Par la rue Jehan Tison[44]
N'avoie talent de proier (*x*).
Mès par la Crois de Tiroüer
Ving en la rue de Neele[45],
N'avoie tabour ne viele :
En la *rue Raoul Menuicet*[46]
Trouvai un homme qui mucet (*y*)
Une femme en terre et ensiet.
La rue des Estuves[47] enprès siet.
Enprès est la rue du Four[48] :
Lors entrai en un carefour[49],
Trouvai la rue des Escus[50].
Un homs à grans ongles locus (*z*)
Demanda, Guillot, que fes-tu ?

[44] La liste des rues écrite au xv^e siècle, l'appelle rue Philippe-Tyson ; — [45] on l'appelle aujourd'hui la rue d'Orléans : elle avoit eu le nom de Neele, par rapport à l'hôtel que Jean Seigneur de Nesle avoit tout auprès en 1230, et qui depuis fut appelé l'hôtel de Bohême, et enfin l'hôtel de Soissons ; — [46] je l'ai lue indiquée sous le nom de Raoul Mucet, dans un Cartulaire de l'Archevêché, à l'endroit de la fondation de la Chapelle de S. Jean l'Évangéliste dans Saint Eustache, laquelle Chapelle y avoit une maison en 1352. Le cul-de-sac qui étoit devant la croix qu'on voyoit au carrefour du portail de Saint Eustache me paroît être un reste de cette rue ; laquelle, selon le dire du Poète, devoit être contiguë à un cimetière d'un côté, et d'autre côté à l'un des bouts de la rue des Vieilles-Étuves ; — [47] on dit maintenant *des Vieilles-Étuves*. Un acte de 1391 m'a appris que c'étoient les Étuves des femmes qui y étoient ; — [48] en l'an 1356, on disoit que lès Étuves Poquelé avoient autrefois été en cette rue. J'en ai vu le titre ; — [49] et [50] ce carrefour devoit être différent de celui de devant Saint Eustache, puisque la rue des Écus, dite à présent la rue des deux Écus, y aboutissoit.

(*x*) Prier. — (*y*) Cachoit et enfouissoit. — (*z*) C'est-à-dire, comme des pieds de sauterelles.

Droitement de *Chastiau-Festu*[51]
M'en ving à la rue à Prouvoires[52]
Où il a maintes pennes vaires (*aa*);
Mon cuer si a bien ferme veue.
Par la *rue de la Croiz Neuve*[53]
Ving en la *rue Raoul-Roissole*[54],
N'avoie ne plais (*bb*) ne sole,
La rue de Montmatre[55] trouvé.
Il est bien séu et prové,
Ma voie fut delivre (*cc*) et preste,
Tout droit par la ruelle[56] e (*dd*) prestre

[51] Il est sûr qu'il avoit donné le nom à une rue; mais il n'est pas facile d'indiquer où elle étoit. Il semble seulement qu'elle étoit dans le quarré environné de la rue des Prouvaires, de celles des deux Écus, du Four et de Saint Honoré, ou bien il faut dire que celle de Saint Honoré ne commençoit que vers la rue d'Orléans, et ce qui précédoit du côté de la rue de la Feronnerie, étoit la rue Chasteau-Festu; on la connoissoit encore vers 1430. Sauval, tome 3, page 566; — [52] Sauval écrit, page 160, que le maître des Chapelains de Saint André, dans l'Église de Saint Eustache, avoit là une espèce de tribunal. Ces Chapelains, qui étoient tous Prêtres, avoient territoire, justice et censive; — [53] ce doit être la rue Trainée qui, dans son bout oriental, étoit dite la ruelle au Curé, selon Sauval, p. 165. Elle aboutissoit à une Croix qui n'existe plus, et que le même Sauval, tome 2, p. 351, dit avoir été appelée, en 1300, la Croix-Jean-Bigne, et qu'il appelle la Croix neuve; — [54] on lit, dans Sauval, page 144, que c'est maintenant la rue dite *du Jour*, par abréviation du mot *Séjour*; — [55] en effet, la rue du Jour y donne; — [56] cet endroit, de notre Poète, fait voir que la rue Montmartre étoit précédée ou voisine d'une ruelle qu'on ne voit plus, la rue ayant été élargie (*).

(*aa*) Plusieurs étoffes de diverses couleurs. — (*bb*) Plie, poisson de mer. — (*cc*) Facile. — (*dd*) Au, du.

(*) On observe qu'au lieu de *piestre* que l'Abbé le Beuf a écrit, il y a *prestre* dans le manuscrit, et alors c'est de la rue Trainée dont il est ici question : elle s'appeloit autrefois la rue au Curé, au *Provoire*. Voyez le n° 53.

Ving à la pointe Saint Huitasse [57],
Droit et avant sui (*ee*) ma trace
Jusques en la Tonnelerie [58],
Ne sui pas cil qui trueve lie.
Mais par devant la Halle au blé [59]
Où l'en a maintefoiz lobé (*ff*),
M'en ving en la Poisonnerie [60]
Des Halles, et en la Formagerie [61],
Tantost trouvai *la Ganterie* [62],
A l'encontre est la Lingerie [63],
La rue o Fevre [64] siet bien près
Et la Cossonnerie [65] après.
Et por moi mieux garder des Halles
Par desouz les avans des Halles [66]
Ving en la rue à Prescheeurs [67],

[57] La Pointe signifie là le clocher qui étoit en flèche, et presque derrière l'Église. On écrivoit ainsi le nom d'Eustache; — [58], [59], [60], [61], [62] et [63]. Tous ces quartiers se trouvent encore aux Halles, excepté celui de la Ganterie, dont le nom ne subsiste plus, au moins il n'y a point de rue de ce nom. Il paroît qu'étant vis-à-vis de la Lingerie, c'est la rue de la Poterie qui le représente; — [64] c'est celle qu'on appelle à présent la rue aux Fers, et mal à ce qu'il paroît. Je l'ai trouvée aussi écrite, rue au Feurre, dans un acte de 1365; — [65] un titre que j'ai vu de l'an 1283, l'appelle *Vicus Quoconneriæ*. *Tab. S. Magl.* — [66] Il veut dire les piliers avançans; — [67] suivant ce qu'on lit dans Sauval, page 159, il ne faut pas entendre ici les Frères Prêcheurs, appelés autrement Jacobins, quoique le Poète paroisse l'insinuer par le vers suivant. Pour appuyer la pensée de Sauval, que ce nom est venu d'une enseigne qui étoit dans cette rue, j'ajouterai qu'en 1351 et 1365, on voyoit, dans la rue aux Oues, une enseigne dite pareillement *le Prêcheur,* selon un acte de ces temps-là que j'ai vu. *Tab. Ep. Paris.*

(*ee*) Suivi. — (*ff*) Trompé ou moqué.

Là bui (*gg*) avec Freres Meneurs
Dont je n'ai pas chiere marie (*hh*).
Puis alai en la Chanverie [68],
Asez près trouvai Maudestour [69]
Et *le carrefour de la Tour* [70],
Où l'en giete mainte sentence
En la maison à Dam (*ii*) Sequence,
Le puis [71] le carrefour départ (*kk*) :
Jehan Pincheclou d'autre part
Demoura-tout droit à l'encontre.
Or dirai sanz faire lonc conte (*ll*)

[68] Sauval s'étend à prouver qu'il faudroit l'écrire Champ-Verrerie, disant que c'étoit un quartier de Verriers et non de vendeurs de Chanvre. J'ai cependant vu des titres très-anciens où cette rue est dite *de Cannaberia* ; — [69] c'est là le vrai nom, et non pas Mondétour : on a même écrit autrefois Maudestor, en parlant du Château de ce nom, situé sur la paroisse d'Orcé, qui est très-ancien, et dont cette rue de Paris paroît avoir tiré son nom. Maudestor et mauvais détour sont au reste synonymes. Ce peut être aussi de quelque mauvaise rencontre qu'elle aura eu sa dénomination ; — [70] et [71] le puits dont il est fait ici mention, me fixe à croire qu'il s'agit du carrefour formé par les deux rues de la Truanderie, au milieu duquel étoit un Puits, dit le Puits d'Amour ; on en voit encore des vestiges. Pour ce qui est de la Tour, qui y étoit du temps du Poète, il n'en reste aucune mémoire ; cependant M. Sequence, qui est nommé à cette occasion, est un nom véritable ; il étoit Chefcier de Saint Merri dans ce même temps. Si l'origine du nom des rues de Truanderie vient des tributs qu'on y payoit pour les marchandises arrivantes à Paris, les sentences que l'on jetoit en sa maison, située en ce carrefour, étoient vraisemblablement des plaintes formées sur des extorsions.

(*gg*) Là je bus. — (*hh*) Dont je ne suis pas fâché. — (*ii*) Dom ou Monsieur. — (*kk*) Le puits sépare le carrefour. — (*ll*) Longue narration.

La petite Truanderie [72]
Es rues des Halles [73] s'alie,
La rue au Cingne [74], ce me samble,
Encontre Maudestour assamble
Droit à la grant Truanderie [75].
Et *Merderiau* [76] n'obli-je mie,
Ne *la petite ruéléte*
*Jehan Bingne* [77] par Saint-Cler (*) suréte (*mm*).
Mon chemin ne fu pas trop rogue (*nn*).
En la *rue Nicolas Arode* [78]

[72] et [73] N'ont pas besoin d'explication ; — [74] on écrit à présent la rue du Cigne ; — [75] et [76] la grande rue de la Truanderie passant devant la rue Verderet, on ne peut refuser de reconnoître que cette rue Verderet, est le Merderiau dont parle le Poëte, d'autant que dans la liste des rues écrite au xv^e^ siècle, elle est appelée la rue Merderel et rue Merderet : il n'est pas étonnant que ceux qui y ont demeuré par la suite aient fait changer la première lettre, de même que dans la rue des Chiéns, et dans le cul-de-sac de la Fosse aux Chiens, la cinquième lettre du mot Chiens a été substituée à une autre : celui qui a fait imprimer les rues de Paris, chez Valleyre, en 1745, l'appelle rue Verderet ou Merderet; — [77] cette petite ruelle me paroît être représentée aujourd'hui par la rue de la Réale. Jean Bingne, dont elle porte ici le nom, me paroît aussi être l'Échevin de Paris, mentionné sous le nom de Jean Bigne, dans des lettres de l'an 1281. Felib., tome 1, Dissert., page ciij. La rue Jean Bingne n'est pas dans la liste du xv^e^ siècle ; — [78] je ne sais si ce ne seroit point la rue de la Comtesse d'Artois qui la représenteroit. Les Arrode étoient une riche famille de Paris, dès le siècle de Saint Louis ; et Jean Arrode étoit Échevin en 1281. Dans la liste des rues du xv^e^ siècle, cette rue ne se trouve pas, non plus que celle de la Comtesse d'Artois.

(*mm*) Un peu sûre. — (*nn*) Apre, rude.

(*) Manière de serment.

Alai, et puis en Mauconseil [79],
Une Dame vis sus un seil (*oo*)
Qui moult se portoit noblement ;
Je la saluai simplement,
Et elle moi par saint Loys.
Par la saint rue Saint Denis [80]
Ving en la rue as Qües [81] droit,
Pris mon chemin et mon adroit
Droit en la rue Saint-Martin [82]
Où j'oï chanter en latin
De Nostre Dame un si dous chans.
Par la rue des Petis Chans [83]
Alai droitement en Biaubourc [84],
Ne chassoie chievre ne bouc :
Puis truis la *rue à Jongleeurs* [85]
C'on ne me tienne à jengleeurs (*pp*).
De la rue Gieffroi l'Angevin [86]
En la rue des Estuves vin [87],
Et en la *rue Lingariere* [88],
Là où l'en a mainte plastriere
D'archal mise en œuvre pour voir (*qq*)

[79] Cette rue est dite de Mal-Conseil dans la liste du xve siècle ; — [80] il ne fit simplement que traverser la rue Saint Denis ; — [81] on écrivoit alors *as Oües* pour *aux oies* ; — [82], [83] et [84] rues très-connues et contiguës ; — [85] c'est la rue des Menestriers. On les appeloit alors Jongleurs, mot formé du latin *Joculator* ; — [86] et [87] rues contiguës ; — [88] celle-ci étoit inconnue à Sauval, et ne se trouve point dans la liste du xve siècle, à moins que ce ne soit celle de la Plastaye, que le Poète semble désigner par les Plastrieres dont il parle. Au reste ce peut être la rue de la Corroyerie ou la rue Maubué. Cette dernière est dans le catalogue du xve siècle.

(*oo*) Seuil de porte. — (*pp*) Qu'on ne me regarde pas comme railleur. — (*qq*) Pour vrai.

Pluseurs gens pour leur vie avoir;
Et puis la *rue Sendebours*
*La Trefiliere*[89] à l'un des bous,
Et Quiquenpoit [90] que j'ai moult chier,
La rue Auberi le Bouchier [91]
Et puis la Conreerie [92] aussi,
La *rue Amauri de Roussi* [93],
Encontre Troussevache [94] chiet,
Que Diex gart qu'il ne nous meschiet (*rr*),
Et la *rue du Vin-le-Roy* [95],
Dieu grace où n'a point de desroy (*ss*),
En la *Viez-Monnoie* [96] par sens
M'en ving aussi con par asens (*tt*).

[89] Sauval, page 170, dit avoir vu un rôle de l'an 1300, où elle est écrite la rue Hendebourg la Treffelière. Je croirois que ce seroit une faute de copiste d'avoir écrit Sendebourg, *Hendeburgis* me paroissant plus teutonique que *Sendeburgis*. Il semble que c'est la rue de Venise qui la représente; — [90] et [91] sur la rue de Quiquenpoix, j'ajouterai seulement que, dans le Cartulaire de Sorbonne, à l'an 1253, il est fait mention d'un Nicolas de Kiquenpoit qui pourroit bien avoir donné son nom à cette rue; — [92] le dénombrement des rues du xv^e^ siècle, l'appelle rue de la Courroierie. Dans un acte de 1530 que j'ai vu, elle est dite rue Vieille-Courroierie, et il y avoit dès-lors une maison avec l'enseigne des cinq Diamans. C'est ce qui lui a fait changer son nom. Un autre acte du 17 février 1578, l'appelle rue de la Fontaine des cinq Diamans. *Voyez* aussi Sauval, page 131; — [93] cette rue que plusieurs titres vus par Sauval, qualifient rue Amaurri de Roissi, *de Rossiaco*, et non *de Rossiart* qui est une faute d'impression, est représentée aujourd'hui par la rue Ognart; — [94], [95] et [96] de la rue Trousse-Vache on entre en celle des trois Maures qui n'est point nommée ici. D'où j'infère que cette rue, des trois Maures, est la rue du Vin-le-Roy de notre Poëte. Il n'y a, de cette dernière rue à celle de la Vieille-Monnoye que vingt pas. Elle a été appelée vers 1400 la rue Guillaume Joce.

(*rr*) Arrive mal. — (*ss*) Détour. — (*tt*) De dessein formel.

Au-desus d'iluec un petit
Trouvai le Grand et le Petit
Marivaux [97], [98], si comme il me samble,
Li uns à l'autre bien s'asamble ;
Au desous siet la Hiaumerie [99]
Et asez près *la Lormerie* [100],
Et parmi *la Basennerie* [101]
Ving en la *rue Jehan le Conte* [102];
La Savonnerie [103] en mon conte
Ai mise : par la Pierre o let [104]
Ving en la rue Jehan Pain molet [105],
Puis truis (*vv*) la rue des Arsis [106];
Sus un siege un petit m'assis
Pour ce que le repos fu bon :
Puis truis les *deux rues* saint Bon [107], [108].

[97] et [98] Ces deux rues subsistent ; et dans la grande rue Marivaux est un cul-de-sac assez profond, dit le cul-de-sac des Étuves, dont il n'est point parlé ici ; — [99] et [100] de la rue de la Heaumerie, on passe directement en celle des Écrivains, dont le Poète ne parle point : ainsi les Lormiers sortis de la Cité s'étoient peut-être placés en cette rue, avant que les Écrivains y vinssent : ou bien il faut dire que la rue des Lormiers étoit celle qui subsistoit en 1498, sous le nom de Guichard le Blanc, suivant un titre du Prieuré de Saint Éloy, et qui se trouve aujourd'hui réduite en cul-de-sac, dit du Chat Blanc, qui a son entrée par la rue Saint Jacques de la Boucherie ; — [101] ce ne peut être que la rue Trognon, parce qu'elle donne dans celle d'Avignon ; — [102] c'est la rue d'Avignon, comme l'assure Sauval, page 111 ; — [103] cette rue a conservé son nom et est du voisinage ; — [104], [105] et [106] la Pierre-au-Lait est devant Saint Jacques de la Boucherie (*). Les deux rues voisines sont connues ; — [107] et [108] on ne connoît aujourd'hui qu'une seule rue Saint Bon, laquelle passoit devant l'Église qui a existé de ce nom. L'autre rue de Saint Bon est celle qui, de la rue des Arcis, alloit aboutir au portail de la même Église, et qu'on appelle à présent la rue de la Lanterne.

(*vv*) Trouvai. — (*) Il n'existe plus que la tour de cette Église.

Lors ving en *la Buffeterie* [109],
Tantost trouvai *la Lamperie* [110],
Et puis la *rue de la Porte*
*Saint Mesri* [111] ; mon chemin s'aporte
Droit en la *rue à Boutevins* [112].
Par la *rue à Chavetiers* [113] tins
Ma voie en *rue de l'Estable*
*Du Cloistre* [114] qui est honestable
De S. Mesri en Baillehoe [115]
Où je trouvai plenté de boe
Et une rue de renon.
Rue neuve Saint Mesri [116] a non.
Tantost trouvai *la Court Robert*

[109] Il est prouvé, dans Sauval, page 147, que la rue des Lombards étoit appelée au XIII^e^ siècle *Vicus Buffeteriæ ;* — [110] il y a grande apparence que ce qui a succédé à cette rue est quelque cul-de-sac. Il s'en présente deux assez considérables tout proche la rue des Lombards, l'un appelé le cul-de-sac de Saint Fiacre, rue Saint Martin : l'autre dit le cul-de-sac des Étuves, rue Marivaux; — [111] elle conduisoit ou étoit voisine d'une porte dite anciennement la porte Saint Merri, mais elle devoit faire partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la rue Saint Martin; — [112], [113] et [114] il paroît qu'on doit connoître ces trois rues dans celle de Taille-Pain qui est double, étant en forme d'équerre; et dans le cul-de-sac du Bœuf, qui étoit une rue dans laquelle avoit issue une maison, sise rue du Temple, avant que le nom de rue Saint Avoye fût usité. *Ex Tab. Ep. Paris.* — [115] Sauval assure que Baillehoe, proche Saint Merri, est la rue Brise-Miche, et il en donne la preuve, page 121; — [116] dès l'an 1273, on connoissoit cette rue sous ce nom. Mesri et Mezri viennent de *Medericus*, selon l'usage fréquent de changer le *d* en *z* dans la langue françoise. L'Abbé Chastelain a repris en quelque endroit de ses écrits ceux qui prononçoient ou écrivoient *rue neuve Saint Mederic*, ce qu'il regardoit comme aussi bizarre que de vouloir qu'on dise aujourd'hui *Saint Elige* et *Saint Leodegaire*, au lieu de Saint Éloy et de Saint Leger.

*De Paris*[117]. Mès par saint Lambert
Rue Pierre o lart [118] siet près,
Et puis *la Bouclerie* [119] après:
Ne la rue n'oubli-ge pas
Symon le Franc [120]. Mon petit pas
Alai vers *la Porte du Temple* [121];
Pensis ma main de lez (*xx*) ma temple.
En la rue des Blans Mantiaus [122]
Entrai, où je vis mainte piaus
Metre en conroi (*yy*) et blanche et noire;
Puis truis la *rue Perrenele*
*De Saint Pol* [123], la rue du Plastre [124],
Où maintes Dames leur emplastre

[117] C'est maintenant la rue du Renard. Sauval, page 129; — [118] on a fort varié dans l'orthographe du nom ajouté à celui de Pierre. Sauval dit qu'on l'a écrit tantôt au lard, tantôt Alart: mais il est plus régulier de l'écrire Aulard en un seul mot. C'étoit le nom d'une famille de Paris. Il existoit en 1419 un Pierre Aulard Eguilletier, qui légua par son testament au Saint-Esprit en Grève, quatre livres de rente sur une maison, rue des Prêcheurs. Ses ancêtres avoient pû donner leur nom à la rue dont il s'agit; — [119] c'est la rue du Poirier, dite autrefois la petite Bouclerie, selon Sauval, page 118; cependant le même auteur écrit, page 158, que l'on disoit la petite Boucherie, et qu'on l'appeloit aussi la rue Espaulart; — [120] il dit qu'il n'oublie pas la rue Simon le Franc. Ce nom est celui d'un habitant nommé Simon Franc, dans un titre de 1211; — [121] il y avoit du temps de Guillot une porte pour sortir de Paris, assez près de la Communauté de Saint Avoye; — [122] c'étoit alors un quartier de Pelletiers. Un titre de 1436, l'appelle rue de la Parcheminerie; — [123] je ne vois que la rue de l'Homme armé ou le cul-de-sac Pequai qui puisse représenter cette rue. La liste du xv^e siècle a aussi compris cette rue sous le même nom que notre Poète; — [124] elle subsiste encore.

(*xx*) Proche. — (*yy*) Pour être corroyées.

A maint compaignon ont fait batre,
Ce me samble, por eulz esbatre.
Emprès est la rue du Puis [125]
La rue à Singes [126] après pris,
Contreval (*zz*) la Bretonnerie [127],
M'en ving plain de mirencolie (*aaa*) :
Trouvai la *rue des Jardins* [128]
Où les Juys maintrent (*bbb*) jadis;
*O carrefour du Temple* [129] vins
Où je bui plain henap de vin,
Pour ce que moult grand soif avoie.
Adonc me remis à la voie,
La *rue de l'Abbéie* du Bec-
Helouin [130] trouvai par abec (*ccc*),
M'en alai en la Verrerie [131],
Tout contreval la Poterie [132]
Ving o carefour Guillori [133],

[125], [126] et [127] Toutes rues connues; — [128] c'est la rue des Billettes. Sauval, page 117; — [129] s'il veut parler du lieu où étoit l'Échelle de la Justice du Temple, il fit plus que son chemin ordinaire : aussi dit-il qu'il se rafraîchit; — [130] c'est la rue qu'on appelle de la Barre-du-Bec, Abbaye de Normandie, dite le Bec-Helloüin. Dans la liste des rues dressée au XV^e^ siècle, elle est appelée rue Baerie-du-Bec. Les Moines du Bec avoient donc là un hôtel ou hospice; mais ils le vendirent en 1410, et ils en achetèrent en même temps un autre, situé dans la rue Saint Jacques, tenant par derrière aux jardins de Sorbonne, sur la censive du parloir des bourgeois. Regist. 164 du Trésor des Chart., pièce 310; [131], [132] et [133] le carrefour Guillori est celui où aboutissent les rues de la Poterie, de Jean Pain-Molet, de la Coutellerie, de Jean de l'Épine et de la Tisseranderie.

(*zz*) Par le bas de. — (*aaa*) Mélancolie. — (*bbb*) Demeurèrent. — (*ccc*) Tout juste en commençant.

Li un dit ho, l'autre hari,
Ne perdi pas mon essien (*ddd*).
*La ruelete Gencien* [134]
Alai, où maint un biau varlet (*eee*),
Et puis la *rue Audri Mallet* [135],
Trouvai la rue du Martrai [136],
En une ruele [137] tournai
Qui de saint Jehan voie à porte (*fff*)
Encontre la rue à Deux portes [138].
De la viez Tiesseranderie [139]
Alai droit *en l'Esculerie* [140],
Et en la *rue de Chartron* [141],
Où mainte Dame en chartre ont
Tenu maint ***, par Saint Norier.

[134] La rue des Coquilles avoit alors ce nom. Sauval, page 127. Les Gentiens étoient une ancienne famille de Paris, connue par plusieurs monumens; — [135] Sauval, page 169, a cru que cette rue devoit être près de Saint Merri, mais on voit, par la marche du Poëte, que ce doit être une rue voisine de celle de la Tisseranderie, comme la rue du Coq ou celle du Mouton; — [136] c'est apparemment la rue des vieilles Garnisons; car le cloître de Saint Jean s'appeloit alors le Martrai Saint Jean; — [137] et [138] vraisemblablement la rue du Pet au Diable, puisqu'elle conduisoit à la Porte de l'Église Saint Jean qu'on a démolie dans la révolution, et que vis-à-vis d'elle est la rue des deux Portes; — [139], [140] et [141] le voyageur ayant vu tout le bas de la rue de la Tisseranderie, continue d'en voir le haut: ce qui se présente d'abord, est le cul-de-sac de Saint Faron, qui a dû être de son temps la rue de l'Esculerie: cette rue n'a pas été connue de Sauval; elle ne se trouve pas non plus dans la liste du xvᵉ siècle. A l'égard de la rue de Chartron, c'est celle qui depuis fut appelée de Craon, et ensuite des Mauvais-Garçons, à cause du malheur qui y arriva en la personne du Connétable de Clisson.

(*ddd*) Ma connoissance. — (*eee*) Demeure..... un jeune homme. — (*fff*) Qui conduit à la porte Saint Jean.

En la *rue du Franc-Monrier*[142]
Alai, et Vuiez-Cimetiere
Saint Jehan[143] meisme en cetiere (*).
Trouvai tost la rue du Bourg-
Tibout[144], et droit à l'un des bous
La *rue Anquetil le Faucheur*[145],
Là maint un compain tencheeur (*ggg*).
En la rue du Temple[146] alai
Isnelement (*hhh*) sanz nul delai :
En la rue au Roy de Sezille[147]
Entrai ; tantost trouvai Sedile (**),
En la rue Renaut le Fevre[148]

[142] et [143] La rue du Franc-Monrier n'a pas été connue de Sauval. Peut-être est-ce la rue de Franc-Menour du catalogue du xve siècle. Il y a apparence que les changemens faits au cimetière de Saint Jean et au Marché de même nom, ont fait disparoître cette rue. Seroit-ce celle de Bercy ? elle ne paroît pas être ancienne ; — [144] elle est mal-à-propos appelée aujourd'hui la rue Bourg-Tibourg : car elle a eu sa dénomination d'un nommé Thibauld ou Tibould, *Theobaldus* ou *Tiboldus* dont on a fait *Tiboudus*, homme assez riche pour avoir à lui un certain nombre de maisons qui fut qualifié de Bourg. Car on donna le nom de Bourg à divers cantons habités hors les murs des Villes : j'ignore de qui le Prieuré de Saint Éloy a eu la censive de cette rue ; mais les Registres du Parlement de la Toussaint 1300, le maintinrent en la Justice haute et basse qu'il y avoit. Aussi est-elle toute entière de la paroisse de S. Paul, dépendante de S. Éloy. *Vicus Burgi Tiboudi* disent ces Registres. La liste du xve siècle met rue du Bourg-Thiebaud ; — [145] la liste des rues du xve siècle l'appelle rue Otin le Fauche ; d'autres manuscrits mettent Huguetin le Faucheur ; mais les titres de Saint Éloy portent Anquetin. Une enseigne de la Croix blanche a fait évanouir ce nom pour celui-là. Cette rue n'a plus que des portes de derrière ; — [146], [147] et [148] trois rues qui n'ont pas changé de nom.

(*ggg*) Demeure un compagnon querelleur. — (*hhh*) Promptement.

(*) Mot fabriqué pour la rime. — (**) C'est le nom d'une femme.

Maint, où el vent et pois et feves.
En la *rue de Pute-y-Muce*[149]
Y entrai en la maison Luce
Qui maint en rue de Tyron[150]
Des Dames ymes (*iii*) vous diron.
La rue de l'Escouffle[151] est près,
Et la rue des Rosiers[152] près,
Et *la grant-rue de la Porte*
*Baudeer*[153], si çon se comporte,
M'en alai en rue Percié[154],
Une femme vi destrecié (*kkk*)

[149] et [150] Par la marche de notre versificateur qui parle immédiatement de la rue Tiron, il est évident qu'il entend ici la rue Cloche-Perce qui est un nom nouveau. La rue des Célestins qu'on appelle de Petit-Musc, n'est que le même nom Pute-y-Muce défiguré. Ces deux rues aujourd'hui fort passagères ont pu être autrefois une retraite de Pénitentes, de même que sont les Magdelonetes au quartier Saint-Martin-des-Champs. Le Poète, au lieu de parler de cette rue comme de celles qui sont sous les numéros 139, 140 et 141, dit au contraire qu'il y fit station, et que les Dames qui y demeurent, chantent des Cantiques qu'il appelle Hymnes. Au reste je crois devoir faire observer que, dans la Brie, il y avoit un fief appelé Petit-Muce, relevant de la Seigneurie de Tournant, dont hommage fut rendu en 1484. Sauval, tome 3, page 474; et que c'est se fatiguer inutilement que de s'attacher à la manière dont Guillot a écrit le nom de la rue en question, si elle a tiré son nom primitif d'un Seigneur de ce fief; — [151] ce nom, au singulier, se rapporte à la remarque de Sauval, page 132, que cette rue, en l'an 1254, s'appeloit la rue de l'Éclofe; — [152] et [153] le Poète se contente d'appercevoir la rue des Rosiers, et revient à la grande rue Saint Antoine qui n'avoit pas encore ce nom, d'autant que les Religieux de Saint Antoine n'y furent établis que plus de cinquante ans après. On l'appeloit donc, vers 1300, *la grande rue de la Porte Baudéer* ou *Baudoier;* — [154] on dit aujourd'hui la rue Percée.

(*iii*) Hymnes, cantiques. — (*kkk*) Embarrassée.

Pour soi pignier (*lll*), qui me donna
De bon vin. Ma voie adonna
En la *rue des Poulies saint Pou*[155],
Et au desus d'iluec un pou (*mmm*)
Trouvai la rue à Fauconniers[156].
Où l'en trueve bien por deniers
Femmes por son cors soulacier.
Parmi la rue du Figuier[157]
Et parmi la rue à Nonains
D'Iere[158], vi chevaucher deux nains
Qui moult estoient esjoï.
Puis truis la rue de Joy[159]
Et la rue *Forgier* l'Anier[160].
(*) Je ving en la Mortelerie[161]
Où a mainte tainturerie[162]

[155] C'est-à-dire de Saint Paul, pour la distinguer de la rue des Poulies du quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois. Sauval, p. 170, a vu dans un rôle de l'an 1300, la rue des Viez-Poulies placée sur la paroisse de Saint Paul, et la dit située à côté de la rue de Jouy: ce qui désigne assez la rue dite aujourd'hui de Fourcy, si elle pouvoit passer pour ancienne : mais c'est plutôt la rue réduite en cul-de-sac, surnommée de la Guêpine; — [156], [157] et [158] ces trois rues sont contiguës et connues : mais tout le monde ne remarque pas qu'au coin de cette dernière, l'écriteau devroit porter non pas Nonaindières en un seul mot; mais des Nonains d'Ierre ou d'Hierre, c'est-à-dire des Religieuses d'Hierre, Abbaye située proche Ville-Neuve-Saint-Georges, lesquelles y ont eu une grande maison; — [159] et [160] c'est la rue Geoffroi l'Anier; cependant on ne voit pas que le prénom de Forgier ou Frogier qui est donné au sieur l'Asnier par notre Poëte, et par des titres de 1300 et 1386, ait pu être changé en Geffroy ou Geoffroy par la transposition des syllabes; — [161] rue fort connue, dont la situation proche la rivière convenoit fort aux Teinturiers; [162] en allant de suite, la position de cette rue ne peut tomber que sur le cul-de-sac Putigneux qui est fort profond.

(*lll*) Se peigner. — (*mmm*) Un peu au-dessus delà.

(*) Il manque ici un vers dans le manuscrit.

La

La *rue Ermeline Boiliaue*,
La rue Garnier desus l'yaue [163]
Trouvai, à ce mon cuer s'atyre (*nnn*):
Puis la *rue du Cimetire*
*S. Gervais* [164], et *l'Ourmeciau* [165];
Sanz passer fosse ne ruissiau,
Ne sanz passer planche ne pont
La rue *à Moines* de Lonc-Pont [166]
Trouvai, et *rue saint Jehan* [167]
*De Greve*, où demeure Jouan,
Un homs qui n'a pas veue saine.
Près de la *ruele de Saine* [168]
En la *rue sus la riviere* [169]
Trouvai une fausse estriviere (*ooo*).
Si m'en reving tout droit en Gréve [170],
Le chemin de riens ne me gréve;
Tantost trouvai la Tanerie [171]
Et puis après la Vanerie [172],
La *rue de la Coifferie* [173]
Et puis après la Tacherie [174]

[163] Elle est parallèle avec le cul-de-sac Putigneux : on prononce par altération *Grenier;* c'étoit en latin *Garnerus;* — [164] dite aujourd'hui la rue du Pourtour; — [165] on l'appeloit l'Orme-Saint-Gervais, quoiqu'il ne fût pas fort gros. Du temps du Poète, ce n'étoit qu'un très-petit orme; — [166] et [167] la première tire son nom d'un Monastère qu'on croit être l'Abbaye de Long-Pont près Soissons. *Voyez* Sauval, tome 2, page 424. La seconde rue doit être celle qu'on appelle du Martroy : lequel Martroy étoit de l'autre côté de l'Église de Saint Jean; — [168] c'est la rue de la Levrette, et la rue Perronelle jointes ensemble; — [169] et [170] il veut parler du quai de la Grêve, qui conduit à la place du même nom; — [171] et [172] ces deux rues parallèles se touchent; — [173] et [174] la rue de la Coifferie est apparemment celle qu'on appelle de

(*nnn*) Se répare. — (*ooo*) Un Éperon de terre, ou bout d'isle.

Et la *rue aux Commenderesses*[175].
Où il a maintes tencheresses (*ppp*)
Qui ont maint homme pris o brai (*qqq*).
Par le *Carefour* de Mibrai[176]
En la rue S. Jaque[177] et où porce[178] (*rrr*)
M'en ving, n'avoie sac ni poce (*sss*):
Puis alai en la Boucherie[179].
La *rue de l'Escorcherie*[180]
Tournai; parmi *la Triperie*[181]
M'en ving en *la Poulaillerie*[182],
Car c'est la derreniere rue
Et si siet droit sus la Grant-Rue[183].
Guillot si fait à tous sçavoir,

Jean de l'Épine, quoique Sauval lui assigne deux autres noms. Il peut se faire aussi que ce soit celle qu'on appelle des Teinturiers, mais elle paroît avoir été trop vilaine.

[175] Est aujourd'hui la rue de la Coutellerie; — [176] on ne dit plus le carrefour de Mibray; mais la rue de la Planche-Mibrai; elle est au bout du pont Notre-Dame; [177], [178] et [179] tous lieux très-connus; [180] et [181] sont les rues situées entre la grande Boucherie et la rue de Gêvres; on les appelle à présent les rues de la vieille Place aux Veaux, du pied de Bœuf et de la Tuerie; ce sont les plus étroites de tout Paris, et que l'on a le moins songé à embellir, n'étant habitées que par des Bouchers et des Tripiers, dont cependant les maisons sont assez élevées; — [182] la rue ou quartier de la Poullaillerie étoit aussi aux environs du grand Châtelet qui vient d'être démoli; c'est actuellement une assez grande place, au milieu de laquelle est une fontaine. Les rues de Gêvres et de Saint Jérôme paroissoient en occuper la place en partie : au moins les maisons qu'on y avoit construites la couvroient; ce quartier devoit aussi comprendre la rue de la Jouaillerie, qui n'a été ainsi nommée qu'assez tard, car le Poète dit que la Poullaillerie se rendoit dans la Grande rue; — [183] cette Grande rue est la rue Saint Denis, qui commence un peu après la place du grand Châtelet.

(*ppp*) Querelleuses. — (*qqq*) A la pipée. — (*rrr*) Au porche. — (*sss*) Poche.

Que par deçà Grant Pont pour voir (*ttt*)
N'a que deux cent rues mains sis :
Et en la Cité trente et sis,
Outre Petit-Pont quatre-vingt,
Ce sont dix mains de seize-vingt
Dedenz les murs non pas dehors.
Les autres rues ai mis hors
De sa rime, puisqu'il n'ont chief (*vvv*).
Ci vout faire de son Dit chief (*xxx*)
Guillot, qui a fait maint biaus dits,
Dit qu'il n'a que trois cent et dix
Rues à Paris vraiement.
Le dous Seigneur du Firmament
Et sa très douce chiere Mere
Nous deffende de mort amere.

*Explicit le Dit des Rues de Paris.*

Lorsque Guillot de Paris, auteur de la versification précédente, compte 194 Rues dans le quartier d'au-delà le Grand-Pont, qu'on appelle aujourd'hui *la Ville*, il paroît en marquer 11 de plus qu'il n'y en a de nommées dans ses vers. Il y a apparence que le copiste a omis quelques vers où elles étoient spécifiées : car on voit, par le Traité de Sauval, page 170, qu'il existoit en 1300, plusieurs Rues de ce quartier-là qui ne sont point spécifiées dans son ouvrage. Il y avoit, par exemple, sur la paroisse de Saint Germain-l'Auxerrois, la rue Gui-d'Aucerre, la rue Gui-le-Braolier, la rue Gilbert-l'Anglois; sur celle de Saint Eustache, la rue de Verneüil, la rue Alain-de-Dampierre; sur celle de Saint

(*ttt*) Pour vrai. — (*vvv*) Rues sans chiefs, fermées par le fond. — (*xxx*) Il veut faire ici la fin de ses vers.

Jacques-de-la-Boucherie, la rue Jean-Bonnefille; sur celle de Saint Jean, la Cour Harchier; sur celle de Saint Merry, la rue Guillaume-Espaulart.

Guillot marque expressément qu'il a exclu de son ouvrage les Rues sans chief, c'est-à-dire, qu'il n'a fait aucune mention des culs-de-sac; car au lieu d'employer ce dernier nom, on aimoit mieux alors regarder ces Rues, comme n'ayant point de tête, et c'étoit ainsi qu'on les désignoit. C'est pourquoi si l'on trouve, dans sa Poésie, des noms portés aujourd'hui par des culs-de-sac, c'est que ces culs-de-sac n'ont été formés que depuis, par la construction de quelque édifice, de même que dans le siècle présent, il s'y en est formé par ce moyen, et qu'il y a eu des Rues bouchées et condamnées.

---

# LES CRIERIES DE PARIS.

### PAR GUILLAUME DE LA VILLENEUVE.

Cette pièce de Poésie, toute indifférente qu'elle paroisse au premier coup-d'œil, servira beaucoup à nous faire connoître plusieurs usages de la fin du treizième siècle; temps auquel elle a été écrite : elle ne contribuera pas peu à faire connoître les mœurs de ce temps reculé. On doit plus que présumer que ces différens cris n'étoient pas nouveaux dans le temps de la vie de cet Auteur, et que par conséquent, ces différens usages remontoient beaucoup plus haut. Ces cris sont extraits du manuscrit de la Bibliothèque Impériale, n° 7218, fol. 246.

Un noviau Dit ici nous trueve
*Guillaume de la Villeneuve*

Puisque povretez le justise [1];
Or vous dirai en quele guise
Et en quele maniere vont
Cil qui denrées [2] à vendre ont,
Et qui penssent de lor preu fere [3],
Que jà ne fineront de brere [4].
Parmi Paris [5] jusqu'à la nuit,
Ne cuidiez vous qu'il lor anuit [6],
Que jà ne seront à sejor [7]:
Oiez con crie au point du jor.
Seignor, quar vous alez baingnier [8],
Et estuver sans delaier [9],
Li baing sont chaut, c'est sanz mentir.
Puis après orrez retentir
De cels qui les frés harens crient.
Or au vivet [10] li autre dient.
Sor et blanc harenc frés poudré [11],
Harenc nostre vendre voudré [12].
Menuise vive orrez crier [13];
Et puis aletes de la mer [14].

[1] Justiser, commander, maîtriser, dominer, presser, tourmenter; — [2] denrées, toutes marchandises qui se vendent en détail, à petit prix, à deniers; — [3] preu, profit, *profectus*, qui pensent et sont attentifs à faire leur profit; — [4] ils ne cesseront point de crier; — [5] parmi, au milieu, dans les rues, *per medium;* — [6] ne vous imaginez pas que cela leur fasse de peine ni d'ennui; — [7] sejor, être à séjour, reposer, cesser; — [8] Seigneurs, allez donc vous baigner; — [9] delaier, verbe et substantif, sans différer, *dilatare, dilatio*. On voit, par ces vers, que les bains chauds étoient en usage en ces temps-là; — [10] vivet, poisson de mer, vive; — [11] harengs sors, secs, et blancs, nouvellement salés; — [12] je n'ai rien trouvé qui puisse expliquer ce que c'est qu'un hareng nostre; — [13] vous entendrez crier, menues, petites vives, poisson de mer; — [14] aletes, oiseaux de mer, *ales*.

Oisons, pijons, et char salée,
Char fresche moult bien conraée [1],
Et de l'aillie à grant plenté [2].
Or au miel, Diex vous doinst santé [3].
Et puis après, pois chaus pilez [4],
Et feves chaudes par delez [5].
Aus et oingnons à longue alaine.
Puis après cresson de fontaine,
Cerfueil, porpié tout de venue [6];
Puis après porete menue [7],
Letues fresches demanois [8],
Vez ci bon cresson Orlenois [9].
Li a [illegible] rie par dalez [10],
J'ai bons mellens frès et salez [11].
L'aguille pour le viex fer ai [12],
Or ça bon marchié en ferai.
L'eve por pain, qui veut, si praingne [13],
J'ay bon fromage de Champaingne,
Or i a fromage de Brie [14],
Au burre frés [15] n'oublie mie.
Or i a gruel et forment [16]
Bien pilé et menuement.

[1] Chair, viande fraîche bien parée, accommodée, bien coupée; — [2] sauce à l'ail; — [3] ensuite au miel, Dieu vous donne santé; — [4] purée de pois, pois passés; — [5] delez, à côté, tout proche; — [6] pourpié, tout de suite, en même temps; — [7] porete, pourette menue, poireaux, légume potager; — [8] demanois, aussitôt; — [9] voici bon cresson d'Orléans, cresson pour la salade, que l'on nomme aujourd'hui cresson Laonois; — [10] dalez, à côté, auprès; — [11] merlens, poissons de mer; — [12] je n'ai pu trouver ce que signifie cette aiguille au vieux fer; — [13] de l'eau pour le pain, en prenne qui en veut; — [14] on voit par là que les fromages de Brie étoient déjà renommés; — [15] beurre frais; — [16] gruel, gruau, farine d'avoine et de froment.

Farine pilée, farine,
Au lait, commere, ça voisine.
Cras pois i a, aoust de pesches [1],
Poires de Chaillou [2], et nois fresches:
Primes ai pommes de rouviau [3],
Et d'Auvergne le blancduriau.
Al balais si com je l'enten,
L'autres crie qui veut le ten [4],
L'autres crie la busche bone,
A deux oboles le vous done;
Huile de nois, or au cerniaux.
Vinaigre qui est bons et biaus,
Vinaigre de moustarde i a.
Diex! a il point de lie là [5]?
J'ai cerises, or au verjus;
Or à la porée ça jus [6];
Or i a oés, or aus poriaus [7],
Chaus pastez i a, chaus gastiaus.
Or i a poisson de Bondies [8],
Chaudes oublées renforcies [9],
Galetes chaudes, eschaudez,
Roinssolles, ça denrée aux dez [10],

[1] Pois fricassés. Pêches mûres, l'Auteur avoit besoin d'une rime, c'est pourquoi il a transposé le substantif, aouster signifie moissonner et mûrir; — [2] chaillous, poires de Caillaux en Bourgogne, poire d'une médiocre grosseur, dont la pelure est brune, fort pierreuse, et très-bonne à cuire; — [3] rouviau, rouge, pommes de Caleville. Blancduriau, Caleville blanc venant d'Auvergne; — [4] ten, tan, mottes à brûler, faites de tan, composé de pileures, d'écorces de bois dont se servent les tanneurs pour sécher les peaux et former le cuir; — [5] n'y a-t-il pas là de lie de vin à vendre? — [6] venez chercher des herbes ici bas; — [7] voilà des œufs et des poireaux; — [8] poisson des Étangs du bois de Bondis; — [9] oublies renforcées, des gauffres; — [10] couennes de cochon grillées; voilà des petites marchandises à jouer aux dés.

Cote et la chape par covent,
Clerc i sont engané sovent [1].
Cote et sorcot rafeteroie [2],
Et le cuvier relieroie:
Huche et le banc sai bien refere [3],
Je fai moult bien que je sai fere.
J'ai jonchéure de jagliaus [4],
Herbe fresche, les viez housiaus [5],
Les solers viez, et soir et main [6].
Aus Freres de saint Jaque pain [7],
Pain por Dieu aus Freres Menors [8],
Cels tieng-je por bons perneors.
Aus Freres de saint Augustin [9],
Icil [10] vont criant par matin
Du pain aus Sas, pain aus Barrez [11],
Aus povres prisons enserrez [12],
A cels du Val des Escoliers [13]
Li uns avant, li autre arriers,
Aus Freres des Pies demandent [14],
Et li Croisié pas nes atandent [15],

[1] Soutane, manteau à vendre; les Clercs y sont souvent trompés; — [2] habits et surtous je raccommoderois; — [3] coffre, buffet à mettre le pain; — [4] jagliaux, iris, herbe qui produit des fleurs violentes; joncheures, l'herbe de cette fleur dont on jonchoit les rues aux fêtes publiques; — [5] housiaux, culottes; — [6] vieux souliers soir et matin; — [7] les Jacobins, rue Saint Jacques; — [8] les Cordeliers, je tiens ceux-là pour bons preneurs; — [9] les grands Augustins; — [10] ceux-ci; — [11] Sas, les Frères Sachetins; les Barrés, les Carmes. *Voyez* les Monstiers de Paris; — [12] prisons, prisonniers, enfermés; — [13] la Couture Sainte Catherine; — [14] les Chanoines Réguliers de Sainte Croix de la Bretonnerie; — [15] ceux qui étoient Croisés pour la Terre-Sainte n'y faisoient pas attention.

A pain crier metent grant paine,
Et li avugle à haute alaine,
Du pain à cels de Champ porri [1]
Dont moult sovent, sachiez, me ri.
Les Bons Enfans orrez crier [2]
Du pain, nes vueil pas oublier.
Les Filles-Dieu sevent bien dire
Du pain, pour Jhesu nostre Sire.
Ça du pain por Dieu aus Sachesses [3].
Par ces rues sont granz les presses,
Je vous di de ces genz menues,
Orrez crier parmi ces rues :
Menjue pain [4]. Diex, qui m'apele?
Vien ça, vuide ceste escuele.
Or viengne avant gaaigne pain [5],
J'esclarciroie pos d'estain [6],
Je relieroie hanas.
Du poivre por le denier qu'as [7],
Or aus poires de hastivel [8],
Jorroises ai à grant revel [9],
Frés jonc à moult grant alenée.
Or ça à la longue denrée [10].

[1] Le lieu où furent établis les Quinze-Vingts, s'appeloit le Champ pourri; — [2] le Collége des Bons-Enfans, établi à Saint Honoré en 1208. *Voyez* les Monstiers de Paris : vous les entendrez demander du pain, et je ne veux pas les oublier; — [3] les Sachetines, Sœurs aux Sacs, vêtues de sacs; — [4] menjuepain, toi qui mendie, demande du pain; on appelle un mendiant; — [5] on voit paroître des gagne-deniers, des gens qui raccommodent des hanaps; — [6] j'écurerois, nettoierois; — [7] qu'as, que tu as; — [8] petites poires précoces, encore connues sous le nom de Hâtiveau; — [9] jorroises, fruit rouge et long, fort aigre; on n'en voit plus à Paris; — [10] voici des marchandises plus chères, et des ouvrages plus considérables.

Noel, Noel, à moult granz cris [1],
J'ai raïs de l'archaut, raïs [2].
Cil qui crie, biau se deporte [3]
Qui vent le viez fer, si l'aporte.
Li autres dit autres noveles,
Qui vent viez pos, et viez paieles [4].
Li autres crie à grant friçon,
Qui a mantel ne peliçon [5],
Si le m'aporte à rafetier [6];
Li autres crie son mestier,
Chandoile de Coton, Chandoile,
Qui plus art cler qne nule estoile [7].
Aucune foiz, ce m'est avis,
Crie-on le ban le Roy Loys [8],
Si crie l'en en plusors leus [9],
Le bon vin fort à trente deux [10],
A seize, à douze, à six, à huit;
Moult mainent Criéor grant bruit [11].
Crier orrez qui a à moudre [12],

[1] Des livres contenant des Noëls. Ces Cantiques sont fort anciens. M. le Duc de la Vallière en avoit un manuscrit du XIVe siècle très-précieux; — [2] des grillages de fil d'archal pour les fenêtres; — [3] celui qui crie, se réjouit; — [4] vieux pots, vieilles poëles; — [5] manteau et mantelet doublé de peau; — [6] qu'il me l'apporte pour raccommoder; — [7] qui éclaire plus qu'une étoile; — [8] on crioit alors le ban, pour fournir un contingent au Roi, soit en hommes, soit en argent; — [9] et crie-t-on en divers lieux; — [10] vin à trente-deux deniers pour le plus cher; — [11] les Crieurs font grand bruit; — [12] les Meûniers et les Fourniers crioient anciennement dans les rues, pour savoir qui avoit à moudre et du pain à cuire; ce qui se pratique encore dans les provinces où il y a des moulins et fours banaux, publics.

J'aporte bones nois de coudre [1],
Les flaons chaus pas nes oublie [2];
J'ai chastaingnes de Lombardie,
Figues de Melites sanz fin [3],
J'ai roisin d'outre mer [4], roisin.
J'ai porées, et s'ai naviaus [5],
J'ai pois en cosse toz noviaus.
L'autres crie feves noveles;
Si les mesure à escueles.
Hanni d'aoust flerant com bausme [6],
L'autres crie chaume, i a chaume [7].
J'ai jonc paré por metre en lampes [8],
Bones eschaloingnes d'Estampes [9],
J'ai savon d'outremer, savon.
Des poires de saint Riule avon [10]
L'autres crie sanz delaier [11]
Je sers de pingnes à resoier [12].

[1] Des noisettes; le bois qui les produit est nommé coudre; — [2] pièces de pâtisseries connues encore sous le nom de flancs : nes oublie, je ne les oublie pas; — [3] de Malte, *Melita;* — [4] raisin de Damas, qui probablement nous a été apporté par le moyen des Croisades; — [5] j'ai des herbes et j'ai des navets; — [6] anis, *anethum*, qui sent, *flagrat*, comme du baume; — [7] chaume, paille, *calamus;* — [8] anciennement, et je l'ai vu, dans ce siècle; en Bourgogne, on se servoit de la moelle d'un certain petit jonc qui croît dans les prés bas, au lieu de coton, pour faire les mèches des lampes; ce qui nous fait voir que l'usage du coton n'est pas ancien, ou du moins qu'il n'étoit pas fort commun. On trouve une preuve de cet usage dans la traduction des Dialogues de Saint Grégoire, du XIIe siècle; — [9] les échalottes d'Étampes, petite Ville à quatorze lieues de Paris, étoient renommées; — [10] poires de Saint Rieul, fruit d'automne; — [11] sans cesse, sans délai, sans différer; — [12] je sers, je vends des peignes à faire des réseaux, des rets, *retia*.

Quant mort i a home ne fame,
Crier orrez, proiez por s'ame
A la sonete par ces rues [1].
Dont orrez autres genz menues [2]
Poires d'angoisse crier haut [3].
L'autres pommes rouges qui vaut [4].
Aiglentier por du pain l'en crie [5],
Verjus de grain à fere aillie [6].
Li uns borgons, li autres veilles [7],
Cornilles méüres, Cornilles [8].
Alies i a d'aliïer [9],
Or i a boutons d'aiglentier [10],
Proneles de haie vendroie [11].
Oiselés por du pain donroie [12].

[1] Usage encore pratiqué dans les villes, bourgs et villages, sur les confins de la Normandie, comme à Villepreux, Mantes, Pacy, Dreux et autres. Lorsqu'une personne meurt, un homme va dans les rues la nuit, en sonnant une sonnette ; il s'arrête à tous les carrefours, et crie d'une voix lugubre : Réveillez-vous, vous qui dormez, priez Dieu pour les Trépassés ; — [2] vous entendrez d'autres petites gens ; — [3] crier des poires très-âcres, que l'on nomme encore poires d'angoisse, parce qu'il est impossible de les manger crues ; — [4] vaut, qui en veut, *vult ;* — [5] aiglentier, rosier sauvage, et petit rosier dont les roses sont couleur de pourpre ; — [6] aillie, sauce, ragoût ; — [7] Borgons et Veilles sont deux espèces de champignons qui croissent dans les prés ; — [8] Cornilles, Cormes et Cornes, fruit d'un arbre nommé Cormier, dont les feuilles approchent beaucoup de celles du frêne. Ce fruit est si âcre, qu'il seroit impossible d'en avaler la grosseur de la tête d'une épingle ; et lorsqu'il est mol, il surpasse en bonté les nèfles ; — [9] Alies, fruit de l'arbre Alisier qui vient dans les bois : il vient par bouquets, et est gros comme une médiocre noisette, et à peu près de la même couleur. Il faut aussi qu'il soit mol pour être mangeable : il a la propriété d'enivrer ; — [10] grateculs, Chinorodon ; — [11] très-petites Prunes, fruit de l'épine noire qui vient dans les haies ; — [12] oiselés, petits oiseaux.

Nates i a, et naterons [1],
Cerciaus de bois vendre volons [2].
L'autres crie gastiaus rastis,
Je les aporte toz fetis [3],
Chaudes tartes et siminiaus [4],
L'autres crie chapiaus, chapiaus.
Gastel à feve orroiz crier [5],
Charbon le sac por uns denier,
Nesfles méures ai à vendre.
Le soir orrez sanz plus atendre,
A haute voiz sanz delaier,
Diex, qui apele l'oubloier [6]?
Quant en aucun leu a perdu,
De crier n'est mie esperdu [7],
Prés de l'uis crie où a esté,
Aïde Diex de Maïsté [8],
Com de male eure je fui nez,
Com par sui or mal assenez [9],
Et autres choses assez crie,
Que raconter ne vous sai mie;

[1] Naterons, petites nattes; — [2] cercles pour les tonneaux; — [3] bien faits, joliment faits; — [4] espèce de pâtisserie, connue sous ce nom en Picardie; — [5] gâteaux pour le jour de la fête des Rois; — [6] oublieux, gens qui crioient des oublies, dans les rues, pendant l'hiver : c'étoient des garçons pâtissiers que l'on faisoit monter après soupé; on jouoit des oublies. L'Auteur représente ici un Oublieux qui avoit perdu, et qui déplore son malheur. Il est arrivé de grands accidens à ces sortes de gens, par des ivrognes et des libertins, plusieurs vols faits aussi par ces marchands d'Oublies. Ç'a été M. Herault, lieutenant de police, en 1725, qui a entièrement aboli cet usage. Les pâtissiers avoient aussi, dans leurs lettres, le titre d'Oublayers jusqu'au XVII^e siècle; — [7] n'est point apprentif de crier, rien ne peut l'empêcher de crier; — [8] au secours Dieu de Majesté; — [9] comme je suis mal en point, mal ajusté.

Tant i a denrées à vendre,
Tenir ne me puis de despendre [1].
Que se j'avoie grant avoir [2],
Et de chascun vousisse avoir
De son mestier une denrée,
Il auroit moult corte durée.
Tant poi i ai mis que j'avoie,
Tant que povretez me mestroie [3].
Après mise ma robe jé [4],
Lecherie m'a desrobé :
Si ne sai mès [5] que devenir,
Ne quel chemin puisse tenir.
Fortune m'a mis en sa roë [6],
Chacun me gabe et fet la moë,
Si ferai, puis que suis en queche [7],
Du meillor fust que j'aurai fleche.

[1] Je ne peux m'empêcher de dépenser ; — [2] si j'avois un bien considérable, et que je voulusse avoir de chaque chose que l'on crie seulement pour un denier, mon bien, quelque abondant qu'il fût, seroit bientôt dépensé. Jugez de la valeur d'un denier en ce temps-là ; — [3] le peu que j'avois, je l'ai dépensé, de manière que pauvreté me tourmente : mestroier, signifie commander, tourmenter, forcer ; — [4] après avoir dépensé mon bien, j'ai été obligé de vendre mes habits ; la luxure, la gourmandise m'ont dépouillé, de façon que je ne sais plus que devenir ; — [5] mais, plus ; — [6] roë, roue, *rota ;* chacun me raille et me fait la moue ; — [7] ainsi, puisque je suis tombé en la misère, je ferai flèche du meilleur bois. Queche est là pour la rime : *casus*, chute ; fust, bois, *fustis*, d'où futaie.

*Expliciunt les Crieries de Paris.*

# LES MONSTIERS DE PARIS.

*C'est-à-dire l'énumération des Églises de Paris.*

Cette Pièce, au premier coup-d'œil, ne paroîtra peut-être pas fort intéressante : elle servira au moins à faire connoître toutes les Églises qui subsistoient vers la fin du XIII[e] siècle (*), temps auquel elle a été écrite, et fera connoître celles qui ont été bâties depuis.

Elle se trouve dans le manuscrit de la Bibliothèque Impériale, n° 7218, fol. 232.

HE, Nostre Dame de Paris,
Aidiez-moi qui suis esmaris[1].
Et vous, *Nostre Dame* des Chans[2],
Et saint *Marcel* li bien queranz[3],
Et saint *Victor* li Dieu amis[4],
Et saint Nicholas li petis[5],
Et vous, saint *Estienne des Grés*[6],

[1] En affliction; — [2] les Carmelites du faubourg Saint Jacques, où étoit anciennement un Prieuré de l'Ordre de Saint Benoît, nommé Notre-Dame des Champs, que quelques Auteurs prétendent avoir été fondé par Robert le Pieux, Roi de France. Ces Carmelites n'ont été établies qu'en 1604, par Marie de Médicis; — [3] avant ce temps-là Saint Clément. On n'a rien de positif sur la fondation de cette Église : Saint Marcel, Évêque de Paris, vivoit sous Clovis en 480. Ce mot de bien querant, est une cheville, qui signifie bien cherchant, *bene quœrens*; — [4] Abbaye de Chanoines-Réguliers, fondée par Louis le Gros vers 1115; — [5] Saint Nicolas du Chardonnet en 1243; — [6] Collégiale, rue Saint Jacques vis-à-vis les Jacobins, Église fort ancienne : on ignore sa fondation. Ainsi nommée, parce que l'on n'y parvenoit anciennement que par des degrés; nommée dans tous les Titres Latins, *Sanctus Stephanus à gressibus*.

(*) Celles imprimées en caractères italiques n'existent plus, plusieurs d'entre elles ont été démolies depuis 1789, et servent à d'autres usages.

Et sainte *Genevieve* aprés [1].
Aidiez-moi, Saint *Syphoriens* [2],
Saint *Cosme* et Saint *Dominiens* [3];
Saint *Ylaire*, Saint *Juliens* [4],
Qui herberge les Crestiens.
Saint Benéois li bestornez [5]
Aidiez à toz mal atornez.
Saint *Jaques* aus Préeschéors [6]
Saint *François* aus Freres Menors [7].
Et Saint *Jehan* à l'Ospital [8].
Et Saint Germain des Prez là val [9].
Saint *Blaives*, et Saint *Mathelin* [10].
Et Saint *Andrieu*, Saint Sevrin [11].
Aidiez-moi, Saint *Germain* li viex [12],
Et Saint *Sauveres* qui vaut miex [13];

[1] Saint Genevieve du Mont; — [2] Église paroissiale à Saint Germain des Prés ; — [3] Saint Côme, Saint Damien, Paroisse, rue de la Harpe; — [4] Saint Hilaire, Paroisse au mont Sainte Genevieve, vis-à-vis la rue des Carmes. Saint Julien l'hospitalier, dit depuis le pauvre, dans une rue de ce nom, à l'entrée de la rue Galande; au bas de la rue S. Jacques; — [5] Église Canoniale et Paroissiale, rue Saint Jacques. *Voyez* le Glossaire de l'Ordene de Chevalerie, au mot *Bestourner*. Mal atornez, signifie ici pauvre, en mauvais état, dans l'affliction; — [6] les Jacobins, rue Saint Jacques; — [7] les Cordeliers. Ces deux Communautés établies par Saint Louis; — [8] Saint Jean de Latran, Commanderie de l'Ordre de Malte, place de Cambray; — [9] Saint Germain des Prés. Là aval, en bas, en descendant la rivière; — [10] Saint Blaise, petite Chapelle rue Galande, près de celle de Saint Jacques, dans laquelle les charpentiers faisoient faire l'Office, détruite depuis environ 80 ans. Saint Mathurin, les Mathurins, autrefois les Freres aux Anes; — [11] Saint André-des-Arts, Saint Severin; — [12] Saint Germain le vieux, au Marché neuf; — [13] Saint Sauveur qui vaut mieux, rue Saint Denis.

Saint

Saint *Christofle*, Saint *Bertremiex* [1]
Et vous, biaus sire Saint *Mahiex* [2].
Sainte *Jenevieve* aus coulons [3],
Et vous, Saint *Jehan* li roons [4].
Sainte *Marine* l'Abéesse [5].
Li Saint de la *Chapele* Evesque [6],
Et l'Ostel-Dieu i vueil-je metre;
Je ne m'en vueil mie demetre [7],
Saint *Piere* aux bués, et Saint *Landris* [8]
Et Saint *Denis* du pas ausis [9],
Et de la Chartre Saint *Denis* [10],

[1] Saint Christophe, petite Paroisse devant le parvis de Notre-Dame, entre les rues de la Huchette et de Venise, qui ont été détruites, avec cette Paroisse, en 1745, pour faire la place du parvis de Notre-Dame, et le nouveau bâtiment des Enfans-Trouvés. Saint Barthélemi étoit une Paroisse devant le Palais; — [2] l'Église de Sainte-Croix en la Cité, fondée en 1136, sous le titre de Saint Hildevert, Évêque de Meaux, et ensuite sous l'invocation de Saint Mathieu; — [3] aux pigeons; Sainte Genevieve des Ardens, qui étoit rue neuve Notre-Dame, détruite en 1745, pour faire le bâtiment des Enfans-Trouvés, avoit été réunie à la Magdeleine, ainsi que S. Christophe; — [4] S. Jean le Rond, petite Église qui étoit adossée à la tour gauche de Notre-Dame, où étoit la porte du cloître: elle en étoit la Paroisse, et a été démolie en 1747, et réunie à Saint Denis du Pas, derrière le chevet de Notre-Dame; — [5] petite Paroisse en la Cité, et qui l'étoit de l'Archevêché, outre lequel il n'y avoit que treize maisons qui en dépendissent; — [6] Chapelle de l'Archevêché, où on faisoit les ordinations: c'étoit anciennement une petite collégiale, dépendante de Notre-Dame, suivant les Cartulaires de l'Archevêché; — [7] je ne veux pas m'en dispenser; — [8] Saint Pierre aux bœufs et S. Landry, deux petites Paroisses qui étoient en la Cité; — [9] derrière l'Église de Notre-Dame, où S. Denis fut mis dans une fournaise; — [10] Couvent de Bénédictins de Cluni, au bas du pont Notre-Dame, autrefois le grand pont, où Saint Denis fut mis en prison.

Saint *Macias* [1], et Saint *Liefrois* [2].
Li Saint de la Chapele au Rois [3],
Et Saint Germain li Auçoirrois [4]
Et Saint Thomas de Lovre ausi [5],
Et Saint *Nicholas* delez li [6].
Et Saint *Honoré* aus porciaus [7],
Et Saint Huistace de Champiaus [8].
Et Saint Ladre li bons mesiaus [9],
Saint Leu, Saint Gile li noviaus [10],
Et li bon Saint des *Filles-Dieu* [11],
Et Saint *Magloire* n'en eschieu [12].

[1] Saint Martial, dans la Cité, étoit une Paroisse qui a été supprimée, et réunie à Saint Pierre des Arcis, depuis environ 100 ans; — [2] Saint Leufroy étoit une petite Paroisse au bas du pont au Change, à la place de laquelle on a bâti la prison du grand Châtelet; — [3] la Sainte-Chapelle, cour du Palais : la flèche a été démolie dans la révolution; — [4] Saint Germain-l'Auxerrois, autrefois Saint Vincent, Paroisse du Louvre et des Tuileries; — [5] Église Collégiale entre le Louvre et le Palais des Tuileries. Cette Église abîma en 1739, et ensevelit, sous ses ruines, presque tous les Chanoines : elle a été rebâtie par les soins du fameux Germain, orfèvre, et elle a été sous l'invocation de S. Louis, à laquelle Collégiale on avoit réuni S. Nicolas, autre Collégiale presque joignante, et celle de S. Maur les Fossés, près Paris; c'est aujourd'hui le Temple des Protestans; — [6] à côté de lui. *Voy.* la note précédente; — [7] cette riche Collégiale devoit sa fondation première, en 1204, à un nommé Renold Cherein, et Sibile sa femme, boulanger, qui donna treize arpens de terre, près la place aux Pourceaux, qui étoit où est à présent la rue des Petits-Champs; — [8] Saint Eustache, Paroisse considérable, située dans un lieu appelé Champeaux, qui s'étendoit jusqu'à la rue Saint Honoré, où sont les Halles; — [9] Saint Lazare le lépreux, au haut de la rue du faubourg S. Denis; — [10] S. Loup et S. Égide, alors nouvellement fondée; — [11] Communauté de Filles, rue Saint Denis, fondée par Saint Louis; — [12] l'Abbaye de Saint Magloire fut fondée par Hugues Capet, au lieu où est le Palais aujourd'hui, et l'Église de Saint Barthelémi, pour des Religieux de Saint Benoît. Ils furent

Et la *Trinité* aus Asniers[1],
Li saint du moustier au *Templiers*[2]
Et cil du *Val des Escoliers*[3].
Et Saint Lorens qui fu rostis[4],
Saint *Salerne* qui fu trahis[5].
Saint *Martin* des Chans n'i oubli;
Et Saint Nicholas delez li[6].
Saint *Pol*, et Saint *Antoine* i met[7],
Et toz les bons Sains de *Namet*[8];
Saint *Jehan*, Saint Gervais en Greve[9];
Et Saint *Bon* où l'en fiert en cleve[10];
Et si i sera Saint *Bernars*[11];
Le Moustier des *Freres aus Sas*[12],

ensuite transférés rue S. Denis, au coin de celle de Sallé au Comte; ils furent, en 1572, transférés de nouveau au faubourg S. Jacques, où étoit le Séminaire de ce nom. Ils cédèrent cette maison, rue S. Denis, à des Filles pénitentes, fondées par Louis XII, n'étant que Duc d'Orléans, vers l'an 1494. Ces Filles étoient sous la règle de Saint Augustin. N'en eschiex, je n'en excepte pas Saint Magloire, je ne le retranche point, *non excido*.

[1] Hôpital rue Saint Denis : on ne peut rendre compte de cette épithète, Asniers ; — [2] l'Église du Temple, dédiée à Saint Simon ; — [3] la Couture Sainte Catherine, vis-à-vis les Jésuites de la rue Saint Antoine ; — [4] faubourg Saint Martin ; — [5] on ne peut dire au juste où étoit cette Église ; on présume que c'étoit l'Église de la Villette ; — [6] Saint Nicolas des Champs, à côté de Saint Martin ; — [7] le petit S. Antoine, où étoient des Chanoines Réguliers de Saint Augustin ; — [8] on ne sait point quelle étoit cette Église ; — [9] proche la Grève ; — [10] petite Chapelle près de Saint Merry, autour de laquelle il y avoit des maréchaux qui battoient sur l'enclume ; — [11] les Bernardins, près le pont de la Tournelle ; — [12] les Frères aux Sacs, ou les Sachets, ordre de Mendians, établis au bout du Pont-Neuf, où étoient les grands Augustins. Ces derniers furent d'abord établis près la rue Montmartre, où étoit une Cha-

Et si i sera Saint *Remis*
Le Moustier aux XV XX [1].
Et Saint Leu que je n'oubli mie,
La novele *Ordre de la Pie*
Qui sont en la Bretonerie [2],
Saint *Giosses* [3] et Saint Merri.
Et Sainte *Katerine* ausi [4],
Saint *Innocent* aus bons Martirs [5],
Saint *Jaque* de la Boucherie [6],
Sainte *Oportune* bone amie [7],
Aidiez de bon cuer et d'entier
A toz cels qui en ont mestier [8].

pelle nommée la Jussienne, c'est-à-dire, de Sainte Marie Égyptienne. Les Sachets ou Sachetins ayant été dispersés en différens Couvens, les Augustins vinrent s'y établir.

[1] Les Quinze-Vingts, établis par Saint Louis, sous l'invocation de Saint Remy. Le manuscrit porte $\frac{\text{xvii}}{\text{xx}}$, sans doute par erreur; — [2] Chanoines-Réguliers établis par Saint Louis, en 1268; — [3] Saint Josse, petite Paroisse, rue des Lombards; — [4] Hôpital, rue Saint Denis, pour recevoir les Filles servantes sans condition, desservi par des Religieuses de l'ordre de Saint Augustin; — [5] les Innocens, rue Saint Denis; — [6] rue Saint Martin, on ne voit plus que la tour; — [7] rue Saint Denis, Collégiale; — [8] à tous ceux qui en ont besoin.

*Expliciunt les Monstiers de Paris.*

# LES ORDRES DE PARIS.

## PAR RUTEBUEF.

Manuscrits, nos. 7218 et 7633.

En non de Dieu l'Esperité,
Qui trebles est en unité,
Puisse-je commencier à dire
Ce que mes cuers m'a endité,
Et se j'en di la verité,
Nus ne m'en doit tenir à pire.
J'ai commencié ma matire
Sus cest siecles qu'adès empire,
Où refroidier voi charité :
Ausi s'en vont sanz avoir mire
Là où li Deables les tire
Qui Dieu en a desherité.

Par maint samblant, par mainte guise
Font cil qui n'ont ouvraingne aprise
Par qoi puissent avoir chevance :
Li uns vestent cotele grise,
Et li autre vont sanz chemise,
Si font savoir lor penitance.
Li autre par fausse samblance
Sont Seignor de Paris en France,
Si ont jà la cité porprise :
Diex gart Paris de meschéance,
Et le gart de fausse créance,
Qu'ele n'a garde d'estre prise.

Li Barré[1] sont près des Béguines[2],

[1] Ancien nom donné aux Carmes, parce que leurs habits étoient divisés par bandes blanches et noires ; — [2] société de Filles dévotes qui s'étoit établie en Flandres, en 1226.

Neuf vingt en ont à lor voisines,
Ne lor faut que passer la porte,
Que par auctoritez devines,
Par essamples et par doctrines
Que li uns d'aus à l'autre porte.
N'ont pooir d'aler voie torte,
Honeste vie les deporte,
Par jéunes, par disciplines,
Que li uns d'els l'autre conforte.
Qui tel vie a, ne s'en resorte,
Qar il n'a pas geté sens signes.
L'ordre as Beguines est legiere,
Si vous dirai en quel maniere,
L'en s'en ist bien por mari prendre.
D'autre part qui besse la chiere,
Et a robe large et pleniere,
Si est Beguine sanz li rendre[1].
Si ne lor puet-on pas deffendre
Qu'èles n'aient de lor char tendre,
S'eles ont un poi de fumiere;
Se Diex lor voloit por ce rendre
La joie qui est sanz fin prendre,
S. Leurens l'achata trop chiere.
Li Jacobin sont si preudomme
Qu'il ont Paris et si ont Romme,
Et si sont Roi et Apostole,
Et de l'avoir ont-il grant somme;
Et qui se muert, s'il ne les nomme
Por executor, s'ame afole;
Et sont Apostre par parole,

[1] Sans faire de vœux : on appeloit *rendu*, celui qui en avoit fait.

Buer fu tel gent mise à escole.
Nus n'en dit voir c'on ne l'assomme;
Lor haïne n'est pas frivole,
Je qui redout ma teste fole,
Ne vous di plus mès qu'il sont homme.

Se li Cordelier por la corde
Pueent avoir la Dieu acorde,
Buer sont de la corde encordé:
La Dame de misericorde,
Ce dient-il, à els s'acorde,
Dont jà ne seront descordé;
Mès l'en m'a dit et recordé
Que tels moustre au digne cors Dé
Samblant d'amor, qui s'en descorde.
N'a pas graument que concordé
Fu par deus d'aus et recordé
Uns livres dont je me descorde.

L'ordre des Sas [1] est povre et nue,
Et si par est si tart venue,
Q'à paines seroit soustenu,
Se Diex ot tel robe vestue
Com il portent par mi la rue,
Bien ont son abit retenu,
De ce lor est bien avenu,
Par un home sont maintenu
Tant comme il vivra Diex aiue.
Se mors le fet de vie nu,
Voisent là dont-il sont venu,
Si voist chascuns à la charue.

Li Rois a mis en un repaire,

[1] *Voyez* ci-devant, au bas de la page 291.

Mès ne sai pas bien por qoi faire,
Trois cens avugles route à route;
Parmi Paris en va trois paire,
Toute jor ne finent de braire,
Aus trois cens qui ne voient goute.
Li uns sache, li autres boute,
Si se donent mainte cacoute,
Qu'il n'i a nul qui lor esclaire.
Se feus i prent, ce n'est pas doute,
L'ordre sera brullée toute,
S'aura li Rois plus à refaire.
  Diex a non des filles avoir [1],
Mès je ne poi onques savoir
Que Diex éust fame en sa vie.
Se vous créez mençonge avoir
Et la folie por savoir,
De ce vous cuit-je ma partie:
Je di que Ordres n'est-ce mie,
Ainz est baras et tricherie
Por la fole gent decevoir.
Hui vienent, demain se marie;
Le lingnages Sainte Marie
Est hui plus granz qu'il n'ere ersoir.
  Li Rois a filles à plenté,
Et s'en a si grant parenté
Que nus ne l'oseroit atendre;
France n'est pas en orfenté,
Se Diex me doinst bone santé,
Jà ne li covient terre vendre
Por paor de l'autre deffendre.

[1] Les Filles Dieu qui étoient rue Saint Denis.

Qar li Rois des filles engendre,
Et ses filles refont auté.
Ordre l'apelent Alixandre,
Si q'après ce qu'il sera cendre,
Sera cent anz de lui chanté.

La Trinité [1] pas ne despris;
De ce c'ont aüné et pris,
Envoient le tiers à mesure
Outre mer réambre les pris [2]:
Se ce font que j'en ai apris,
Ci a charité nete et pure.
Ne sai s'il partent à droiture,
Je voi deça les pommiaus luire
Des manoirs qu'il ont entrepris:
S'il font delà tel forneture,
Bien œvrent selonc l'Escripture,
Si n'en doivent estre repris.

Li Vaus des escoliers m'enchante,
Qui quierent pain et si ont rante,
Et vont à cheval et à pié:
L'université la dolente,
Qui se complaint et se demente,
Trueve en aus petit d'amistié,
S'a ele d'aus éu pitié,
Mès il se sont bien aquitié
De ce que l'Escripture chante:
Quant l'en a mauvès respitié,
Trueve-l'en puis l'anemistié,
Qar li maus fruis ist de male ente.

[1] Ce sont les Religieux qui, en dernier lieu, étoient appelés Mathurins; — [2] les Captifs.

Cil de Chartrouse sont molt sage;
Qar il ont lessié le boschage
Por aprochier la bone vile :
Ici ne voi-je point d'outrage,
Ce n'estoit pas lor heritage
D'estre toz jors en itel pile.
Nostre créance torne à guile,
Mençonge devient Evangile,
Nus n'est mès saus sanz beguinage.
Preudom n'est créuz en concile
Ne que deus genz contre deus mile :
A ci dolor et grant domage.
Tant com li Guillemin esturent [1],
Là où li grant preudomme furent
Ça en arrier comme renclus,
Itant servirent Dieu et crurent.
Mès maintenant qu'il se recrurent,
Si ne les dut-on croire plus :
Issu s'en sont comme conclus.
Or gart uns autres le renclus,
Qu'il en ont bien fet ce qu'il durent,
De Paris sont un poi ensus,
S'aprocheront de plus en plus,
C'est la reson por qoi s'esmurent.

[1] Les Guillelmites, Religieux de l'ordre de Saint Augustin.

*Expliciunt les Ordres de Paris.*

# L'A CHANSON DES ORDRES.

## PAR RUTEBUEF.

Manuscrits, nos 7218 et 7633.

Du siecle vueil chanter
Que je voi enchanter;
Tels vens porra venter
Qu'il n'ira mie ainsi.
Papelart et Beguin
Ont le siecle honi.

Tant d'Ordres avons jà,
Ne sai qui les sonja,
Ainz Diex tels gens non a,
S'il ne sont si ami:
Papelart et Beguin, etc.

Frere Predicator
Sont de molt simple ator,
Et s'ont en lor destor,
Sachiez, maint Parisi.
Papelart, etc.

Et li Frere-menu
Nous ont si près tenu,
Que il ont retenu
De l'avoir autressi.
Papelart, etc.

Qui ces deus n'obéist,
Et qui ne lor gehist
Quanqu'il onques féist,
Tels bougres ne nasqui:
Papelart, etc.

Assez dient de bien,
Ne sai s'il en font rien;
Qui lor done du sien,
Tel preudomme ne vi.
Papelart, etc.

Cil de la Trinité
Ont grant fraternité,
Bien se sont aquité,
D'asnes ont fet roncin:
Papelart, etc.

Et li frere Barré
Resont cras et quarré,
Ne sont pas enserré,
Je les vi mercredi.
Papelart, etc.

Nostre frere Sachier
Ont luminon fet chier;
Chascuns samble vachier
Qui est de son mesin:
Papelart, etc.

Set vins filles ou plus
A li Rois en reclus,
Onques mès Quens ne Dus
Tant n'en congenui.
Papelart, etc.

Beguines a où mont
Qui larges robes ont;
Desous lor robes font
Ce que pas ne vous di:
Papelart, etc.

L'Ordre des Nonvoianz,
Tels ordre est bien noianz,
Il tastent par leanz
Quant venites-vous ci :
Papelart, etc.

Li frere Guillemin,
Li autre frere Hermin,
M'amor lor atermin,
Jes amerai mardi :
Papelárt et Beguin
Ont le siecle honi.

*Explicit la Chanson des Ordres.*

---

# CI COMMENCE LE DIT DU LENDIT RIMÉ.

Manuscrit de Notre-Dame, M. $\frac{21}{5}$.

EN l'ouneur de Marchéandie
M'est pris talent que je vous die,
Se il vous plaist, un nouvel Dit.
Bonne gent, ce est du Lendit,
La plus Roial Foire du monde,
Si con Diex l'a fait à la ronde,
Puis que g'i ai m'entencion.
Premerain la Pourcession.
De Nostre Dame de Peris
Y vient, que Dieu gart de peris
Tous les bons marcheans qui y sont
Qui les granz richesses y ont,

Que Diex les puist tous avancier :
L'Evesque ou le Penancier
Leur fet de Dieu bénéison.
De digne bras S. Semion
Devant après ne doit nus vendre.
Or vous voudré-ge faire entendre
La fernaisie qui me vint
Quant à rimoier me covint :
Au bout par de sa Regratiers,
Trouvé Barbiers et Servoisiers,
Taverniers et puis Tapiciers :
Asez près d'eulx sont li Merciers,
A la coste du grant chemin
Est la Foire du parchemin ;
Et après trové li pourpoint,
Dont maint homme est vestu à point ;
Et puis la Grant-Peleterie.
(*) . . . . . . . . . . . . .
La tiretaine dont simple gent
Sont revestu de pou d'argent :
Les Lingieres ne sont pas toutes,
Je m'en retourné par les coutes ;
Puis m'en reving en une plaine
Là où l'en vent cuirs cruz et laine :
Puis adresai au bout arrier
Là où je commençai premier
Par devers la crois du Lendit
Pour miex aconsevoir mon Dit ;
M'en ving par la Feronnerie,
Après trouvai la Baterie [1],

[1] Chaudronniers.

(*) Il manque ici un vers dans le manuscrit.

Cordouanier et Bourrelier,
Sellier et Frenier [1] et Cordier,
Chanvre fillé et cordouan.
Assez y ot paine et ahan
Marchans qui là sont assamblez,
Faus, après fausilles à blez
Si y trueve-on qui les set querre,
Queus d'Ardenne et d'Engleterre [2],
Haches, coignies et tarieres,
Et trenchans de pluseurs manieres,
Mortelier [3] bancier trouvai,
Taneur, megeis de bon conroi [4],
Chausier, huchier [5] et changéour
Qui ne sont mie le menour ;
Il se sont logié bel et gent.
Après sont li joüel d'argent
Qui sont ouvré d'orfaverie :
Ce me semble grand desverie,
Je n'i vi que trois Espisiers,
Et si le me convient noncier.
Puis m'en vins en une ruelle
Estroite, où l'en vent la telle ;
Yceulz doi-je bien anoncier
Et après le Chanevacier [6],
Ainçois que je soie à repos,
Platiaus [7], escueles et pos
Trouvé, qui sont ouvré d'estain.
Or dirai du mestier hautain

[1] Éperonniers ; — [2] pierres à aiguiser ; — [3] espèce de fondeur ; — [4] passeurs de peaux fines ; — [5] faiseurs de coffres ; — [6] vendeur de toile de chanvre ; — [7] plats.

Qu'à ma matere miex apere,
C'est cis qui tous les autres pere,
Ce sont li Drapier que Dieu gart,
Par biaus dras l'alions regart :
Diex gart ceus qui les sevent faire.
Des marcheans de bon afaire
Doit-on parler en tous bons lieus.
Por ce que je ne soie oiseus
Voudrai nommer selonc mon sens
Toutes les viles par assens [1]
Dont la foire est maintenue.
Premier est Paris amenteue
Qui est du monde la meillour ;
Si li doit-on porter hounour ;
Tous biens en viennent, dras et vins ;
Après parlerai de Prouvins,
Vous savez bien comment qu'il siet,
Que c'est l'une des dix-sept :
Après, Rouen en Normendie,
Or oez que je vous en die ;
En mon Dit vous amenteuvrai
Gant et Ypre et puis Douay,
Et Maaline et Broiselles [2],
Je les doi bien nommer con celles
Qui plus belles sont à véoir ;
Ce vous fai-je bien assavoir :
Cambrai cité, et Moncornet,
Maubeuge, et Aves i met,
Nogent le Rotro et Dinem,
Manneval, Torot et Caën,

[1] Par ordre ; — [2] Bruxelles.

Louviers, et Breteul, et Vernon,
Chartes, Biauvais, cité de nom,
Evreus et Amiens noble halle,
Et Troie, et Sens, et Aubemalle [1],
Endeli, Doullens, Saint Lubin
Selon c'on dit en Costentin;
Et Montereul desus la mer,
Et Saint Cointin [2] et Saint Omer,
Abeville, et Tenremonde,
Chaalons où moult de pueple abonde,
Bons Marchéans et plain d'engien,
[illegible]estre après et puis Enguien,
Louvain, Popelines [3] trouvai,
Valenciennes et puis Tournai,
Torigni, et puis Darnestal,
Et après trouvai Boneval,
Nogent-le-Roy, et Chastiaudun,
Maufumier metrai en quemun [4],
Aubenton y doit estre bel
Et le temple de Montdoublel,
Corbie, Courterai et Erre [5],
Baieus, Chanbel; m'i faut atraire
Hal et Grant-Mont tret en Brebant,
Coutras, et gent plaine de brans [6]:
Villevort ne veul pas lessier;
Pavilli, ne Moutier-Villier,
Monsiaus y metrai, et Blangi,
Lille en Flandres, Cressi et Hui,
Et Arras cité, et Vervin,
Par tans en sarez le couvin [7].

[1] Aumale; — [2] Saint Quentin; — [3] Poperingue, près d'Ipres; — [4] en commun, du nombre, ensemble; — [5] Aire; — [6] d'épées, sabres; — [7] tous ceux qui s'y assemblent.

Estampes metrai en commun
Et le Chastiau de Meléun,
Saint Denis où je sui tout aise,
Nommerai et après Pontaise,
Gamache, Bailleul et en Sene.
Por ce que je ne mes-asene [1]
N'oubli pas Miaus ne Laigny,
Ne Chastiau-Landon quant y fuy
Au Lendit; merci Jhesu-Christ
Je les mis tous en mon escrit.
 Si n'obli pas, comment qu'il aille,
Ceus qui amainent la bestaille,
Vaches, bueus, brebis et porciaus,
Et ceuz qui vendent les chevaus,
Ronsins, palefrois et destrier,
Les meilleurs que l'en puet trover,
Jumens, poulains et palefrois
Tels comme por Contes et pour Roys.
Jhesus qui est souverain Diex,
Leur sauve à tretous leur chatiex
Et leur doint grace de gaaignier.
Quanqu'il est de bon por mengier,
Et bon vin, tout vient au Lendit,
Il me semble que j'ai voir dit,
Et por mon Dit miex peublier
Je n'i doi mie oublier
Les belles Dames que Dieu saut,
Qui demeurent en pipensaut.
Je pri Dieu qu'en terre et en mer
Gart tous marcheanz et veille amer,

[1] Je ne manque à rien.

Sainte Eglyse est d'eux secourue,
Et la povre gent soutenue.
A brief parler Diex les gart tous
D'anui, de perte et de courous,
Et si leur doint marchéander
Qu'en Paradis puissent aler,
Et les marchandes aussi;
Je pri à Dieu qu'il soit ainsi.

*Explicit le Dit du Lendit rimé.*

---

# LA BIBLE GUIOT DE PROVINS.

**Manuscrits de Notre-Dame, E 6, et n° 2707 du Catalogue de la Vallière.**

**Les variantes indiquées par des astérisques, sont toutes tirées de ce dernier manuscrit.**

Dou siecle puant et orrible
M'estuet commencier une Bible
Por poindre et por aguilloner
Et por grant essample doner.
Ce n'iert pas Bible losengiere,
Mès fine et voire et droituriere;
Mireors iert à toutes genz:
Ceste Bible or ne argenz
Esloingnier de rien ne me puet (*),
Qar de Deu et de raison muet.
Ce que je vueil conter et dire,
Est sanz felonie et sanz ire.

(*) Ne nus losangier ne la puet.

Voldrai le siecle molt reprendre
Et assaillir et reson rendre,
Et diz et essamples mostrer
Où tuit cil se porront mirer
Qui entendue et créance ont:
Que toutes les Ordres qui sont
Se porront mirer es biau diz,
Et es biauz moz que j'ai escriz
Se mirent cil qui bien entendent
Et li prodome s'i amendent.
Or me gart Dex mon esperit
Que de lui viennent li bon dit,
Et tuit li bon enseignement,
Einsinc le croi-je et entent.
Sor tout le siecle parlerai,
Ne jà home n'i nomerai
Qui haïr ne blasmer m'en doie,
Entrez sui en la droite voie:
Blasmer voldrai et desprisier
Ceuls que je voldrai et prisier (*)
En diz plesanz sanz vilonie.
Cil mosterra bien sa folie
Qui le blasme sor lui metra,
De folie s'entremetra (**);
Molt se descuevre folement
Qui commun blasme sor lui prent;
De folie se met en plet.
Mès la roë dou char qui bret,
Ne se puet celer ne covrir,
Les portes covient à ovrir.

(*) Et ce que je devrai prisier
Par diz, etc.

(**) Plus tost conoistre se fera.

En ceste Bible, qui qu'en gronde,
Dou siecle et de l'estre du monde,
Des Philosophes anciens (*)
Qui furent ainz les Crestiens,
Voldrai ceste Bible florir :
Cil se garderent de mentir ;
Cil vivoient selonc reson,
Hardi furent comme lyon.
De bien dire et de bien mostrer,
Et des malvais vices blasmer.
S'il éussent créance et loy,
En nules genz n'ot tant de foi.
Les escriptures molt les loent,
Philosophes les apeloient.
Li Grezois en latin resone,
Qui non de Philosophe sone,
Amans de bien et de droiture :
Ainsinc l'aferme l'escripture.
Philosophes nomez estoit
Cil qui Dieu créoit et amoit (**),
Et qui menoit honeste vie,
Ne de nul tort n'avoit envie.
Li nons fu molt biaus et cortois,
Par ce l'apelent li Grezois
Les améors de sapience,
Que en aus ot plus de science
Et de reson qu'en autre gent.
A Arle oï conter molt gent
Lor vie en l'estoire sanz troffe,
Dont furent né li Philosofe.

(*) Des dis as nobles Clers paiens. — (**) Cil qui avoit raison et droit.

Tiex eu fu lor généraus nons,
Therades en fu et Platons,
Et Seneques et Aristotes,
Virgiles en refu et Othes,
Cleo li vielz et Socratés,
Et Lucans et Diogenés,
Preciens et Aristipus
En furent et Cleobulus;
S'en fu Ovides et Estaces
Et Tulles li granz et Oracès,
Et Cligers et Pitagoras
En refurent, ce n'est pas gas,
De lor subtilité cerchier
A ces tens furent li plus chier:
Soutil estoient et agu.
Li mauvès Prince, li veincu
Qui gisoient es pechiez orz,
Les vossissent toz avoir morz.
Il nes ossassent pas véoir
Qu'il n'en préissent nul avoir
De Clerc, de Conte, ne de Roi
Contre reson né contre loi.
Li Philosophe tel estoient
Que à nule rien n'entendoient
Fors qu'à bien dire et à reprendre
Les malvès vices: qui entendre
Voldroit et lor moz et lor diz,
Il ne seroit jà desconfiz,
S'il les avoit en remembrance;
Mès tot est torneiz à enfance,
Li siecles et anoiantiz.
Des Princes sui plus esbahiz;

Cil ne quenoissent, cil n'entendent,
Cil n'enpirent ne cil n'amandent :
Empirier ne porroient-il,
Comment amenderoient-il,
Qu'il n'ont vergoingne ne peor,
Qu'il ne pueent estre pior ?
Il n'ont ne doute, ne paor
De Deu, ne dou siecle vergoingne.
Ha, douce France ! ha, Borgoingne !
Certes com estes avuglées,
Com vo vi de genz honorées !
Or plorent les bones mesons,
Les bons Princes, les bons Barons
Qui les granz Cors i assembloient,
Et qui les biaus dons i donoient.
Dieu, com furent prou et vaillant
Et riche et saige et quenoissant,
Et cil sont si nice et si fol,
Et guiléor et lasche et mol,
Que se je bien grant sens avoie,
Entr'aus, ce cuit, tot le perdroie ;
Tant lor oi mentir et guiller
Que je ne sai entr'aus parler.
Entr'aus ai tot le sens perdu.
Ne furent pas où coing feru,
Dont les monnoies sont loiax ;
Les forges furent desloiax,
Ce cuit, où il furent forgié ;
Se Dex m'aït, encore cuit-gié
Que li ovrier furent malvais.
Je ne me fierai jamais

En nule forge, n'en nule huevre,
Puis que malvès ovrier i huevre.
N'est mie droituriere forge,
Puis que malvès ovrier i forge;
L'uevre n'est preus, ce m'est avis,
A enviz iert jà de grant pris
Polainz de malvais estalon;
Ce vuel qu'entendent li Baron
Qui sont angoissouz et vilain.
Bone semence fet bon grein,
Et bons arbres porte bon fruit;
Ou il furent changié, ce cuit,
Ou les fausses engenréures
Qui sont malvaises et oscures,
Les nos ont einsi tresgitez.
Je ne voldroie estre blasmez
Des Dames, sauves lor ennors
Tou di, mès des engenréors
Me pleing, ce ne puis-je lessier,
Que trop furent malvès ovrier;
Le monde nos ont encombré
D'ort siecle de desesperé;
Trop est nostre lois au desouz,
Qui bien nos voldroit jugier touz
Si com je sai et com je croi,
Jà n'en eschaperoient troi
Qu'il ne fussent dampné sanz fin.
Où sont li bon, où sont li fin,
Où sont li saige, où sont li prou;
S'il estoient tuit en un fou,
Jà des Princes, si com je cuit,
N'i auroit un brullé ne cuit.

Mès se li felon i estoient,
Et cil qui Dame-Deu ne croient,
Et li vilain et li eschars,
Molt i auroit des Princes ars.
Onques tant loiax feu ne fu,
Qu'il vaudroient miex cuit que cru.
A grant tort les apelons Princes :
Des estoupes et des crevices
Font mainz Emperéors et Rois,
Li Alemant et li Tiois.
Bien voi des Princes esgarez,
Si voi-je des autres assez :
Tuit sont esbahi par le mont
Des malvès Princes qui i sont ;
Et Chevaliers sont esperdu.
Cil ont auques lors tens perdu,
Arbalestier et minéor,
Et perrier et engingnéor,
Seront dorenavant plus chier.
Encuséor et losengier,
Cil ont tot pensé qu'il feront,
Cil qui le siecle véu ont
Si vaillant com il a été.
Dex ! com estoient honoré
Li saige, li bon Vavasor !
Cil furent li conseilléor
Qui savoient qu'estoit resons,
Cil conseilloient les Barons,
Cil fesoient les dons doner
Et les riches Cors assembler.
Les bons Vavasors voi-je morz,
Les granz outraiges et les torz

Lor fet-en et les granz domages :
I c'est uns trop crueuz otraiges,
Qu'il estoient herbergéor,
Et bon terrien donéor,
Et li Prince lor redonoient
Les biax dons et les honoroient.
Or lor tolt-en ainz c'on lor doingne,
On les escorche, et rooingne :
Cil Prince nos ont fet la figue.
En harpe, en viele et en gigue
En devroit-en certes conter (*),
Et Contéors à Court mander :
Trop nos ont le siecle honi,
Chevalier sont acuiverti
Plus que cil où l'en fet les tailles ;
Bien joent tuit à totes failles
Nostre Prince, nostre Baron,
Faillent-il lor avoir? il non (**).
Cil faut qui ne fet ce qu'il doit,
Failliz ne doit riens fere adroit ;
Se failliz fet huevre qui faille,
C'est prueve que failliz fet faille :
Por ce di-je que failliz faut
Là où ses fez nule rien vaut.
Nostre Prince n'ont pas failli,
Bien me tenroie por gari
Certes se faillir les véoie,
Bien sui mors, mais encor vivroie.

(*) En devroit-on rire et chanter,
Om nes doit covrir ne celer.

(**) Fallent-il en lor œvre, non.

Por qoi nasquirent, por qoi durent,
Et por qoi sont et por qoi furent?
Cil Prince qui jouent, ont mort:
Il n'aiment joie ne deport.
Des Barons et des Chasteleinz,
Cuit-je estre trestoz certeinz,
Que de preuz molt en i auroit;
Mès li Prince sont si destroit,
Et dur et vilein et felon!
Por ce se doutent li Baron.
De tex i a qui preu seroient,
Mès nostre Prince ne vodroient
Que nus féist honor ne bien.
Et li jone et li ancien
Béent mès tuit à trestot faire
Li vaillant et li debonaire,
Et cil sont tuit por fol tenu;
Si honis siecles mais ne fu,
Je ne voi mais feste ne Cort.
Tant povrement lou siecle cort,
Que nus n'i ose joie faire.
Bien sont perdu li biau repaire,
Li grant palès, dont je sospir,
Qui furent fait por Cors tenir.
Les Cors tindrent li ancessor,
Et as festes firent honor
De biau despendre et de doner,
Et des Chevaliers anorer (*).
Tant vos vuel-je dire de feste
Qu'il n'en sont digne ne honeste

(*) Et de riche vie mener.

Qui tiennent Corz, se il ne donent,
Et les festes les en semonent.
La Corz quiert bien ce qu'en li doit,
Et les festes quierent lor droit;
Mès li Roi, li Duc et li Conte
As hautes festes font grant honte:
Il n'aiment pas palés ne sales,
Mès en maisons ordes et sales
Se reponent, et en boschages;
Les Corz sont povres et ombrages.
Lors fuient-il et borz et viles,
Mès Dex qui set totes les guiles,
Merveillouse justise en prent,
Qu'il les fet vivre trop vilment.
Mar lor membre du Roi Artu,
D'Alixandre et de Juliu,
Et des autres Princes vaillanz
Qui jà tindrent les Corz si granz.
Quel cort tint ore Asuerus!
Ele dura cent jorz et plus,
Et de l'Emperéor Ferri (*a*)
Vos puis bien dire que je vi
Qu'il tint une Cort à Maience:
Ice vos di-je sanz doutance,
C'onques sa pareille ne fu.
Que sont li Prince devenu?
Diex, que vi-je et que voi-gié!
Molt malement somes changié;
Li sieoles fu jà biaus et granz,
Or est de garçons et d'enfanz.

(*a*) Fréderic Barberousse assembla à Mayence, en 1181, une diète pour faire couronner, Roi des Romains, Henri son fils aîné.

Li siecles, sachiez voirement,
Faura par amenuisement;
Par amenuisement faura,
Et tant par apeticera
Q'uit home batront en un for
Le blés as fléax toute jor;
Et dui home, voire bien quatre
Se porront en un pot combatre.
Itiex li siecles devenra,
Sachiez de voir, jà n'i faurra,
As Princes le doit-en savoir (*),
Et puet-en ce prisier avoir
Dont l'en ne fet honor ne bien,
Tout est perdu, n'i a mès rien:
Trop est li siecles viz et orz,
Certes je vodroie estre morz
Qant moi remembre des Barons,
Et de lor fez et de lor nons,
Et des hauz Princes honorez
Qui tuit sont mort. Or esgardez
Quel eschange nos en avons,
Li argens est devenuz plons:
Trop bele huevre fet-en d'argent.
Hai! biauz Sire Dex, comment
Saime prodom malvese graine,
Trop fu l'aventure vilaine.
Qui fu l'Empereres Ferris,
Et qui fu li Rois Loéis
De France, dont je certeins sui
Que il ama Dex, et Dex lui?

(*) As Princes le poez véoir
Et ke l'en deit prisier avoir.

Bien est vuiz de genz le païs.
Qui fu li riches Rois Henris,
Qui fu ses filz, li jones Rois,
Li prouz, li saiges, li cortois ?
Et qui refu li Rois Richarz,
Qui ne fu avers ne escharz ?
Et qui fu Joffroi de Bretaingne,
Et qui fu li Cuens de Champaingne (*) ?
Ce fu li plus saiges dou mont :
Et qui fu li Cuens de Clermont,
Et qui refu li Quens Tiebauz,
Et de Mouçon li Quens Renauz ?
Li Quens Philippes qui refu,
Diex, quel terrier ! Dex, quel escu !
Qui refu Marquis de Boloingne,
Qui refu li Quens de Borgoingne ?
Il n'ot tel Prince jusqu'Aquitaine.
Et li Cuens Girarz de Vienne
Fu molt vaillanz, bien le set-on ;
Et qui fu li Rois d'Arragon ?
Plus cortois ne nasqui de mere :
Et li Dus Berengiers ses frere ;
Cil fu molt vaillanz sanz dotance,
Ce fu li bons Quens de Provance.
Qui fu li autres Quens Remons
De Tolouse ? certes li mons
Fust bien en lui touz emploiez,
Tel jor vi-ge. Molt est changiez
Li siecles de tel com jel' vi.
Quel Prince ot où Roi Amauri ?

(*) Et li Quens Hanris de Champagne.

Molt vi gloriouse sa vie
La riche terre de Surie.
Quiez fu li jones Cuens Henris,
Se outre mer fust encor vis?
Quiex fu li granz Cuens de Geneve,
Sa terre est molt de Seignor veve :
Quel Prince i ot et quel Baron,
Et qui fu li Cuens de Chalon ?
Biaus et cortois et quenoissanz,
Et de sa richesce vaillanz,
Et li granz Dus de Looregne,
Ce fu uns des meillors dou régne,
Li Cuens Estienes de Borgoingne,
Qui fu, certes bien le tesmoingne,
Li mieudres et uns des meillors
Des Rois et des Emperéors.
Et cels dont j'ai oï parler
Ne vueil-je pas ci toz nomer ;
Mès ces Princes ai-ge véuz,
Por ce sui-je plus esperduz
Et esbahiz, ce n'est pas gas.
Qui refu le Marchis Comras,
Qui refu Guis de Chasteillon ?
Quel home r'ot en Jaquemon ?
Teis Barons ne virent mi œil.
Qui refu Roberz de Salveil,
Et Bernarz de Saint Valeri ?
Qui refu ? Dex, certes je vi
A Senliz un vaillant Gauchier,
Dont je puis dire et afichier
Que ce fu la flors des Barons,
Là outre entre les Gascons

Revi un Bernart d'Armagnac,
Dès le tens Lancelot do Lac ·
Ne vit-en un Baron plus preu ;
Bien retint el siecle son leu
Raouls li vaillanz de Fouchieres :
Cil Baron furent jà lumieres
Dont je vi le siecle alumer.
Qui refu Joffroiz de Condé ?
Cil ot proesce où cuer sanz guile,
Et Willaume de Mandevile
R'ot pris molt vaillant et molt bel.
Et qui fu Hues du Chastel ?
Qui fu Raous de Maulion,
Et qui fu Joffroi de Mascon ?
Certes li vielz Quens de Toreinne
Ot cuer et proesce certeinne :
Certes molt orent pris et los
Berars et Guillaume li Gros,
Et li dui frere de Marseille.
Dex ! je revi une merveille,
Li Chasteleinz de Saint Omer,
Onques certes deça la mer,
Ne vi un si cortois Baron.
Qui fu Morises de Troon,
Et qui fu Renauz de Nevers ?
Biaus et cortois, droiz et apers.
Qui fu Henris de Fonsigney,
Qui furent cil de Flavigni ?
Qui refurent li Conte d'Eu,
Quiex Barons ot-il à Biaugeu ?
Qui furent li Soignor Doisi,
Qui refu Raols de Choisi

Qui fu Abés de Charenton ?
Et qui fu Garins de Roion ?
Estienes dou Mont Saint Johan,
Si puisse le issir de Lian (*),
Fust dignes à une corone.
La morz nos coite et esperone,
Trop m'a tolu de mes amis.
Qui fu Symons de Commerchis ?
Qui fu Willaume de Mellon,
Et qui fu Remons de Noion ?
Qui fu Aimes de Marigni ?
Ha ! jà r'ot-il à Vaignorri
Un si vaillant Bertolomier.
Las, je vi à Montpellier (**)
Guillaumes qui si vaillant fu :
Biaus Sire Dex, je ai véu
Tiex Barons et tiex Chevaliers
Où noble Chastel de Noiers.
Qui fu Pierres de Cortenai,
Et qui refu Guiz de Monjai ?
Qui refu Henris de Verzon,
Quiez Barons r'ot-il à Borbon !
Las, à Clermont en Bassigni
R'ot dui freres que je revi :
Jamès, ce cuit, tel ne seront.
Et qui fu Roberz d'Aspremont,
Qui fu Baudoins de Hainou ?
Molt vi prou le Conte Rotrou
Dou Perche et prou et hardi.
Qui refu Henris de Dozi

(*) Qui fu Joffrois de Charelan. — (**) Lais je refu à Monpalier.

Qui jà fu Cuens de Pierrefonz,
Et qui refu Joffroiz de Ponz?
Qui refu Enmarz Darenton?
Dex merci, que voi-je, Doon
D'Amiens; nul tel Baron ne sai.
Li Chastelein de Cortenai
Ot cuer et haute volenté.
Tuit li vaillant me sont emblé.
Molt voi li siecle nisée et fol,
Qui refu li Quens de Saint Pol,
Qui furent cil de Trieignel?
Molt se contindrent bien et bel:
Et Avices de Monfaucon
Ot bien cuer et cors de Baron;
Cil fu Cuens de Monbeliart.
A Vaignorri ot un Renart,
Iqui ot Chevalier et Conte,
Et molt revi un vaillant Conte (*),
Et riche et noble à Chastel dun.
Prodom refu Guiz de Verdun;
Qui refu Guis de Trichastel?
Qant moi membre de Monrenel,
Et dou preu, dou saige Anseri,
Durement me truis esbahi.
Quel Conte r'ot où preu Estienne
Li Sancerrois et cil de Brene (**)?
Et qui refurent cil de Broies?
Un Clarenbaut revi vers Troies,
De Chapes, qui molt fut cortois:
Qui fu Huedes li Champenois,

(*) Iqui r'ot Chevalier cointe. — (**) Les Asserrois et ceas de Beaune.

Qui refu Jofroiz de Joinvile ?
Meillor Chevalier par Saint Gile
N'avoit de lui de ça le far ;
Qui fu Henris li Quens de Bar,
Qui fu Miles de Chaalons ?
Hai, Champaingne, ques Barons
Avez perdu en pou de tens !
Avoi, qu'est devenuz li sens
Et la richesce que je vi ?
Or face Dex voire merci
Touz cels que je vos ai nomez,
Qu'il furent tel com vos savez ;
Et qui sont cil qui ores sont ?
Tot est perdu quanque il ont.
Espoir aucun prodome i a ;
Certes molt bien le cerchera
La Bible, et si sera quis
Li biens, se il i est et dis.
Mès n'est or leus, encor dirons
Sor ce que porpensé avons.
Jà ne vous ai Baron nommé
Qui ne m'oit véu ou donné,
Que ce furent li plus eslit,
Por ce sont en mon livre escrit.
Or voi li siecle si alé,
Que tot m'en voi desesperé.
Nus ne bée à honor avoir,
Tuit sont angoissous sor avoir.
Avoirs, tex l'a qui n'en a poine,
S'il ne s'en joe, bien l'a coint.
Avers faire à ce que il a,
Ausinc bien com à ce qu'il n'a.

Tel home i a qui molt assemble
Avoir; qant il l'a mis ensemble,
Se n'i a part, c'avient sovent,
Por coi c'uns autres le despent.
Celui qui le despent est-il,
De tex porroit-en trover mil;
Dont bien est fox qui trop s'i fie,
Ne qui pechié, ne felonie
Fet por avoir: certes li riche
Sont ore où siecle li plus chiche.
Riche ne sont-il pas por voir,
Mès il sont sougiet à l'avoir.
Molt par est fox cil qui a rien,
Qant il ne s'en fet aucun bien;
S'il n'en fet bien lui et autri,
Ge di, l'avoirs n'est mie lui (*).
Molt assemble, et pou esploite,
Et com plus a, et plus covoite:
Jà li siécles n'iert asazez,
Non Déables en ont assez (**).
Mès cil qui les Juis retienent
Et qui les usuriers maintienent,
Cuident espoir que Dex ne voie:
Assez créante qui otroie,
Et assez escorche qui tient.
Sachiez que cil qui les maintient
Est sire et mestre de l'usure:
Ici n'a point de coverture,
Li Juis et li usurier
Sont li deciple et li ovrier

(*) Je di que li avoirs sit lui. — (**) N'onques Diables n'ot assez.

Qui vienent au Seignor, au Conte,
Le Chatel prent et let la monte;
Li Sires velt avoir le tout,
Et li deciple sont si glout,
Qu'il lor renovelent lor us;
Mès li Sires qui en a plus,
Sera plus malement jugiez,
Et plus grevez et plus chargiez.
Déable firent tot cels nestre,
Qui de si ort pechié sont mestre:
Jà l'avoir n'en sauront si traire,
Qu'il en puissent aumosne faire.
Donc est molt mauvès li mestiers,
Ce savons bien, des usuriers,
Que nostre Sires le nous dist
En l'Evangile, où il le mist:
Aus oirs se puet-en bien mirer,
Il n'i covient pas alumer.
Il dechiéent tot en apert,
Li seconz ou li tierz tot pert
Des oirs, ice n'en puet faillir,
Par tout le voit-en avenir.
Ce leis ester, si tornerai
A ce que je proposé ai.
Sor les Romains voldrai parler,
Jà de ce ne me quier celer;
Sor les plus hauz commencerai,
Et des autres verté dirai.
De cui? par foi des Arcevesques,
Des Legaz et des Evesques;
Des Clers dirai et des Chanoines,
Des Abbez et des noirs Moines

De Citiax redirai-je mont,
Et de Chartrouse et de Grant-Mont;
Après dirai de Premoustré,
Comment il se resont prové;
Et des noirs Chanoines riglez,
De cels redirons nos assez,
Et dou Temple et de l'Ospital
Redirai mont et bien et mal,
Et des Convers de Saint Antoine,
Parlerons certes jusqu'à none.
N'est gent qui tant sache de guile,
Bien le voit-en en mainte vile,
Et des Nonains et des Converses
Orrons com eles sont diverses.
Des faus devins i parlerons
Qui amonestent, et dirons
Des Legistres, et n'est pas biens
Que j'oubli les Fisiciens.
Li siecles par trestot empire,
En la Bible covient mont dire
Paroles dures et asanz
Qui ne pleront à totes genz;
Mès jà mençonge n'en iert dite,
Que j'ai bien la maniere escrite
Dedenz mon quer et la verté.
Jà ne me sera reprové
Qu'en la Bible mente ne faille;
Sanz cuidier et sanz devignaille,
J'en dirai reson tot de bout
Et droite verité par tout.
En Chapitre puet-on entendre
Chascune Ordre, mès à l'entendre

Covient ovrir cuer et oreilles,
Qar sor trestoutes les merveilles
Est hui li siecles merveillous.
Merveille est que Dex n'est irouz
Vers nos, et que il ne nos juge:
Il ne nos membre dou deluge,
Ne de ses colées pesanz,
Ne de s'ire qui est si granz.
Mès Chapistres feré par ordre
Aler droite voie sanz tordre,
Loial seront et droiturier
Entre les entendemenz chier.
Mès jà les oreilles n'i tendent
Cil qui escotent et n'entendent
Qu'espandu sont molt folement
Boin diz là où l'en nes entent,
Comme qui giteroit rubiz
Entre porz ou entre berbiz,
Entre male gent sont peri
Boin dit, qant il ne sont oï.
Por fol me tieng, mès cil me rent
Mon sen, qui un bon mot entent.
Cil qui n'entent, mon sen me troble,
Et qui entent, mon sen me doble.
De nostre pere l'Apostoile
Volsisse qu'il semblast l'estoile
Qui ne se muet. Molt bien la voient
Li marinier qui s'i avoient:
Par cele estoile vont et viennent,
Et lor sen, et lor voie tiennent:
Il l'apelent la tresmontaingne.

Icele estaiche est molt certaine (*),
Toutes les autres se removent,
Et rechangent lor lieus et tornent;
Mès cele estoile ne se muet.
Un art font qui mentir ne puet
Par là vertu de la maniere (**):
Une pierre laide et bruniere,
Où li fers volentiers se joint,
Ont; si esgardent le droit point,
Puis c'une aguile i ont touchié,
Et en un festu l'ont couchié,
En l'eve le metent sanz plus,
Et li festuz la tient desus;
Puis se torne la pointe toute
Contre l'estoile si sanz doute,
Que jà nus hom n'en doutera,
Ne jà por rien ne fausera.
Qant la mers est obscure et brune,
C'on ne voit estoile ne lune,
Dont font à l'aguille alumer,
Puis n'ont-il garde d'esgarer:
Contre l'estoile va la pointe,
Por ce sont li marinier cointe
De la droite voie tenir.
C'est uns ars qui ne puet faillir.
Là prennent lor forme et lor moule
Que cele estoile ne se croule.
Molt est l'estoile et bele et clere,
Tiex devroit estre notre pere:

(*) Cele est atachie et certaine.

(**) Par la vertu de la manete,
Une pierre laide et brunete.

Clers devroit-il estre et estables,
Que jà pooir n'éust Déables
En lui, n'en ses commandemenz.
Qant li pere ocist ses enfanz,
Grant pechié fet. Ha ! Rome, Rome,
Encor ociras-tu maint home.
Vos nos ociez chascun jour,
Crestientez a pris son tour ;
Tout est perdu et confundu,
Qant li Chardonal sont venu,
Qui viennent ça tuit alumé,
Et de covoitise enbrasé.
Ça viennent plein de symonie,
Et comble de malveise vie ;
Ça viennent sanz nule reson,
Sanz foi et sanz religion :
Que il vendent Deu et sa Mere,
Et traïssent nos et lor pere.
Tout defolent et tot devorent,
Certes li signe trop demorent
Qui nostre Sires doit monstrer,
Qant li siecles devra finer.
Trop voi desesperer la gent,
Qu'il font de l'or et de l'argent
Qu'il enportent outre les monz ;
Chauciées, hospitax, ne ponz
N'en font-il pas ; ce m'est avis,
Si m'aït Dex, il valent pis
Assez que ne font li paien.
Se l'Apostoles en a rien,
Oïl, j'oi dire qu'il i part,
Se nostre Sires me regart.

Por ce est li domaiges granz,
Molt par déust estre doutanz
Et devenir maigres et viauz,
Et si déust avoir molt iauz.
Riens ne déust véoir si cler,
Corone li fet-en porter
Toute de plume de poon,
Où li oillet sont environ
Trestout entor à la roonde.
Cil doit véoir par tot le monde,
Ces iaux déust toz jors avoir
Vers Deu qui li féist savoir
La droite voie que faucons,
Ne aigles, ne alerions
Ne péussent véoir si cler :
Petit li péust-on embler.
Mès cil li ont les iauz crevez
Qui les autres ont avuglez.
L'avoir enportent li Legat,
Dont tant i a guile et barat,
Tot ont perdu, nuns n'i voit goute :
Corz de Rome, com estes toute
Plaine de pechiez criminax,
Il n'est nulle tant desloiax,
Puis que l'Apostoles ne voit,
Et il ne fet ce que il doit,
Chéoir devons et si corper,
Et lois chéoir et remuer
Ainsinc com les estoiles font,
Qui chient et volent et vont,
Si remuent com vos véez.
Nostre peres nos a hostez

De droite voie et de droite ovre,
Nus mès sa folie ne cuevre;
S'euvre déust estre certeine
Ausinc comme la tresmonteingne
Qui se torne contre la pointe,
Qant l'aguille s'est vers li jointe:
L'aguile déust-il sembler
De la droite voie mostrer;
Aguillons déust-il bien estre
De poindre à destre et à senestre.
Bouter nos déust et espoindre,
Et aguilloner et bien poindre,
Qu'il nous méist en bone voie:
Li bons véoirs la gent avoie.
Certes nos sommes en mal point,
Tot por ice qu'il ne nos point;
Poindre nos déust et chacier
Vers le droit chemin droiturier.
Granz pechiez est qu'il n'a conseil
D'autre gent, et molt me merveil
Qant il as bons ne se conseille.
Des Romains n'est-il pas merveille
S'il sont fax et malicieux,
La terre le doit et li lieux:
Cil qui primes i assemblerent,
La felonie i aporterent.
Romulus son frere i ocist,
Qui trop grant crualté i fist;
Et Julius Cesar i fu
Murtris, ice est bien séu,
Qui tot le mont avoit conquis:
Nus ne fu onques de son pris;

Et Neirons i ocist sa mere,
Et puis Seint Pol, enprès Saint Pere;
Et Saint Lorenz i fu rostiz.
De reson et de Deu partiz
Voi les Romains: qui vodroit dire
Que l'Apostoles nostre Sire
De lui homicides ne soit,
S'il le conseil as Romains croit?
Molt devroit lor conseil douter,
Que du sac ne puet-on giter
Forz que tel blez com il i a,
Et ce voit-en bien que Rome a
Molt abessié nostre loi.
Li Duc et li Prince et li Roi
S'en devroient bien conseillier:
Granz conseil i auroit mestier.
Rome nos suce et nos englot,
Rome destruit et ocist tot.
Rome est la doiz de la malice
Dont sordent tuit li malvès vice;
C'est un viviers pleins de vermine
Contre l'Escripture Devine,
Et contre Deu sont tuit lor fet.
Touz li siecles por qoi ne vet
Sor aus ainz que sor les Grifons (*a*)?
Je di que ce seroit raisons
C'on destruist la covoitise
Qui en Rome s'est toute mise,

(*a*) Les Grecs. Ce fut en 1203 que les Croisés, sous la conduite du Comte de Flandres et du Marquis de Mont-Ferrat, allèrent faire le siége de Constantinople.

Et l'orgueil et la felonie
Qu'el mont n'a tant de tricherie.
Mès l'Apostole nostre pere
Consault Jhesucriz et sa mere;
Tous li siecles, c'est bien resons,
Doit por lui estre en oroisons.
Li seconz Chapistre nos dit
Que molt a cil bon esperit,
Qui pacience puet avoir:
Ne se doit croller ne movoir
De sa foi ne de sa créance.
Se n'avons bone pacience,
A grant paor pueent tuit estre
Li Seignor de nos et li mestre:
N'ont mie bien nostre cort close,
Tant la voi hui foible et desclose;
Se nos sommes bien assailli,
Nos avons au secors failli:
Bien serions mort et veincu
Et engignié et decéu.
Se pacience et foi n'avons,
Por ce leu que nos recevons (*),
Molt a bone cloison et fort,
En pacience et en confort,
Qui tel l'a com je vous devis:
Meins puet donter ses anemis,
Por les bestes clorre et garder.
Dont li parc bien devons garder
A ce que nos sommes declos,
Que nos teignons les biens enclos,

(*) Por ce les querre nos devons.

Et les droiz chemins droituriers,
Que nostre pars n'est mie entiers;
Et malvesement se regardent
Nostre Pastor, qu'il ne nos gardent:
Il ne tienent reson ne droit,
Ne nos sevent guier adroit,
Ne metre en la bone pasture
Qui ne faut et qui toz jors dure.
Li pastre ce sont li Evesque,
Et méismes li Arcevesque
Qui voient és escriz la voie,
Où Dex nos mete, où Dé nos voie:
Là devroient estre lor oeil;
Sanz çovoitise et sanz orgoeil,
Qu'il ne péussent desvoier.
Ainsinc font li bon marinier
Qui gardent vers la tresmontaine.
De cuer et de langue certaine
Il nos doivent amonester,
Et les bons essamples doner,
Et lor droit chemin enseignier,
Et cels garder et conseillier
Dont il lor covendra respondre:
Jà si ne s'i sauront respondre.
Il n'entendent, ne rien ne dotent,
De tant vilain morsel englotent,
En povres mesons qu'il destruient,
Qant de lor despense se fuient.
Il n'ont contenance méure,
Il ne vivent selonc droiture;
Molt menjuent et pou se blecent,
A bien faire petit se drecent;

Il font molt pon de ce qu'il doivent,
Il sormenjuent, il sorboivent,
Par foi durement i escotent,
Qu'il enveillissent et redotent.
Une maniere li Clerc ont,
De tex i a qui trop en font (*)
Ainz que il aient les honors;
Avenir le voi des plusors,
Et qant il ont les granz richesces,
Les cuers perdent et les proesces,
Et de bien fere se repentent:
Lors gabent, et jurent, et mentent.
Cil ont tot fet, cil ont tot pris,
Cil n'ont pas bien chacié lor pris,
Puis ne criement honte, ne let.
La grant covoitise le fet
Dont li Evesque sont lié,
Il ne dotent Deu, ne pechié.
Li granz orguiex, la symonie,
Et li granz muebles et l'envie
Lor tolt le véoir et l'oïr;
Mès il ne se pueent covrir
Vers celui qui tot doit jugier:
Coverture n'i a mestier,
Trop le vendent apertement.
Mès il les chastie sovent
De lor forfez, de lor bobans,
Mès pou i a des connoissans
Qui aperçoivent les jostises
Qui sont où mont en maintes guises:

(*) De teix i ait que trop prot sont.

El ne sont mie trop covertes,
Bien sovent les voit-on apertes.
Molt sont et fieres et cruaux
Des granz jostises, et loiaux,
Por ce les doit-en plus doter
Que l'en ne li puet rien embler.
Il est misericors et pis,
Mès sa venjance est molt soltis:
Molt done Dex fieres colées!
De tantes granz en a données
Dont il nos déust bien membrer,
Assez en sauroie nommer;
Mès je ne vueil nommer nului,
Et qui voldra panre sor lui
Les paroles que nos disons,
Ne sera mie Salomons.
Sor lui les devroit-il bien prendre,
Qui set sor lui rien à reprendre,
Molt et fox qui ne se chastie
Aucune foiz de sa folie:
Molt est fox qui ne se reprent
De sa folie et se repent.
Ne di pas que li Arcevesque,
Ne li Legat, ne li Evesque
Soient tuit tel com je ci dit,
N'est pas mestiers; mès molt petit
I a de boèns, bien le set-om,
Molt devroit estre chiers prodom.
Hui est li jors mès, cest alé,
Li prodome sont li gabé.
Plus sont hui gabé li meillor,
Se Dex m'aït, que li pior:

Des

Des poiors dit-en qu'il sont preu,
Tote a perdu honors son leu.
Bons hom certes ne puet durer,
S'il ne puet mentir ou gaber :
Li guiléor, li losengier
Sont hui li mestre conseillier;
Cil sont ores Seignors des Corz,
Cil tiennent molt les autres corz.
Nul autre mestier n'i estuet,
Mès qui plus i puet, plus i puet;
Tot ce nos muet et vient de Romme.
Or ne vaut rien voiz de prodomme,
Contre l'avoir n'i a nus voiz,
C'est la fontaine, c'est la doiz
Dont sortent tuit li let pechié :
Bien nos ont le siecle changié
Et torné ce devant derriere :
Guille n'est en nul leu tant chiere,
Là sont coroné et Seignor,
Tuit li plus mestre guiléor.

Par foi li communal Clergié
Voi-je malement engignié :
Icil font le siecle mescroire,
Ce font li Clerc et li Provoire,
Et li Chanoine seculer;
Cil font le siecle desperer (*).
Molt en voi de desmesurez
Par ces chastiax, par ces citez;
Molt sont noble, molt font le riche,
Molt sont et orgueillox et chiche.

(*) Se font la gent désespérer.

Molt les a bien li siecles pris,
Soef conquierent Paradis,
Si l'ont por lor volenté fere.
Tant sai-je bien de lor afferre,
De ce les doit-on molt prisier,
Molt font noblement lor mestier.
Certes nule genz en Eglise
Ne font plus honoré servise
De biau chanter et de biau lire
En l'onor Jhesu nostre Sire;
Por ce qu'il i vueillent entendre,
Bien en doivent Deu grace rendre,
Que genz plus aaise ne sont.
Se il ainsinc l'autre siecle ont
Comme cestui, tot ont trové
Li vaillant, li desesperé,
Qui en bien despendent le lor,
Et qui aiment joie et honor (*),
Et qui les fez ont en despit
Qui sont deffendu et maudit.
Cil doivent bien estre séur,
De la joie de bon éur
Dont tuit cil fors gitez seront,
Qui en cest siecle les fez font,
Qui sont deffet et deffendu.
Mès covoitise a tot veincu,
Trop par a sorpris le Clergié,
Qui si sont pris et si lié,
Qu'il n'ont vergoingne ne dotance,
Ne de Deu nule quenoissance.

(*) Et qui criement Deu et honor.

Provendes Eglises achatent,
En maintes manieres baratent:
Acheter sevent et revendre,
Et le terme molt bien atendre,
Et la bone vente dou blé,
Et s'ei bien oi et taasté
Qu'as Juïs prestent lor deniers:
N'est pas honorez li Mestiers
Où itiez gent chante ne bruit,
Je ne di pas qu'il soient tuit
De tel maniere com je di;
Jà Dex n'aura de cels merci
Qui font tel huevre et tel ordure,
Com la fine puant usure.
Jà li veir ne li sebelin
Ne li vauront rien en la fin;
Ne les seles, ne li lorein,
Molt troveront le leu vilein
Où les covenra trebuchier;
Jà regardent-il le sentier,
Et en l'Escriture Devine
Icil est mont de fol covine,
Qui connoist et voit en escrit
Icele mort dont il s'ocit.
En ces citeienes Eglises
Furent les provendes assises:
D'aumosne par itel covent
Qu'en les donast honestement;
Mès en les vent, en les achate,
Ici a vilaine barate:
Haute Eglyse requiert hautece,
Et honesté et gentilece.

Par foi Chanoine citoien
Ne doit-en fere de vilein :
Mains leus en voi desenorez.
Des gentilz i a-il assez ;
Mès pechié fist molt le traria,
Qui vilain i entremella,
C'uns vileinz fet tel vilenie
Dont une bone compeingnie
Est blasmée sovent à tort.
Vilains ne doute lede mort :
N'i doivent avoir nul domage
Li prodome de bas lignage
En ces paroles, ne n'ont-il :
Tuit li prodome sont gentil.
Cil est partiz de gentillesce
Qui senz et proesce n'adresce,
Et qui vilainne oeuvre maintient
Ne Deu, ne le siecle ne crient.
Huevre qui n'est loiax ne sainne,
Doit estre par reson vilainne,
Et cil qui la fet est vilains
De cuer et de corz et de mains,
Li fiz le Roi, s'il la fesoit,
Ice puis-je prover adroit ;
Molt devroient estre asséur
Li Clerc, et net et sain et pur,
Qui les paroles Deu recordent
Si sovent ; por qoi ne s'acordent
A bone vie et à bone huevre.
Par foi qui sa folie cuevre
N'est pas dou tot desmesurez,
Mès j'es voi si desespérez,

En pechié et en covoitise,
Que il ont desperance mise
Entre les genz qui pas ne croient;
Il méismes, ce cuit, ne croient,
Mès des Romains lor vient trestot,
Icel ne blandis ne ne dout,
Por qoi qu'il sont desesperé,
Et de trop lait vice blasmé.
Cil sont si parfait deloial
De lor pechié symonial,
Et d'orde vie et de vileinne:
Cil nos seiment malvese graine
En lor œuvre et en lor créance,
Concie et croist desesperance.
Des noirs Moines et des Abez
Suiz-je forment desesperez;
En maint leuz et en maintes Cort
M'en tient li siecles forment cort.
Molt me debotent par paroles
Qui sont et vileinnes et foles,
Li uns à l'autre est testemoines;
Je ne puis maintenir les Moines:
Desconfiz en suiz en maint lieu,
Mès, se Dex plest, c'est por mon preu,
Q'où travail et en la créance
Ai-ge certes grant penitance.
Tuit dient que noz Abaïes
Sont par noz Abbés esbahies;
Destruites sont par noz Abbez,
Ce dient por q'en sui blasmez.
Certes je ne voldroie estre Abbés
De Citiax, ne Cluigni Abbés:

Molt me travaillent et debotent,
Et ennuient molt et corroucent,
Que je ne lor sai reson rendre.
Par pou qu'il ne me font desrendre,
Les obediences rebruient,
De ceuls dient que tot destruient,
Certes sovent me font irié.
Seignor, quiex corpes i ai-gié?
En cest point m'ont mis nostre frere;
Que j'en donroie, par Saint Pere,
Doze freres por un ami,
C'onques plus dures genz ne vi.
S'il me voient mesaeisié,
Il n'auront jà de moi pitié;
Et s'il me voient avoir aise,
Il me porchaceront mesaise.
Puis me conbat sovent à touz,
Por aus sui forment au desouz.
Or me dit chascuns anuious,
Por q'en remue les Prious
Si sovent qu'il n'est pas resons;
Destruites en sont les mesons,
Et de ce me travaillent mont.
Mès tant i a je lor respont
Que por ce sovent les remuent,
Qu'il ont poor que il ne puent,
Et por ce les vont remuant
Que il ne deviegnent puant.
Sor moi chierra trestot li gas,
Por ce que je port les noirs dras,
Il a plus de doze anz passez
Q'en noirs dras fui envelopez.

Je ne lor destruis onques rien
Se g'i fiz onques point de bien:
Dex, moie corpe, je meffis,
Por quoi q'ensi lor est avis,
N'est pas avis au bon cloistriers
Dont est honorez li Mostiers.
Cil servent Deu à haute voiz,
Cil sont jor et nuit en la Croiz,
Nostre Sires en ait pitié,
Que huevre qui n'a pas bon pié,
Ne se puet tenir longuement.
Jà ne verrez si vaillant gent,
Ne si hardie, ne si fort,
Qui aucuns ne se desconfort :
Là où Sires et chief lor faut,
En grant bataille rien ne vaut :
Grant bataille r'ont bien covens,
Qant en li tient bien ses convens (*) ;
Mès trop en faut, hui est li jorz,
Trop tient-en mès les Convenz corz.
Li Cloistrier furent ainz Seignor
Que li Abbé ne li Prior,
Tant les gardoient chièrement,
Comme li peres son enfant.
Lors estoit Ordre sanz envie,
Or i a tant de tricherie,
Que à tot destruire et guiller
Voi si mon afere atorner,
Qar li baraz chascun jor doble
Or dou peschier que l'eve est troble.

(*) Qui vuelent estre à Deu servant.

Troblée voi-je bien men Ordre,
A paines en porrons estordre.
Li prodome li bon Abbé,
Dont li leu furent anoré,
Esposerent en Seinte Eglise
Trois puceles en itel guise,
Qu'eles furent mestres et Dames,
Et establies sor lor âmes :
Molt sont cleres, netes et beles,
Ce set-en bien, les trois puceles
En l'Ordre furent mariées,
Et en Sainte Eglise espousées.
Les nons doit-en bien recorder
Des trois puceles et nommer :
La premiere a non Charitez,
Et la seconde Veritez,
La tierce apele-l'en Droiture.
De ces trois n'avons-nos mès cure,
Por quoi tolues les nos ont
Li Saint Abbé qui ore sont ;
En lieu de ces trois nos ont mises
Trois vielles ordres (*a*) et assises,
Molt sont et laides et cruax
Ces trois vielles et desloiax.
Des trois vielles sai bien les nons :
La premiere a non Traïsons,
Et la seconde Ypocrisie,
Et la tierce a non Symonie.
Las ! com ci a cruel eschange,
Que Traïsons est si estrange,

(*a*) Ne faudroit-il pas *ordes* ?

Ypocrisie si couverte,
Et Symonie si cuiverte,
Et si destroite et si ardanz;
Bien sont ces trois vielles puanz,
Hui est li jors Dames do monde.
Celui ne tieng-je pas à monde
Qui ces trois vielles a et tient,
Molt par doute pou Dieu et crient.
D'une des vielles, c'est vertez,
Devroit estre toz enconbrez.
Ces trois vielles nos destruiront,
Et li Cloistrier que devenront?
Qui ce sevent et ice voient,
Por folie chantent et proient,
Et cil por coi en Eglise entre,
Qui plus n'aime Deu que son ventre:
Je di que c'est vie truande,
Que paor a de la viande.
N'osons mès parler ne rienz dire,
Li uns boute, li autres tire:
Itel i a qui se conseille,
Icest une trop grant merveille
Que nos connoissons nostre tort,
Et savons que nos sommes mort,
Et que nos avons tout perdu,
Malement sommes decéu.
Diex, tu ies Rois et conseilheres,
Et gouvernierres et jugierres:
Sire, delivre Sainte Eglise
De ces trois vielles en tel guise,
Que je voie les trois puceles.
Or seroient-eles noveles,

Que lonc tens a je nes i vi,
A grant tort en sommes parti.
De l'Ordre blanche sui repris
Meinte foiz, et si entrepris,
Qu'à poine m'en repuis estordre :
Se ne fui onques de lor Ordre,
Mès por ce ramponez en sui
Que à Clervax quatre mois fui.
Or dit-en que mal m'i provai,
Por ce que tant i sejornai :
Se j'éusse esté en la route
Deux anz ou trois, jel' sai sanz doute,
Jà n'en fusse tant ramponez.
Ha ! tant en voi de mal provez
Qui chascun jor sont en esprove !
Li plus dou siecle mal se prove.
Quatre mois fui-je à Clervaux,
Ce ne fu mie trop granz max :
Je m'en parti molt franchement,
Travail i oi et paine grant.
I lessai trop et grant envie
Et grant durté et felonnie,
Ypocrisie et murmuire ;
N'est pas tot orz qanque voi luire.
Ne luire ne pueent-il mont,
Car n'a nule Ordre en tot le mont
Où ait mainz de fraternité.
S'il ont avoir à grant plenté,
Jà por ce miex ne lor en iert :
Fox est qui grant avoir i quiert,
Ne que nuns autres ait pitié
D'un autre qant le voit chargié.

Li uns d'aus n'a pitié de l'autre,
Qant le voit gesir sor le fautre,
Pensif ou malade ou destroit:
De ce ne r'ont-il mie droit,
Que trop sont marchéant en foire.
Les berbis tondent li provoire,
Qui *Corpus Domini* manoient:
En mainte guise se desvoient.
Je conteroie mil Eglises
Où il ont lor granges assises;
Partot ont viles et paroiches,
Et marreglies et cloches,
Trop plus qu'il n'avoient devant:
Berbis et vaches i a tant,
Et bués et truies qui essouent,
Merveillox essample nos donent
Q'o cimetiere sor les cors
Ont-il fetes les soz as pors;
Et là font gesir les asnesses
Où l'en déust chanter les messes,
Et puis reprennent tot le mont,
Et dient que tuit perdu sont
Li autres, fors solement il.
Dex! com cil sont et fol et vil
Qui ce dient, et ypocrite,
Et malvès truant et herite!
Ne jà prodom ne le dira.
Bien savons com lor Ordre va,
Mestre coçon et marchéant
Sont-il certes et bien errant.
Granz charroiz moinnent et granz sonmes
Par ces forez, et si r'ont hommes

Où il font tailles et granz prises,
Lor ententes ont toutes mises
A conquerre qant que il voient:
Les povres genz molt s'en effroient
Que il gietent fors de lor terre;
Touz les envoient à pain querre:
Je m'en parti en itel point,
De loiaulté n'i laissai point,
Ne de bonté, ne de franchise,
Mès je lor lessai covoitise;
Au Cloistriers lessai plors et lermes,
A ces demore molt li termes
Que li siecles doie fenir,
Cil sont Confessor et Martir:
Li confessez ont tot gaaingnié,
Mès li Martyr sont engignié
Là où pacience lor faut,
Li martires rien ne lor vaut.
As Abbés et as Celeriers
Lessent l'avoir et les deniers,
Et la char et les groz poissons.
Ha! quiex freres, quiex compeingnons!
Cil ont enfermeries dobles,
Les clers vins boivent, et les trobles
En envoient en refroitor
A ceaus qui font le grant labor,
Et il sont chaut et escumées
Des bons mangiers et des poirées,
Et emplisent lor penitance.
Et cil sont en bone créance,
Mès c'est fraternité enverse,
Je m'ameroie miex en Perse

Q'an Cloistre vilain sanz pitié.
Molt sont traversé et changié
Li Cloistrier qui servent lor vie
As cuers enflez et plainz d'envie ;
Se couchent sovent esmarri
Que mal lor ont le gieu parti.
Trop resta biens au Celeriers,
Trop a de barat es grangiers :
Cil governent tot à lor guise,
Bien les aguillonne et atise (*) ;
Trop sont tirant, Dex me confonde,
Se trop de maus en aus abonde,
Ne nules genz si ne conquierent,
S'il en autrui terre se fierent ;
N'en sont plus legier à giter,
Il vuelent saisir et prover
Qu'il doivent tot pranre et avoir,
Ou par aumosne ou par avoir :
L'en ne repuet soffrir lor plet,
Ainz fusse-je Moines retret.
Monter cuident, mais il abessent,
Qant il Deu et lor Ordre lessent.
Jà n'oit en moi tel covoitise,
Ne s'est pas en nostre Ordre mise
Covoitise ; n'en i a point,
Tot avons torné à un point,
Ne n'avons d'autrui chose envie,
Ne la vostre ne nos plest mie.

(*) Molt les agolaigne et atise
La covoitise de cest monde :
Trop sont tirant, Deus les confonde.

Qui argent nos voudroit doner,
Tost nos en porroit delivrer.
La covoitise soit aus blans,
Toz lor lés les boz et les plans.
Ne véez-vos des blanz Abbez
Qui porchacent les Evesquez,
Et s'en ont fet un Chardonal;
Jà ne verrez si desloial,
Touz les autres passe d'envie,
Et d'orgueil et de symonie;
Li boen Cloistrier n'en pueent mès,
Icil sostienent tot le fès,
Ne ne s'entremetent de rien.
En l'Ordre blanche assez bien
Ne di pas qu'assez n'en i ait,
Mès la durté que l'en i fait,
Fet sovent cuers desesperer,
Et boen coraige remuer.
Mès que dirai-ge de Chartrouse
Où chascuns sa viande trouse;
Chascuns a sa meson par lui,
De lor maniere certeins sui,
Et de lor Ordre et de lor vie
Dont ge n'ai gueres grant envie.
L'Ordre ne blasme ne lor estre,
Mès por riens ge n'i voldroie estre:
Trop ont estroit et dur covine,
Chascuns fet par lui sa cuisine;
Tuit menjuent sol, et sol gisent:
Qant lor feu sofflent et atisent,
Ne semblent mie bone gent.
Je ne sai que Dex i entent,

Mès ne voldroie, ce m'est vis,
Estre touz souz en Paradis.
Paradis ne seroit-ce mie
Où je n'auroie conpaingnie.
Jà seus homs bien ne pensera,
Ne jà pacience n'aura ;
Molt a malvaise vie hom souz,
Sovent est pensis et irouz :
Se avoie entor moi cent murs,
Tant seroie-ge plus séurs,
Se compaingnie n'i avoie ;
Por rien je ne m'i fieroie
En cels qui se font enmurer,
Mes cuers ne s'i puet acorder.
Folie est, ne me die nus
Que l'en doie enmurer reclus :
Qui s'enmure et met en destroit,
Molt s'aime pou et pou se croit,
Que de Chartrose pas ne semblent,
Sovent se voient et assemblent ;
Lor mesons ne sont pas celées,
Bien sont overtes et mostrées ;
Ensemble menjuent sovent.
En lor Ordre, si com j'entent,
Ne puet-il avoir grant orgueil,
Un pou l'eim plus que je ne sueil.
Amendé se sont en Église
Et de messes et de servise.
Il ont assez dons et porchaz,
Et de parler r'ont grant solaz.
Vaiches ne jumenz n'ont-il pas,
Ne nos nes amerions pas.

Outre le terme laborer,
De touz se vuelent molt garder;
Bien laborent, por ce les lo,
Il ont assez, et si ont po,
De nule Ordre n'ai tel envie (*),
Se Jhesucriz me done vie,
Ce m'est avis, en ce mormure
Com es autres, ne je n'oi bruire
Le siecle d'ax ne de lor huevre,
Ne li Ordres point ne se cuevre;
Bien mostrent lor vie et lor estre,
Ne il n'ont Celerier ne mestre
Qui face bourse ne avoir.
Mès je lor vueil faire savoir
Q'en la regle Saint Benooit
Ont-il mespris; einsinc deçoit
Deables la gent et engigne.
Saint Benooiz la droite ligne
Fait la règle à droit compas,
Celer ne la devons-nos pas.
Des malades sont homicide,
Je ne lairoie por l'Eride,
Un homme devant moi morir,
Se l'en pooie garantir.
Qant il as malades ne donnent
La char, et il nes en semonent,
Bien puet estre lor Ordre dure
Et cruex, se longuement dure.
Malades qui son mengier pert,
C'on voit morir tot en apert,

(*) Certes il moinent aispre vie,
Denlor Ordre n'ai nule envie.

Font fere de char abstinance :
Ce n'est pas droite penitance,
Que li deciple Jhesucrist
La mengierent, et il lor dist
De qant q'en devant lor metroit,
Et qanque de par Deu venroit,
Que jà par aus ne fust enquis
Dont il venoit ne où fu pris.
S'oï tesmoignier au plus saiges
Que lez et burres et fromaiges,
Assez plus grant chalor atrait
A luxure que chars ne fait.
Se il mes paroles entendent,
Por Deu lor pri que il amendent.
Et la droite regle commande
Du malade que char demande,
C'on l'en doingne, s'il la desirre,
C'omme ne doit-on pas ocirre.
Desirrance giete homme mort
Dont il n'a aïde et confort.
De lor conseil ne sai qu'en die,
De lor Ordre n'ai point d'envie :
Tant sai-ge bien, se g'i estoie,
Le premier jor congié penroie
De relegion sanz pitié :
Doit-en molt tost penre congié,
S'il nou me voloient doner,
Je sauroie bien esgarder
Par où je feroie le saut.
Je n'aim pas Ordre où pitiez faut,
Com en en a plus grant besoing :
Trop fussent-il de grant tesmoing,

Se il en otassent durté,
Et il en seinte charité,
As enfers donnassent lor droit
Einsinc com la regle le doit.
Le bien lor di et lor enseing,
S'il de ce dont je lais repreing,
S'amendent, certes il seront
Meillor assez que il ne sont.
De Chartrouse vos ai dit voir
Ainsinc comme je le cuit savoir;
Auques les covines dou mont,
De cele autre Ordre de Grant-Mont,
Suis-je certeins et puis bien dire,
Se ele amende, ou s'ele empire.
Je resai auques lor covine:
Il font ensemble lor cuisine,
Ensemble boivent et menjuent,
Mès d'itant lor Ordre remuent,
Qu'il ont or, vaches et jumenz,
Et de berbis plus de deus cenz.
Ont-il si lor Ordre tenue,
Que tex beste ne fust véue;
Mès li orguielz les abessa,
Orgueillouz furent-il mont jà:
Molt les vi Seignors des Barons,
Molt par est granz d'aus li renons.
Mestres les vi, ice fu voirs,
Et des Princes et des avoirs:
Il avoient plus commandises
Que toutes les autres Eglises.
Lor vie tindrent molt coverte;
Mès il l'ont auques descoverte

Por la guerre qui entr'els fu,
Ce a mout l'orgueil abatu.
Ypocrisie molt se cuevre,
Molt en pou d'ore se descuevre (*);
C'est uns des vices que plus het
Cil qui tot voit, cil qui tot set.
Les Ordres forment en declinent,
Laidement tornent et aclinent
Li ypocrite, que c'est droiz.
Droiture, ne resons, ne foiz,
Ne lor doit aidier en la fin,
Ce dient li mestre Devin,
Que li escriz dit et tesmoingne,
Ainsi com li enfès enpoingne
La chandoile dont il se cuit,
Ont-il embraciée, ce cuit,
Lor mort, ne lou cuit, ainz le croi,
D'une maniere et d'une loi.
Sont ypocrite et papeillon,
De quel part a-il plus reson?
Li papeillons à la lumiere
S'art et ocis : en tel maniere,
Chacent ypocrite lor mort
Dont nus n'eschape, ne resort.
Je nou di pas tot por Grant-Mont,
En autres Ordres en a mont :
En Grant-Mont font-il assez bien,
Les Eglises gardent-il bien,
Et de contenance meure,
Sont-il assez, et si n'ont cure,

(*) Et den ses fais et dedens s'uevre.

Que genz trop grant presse lor facent,
Petit acquierent, pon porchacent.
De ce doit-en dire verté,
Molt affiert bien lor charité :
A mengier donent belement,
Ice font-il adroitement
Par ça defors en un ostel ;
Molt est fox qui lor requiert el,
Ça fors le puet-on bien véoir ;
Mès là dedenz por nul pooir
Ne seroie une nuit entiere,
Trop me seroit orrible et fiere.
A lor maniere n'à lor Ordre
Ne me porroient-il amordre :
Encor cuevrent-il molt lor estre.
En lor Ordre ne vueil-je estre
Por rien que je saiche, ne voie,
Jà Dieu ne place que g'i soie.
Molt sont de noble contenance,
Mès il ne tiennent pas silence :
Il parolent bien au mengier,
Et en dortor et en Moustier ;
En Cloistre parolent-il tuit,
Mès molt se gardent bien de bruit.
Ainz ne s'i sorent si garder,
Ne si covrir, ne si celer
Cels d'Espeingne et de Gascoingne,
Metent en France et en Borgoingne,
Et là repueplent lor maisons
Des François et des Borgoignons ;
Que là où l'en n'a quenoissance,
Ne parenté, ne acointance,

Est plus dotanz et mains parlanz,
Et li langaiges est pesanz.
Pou les entendent cil de là,
Et cil resont sauvaige çà.
Il sont saige qant il se cuevrent,
Et cil sont fol qui se descuevrent.
De noble contenance sont
Ça fors certes cil de Grant-Mont,
Et là dedenz en lor maisons
S'acordent as ainznez poissons;
Fors sausses et chaudes pevrées
Ont-il certes touz jors amées.
La nuit qant il doivent couchier,
Se font bien laver et pingnier
Lor barbes et envoleper,
Et en trois parties bender,
Por estre beles et luisanz.
Qant il vienent entre les genz,
Molt les crollent, molt les aplaignent,
Mès li Clerc durement s'en plaingnent,
Et li Provoire et li Prior;
Il sont à molt grant deshonor (*),
Là n'ont-il nule seignorie,
Nul pooir, ne nule baillie:
Il n'osent chanter au Mostier,
Ne nul service commencier
Jusque li Convert le commandent,
Et por ice guaires n'amandent.
Jà nul servise n'i feront,
Fors tel com il commanderont:

(*) Molt i sont à grant deshonor.

Li Priors au Mestre demande,
Que dirons-nos? et il commande;
Et s'il autrement le façoient,
Li Convers molt bien les batoient.
Maistre et Seignor sont li Convers,
Icist Ordres va en travers:
Lå sunt li barbaran greignor;
Voir molt auroient grant paör
S'il estoient Seignor de moi,
Que j'ai paor qant je les voi.
Cest Ordre, Rome lor consent
Por qoi de l'or et de l'argent
Estoient seisi li Convers,
Qant il mistrent les Clers en fers.
Tant en donerent qu'à Grant-Mont,
Clerc et Provoire songiet sont:
Ce fu uns commandemens nués,
Là va li chars devant li bués.
Les piers covignes dou mont,
Et touz les leiz pechiez qui sont,
Et touz le desordenement
Consent bien Rome por argent.
Uns blans Chanoines r'a en France
Qui sont de noble contenance;
Furent certes et de grant pris.
Tant nos ont de lor Ordre apris,
Que pou sont chier, hui est li jors
D'ex c'on les vi Seignors des Cors.
Molt fu lor Ordre de grant bruit,
En pou de tens se sont destruit:
Trop ont lor covine moustré,
Ce sont icil de Premoustré.

Trop font lor folie savoir,
Ne lor vient pas de grant savoir.
Cil ne vivent pas sor chapel,
De grant maniere sont isnel
De tout perdre, de tout destruire:
Malement font le siecle bruire
De lor faiz et de lor folies.
Dex! com très nobles Abaies
Avoient, et beles maisons,
Et terres et possessions!
Bien voi q'anemis et pechiez
Les a et sorpris et liez.
Il batent molt bien lor Abbez,
Lor pechiez lor a molt grevez
Qu'il ont tot perdu sanz retor.
Molt parfurent de bel ator
Et de grant richesce comblé,
Et molt proisié, et mont amé.
Trop ont vendu et engaigié,
Nostre Sires en ait pitié!
Jà mi mot ne lor puisse nuire;
Nuns ne les péust miex destruire
Si com il méismes se sont.

Li autre Chanoine par ont
Meillor cure et meillor aiz,
Ce sont cil as blans sorpeliz,
As noires chapes d'isanbrun:
En cels a dou noir et du brun.
Ices dui genz d'une Ordre sont,
Une vie et une règle ont,
S'il ne l'ont changiée ou deffaite.
Mès une règle lor fu faite,

Et se il de riens se descordent,
Assez voi à cui il s'acordent:
Entr'aus n'a plus de difference,
Mès qu'il ne sont d'une semblance.
Il sont Chanoine blanc et noir,
Mès bien font lor Ordre savoir.
Ce n'est pas Ordre qui se cuevre,
Bien moustrent lor vie et lor huevre.
Sainz Augustins lor règle fist,
Qui bones costumes i mist
Que je porroie bien soffrir.
Jà lor Ordre ne doit faillir,
Bien furent assiz et rieglé,
Un petit sont plus ordené;
Mès molt les voi ore reculer,
Ce sont Chanoine reguler:
Pou tiennent Ordre li meillor.
N'auroie pas trop grant paor,
S'en lor Ordre renduz estoie,
Je cuit que bien la sofferroie.
L'Ordre des Chanoines rieglez,
Porroie-ge soffrir assez,
Qu'il sont trop netement vestu,
Et bien chaucié et bien péu.
Il sont dou siecle plainnement,
Il vont par tout à lor talent.
Icest l'Ordre Saint Augustin,
Qui fu cortois, par Saint Martin,
Plus que ne fu Sainz Benooiz,
Ce m'est avis et plus adroiz.
Icist Chanoine que je di,
Ont bone Ordre, jel' vos afi:

Il sont trop noble vivandier,
Il parolent bien au mengier;
Mès à Cluigni, qant on menjue,
Estuet joer à bouche mue:
Trop sont à Cluigni voir disant
De ce que il ont en covant:
Toutes lor ententes i metent,
Trop tiennent bien ce qu'il prometent.
Lor convine éusse plus chier,
S'il fussent un pou mençongier;
Trop tiennent bien lor convenanz
Que il prometent là dedenz.
Il me promistrent, sans mentir,
Que qant je voldroie dormir,
Que il me covenroit veillier,
Et qant je voldroie mengier,
Qu'il me feroient géuner.
Plus me grieve trop de parler
Qu'il me tolent, que d'autre chose;
Il n'ont prou tens, nus n'i repose:
Toute nuit braient où mostier,
Mès ce m'i a molt grant mestier,
Qu'il m'i lest dormir en estant:
Par foi travail i a molt grant.
Et quel repos ont-il le jour,
Fors solement en refretour?
Là nos aportent hués pugnais
Et feves à tout le gainbais,
Certes sovent en suiz iriez;
Por ce que li vins est moilliez,
Me fet mal cuer après les hués,
Que trop i a du boire au bués.

Jà i a molt vilain covent,
Qui me donroit vin de covent,
N'en seroie-je jamès yvre :
Moit i fét miex morir que vivre.
Benooiz soit Sainz Augustins !
Des bons morsiauz et des bons vins
Ont li Chanoine à grant plenté ;
Molt sont gentilment atorné :
Ice porroie bien souffrir,
Que j'aim miex vivre que morir.

Au Temple fusse, c'est la voire,
Plus volentiers qu'en l'Ordre noire,
Ne qu'en nule Ordre que je voie ;
Mès por rien ne me combatroie.
Bone Ordre ont et bele sanz faille,
Mès ne me siet pas la bataille.
Par foi molt très bien se contiennent,
Molt par amendent qant qu'il tiennent.
Molt sont prodomme li Templier,
Là se rendent li Chevalier
Qui ont le siecle asavoré,
Et ont et véu et tasté.
Là ne fet pas borse chascun,
Et s'est touz li avoirs aün.
C'est l'Ordre de Chevalerie,
A grant honor sont en Surie :
Fierement les doutent li Turs,
Qu'il font d'els et chastel et murs.
Jà en bataille ne fuiront,
Par foi ce m'ennuieront mont.
S'en lor Ordre rendus estoie,
Tant sai-je bien que je fuiroie ;

Jà n'i atendroie les coux,
De ce ne sui-je mie foux.
Trop se combatent fierement,
Jà por pris, ne por hardement
Ne serai, se Dex plest, ocis :
Miex vueil estre coarz et vis,
Que morz li plus prisiez du mont.
Je sai bien que li Templier ont
Ordre bele, bone et certainne,
Mès la bataille n'est pas sainne.
Biau se contiennent en Église,
Tuit vuelent oïr lor servise.
Jà li Templier ne perdront oeuvre,
Vaillant sont, se Dex me sequeure.
As hores iroie-je bien,
Tot ce ne me grêveroit rien;
Jà n'i feroie nule faille,
Fors qu'à l'ore de la bataille,
Jà lor faurroie plainement,
Que jà n'i tenroie covent.
Tout lor claim quite celui pris,
Jà n'i seroie mors ne pris :
Se Dex plest, bien m'en garderai,
Et toz jors voir les amerai,
Qu'en aus se mostre bien raisons.
Molt tienent netes lor maisons;
Joustise tienent grant et fiere,
Por ce est l'Ordre plus bele et chiere.
Mès de deus choses sont crié
Mainte foiz, et sovent blasmé,
Dont il ne sont pas quenoissant,
Et Dex ne het nul vice tant.

Covoitous sont, ce dient tuit,
Et d'orgueil r'ont-il molt grant bruit:
C'est touz li maux que g'en puis dire,
Lor afaires de plus n'empire.
Riche sont et bien maisoné,
Et chier tenu et molt amé;
Mès trop sont et cruex et mal
Icil dui vice desloial.
Por Deu lor pri qu'il se chastient,
Ce sachent-il, que tuit le dient,
En aus doit estre humilitez,
Que Dex les a mont honorez,
Et li blanz mantiax et la Croiz,
Dont ferment lor ovre et lor voiz.
D'omme qui mainne bone vie
Doit bien estre la voiz oïe:
Bien puet séurement parler,
Li Templier se pueent mirer
Et en la Croiz et où mantel,
Moustrer lor puis et bien et bel,
Que li blans mantiaus senefie,
Humilité et nete vie,
Et la Croiz Ordre et penitance;
Et bien puis dire sanz doutance
Que la Croiz fu où mantel mise
Devant, por ce que covoitise,
Ne orguiex ne s'i doie metre:
Si com li Clers tient vers la letre,
Les iaux por sa leçon savoir,
Doivent esgarder et vooir
Li Templier vers la Croiz la voie,
Où Dex les mete, où Dex les voie.

Qui bone voie tient, s'esploite,
Or lor doint Dex tenir la droite,
Solement qu'il n'aient orgueil,
Ne covoitise, lor bien vuel;
Et lor vie et lor contenance
Aim-je molt et lor acroissance,
Et lor hardement lor otroi,
Mès il se combatront sanz moi.

Molt revi les Hospitaliers.
Outre mer orgueillouz et fiers;
Molt les vi en Jherusalem
Et de grant pris et de grant sen:
A Saint Jehan de l'ospital
Vi mont lor avoir communal,
Por ce lor a en fet le bien,
Por autre chose n'i a rien.
Bien ne doivent pareil avoir,
Por ce ont richesce et avoir;
Rien ne doivent avoir parel,
Mès il devroient estre tel
Com hospitalitez demande,
Et comme charitez commande.
Tout ont lor afere changié,
Q'ospitalitez n'i voi-gié;
N'il ne vont pas selonc reson,
Qant ne lor membre de lor non.
L'en dit qu'il sont hospitalier,
Li nons les devroit esveillier:
Le non devroient-il sauver
Et de çà mer, et delà mer.
Trop ont lor estre bestorné,
Trop ont l'ospital oblié:

S'il nel' pueent fere delà,
Por qoi ne le font-il deçà?
Que là où il n'a charité,
Ne verrez hospitalité.
Là n'est pas Dex, li nons est fax,
A grant tort a non hospitax,
Se il n'i a ce que je di,
Bien nos en a li nons menti.
Nou di pas por aus solement,
Par tout faut si plenierement
Charitez, qu'il n'en i a point:
Molt est li siecles en mal point.
Charitez ne faut pas, je ment,
Diex est charitez voirement;
Mès cil faillent à charité,
Qui ont promis et proposé
Que il en charité seront,
Et hospitalité feront:
S'il ne font ce qu'il ont promis,
En grant folie se sont mis;
Promis ont hospitalité,
Et foi et ordre et charité.
Celui qui quiert molt bien sa dete,
Molt est fox qui trop s'i endete,
Ne qui guiler le cuide au loing,
Qu'il a tot enclos en son poing.
Bien quenoist guiles et Abez,
Cil qui velt si avoir ses dez,
Lui ne puet-il mie guiler,
Ne engignier, ne abeter;
Il quenoist tot et set et voit,
Il voudra tout jugier adroit.

Le droit devons-nos molt amer,
Qant par lui nos convient aler;
Par le droit chascun s'en ira
Au droit jugement qui sera;
Mais cil seront laidement mort,
Où li drois troveront lou tort.
Des prodomes a-il assez
En l'ospital, c'est veritez,
N'il ne lor doit mie desplere,
Se ge di ce qu'il doivent fere.
Trestotes les Ordres qui sont,
Hospitalité promis ont,
Et la doivent einsinc com il:
Tesmoing auroie plus de mil
Que je di de ce verité.
Ordre fut faite en charité:
De charité doit estre plainne.
Uns Moines puet soffrir grant painne,
Trop puet lire, trop puet chanter,
Et travaillier et géuner;
Mès s'il n'a charité en soi,
Molt li valt pou, si com je croi.
Ainsinc est comme mesons wide
Où l'iregne file et desvuide;
Mès tost ront ce qu'ele a filé.
De l'omme où il n'a charité
Vos di que c'est wide maisons,
Que Dex n'est en lui, ne raisons.
En maison vuide bruit bien venz,
Ainsi bruit-il en maintes genz.
L'omme vos tieng-je bien à vuit
Où il n'a riens fors que le bruit;

Por bruire ne por géuner
Ne puet-on bien s'ame sauver,
Se foi et charité n'ì a.
Nostre Sires bien le mostra,
Celui qui tant ot géuné,
Et en la roche demoré,
Qui por ce qu'il oit d'un larron,
Qui por un bien fet ot pardon,
Se mescrut et desespera.
Einsi se pert cil qui foi n'a,
Dex n'aime pas fole abstinence,
Ne ypocrite contenance :
Molt se travaille de povre huevre
Qui d'ypocrisie se cuevre ;
A grant besoing gueres ne vaut,
S'est huevre qui tost ront et faut ;
Ainsinc legierement s'en vet
Com l'uevre que l'iraigne fet.
Si com li ors sor touz metax
Est plus chiers, fu li hospitax
Dou mont la plus chiere maisons.
Chiers fu li leus, chiers fu li nons,
Tant com charité lor dura :
Molt sont riche, bien lor esta.
Li hospitax fu bien assis,
Por i a tant li siecles mis :
Bien fu assis et devisez,
Por ce fu jà molt honorez.
Mès ce que fu, n'est ore mie,
Molt tost se despiece et esmie
La foible huevre qui luist defors,
Sor le cuivre luist bien li ors ;

Mès tost faut cele doréure.
Huevre de foi longuement dure,
Li cuivers pert com il descuevre :
Toz jors devroit durer bone huevre.
L'ospital vi-je jà doté,
Et de bele huevre enluminé :
Molt se prove malvesement
Qui de bone huevre se repent :
Trop verse malement et tume
Qui se part de bone costume.
Riche sont li hospitalier,
S'il maintenissent lor mestier
A quoi il furent establi,
Nule meillor Ordre ne vi :
Forment amassent et conquierent,
Forment porchassent, forment quierent.
Confraries ont et granz rentes,
Bien i devroient lor ententes
Torner en hospitalité,
Et en veraie charité.
   Molt fu cortois et bons truanz
Duranz Chupuis et soduianz (*a*),
Qui les blans chaperons trova
Et les seignauz au piz donna.
Donna, non fist, ainz les vendoit,
Mestrement la gent decevoit :
Molt en conquist or et argent,
Molt par sot bien guiler la gent.

(*a*) Durand, surnommé *Chapuis*, c'est-à-dire, *Charpentier*, vivoit au Puy vers la fin du XII^e siècle, où il joua un rôle très-brillant. *Voyez* ce qui en est dit au tome V des Notices des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, page 290.

Il en guila bien deux cent mile,
Puis ont troyé mainte autre guile
Li truant qui convers se font
De Saint Antoine, mès il sont
Tuit li plus mestre guiléor
Qui onques fussent sanz paor;
En la vile loing dou mostier
Ont fet por la gent engignier
Un hospital plain de contraiz:
Ainz tiex baraz ne fu mès feiz.
Il n'i ont ne Clerc, ne provoire,
Il font à la fole gent croire
Ce dont il sont malvès truant;
Mès il donent de l'avoir tant
Au Seignor en cui terre il sont,
Qu'à Saint Antoine sougiet sont.
Bien est li baraz queneuz
Et bien apertement veuz.
Seint Antoine guerroient-il,
Estrangement le tienent vil,
De rien ne le doivent servir,
Ne aorer, ne obéir.
Jà en s'uevre ne en s'eglise
N'en iert une maaille mise
De tout l'avoir que il conquierent,
Par tout porchacent, par tout quierent.
Il n'est ne vile, ne chastiax
Où l'en ne voie lor porciax,
D'Escoce jusqu'à Antioche,
Et puis porte chascuns sa cloche
Pendue au col de son cheval.
Il a bien en lor hospital

Quinze tiex Convers groz et gras,
N'i a celui n'ait cinq cens mars,
Et tel i a qui en a mil.
De trop cointe barat sont-il,
Chascuns a sa fame ou s'amie,
Molt par demainnent noble vie!
Touz en va par guele et par ventre
Li avoirs qu'à Saint Antoine entre.
Moines retraiz, Noneins retraites
Ont trop et contraiz et contraites:
Li contrez va à la contrete,
Et li retrez à la retrete.
Des contraiz fust biax li baraz,
S'il féissent contrairaz,
Que des enfanz ont-il assez;
Touz li païs en est puepleiz.
Molt sont graz et groz li contrait,
Qu'à Saint Antoine nus ne vait
Qui ne lor doingne largement:
Onques nul hospital truant
Ne véistes si plein de guile;
Li contrait prestent en la vile,
Ce oï dire, molt lor deniers.
Ne sai qanz contraiz usuriers
Hi a-il, ce n'est pas mençonge,
Jou tenoie à fable et à songe
Qant on le me conta premiers:
Les contraiz tiennent-il molt chiers
Por quoi que c'est lor truandise,
Il les envoient querre en Pise,
Quant om a un vilain deffaiz
Par guerre ou par autre meffez,

En la meson sont bien venu
Et à grant joie recéu.
Avant les font laver et poindre,
De coutiax et d'oingnement oindre,
Por roigir et por raancler.
Léanz les font tant sejorner,
Que li raancles s'en depart :
Sachiez qu'autres feux ne les art.
Qui croit que là sont les vertuz,
Molt est malement decéuz ;
Ainz sont là où li cors seinz est.
Molt puet-en bien connoistre en test
Se l'uevre est cointe et bien faite (*),
Lor guile s'est tant avant traite,
Que la fausetez se descuevre :
Molt en sevent bien toute l'uevre
Et li Clergié et li Evesque,
Et méismes li Arcevesque ;
Mès il n'en font nule jostise,
Ainz partent à la truandise.
Onques mès guile si aperte
Ne fu tant longuement sofferte.
Molt vont bien le siecle guilant
Par tot le mont à lor talent.
Que font-il or en Alemaingne?
Que conquierent-il en Espaingne ?
Molt ont le siecle affoleti,
Trop sont conquerant et hardi.
As truanz, as bien enparlez
Acensent-il les Evesquez.

(*) Si l'oille fu bien cuite ou faite.

Icil vont partout préeschant,
Et lor campeneles sonant;
Molt préeschent à haute voiz,
Et portent et chasses et croiz.
Il n'ont Eglise ne Chapele,
Trop est la lor guile novele,
Et ces foles genz esbahies
Se metent en lor Confraries:
Il n'a bon ovréor en foire,
Ne bone vile, c'est la voire,
Où lor borse ne soit pendue;
Ainz tex guile ne fu véue.
En vendenges quierent le vin,
On ne voit en for n'en molin
Où ne pende un de lor sachez,
Icest uns merveillox abez;
Il les vendent, s'en font deniers,
Et en losengent les pevriers.
Chascuns donne livre de poivre,
Molt sevent bien la gent deçoivre:
Les fâmes r'ont trovées simples,
Toailles et aniax et guimples,
Fermaux et ceintures ferrées,
Fromaiges et jambes salées
En traient emprès la monoie.
Plus conquierent, se Dex me voie,
Que celes autres genz ne font (*).
Cinq mile mars d'argent vauront
En cest anée lor porcel,
D'ordre lor esta bien et bel:

(*) Que toutes les Ordres qui sont.

Molt menjuent et molt revendent,
Et molt achatent et despendent.
Molt sont marchéant et coçon,
Et s'ont d'aus fet une maison.
Il lesse bien à son enfant,
Et à son autre conquerant.
Il marient molt bien lor filles,
Il ne prisent mie deux billes
Saint Antoine ne son pooir;
Trop conquierent, trop ont avoir,
Trop sovent desoivent la gent.
Mès ge lo qu'en praigne l'argent
Des porciax et des Confraries,
Et soit commandé en parties
As prodommes et as loiaux,
Qui les deniers et les porciaux
C'ont à Saint Antoine promis;
En l'uevre du mostier soit mis
Li argent, qu'en i fet bele huevre.
Truandise, qant se descuevre,
Doit-en haïr et mesprisier,
Saint Antoine doit-en prisier,
Et bien servir et bien requerre;
Aidier puet en ciel et en terre.
À Saint Antoine, à son mestier,
Là le doit l'en aler proier;
Là est ses cors, là est s'Eglise,
Et là fet-en le bel servise.
Mès cil truant ont trop guilé,
Trop sont de lor barat prové:
Certes povrement se revenge
Saint Antoine qu'il ne s'en venge.

Des Converses et des Noneins,
Ne cuit-je pas estre certeins
Que j'en saiche dire vertez :
Li plus sage en sont esgaré
De fame jugier et reprendre ;
Por ce dout-ge mont à emprendre
De dire lor vie et lor estre.
Onques famme, ce cuit, n'ot mestre,
Nuns ne la devroit mestroier.
Cil qui miex la cuide aguetier,
Il pert le senz et la véue ;
Il méismes li a tolue
Où il la cuide bien tenir.
Nuns ne pot onques acomplir
Voloir de fame, c'est folie
De cerchier lor estre et lor vie,
Qant li saige n'i voient goute.
Famme ne crient, famme ne doute,
Famme ne fu onques vaineue,
Ne apertement connéue ;
Qant li oeil plorent, li cuers rit,
Pou pensse à ce qu'ele me dit.
Ains nulle ne sot quel avoir,
Molt lor pert bien de lor savoir ;
Qant qu'elle ait en sept ans amé,
Ait-elle en un jor oblié,
Femme est lou jor de faut talens,
Plus est legiere que n'est vens ;
Molt mue sovent son coraige,
Tost a decéu le plus saige :
Car lou vié fait-elle suer,
Et lou jone sens froit trambler,

Et lou cowart fait-elle herdi:
Il est ensi com je vos di.
Cil qui maus s'en cuide garder,
Nuls ne s'en porroit desevrer,
Pués qu'elle lou vorroit tenir,
C'à merci nou feite venir.
Quant moi membre de Salemon,
De Costentin et de Sanson,
Que fames engignierent si,
Molt me truis d'eles esbahi.
Je sauroie einçois dou soleil
Tout l'estre dont molt me merveil,
Et le covine de la lune,
Que j'en pensse conoistre une.
Ice aprent Astronomie,
Nigromance et géometrie,
Et ars de lois et de fisique,
Et divinitez et musique;
Mès de fame n'i oi parole,
Je n'en vi onques nule escole
Dont li mestre ne fussent fol.
Se ge longuement emparol,
Je reserai por fox tenuz;
Mès puis que m'i sui embatuz,
Dire m'estuet ce que j'en sai,
Si que touz en sui en esmai.
Qui fist Nonain, qui fist Converse,
Molt fist Ordre fiere et enverse:
Comment tient neté sa maison
Fame, son loial compaignon,
Qant en la tient et en la garde,
N'est-ele mie si coarde

Que por paor, ne por menace,
Que ele tel tresgiet ne face
Que jà nus hom n'i penseroit.
Jà fet li colons ce qu'il doit,
Qant il a son ni où mostier :
Ne s'i sot mie bien gaitier.
Une costume sanz raison
Ont les Nonains et li colon :
Ne tienent pas lor maison nete.
Tiex est la costume et la dete
En leu c'on netement ne tient,
Ou l'en ne doute Dieu, ne crient.
Las ! comment puet avoir Eglise?
Las, que de gent en itel guise
Se perdent, et lor cors destruient!
Assez chantent et assez bruient;
S'il n'a foi où chant et el bruit,
Où travail n'a gueres de fruit.
Sanz fruit est huevre où il n'a foi;
Se il n'a charité en soi,
Ne vaut rien, qant Dex n'i entent :
La bone huevre se prise et vent.
De cuer et de cors, c'est vertez,
Fu faiz li Temples et fondez.
Li bon cuer, ce sont li mostier,
Et Dex r'a bien le leu net chier,
Qui en son leu est honorez,
Et por lui netement gardez.
Mès où leu ne siet pas l'Eglise,
Mès s'ele est fondée et assise
Où bon cuer de la bone gent,
Bone costume bon droit rent.

Des bons sont li bon droit rendu,
Et li leu netement tenu.
Je n'aim pas où mostier la plume
Ce colomp, por l'orde costume,
Ne poil de fame rooingnie,
Se la costume n'est changie
Dont l'ame est en si grant dotance :
Por la mauvaise acoustumance
Rent-en le droit qui en aquite,
Ainz encombre bien est maudite,
Que de ce que rendent encombre,
Nuz forz nombriers n'en set le nombre,
Por ce que c'est rente qui trouble,
Qant en la tient et ele double.
C'est bien dete descovenue
Qui double qant en l'a rendue.
Bien doivent avoir grant poor
De tel dete li rendéor,
Et molt est fole la costume
Qui art et esprent et alume,
Quant en la dete paie et rent,
Et lou detor rent si esprent
Qui est morz, se Dex ne l'en trait.
Ne rest mie tot hors de plait
Famme qui en tel dete chiet ;
Mès je dout que trop ne li griet,
Se je m'en vois par la verté.
Assez lor ai dit et moustré
Se j'ai blasmé le fol usaige,
Li homme n'i ont nul domaige :
Je sai bien que la bone vaut,
A celui nule rien ne faut.

La bone est oultré à merveille,
Nus tresors ne s'i appareille,
Puis qu'ele en Seinte Eglise met
Et bon cuer et loial et net;
Et cele tient sa meson nete,
Lors rent-ele à Dieu itel dete
Com li rendi la Magdalene.
Ce fu dete nete et certene.
Cele dete fu bien rendue,
Et voirement requenéue:
Ce fu li bons repentemenz,
Li termes ne fu pas trop lenz,
Qu'ele en ot isnele merite
Que de toz ses pechiez fu quite.
Diex erraument li pardona,
Que de toz ses pechiez plora:
L'ore fu bone, et bons li termes,
Molt vindrent de bon leu les lermes:
Sa paors et sa repentance
Nos doit doner grant esperance.
Sa repentance et sa poors
Doivent conforter pechéors.
Des bones i ot-il assez
Dont Dex fu serviz et amez:
Molt fu vaillanz l'Egipciene,
Et Sainte Foy et Sainte Elene,
Et la veraie Katherine,
Sainte Agathe et Seinte Crespine,
Les bones ne pueent prisier,
Diex n'ot onques avoir tant chier,
De rien qu'il ait en tot le monde,
Com il a la Vierge et le monde

Où il la char et le sanc prist,
Don il les fax Ebriex desdist,
Et a compli les propheties
Que de lui furent replanies.
Et de cele Virge pucele
Nos vint cele joie novele
Qui toz jors novele sera.
De vielle paine delivra
La grant lignie d'Abraham
Dou pechié nostre pere Adam,
Qu'il fussent dampné sanz merci;
Mès Dex traist le pueple de li,
Et la force et la verité
Dont il furent tuit delivré,
Por li doit-en plus honorer
Totes les bones et amer:
Molt doit-en amer les meillors,
Et molt repenre les poiors.

Sor les devins sanz deviner
Voldrai adroitement parler;
Mès les genz ne sevent pas tuit
Qui est devins, si com je cuit.
Icil devin ce sont li mestre
Dont cil ars qui le sanz fet nestre,
Et l'entendue soveraine
Où est divinitez certaine.
Qui en cel art entent et huevre,
Sachiez nostre Sires li huevre
Grant partie de ses segrez.
C'est li ars de touz honorez,
Ce est la vraie letréure,
C'est la coronée escripture.

Où quenoissent joie sanz fin
Cil que nos apelons devin.
C'est li ars qui l'ame corone,
Qui sa vie et son cuer i done:
Son tens ne puet miex emploier.
Cil ars fait langue desploier,
Et le sanz et la foi doubler.
Cil puet séurement parler
Qui en cel art despent sa vie,
Nettement sanz ypocrisie.
Tel soloient li devin estre,
Et li bon Cler et li bon mestre
Lisoient por Deu purement,
Et en vraie entendement
Tenoient escoles loiax:
Or les voit-en tant desloiax,
Qu'il ne béent fors qu'à l'avoir:
Comment il le puissent avoir,
Ou rentes, ou richesces granz.
Icil perdent molt bien lor tanz;
Et lor travail et lor porpens
Ont-il perdu, si com je pens,
Cil devin, de ce qu'il ne font:
Nos parolent si en parfont,
Chascuns semble Diogenés,
Ou Aristote ou Socratés;
Bien ont lor langues aguisiées,
Qu'il ont les paroles puisiées
Es escriz de la verité:
De ce ne sont-il pas blasmé,
Se il monstrent la droite voie.
Je ne di pas qu'en ne les croie:

Il parolent et bien et bel,
Il resemblent le buretel,
Selonc l'Escripture devine,
Qui giete la blanche ferine
Fors de lui, et retient le bren.
Dès le tens nostre pere Adan
Ne furent amonestéor
Ne si fax, ne si traïtor
Ypocrisie et traïsons;
Certes en ces religions
A mont d'ypocrites Abbèz,
C'est uns vices desesperez.
Il en a molt en l'Ordre noire,
Et en la blanche, c'est la voire;
Et li Evesque et li Legat,
Icil sevent trop de barat,
Molt parolent parfondement
Des decrez et dou testament.
Il font autel com les gotieres,
Qui degoutes par les charrieres;
Les rues levent et netoient,
Ce set-en bien, et tuit le voient
Que la chenex retient la pluie,
Et l'eve giete fors et ruie:
Ele se gaste et se porrist,
Et les cortis mont bien norrist.
Certes li preeschierres faux
Est touz autez com li chenaux
Qui se destruit et qui se gaste,
Et les autrui proesce haste,
De ce dont-il n'a nul talent:
Le bien desploie et le mal prent.

N'a mie bone quenoissance,
Quant il de la bone semance,
Qu'il nous espant, point ne retient;
De lui guaires ne li sovient.
Tant par sont de vice chargié,
Qu'il ne doutent tort ne pechié :
Chascun jor vodroient Deu vendre,
Et les autres jugent à pendre.
Por Deu cil devin qui devinent,
Qui lor huevre laidement finent
Por préeschier et por parler,
Lor voi touz li siecle enverser.
Trop par est lor guille embrasée,
Et de covoitise alumée :
Or siglent à la plainne voile,
Mès il contrefont la chandoile
Qui se gaste, qant en l'alume.
Entre le martel et l'enclume
Sont cil devin qui le bien dient,
Et cils destruient et ocient.
Il sont comble d'ypocrisie,
Et d'orgueil et de Symonie,
Et d'autres vices encombré,
Et sanz foi et sanz charité.
Molt sont malement decéu,
Et molt ont lor travail perdu,
Et les biauz moz et les biaus dis
Que il recordent es escris.
Qant la chandoile est alumée,
Tant art, tant luist qu'ele est gastée :
Tant art que point n'en i remaint,
Molt flere mal quant ele estaint,

C'est semblance des ypocrites,
Quant il ont les paroles dites
Qui bones sont, il n'i ont preu;
Bien les a noez au droit neu
Cil qui les tient et qui les boute.
Ypocrisie Deu ne doute:
Qant tout le bien ont deploié,
En aus retienent le pechié
Qui mont lor purra en la fin.
Ce sevent bien li bon devin;
Cil essamples bien lor reprove
De la chandoile, et plus lor prove
En qoi lor huevre doit finer;
En la fin se doivent muer.
S'il ont les langues bien parlanz,
Et les œuvres resont puanz.
Par foi l'uevre se jugera,
Et la langue rien n'i vaurra:
L'uevre aporte son jugement,
Ce sachiez bien apertement.
Le plus certein de mes chapitres
Covient torner sor les Legitres,
Qui deviennent fax plaidéor,
Et de bone huevre trichéor;
Et les faux poinz traient des bons.
Je sai bien se uns Rois, ou Cuens
Savoit des lois et des decrez,
Qu'il en seroit molt honorez.
Là sont li point, là sont li dit,
Et li biau mot et li escrit,
Dont en doit pueple governer,
Et droiture et reson garder.

Tiex

Tiex mestiers avient bien à Prince,
Cil netoie l'aigue et raince,
Lè bon vessel, et molt l'amende;
Mès jà nus hom qui soit n'atende
A malvès vessel faire net:
Fox est qui son avoir i met.
Li malvais vessel tot empirent
Qant qu'en i met. Ici se mirent
Tuit cil qui foloient et musent
Es bones escoles, et usent
Lor tans por tricherie apenre.
Legierement puet-en entendre
Lor diz, lor moz et lor poinz fax,
De ce dont hom doit estre saux:
Se perdent tot apertement,
Cil respitent lor jugement.
Cist chapistres fu faiz sanz lose,
Mès il fera une fort glose
Au langues fausses desliées,
Qui déussent estre liées
De ce que j'oi dire es decrez.
Ceus tieng-je por desesperez,
Qu'il n'ont et paor et vergoingne.
Cil Seignor vont-il à Boloingne,
As lois por les cors maintenir,
Plus les en voi jenglos venir,
Que n'est estorniax en jaiole.
Toute lor huevre tieng à fole (*),
Vers tricherie se retrait:
Il prennent de deus pars le plait.

(*) Toute lor guille et lor parole.

Ce n'est pas lois, ainz est deslois,
Ce ne truevent-il pas es lois.
En trait de miniere l'argent
Dont en fet maint biau vessel gent,
Et mainte autre huevre bele et chiere;
Et le verre de la fouchiere,
Dont je revoi maint biau vessel
Qui sont et cler et net et bel;
Et des hauz livres ennorez,
Qu'en apelle lois et decrez,
Nous traient engin et barat.
Dex ! com il sont estroit et mat
En ce dont-il n'esploitent rien,
Et com il sont plus ancien,
Lors ardent-il de covoitise.
Trop ont male costume aprise,
Toz jorz vuellent vivre de tort,
Qu'il quierent et chescent lor mort.
Por morz tieng-je et por periz
Les fax pledéors loéis.
Qui ait avoir trop bien s'en aide,
Mès l'uevre est molt cruiex et laide,
Qant li avoirs le droit encombre.
Molt vueilent bien savoir le nombre
Qu'en lor donra, soit torz, soit droiz;
Molt par est lor baraz destroiz.
Li uns sor l'autre a grant envie,
Li loiers, ne la symonie
Les a liez et avuglez:
S'uns loiax en estoit trovez,
En devroit fere de lui feste.
C'est uns tormenz, une tempeste

D'aus oïr, qant il sont en leu
Où il cuident faire lor preu.
De ce font-il plus lor domaige,
Dont il cuident estre plus saige.
Trop sont-il soutil et agu,
Mès lor bon sanz ont-il perdu :
Autant aiment tort comme droit ;
Mès que il facent lor esploit
Ne lor chaut de quel part il pendent,
Mès à enviz le lor despendent.
Il sont coquin et jangléor,
Et trop hardi demandéor,
Et provendes et avoir quierent,
Covoitous sont et trop conquierent.
Molt par aiment rente d'Eglise,
Mès pou lor membre dou servise.
Molt devroient bon fruit porter,
Et lor huevre si esmerer,
Qu'ele fust chiere et honorée :
Et bon senz et bone pensée
Ont-il, qant il sont escolier ;
Molt feroient-il à proisier,
Es bones lois et es decrez,
Se lor sens estoit atornez
Vers clergie loiax et fine.
Molt sont-il en fole doctrine,
Qu'il puissent malvese science
En fontainne de sapience.
Ne sont mie bien abevré ;
Il boivent où ruissel troblé.
Aigue douce torne à amer,
Et si r'ai-je oï conter

C'on trait triacle de serpent,
Qui molt a grant mestier sovent
A cels qui sont envenimé.
Cil sont malement bestorné,
Qui où san puisent la folie;
Es loys aprennent tricherie
Por les poinz et por les biax diz,
Que il quenoissent es escriz.
Baratent le siecle et engignent,
Il ne compassent pas, ne lignent
Lor huevre si com il devroient,
Et com il enz es decrez voient.
Or sachiez que bone clergie
Est en tiez genz morte et perie,
Por c'est perdu quant qu'en i met
Que li vessel ne sont pas net.
Des Fisiciens me merveil,
De lor huevre et de lor conseil
R'ai-ge certes molt grant merveille:
Nule vie ne s'apareille
A la lor, trop par est diverse,
Et sor totes autres parverse.
Bien les nomme li communs nons (*),
Mès je ne cuit qui ne soit hons
Qui ne les doie molt douter.
Il ne voudroient jà trover
Nul homme sanz aucun mehaing.
Maint oingnement font et maint baing
Où il n'a ne sanz ne raison.
Cil eschape d'orde prison

(*) Mires les nomment li communs,
Mais je ne cuit qu'il en soit uns.

Qui de lor mains puet eschaper.
Qui bien set mentir et guiler,
Et faire noble contenance,
Tout ont trové, fors la créance
Que les genz ont lor fet à bien.
Tiex mil se font Fisicien
Qui n'en sevent voir ne que gié :
Li plus mestre sont molt changié
De grant envie, n'il n'est mestiers
Dont il soit tant de mençongiers.
Il ocient molt de la gent,
Jà n'ont ne ami, ne parent
Que il volsissent trover sain,
De ce resont-il trop vilain.
Molt a d'ordure en ces liens :
Qui en main a Fisiciens,
Se met par els; il m'ont éu
Entre lor mains; onques ne fu,
Ce cuit, nule plus orde vie.
Je n'aim mie lor compaingnie,
Si m'aït Dex, qant je suis sains :
Honiz est qui chiet en lor mains.
Par foi qant je malades fui,
Moi covint soffrir lor ennui :
Qui les orroit qant il orinent,
Com il mentent, com il devinent,
Com il jugent lo pasceret
Par mos qui ne sont mie net,
En chascun homme trovent têche ;
S'il a fievre, ou la touz seche,
Lors dient-il qu'il est tisiques,

Ou enfonduz ou ydropiques,
Melancolieus, ou fieus,
Ou corpeus ou palazineus.
Qui les orroit de colerique
Pledoier, ou de fleumatique,
Li uns a le foie eschaufé,
Et li autres ventouseté.
Trop par sont lor huevres repostes,
Et lor paroles si enpostes,
N'i a se vilonnie non,
Et par ce commence lor non:
Fisicien sont apelé,
Sanz *fi* ne sont-il pas nommé.
Por ce a *fi* où commencement
Por le vilain definement;
De *fi* doit tote lor huevre estre,
Et de *fi* doit Fisique nestre:
Sanz *fi* ne les puet-on nommer,
Ainsinc ne s'i doit nus fier.
De *fi* Fisique m'edefie,
Fox est qui en tel art se fie
Où il n'a rien qu'il n'i ait *fi*:
Dont sui-je fox se je m'i fi.
Uns boins truanz bien enparlez,
Ne mès qu'il soit un pou letrez,
Feroit fole gent herbe pestre,
Tuit sont Fisicien et mestre:
Li uns de l'autre molt bien guile
Là où il sont à bone vile,
Que li meillor Fisicien
Prisent celui qui ne set rien,

Li miaures le poior consent (*),
Por ce ont-il l'or et l'argent,
Et por ce qu'il le tiengne en pais,
Li rachous consent le pugnais,
Et li pugnais bien lo rachat.
Certes trop i a de barat;
Li rachaz, le punais molt bien,
Ne se desconfortent de rien,
Pour ce que l'uns et l'autre put.
Ainz fussé-je pris et batuz,
Que Fisicien me gardassent
Un an entier et governassent.
Trop sont costous et trop se vendent,
Et les meillors morsiaus deffendent.
Je lor claim quite lor piletes,
Certes qu'eles ne sont pas netes:
S'il revienent de Monpellier,
Lor leituaire sont molt chier.
Lors dient-il, ce m'est avis,
Qu'il ont gigimbraiz et pliris,
Et diadragum et rosat,
Et penidoin et violat,
Do Diadaro Julii,
Ont-il maint prodome menti.
Trop sont prisié, trop sont loé,
Il a gigimbre et aloé
En lor dya margareton,
Ce dient; mès un cras chapon
Ameroie miex que lor boistes,
Qui trop sont corouses et moistes.

(*) Li maistres les mavais consent;
Por coi? por engignier la gent.

Icil qui vient devers Salerne,
Lor vent vesie por lanterne :
Il vendent noir brun et syphoine
Por espices de Babyloine ;
Que s'uns hons en passe le col,
Il aura si le ventre mol,
Que maintenant l'estuet honir.
As sainz mengiers m'estuet tenir,
Et as clers vins et as forz sauses,
Que trop par sont lor huevres fauses.
Il ne sont mie tuit igal
Li boen Fisicien loial ;
Li prodomme, li bien letré
Ont maint verai conseil donné :
Maintes genz qui se desconfortent,
En lor conseil se reconfortent.
Quant uns hom a paor de mort,
Grant mestier a de bon confort.
Li bon conseil ont conforté
Maint prodomme desconforté ;
Et qant bone huevre est connéue,
Bien devroit estre chier tenue ;
Mais par toutes ces bones viles
Ont si espandues lor guiles,
Li guiléor, li mençongier,
Que li prodomme en sont mains chier.
Sovent se voient et assemblent,
Mès les huevres pas ne se semblent :
Les huevres sont bien departies,
Les roses selonc les orties
Ne perdent mie lor biauté,
Ne lor flairor, ne lor bonté.

J'ai véu delez l'ortier
Florir et croistre lou rosier;
Se les orties sont poingnanz,
Et annuiouses et puanz,
Les roses sont beles et chieres.
Les bones huevres et entieres,
Les veraies et les loiax
Sont ausi comme li metax,
Qui se sevra dou malvès fer.
Molt son bien quenéu li ver
Qui font la soie, c'est-à-dire,
Que la malvaise huevre n'empire
La bone huevre de nule rien.
Li loial Clerc Fisicien
Doivent estre molt annoré,
Et molt servi et molt amé.
Li bon loial ai-ge molt chier
Certes, qant j'en ai grant mestier,
Et molt desir qu'en le m'amaint
Qant maladie me destraint :
Grant confort et grant bien me feit,
Et qant m'enfermetez me leit,
Et je ne sent ma maladie,
Lors voldroie c'une galie
L'emportast droit à Salenique,
Et lui et toute sa fisique :
Lors vueil que il tiengne sa voie
Si loing que jamais ne le voie.

*Explicit la Bible Guiot de Provins.*

# LA BIBLE AU SEIGNOR DE BERZE,

## CHASTELAIN.

**Manuscrits, nos 7218, et 218 de la Belgique.**

Cil qui plus voit, plus doit savoir:
Quar por oïr et por véoir
Set-l'en ce que l'en ne sauroit
Qui toz jors en un leu seroit.
Tant ai alé, tant ai véu,
Que j'ai du siecle connéu
Qu'il ne vaut riens à maintenir,
Fors por l'ame du cors partir.
Se la joie durast toz jors,
Et n'éust ire ne corous,
Et l'en ne péust enviellir,
N'estre malade, ne morir,
Au siecle éust assez déduit;
Mès cil qui ert vis anquenuit,
Ne set s'il sera vis demain:
Qar le poisson c'on prent à l'ain
N'est pas sitost emprisonez,
Comme est li hom mors et alez,
Et si nel' puet onques savoir.
Se l'en péust aparcevoir
Un an ou deus sa mort devant,
Li plusor fussent repentant;
Mès ce ne puet-l'en mie fere,
Qar la mort est preste de trere

Toz jors, et tient trete l'espée
Sus le col à chascun levée,
Ne n'en saura-il jà noient.
Tant que li cops chiet et descent,
Ele est tout ainsi en aguet,
Com cil qui à l'archiere tret.
Et li anemis d'autre part,
Qui tantost com l'ame depart
Du cors, si vient à li por prendre,
S'aucuns biens ne le puet deffendre,
Se il n'a bien fet en sa vie.
L'autre rescousse est si taillie,
Que jà n'en i aura parlé.
Se tuit li Chevalier armé
En fesoient tout lor pooir,
Il n'i porroient riens valoir :
Puis que l'ame est du cors partie,
La rescousse est du tout faillie.
N'i vaut mès rescousse noient
De terre, ne d'or, ne d'argent,
Ne de parenté, ne d'amis,
Fors tant com l'uevre où il est pris,
S'ele est bone, le puet sauver,
Et s'ele est mauvese, dampner.
Chascuns se gart devant la mort,
Que puis n'i a point de confort;
Ne n'i a nul, tant ait d'orgueil,
Que la mort ne li pende à l'ueil :
Et se aucuns vivoit or tant
Comme on puet vivre par sanblant,
Si seroit-il jusqu'à cent anz,
Si lassez et si recréanz,

Du cors si durement quassez,
Si viex, si frêles, si alez,
Que il méismes se harroit
Et cil qui plus amė l'auroit.
Et que vaut donc joie ne vie
Qui en si pou d'eure est faillie,
Et qui si pou dure à celi?
Et si n'est pas du tout ainsi
Com je di, ainz en faut assez,
Que chascuns est si assasez.
Assez vivent or li plusor
A grant mesaise et à dolor,
Chascun jor de la mort doutant,
Et ne sevent comment ne quant.
Li un usent lor tens en gerre,
Et as autres taut-on lor terre;
Li uns languist d'enfermeté,
Li autres chiet en povreté.
L'autre est blasmé et en vergoingne,
Et cil qui miex a sa besoingne,
C'est cil qui covoite encor plus:
Nule rien de bien je n'i truis.
Il soloit estre uns taus jadis
Que li siecles estoit jolis
Et plains d'aucune vaine joie:
Or n'est solaz que je i voie
En quoi li hom se delitoit,
En fere ce que il cuidoit
Qui venist à l'autre à plesir:
Or se delitent en trahir,
Et li uns de l'autre engingnier;
Cil qui miex set deschevauchier

Son compaignon, cil vaut or miex.
Covoitise, angoisse et orguiex
Ont si toute joie perie,
Qu'ele est par tout le mont faillie.
Solaz de rire et de chanter,
Et de tornoier et d'errer,
Et de Cors mander et tenir,
Ce vous os-je bien maintenir,
Sont mès au siecle remez tuit;
Et puis que l'en n'i a déduit,
Par qoi l'en se pert et deçoit.
Qar qant li siecles miex valoit
Et plus i avoit de delit,
Si le tenoit-on en despit,
Tenoit et avoit encor lores:
Or gardez que l'en devroit ores,
L'en soloit autrefoiz doner,
Et granz Cors tenir et mander
Por la gent assanbler ensanble:
Or se muce chascuns et emble,
Et cil qui à cel tans perdoit,
L'autre siecle et cestui avoit;
Avoit aucun pou d'achoison
De s'ame perdre à desreson.
Mès orendroit pert-l'en celui,
Et si n'a-l'en point de cestui,
Ainz i compere-on bien sa vie:
Por qoi? por ce ne di-je mie
Cil qui plus i a de delit,
Nel' compert plus selonc l'escrit,
S'il ne se delite en bien fere;
Mès l'en voit aus plusors mal-trere

Toz jors tant comme il viveront,
Ne jà por ce Dieu n'en auront,
Ainz conquerront la grant puor
D'Enfer, la paine et la dolor.
Tuit cil qui sont ore à mesaise,
N'auront pas en l'autre siecle aise;
Qar iriez, mornes et penssis
Puet-l'en bien perdre Paradis,
Et plain de joie et envoisiez,
Mès c'on se gart d'autres pechiez,
Le puet-l'en bien conquerre ausi.
Seignor, por ce vous moustre et pri
Que chascuns voise droite voie,
Et que vous ne perdez la joie
Qui tant durra après cesti
Dont li geu sont si tost failli.

Quant Diex fist Adan et Evain
D'un petit de terre en sa main,
S'il obéisissent forment,
Et tenissent commandement,
Jà nus en Enfer n'en entrast,
Ne en cest siecle ne péchast;
Mès por ce que il trespasserent
Le commandement et véerent
Que Diex lor avoit commandé
Et enseignié et devisé,
Chéi li siecles en pechié
Dont li mons est si entechié.
Quant Diex vit son siecle perdu,
Et engingnié et deçéu
Por une pomme malostrue
Qu'il avoit Adan deffendue,

S'esgarda et porvit comment
Il en prendroit restorement.
Li restors fu de li méismes,
Molt nous fu de legier à primes
Qu'il forma d'un pou de limon
Dame Evain et son compaignon;
Mès après à nous restorer
Li covint grant paine endurer,
Ainz que il nous venist requerre:
Qar il en vint du ciel en terre
En ma Dame Sainte Marie,
Où il prist char et sanc et vie
Por reçoivre la mort après:
Molt endura por nous grant fès.
Poi troveroit-on or nului
Qui en soufrist autant por lui
Comme il fist, n'ausi grant martire,
Com j'oi chascun conter et dire,
En la Croiz où il fu penez,
Et mors et laidis et cloez.
Après icele grant dolor
Ne demora puis qu'au tiers jor,
Qu'il surrexi de mort à vie,
Et si apparut à Marie
La Magdelene tout avant:
Molt li fist d'amors grant sanblant.
Quant Diex nous ot d'enfer rescous,
S'ordena trois Ordres de nous.
La premiere fu, sanz mentir,
De Provoire por Diex servir
Es Chapeles et es Moustiers:
Et l'autre fu des Chevaliers

Por justicier les robéors :
L'autre fu des laboréors.
Quant Diex ot son siecle ordené,
Si nous commanda Chastéé,
Aus gens lais et aus Chevaliers
A tenir fors que de moilliers,
Et baptesure et mariage,
Sanz vilonie et sanz outrage;
Charité et foi et fiance,
Et c'on venist par penitance
Des pechiez à amendement
Par bien verai repentement,
Par veraie confession.
Puis mist Saint Piere enpré Noiron
Por nous pardoner les pechiez
Quant l'en en seroit entechiez,
Et que l'en fust venu confès
Et repentanz; puis dist après
Que ce fust tenu et gardé
Qu'il avoit dit et commandé.
Li mariages dont il dist
A qoi li siecles se tenist
Por garder aillors de pechié,
Sont tuit corrompu et brisié,
Et la foi et la loiautez
Sont changies en faussetez;
Et li Chevalier qui devoient
Deffendre de cels qui roboient
Les menues genz et garder,
Sont or plus engrant de rober
Que li autre, et plus angoisseus :
Tout torne et à gas et à geus

Quanques Diex avoit establi.
Des laboréors je vous di
Que li uns conquiert volentiers
Sor son compaignon deus quartiers
De terre, s'il puet en emblant,
Et boute adès la bone avant.
En plusors manieres sont faus
Et tricheors li plusors d'aus;
Et li Provoire et li Clergié
Sont plus desirrant de pechié
Que li autre ne sont assez.
Toz est li siecles bestornez
D'ensi comme il fu establiz,
Tuit s'atornent mès aus deliz.
Quant li bon Clerc et li Saint homme
Virent brisier la loi de Romme,
Et les commandemenz faussez
Que Diex nous avoit commandez,
S'esgarderent qu'il en feroient,
Et quel conseil prendre en porroient.
Iluec troverent, ce fu voirs,
Li uns l'Ordre des Moines noirs,
Et l'autres l'Ordre de Cistiaus;
Mains bons ordenemens noviaus
I ot commandez à tenir
Por les pechiés espenéir.
Li un ordenerent Templier,
Et tels i ot hospitalier;
Li autres Nonnains d'Abéies
Por amender lor foles vies
Où li siecles se delitoit.
Molt éussons fet bel esploit,

Se les Ordres fussent tenues;
Mès eles sont si corrompues,
Que petit en tient nului ores
Ce qui lor fu commandé lores.
Cil du Temple et de l'Ospital,
S'il fussent entr'aus communal
Et compaignon de Dieu servir,
Et qu'il se péussent tenir
Ensamble et porter compaignie,
Sanz covoitise et sanz envie,
Sor eus ne péust l'en rien dire,
Qu'il livrent lor cors à martire
Por deffendre le douz païs
Où Dame-Diex fu mors et vis,
Fors tant qu'il ont une franchise
Que je lor tieng à Déablie,
Que li murtrier et li larron
Ont fait chastel de lor meson
Où il ont chastel bon et fort.
Por cele esperance sont mort
Tels cent qui morussent confès,
Se l'en les lessast vivre, mès
Tant i puet-on de mal noter,
Qar en la terre d'outremer
N'ose pas batre uns Chevaliers
Ses serjanz ne ses Escuiers,
Que ne dient qu'il l'ocirra,
Et qu'en l'Ospital s'enfuira,
Ou au Temple, s'il puet ainçois:
Ainsi ne puet-il estre mais
Qu'il n'en i ait au mains ocis
Ou trois, ou quatre, ou cinq, ou sis.

S'en sui et dolenz et confus,
Qar nule gent ne vausist plus,
Se tant en fust mains com je di.
Des Moines blans vous di ausi
Qù'il sueffrent por Dieu molt de mal:
Or si sont assez communal
En lor meson de lor viande,
Quant uns i vient qui le demande.
Toute voie i est charité,
Mès tant i a de mal meslé,
Que s'il pueent plain pié de terre
Sor lor voisins par plet conquerre,
C'est sanz merci qu'il en auront,
Jà tort ne droit n'i garderont,
Ne pitié, ne misericorde:
Ainsi chascune se discorde
De Dieu servir d'aucune rien.
Es Nonnains a-il molt de bien,
S'eles tenissent chastéée,
Si comme ele estoit ordenée;
Mès eles ont mesons plusors
Où l'en parole et fet d'amors
Plus c'on ne fet de Dieu servir;
Toute voie fet à soufrir:
Qar s'aucune mesprent de rien,
Il i a d'autres qui font bien.

Cil de Chartrouse n'ont de terre
Covoitise, ne plet, ne gerre:
A ce se sueffrent que il ont,
C'est une des Ordres du mont
Où l'en puet mains de mal noter,
Se n'est de cuer et de pensser;

Mès aus œvres et aus samblanz
Pert-il qu'il soient bones genz.
Li Moine noir sont si turqué,
Et ce devant derrier torné,
Que cil qui s'en voudroit issir
Ne porroit miex siecle gerpir.
Il soufferront ausi le pis
Et moniage por uns dis,
Et plus i menroit aspre vie :
C'est des Ordres la plus faillie.
Je ne di mie qu'en commun
N'en ait par aventure aucun
Entre quarante et entre cent,
Qui se contienent netement ;
Mès li plusor sont trop failli,
Et si vous di bien qu'à Cluingni
Moustrent biau samblant par defors
Quel que li cuer soient où cors ;
Mès cil qui sont és priorez,
Es mesons et es dianez,
Mainent tel vie com Diex set.
N'est merveille se Diex les het,
Qar molt i a petit de genz
Qui tiengnent ses commandemenz.
Seignor, por Dieu se j'ai parlé
Sor les Ordres et mal noté,
Jà por ce ne les renoiez,
Qar se tenir les voliiez
Si com eles sont ordenées,
Voz ames seroient sauvées ;
Et se ne vous plest à tenir,
Mar vous en chaut siecle gerpir :

Ausi bien si puet-l'en dampner,
Qui bien veut, com s'ame sauver.
Et si sachiez c'on s'i porroit
Sauver, qui bien fere voudroit,
Que en cest siecle por un cent :
Qar au siecle a tant de torment,
Que nus hom ne puet tenir terre
Sanz plet, ou sanz tort, ou sanz gerre;
Tant i a d'envie et d'angoisse,
Que n'est sage qui le connoisse,
Que bon delivrer s'en feroit
Cui Diex le corage en donroit,
Fors tant q'après la delivrance
Covendroit bone repentance :
Qar gerpir siecle ne vaut rien
S'on ne se torne à fere bien,
Ainz en fet-l'en son pis de tant.
Cil qui ment à Dieu son couvant,
Cil ne set pas por qoi remaint
Qui ne s'en part hui ou demain;
Et ce que toz li mons voit bien
Que li siecles ne vaut mès rien.
Li povres brait toz jors et crie
Qu'il ait avoir et manantie,
Et li riches muert de paor
Qu'il ne la perde chascun jor.
Ainsi ne puet nus hom avoir
En cest siecle bien son voloir :
Por ce vueil au siecle moustrer,
Ainsi com je sai sermoner,
Que ne sui ne Clers ne letrez,
Ne je n'enten autoritez,

Fors que je tant bien sai et voi
Que chascuns praingne garde à moi;
Que li siecles ot tel savor,
Que je n'avoie nuit ne jor
Autre cuer ne autre penssée;
Et quant je qui tant ai amée
La joie du siecle et tant lo,
Vueil moustrer qu'ele vaut molt po,
Vous poez bien apercevoir
Se je m'en voi parmi le voir;
Et si m'en devroit-l'en miex croire
C'un hermite ne c'un provoire;
Qar j'ai le siecle plus parfont
Cerchié et véu que il n'ont.
Et cil qui plus en cerche et voit,
C'est cil qui mains amer le doit:
Qar cil i trueve plus de mal,
Qui plus va amont et aval.
Et sachiez bien se je cuidaisse
Qu'à la joie du mont duraisse
Toz jors, que je l'amaisse plus,
Et plus l'ai amée que nus;
Mès je voi que c'est fins noienz,
Qu'ele trespasse plus que venz,
Et ce véez vous tuit ausi,
Et qui verroit ce que je vi,
Com pou devroit richece amer,
Et com pou s'i devroit fier!
Qar je vi en Constantinoble
Qui tant est bele et riche et noble,
Que dedenz un an et demi
Quatre Empereres, puis les vi

Dedens un terme toz morir
De vil mort, qar je vi murtrir
L'un de napes et estrangler,
Et l'autre saillir en la mer,
Et li tiers fu deseritez
Qui valut pis que mort assez,
Et mené en chetivoison :
Et cil, cui Diex face pardon
Et amaint à port de salu,
Fu mort en bataille et vaincu.
Et molt d'autres de grant valor,
Qui ne cuidaissent pas le jor
Que li Romain ne li Grijois
Les éussent mors en un mois,
Sanz deffensse, fors de soufrir;
Et si n'ot à aus sevelir
Le jor ne prestre ne clerçon,
Ainz les mengierent li gaignon,
Et li corbel et les corneilles.
Si éussent-il granz merveilles,
Qui lor déist la matinée
Que tels estoit lor destinée :
Mès Diex le vout ensi soufrir.
Puis en vi-je d'autres morir
Qui disoient, s'il fussent là
Où cil furent ocis, que jà
N'i perdissent le jor noient :
Et cil furent mort plus vilment
Que cil ne morurent adonques,
Qu'il ne se deffendirent onques;
Mès il l'avoient deservi,
Por quoi Dame-Diex le soufri;

Qar il i avoit d'orgueil tant,
De covoitise et de bobant,
Qu'il cuidoient molt bien sanz Dé
Fere toute lor volenté.
Tant com nous fumes entre nous
Humbles vers Dieu et amorous,
Nous avindrent si nostre afere,
Qu'il n'i avoit riens à refere :
Tout aloit à nostre plesir,
Et je vi sovent avenir
Qant li uns ne nous enchéoit,
Cent des autres los n'en avoit;
Et se il fouist par les cent,
Il en fust blasmé ledement.
Et quant nous éumes toz mis
Au desouz les noz anemis,
Et nous fumes de povreté
Fors, plungié en la richece,
És esmeraudes, és rubis,
Et és porpres et és samis,
Et aus terres et aus jardins,
Et aus biaus palès marberins,
Et aus Dames, et aus puceles,
Dont il en i ot molt de beles,
Si méismes Dieu en oubli,
Et Dame-Diex nous autressi,
Qar Diex ne membre de nului,
Se il ne li membre de lui.
Tant com nous éumes créance,
Nous aida Diex tout sanz doutance;
Et quant la créance failli
Et la bone chéance aussi,

Cil puet bien dire, qui ce vi
De si haut si bas sanz respit.
Et por Dieu cuidiez-vous, Seignor;
Que se tuit cil Emperéor
Que je vous ai ici nommez,
Et les autres q'oy avez,
Péussent lor mort trespasser
Por or ne por argent doner,
Qu'il n'en donaissent à plenté?
Oïl, sachiez de verité;
Mès les richeces les avoient
Si orguillez, qu'il ne cuidoient
Que mort les osast envaïr.
Bien porroient por tant garir,
Mès Dame-Diex ne lor vaut mie
Por richece alongier lor vie,
Ainz cuit miex qu'il lor abrega,
Por la fausseté qu'il trova
En cels, et por fere savoir
Aus autres, et apercevoir
Que richece ne vaut noient
De terre, ne d'or, ne d'argent;
Mès richece de charité,
Et de foi et de léauté,
Cele sera tel qui l'aura,
Que buer nez et gariz sera;
Et qui icele ne tendra,
Sachiez qu'il s'en repentira.
Seignor, por Dieu or esgardez
Com chascuns est tost trespassez:
Ne véez-vous que la mort fait
Ausi du bel comme du lait,

Et du grant comme du petit ?
Que valent solaz ne delit
C'on porroit prendre chascun jor ?
Molt devroit avoir grant paor
Cil qui une fort arbaleste
Verroit toz jors de trere preste
A lui, et si fust bien liiez
A un piler et atachiez
Qu'il ne péust le cop guenchir.
Encor sommes nous de morir
Plus certain que il ne seroit,
Qar l'arbaleste espoir faudroit ;
Son cop treroit ou çà, ou là.
Mès la mort ne se faindra jà :
Contre son cop ne puet guenchir
Nus hom, ne movoir, ne fuir,
Et si ne puet pas véoir l'eure,
Ne ne se puet metre au deseure,
Ne en chastel, ne en cité,
Ne en tour, ne en fermeté.
Qui trovast terre ne païs
Où l'en péust vivre toz dis,
Il féist bon fouir la mort,
Où jà nus n'avera deport.
Seignor, vous qui le siecle amez,
Et qui la joie en desirrez,
Vous qui cuidiez vivre toz diz,
Por Dieu entendez à mes diz :
Prenez à Matusalé garde.
Qui veut savoir verté ne tarde,
De Dame-Diex, s'il vivoit guere,
Qu'il vousist onques meson fere,

Et Dame-Diex qui molt l'ama,
Par son message li manda
Qu'il vivroit encor neuf cens ans,
Et cil en fu si esmaians,
Quant il sot que plus ne vivroit,
Qu'il dist que jamès ne feroit
Meson por si petite vie.
Et vous, Seignor, qui n'avez mie
Séurté de vivre un seul jor,
Comment ne morez de paor,
Quant cil sot que il vivroit tant,
Tint sa vie à mains de noiant?
Ci vous devriiez-vous mirer,
Et vous ne finez de pensser
Au chetif siecle maintenir
Et aus ames du cors perir.

Vous avez bien oï parler
De Jonas qui se vout embler
De Dieu por paor de morir,
Et cuida passer, por fuïr,
Là où Diex le vout envoier
En Ninive por préeschier;
Il se penssa qu'il ocirroit
Les Prophêtes qui préeschoient,
Et qu'il l'ocirroient aussi,
Si crioit Dien molt grant merci
Qu'il l'espargnast de cele voie.
Et Diex li manda toute voie
Qu'il i alast sanz nul resort;
Et Jonas qui douta la mort,
Se penssa qu'il respiteroit
Sa mort, et que il s'enfuiroit

En tel païs et en tel terre,
Que l'en ne le sauroit où querre,
Et que l'en n'en orroit novele:
Mès tost se torna la roële.
Quant il se fu empains en mer
Qu'il s'en voloit outre passer,
Si lor leva uns si granz venz,
Une tempeste et uns tormenz,
Qu'il cuidierent estre tuit mort:
Lors geterent entr'els lor sort
Por savoir par lequel pechié
Il estoient si traveillié,
Et li sors chéï sor Jonas
Dont il ne se gardoient pas.
Il cuidoient que en la né
N'éust nul qui miex fust de Dé.
Non avoit-il, mès il meffit
Lors vers Dieu, et de tant mesprit,
Puis li demanderent comment
Es-tu de Dieu si malement,
Por quel tort et por quel meffet?
Tantost il lor dist sanz retret
Tout ainsi comme il ot erré,
Puis lor a dit et commandé
Qu'il le lançeissent en la mer
Por aus de peril delivrer.
Il si firent isnelement,
Puis furent quite du torment.
Quant Jonas se vit près de mort,
Si plora son pechié si fort,
Et prist en si très grant dolor,
Que Diex qui est plains de douçor

Et de pitié, en ot merci,
C'une balaine l'englouti,
Et le tint trois jors en son cors,
Puis le mist à la rive fors
Tout sain, tout sauf et tout haitié.
Onques de rien ne l'ot blecié.
Lors connut Jonas son folage,
Et forni puis bien son message.
Ce fu une grant demoustrance
Que Diex fist par sénéfiance
Que nus ne li puet rien embler,
Ne le mortel jor trespasser;
Et que cil est fol qui fuïr
Cuide sa force, ne guenchir:
Qar autant a-il de poissance
En Engleterre comme en France,
Et deçà la mer que delà.
Sa force et sa joustice va
Par tout, nus ne s'en puet repondre.
A toz covendra à respondre
De quanques il auront meffet:
Ci a molt pereilleus aguet.
Onques d'aguet n'oï parler
Qui tant féist à redouter:
Ce est passé, tuit i morront,
Jà contre mort ne gariront.
Richece d'avoir ne de terre
Que chascuns beé ore à conquerre,
Ne vaut noient contre la mort;
Ele prent ainçois le plus fort,
Et le plus bel et le meillor
Qu'ele ne fet tout le pior;

Ne jà n'aura tant de tresor,
De terre, ne d'argent, ne d'or,
Qu'il en port à la mort noient
C'un drapelet tant seulement:
Et cil ne li fet plus d'aïe,
Fors qu'il cuevre la char fletrie
Qui est si orrible à véoir,
Qu'ele fet nés le cuer doloir;
Et cels qui plus l'auront amé,
Maintenant qu'il l'ont enterré,
Si s'en part chascuns sanz demeure.
Jà nus ne cuide véoir l'eure
Qu'il s'en soit sevrez et partiz.
Puis commence entr'aus li estriz
De sa terre et de son avoir,
Dont chascuns veut sa part avoir.
S'il a esté bons Chevaliers,
Bien despendanz et bons guerriers,
Et vaillanz selonc son endroit,
De quelque maniere qu'il soit,
Li siecles dist que mar i fu
Dont a son guerredon éu.
Si fil, si frere et si ami
Desirrent plus la mort de li
Cent tans que il ne font sa vie,
S'il a richece et manantie.
Cil qui en a plus grant plenté,
C'est cil qui plus tost l'a ploré.
Or savez-vous que cil en font
Qui sa terre et son avoir ont,
Chauces et chaudes et pevrées,
Et robes plaines et forrées,

En lieu de Messes Devinaus,
Font gerres et tençons entr'aus,
Que Diex ait de s'ame merci,
Ha, com ci a mal geu parti,
Quant cil qui toz jors penera
En l'avoir fere, n'en aura
Fors ire et angoisse et mesaise,
Et cil après en auront aise
Cui il n'aura jà riens cousté.
Or en face dont à plenté,
Qu'il est bien qui le recevra,
Quant l'ame du cors partira :
Jà n'ert esgaré de Seignor.
Assez pert s'ame à grant dolor :
Cil qui la pert en a anui
Por avoir fere avoec autrui.
Miex li vausist qu'il s'en fuïst
Que por autrui s'ame perdist.
Fols est qui a grant esperance
En grant richece, ne fiance :
Qar quanqu'il en a assamblé
De richece en tout son aé,
Si pert-l'en tout en mains d'une eure,
Et lui méismes par deseure.
Si a d'autres pechiez assez
Que je ne vous ai pas nommez,
Dont l'en se puet perdre ensement,
Qui n'en vient à amendement.
Li uns de noûs sont userier,
Li autre larron ou murtrier;
Li autre sont plain de luxure,
Et li autre de desmesure;

Li autre plain de tricherie,
Li autre d'orgueil et d'envie:
En tantes manieres pechommes,
Nous qui en cest siecle vif sommes,
Que molt grant merveille sera,
Se jà Dieu de mil un en a
Misericorde ne merci:
Qar de toz ces maus que je di,
Covient que viegne à repentance
Et à confesse et amendance,
Et chascun selonc son pooir:
Qar ce covient celui avoir
Qui à Dieu se veut acorder.
Mès on ne se doit pas douter
Que l'en se despoire de rien,
Qar les oroisons et li bien
Mainent hommes à bone fin,
Et remenent au Dieu chemin,
Quant il est au bien ententis.
Qar ausi com li anemis
Qui envieus est et trichierre,
Qui se paine de nous conquierre,
S'en travaille, quant il le voit
Qu'il le puet conquierre à son droit;
Mès le droit covient deservir,
Que Diex ne vout onques mentir,
Et il dist que chascuns prendra
Selonc ce qu'il deservira.

Sus ce se praingne chascuns garde,
Qar qui de moissoner se tarde,
Et il est tans des blez cueillir,
Tele tempeste puet venir

C'on n'i recouverra jamès.
Por ce se devroit-on adès
Haster d'amender ses pechiez,
Si c'on en fust si desliiez,
Quant vendra au jor de la mort,
C'on ne fust sorpris à son tort :
Qar le jugemenz est jà fez,
Qui sera au grant jor retrez,
Où l'en n'en aura jà loisir
D'acuser ne de plet tenir.

D'un pechié c'on apele amor
Me prent sovent molt grant paor :
Qar il est pechiez de penser,
Et de l'uevre et du remembrer,
Qar puis c'on a du tout partie
S'amor de sa très bele amie,
Si s'en delite-on plus sovent
En remembrer son biau cors gent,
Quant l'en jà penser n'i devroit.
Tel i a or qui cuideroit
C'on se péust miex amender
D'amors de bele Dame amer,
Que de la laide, et il est voirs;
Qar li lais pechiez est plus noirs,
Et plus vil et plus despiteus;
Mès li biaus est plus deliteus,
Et plus plesenz à remembrer,
Fors qu'est peril à amender;
Puis c'on a fet la dessevrance
Du pechié de la remembrance,
N'i devons mès point de delit,
Ainz a-l'en en son cuer despit,

Et s'en est-l'en bien repentans
Que du biau pechié bien cent tans.
Mès qui repentir s'en porroit
Du biau pechié, il en auroit
Cent itant du gré que du let.
Fols est qui l'un et l'autre fet :
Qar tels en est joianz et liez,
Qui puis en est toz tens iriez,
Et la joie c'on i compere,
Devroit estre à chascun amere.

Hugues de Bersil qui tant a
Cerchié le siecle çà et là,
Qu'il a véu qu'il ne vaut rien,
Préesche ore de fere bien ;
Et si sai bien que li plusor
Tenront mes sermons à folor :
Qar il ont véu que j'avoie
Plus que nus d'aus solaz et joie,
Et que j'ai aussi grant mestier
Que nus d'aus de moi préeschier.
Mès jà por ice ne lerai
Que je ne me mete en essai,
Se je i sauroie assener
A bien dire et à bien trover,
Ausi com j'ai fet en la vie
Mainte oiseuse, mainte folie,
Et tels ne set conseillier lui,
Qui done bon conseil autrui :
Et seurquetout qui bien enseigne,
Sanblant fet qu'à bone fin viegne.
Et je pri Dieu qu'il me lest fere
Tel chose que je puisse trere

Moi méismes à garison,
Qoi que il soit de mon sermon,
Et que selonc sa grant pitié
Regart mon tort et mon pechié,
Et selonc sa misericorde
Qu'il me traie à la seue corde,
A lui et à ses granz douçors,
Qar à lui sont tuit mi secors.
Sire Diex, qui resuscitas
Saint Lazaron, et pardonas
La Magdelene ses pechiez,
Quant ele plora à tes piez,
Et qui féis de l'eve vin
Aus noces Saint Archedeclin,
Aiez de moi merci, biaus Sire,
Et ne moustrez vers moi vostre ire.
Jaques, biaus frere, biaus amis,
Ainsi com vous avez pramis
A fere bien, sel' maintenez;
Ne jà ne vous en repentez:
Ne desconfortez por mal-trere.
Qar qui commence bien à fere,
Et il s'en repent à la somme,
Ausi com Diex pardone à homme
Ses pechiez, quant il s'en repent,
Pardone-il les biens ensement,
Si que jà gré cil n'en aura
Qui de cuer s'en repentira.
Jaques, por ce vous vueil proier
Que servez Dieu de cuer entier,
Et que vous n'alez foloiant,
Ne cest vil siecle remembrant,

Qu'il est puis du tout empiriez,
Dès que en fustes esloingniez.
Qar cil qui plus l'aime, dit bien
Et connoist qu'il ne vaut mais rien.
Por ce ne vueil cels remembrer,
Ne connoistre, ne desirrer.
Mès metez bone fin en vous,
Comment qu'il aviegne de nous.
Qoi c'on face ne qoi c'on die,
En la fin est la garantie.
Diex se prent toz jors à la fin,
Ce dist la letre et li devin,
Et ce devons-nous croire tuit,
Que la letre dit sanz recuit.

*Explicit la Bible au Seignor de Berze, Chastelain.*

---

## DU VARLET [1]

### Qui se maria à Nostre-Dame, dont ne volt qu'il habitast à autre.

Par Gautier de Coinsi, Religieux Bénédictin de S. Médard de Soissons, ensuite Prieur de Vi sur Aine, Poëte du XIII[e] siècle.

TENEZ silence, bone gent,
Un miracle qui moult est gent [2]
Dire vous veil et reciter,
Por les péchéeurs esciter

[1] D'un jeune homme; — [2] Joli, agréable, gracieux.

A soudre[1] qu'à Dieu prometent.
Trop ledement tuit cil s'endetent,
Et si se tuent et afolent,
Quant riens promettent, et nel' sollent [2]
A Dieu et à sa douce Mere.
Mon livre dist, et ma matere,
Que devant une viez Eglise
Une ymage orent la gent mise,
Por l'Eglise qu'il refesoient,
Au pié del' ymage metoient
Leur offrande li trespassant.
Sovent s'aloient amassant
Les joenes gens à cele place,
A la pelote et à la chace[3].
Un jor jouet une grant flote[4]
De garçonnez à la pelote
Devant les portaus de l'Eglise,
Où cele ymage estoit assise.
Un des garçons i ot moult bel,
Qui en son doi ot un anel,
Que s'amie[5] li ot doné.
Amors l'ot tant abriconé;
Por grant chose ne vossist mie
Que l'anelet, qui fu s'amie,
Féust perdus ne peçoiez[6];
Vers l'Eglise s'est avoiez
Por l'anel metre en aucun lieu,
Tant que partis se soit du gieu[7].

[1] Payer, acquitter, de *solvere*; — [2] paient, s'acquittent, *solvunt*; — [3] pour jouer à la pelotte, jeu d'enfans encore en usage; — [4] flote, troupe, affluence; — [5] son amie : c'est ainsi qu'il faut écrire ce mot, et non sa mie; — [6] brisé, rompu, mis en pièces; — [7] jeu.

Que qu'il pensoit en son corage[1],
Regardez s'est, si vit l'ymage,
Qui tout estoit fresche et novele:
Quant l'a véue si très bele,
Devant li s'est agenoilliez,
Devotement à iels moilliez
L'a enclinée et saluée,
En pou de tens li fu muée
Sa volenté et son corage;
Dame, fet-il, en mon aage,
D'ore en avant vous servirai,
Car onques mais ne remirai
Dame, meschine, ne puoele
Qui tant me fust plesant ne bele;
Tu iez plus bele et plus plesans
Que cele n'est cent mile tans[2]
Qui cest anel m'avoit doné:
Je li avoie habandoné
Tot mon corage, et tot mon cuer;
Mès por t'amor veil giter puer[3]
Li et s'amor et ses joiaus;
Cest anel ci qui moult est biaus,
Te veil doner par fine amor,
Par tel convent, que jà nul jor
N'arai mais amie ne fame,
Se vous non[4], bele douce Dame.
L'anel qu'il tint bouta luez droit
Où doy l'image[5] qu'ot tot droit;

[1] On ne sait ce qu'il pensoit en lui-même : corage se prenoit anciennement pour l'esprit ; — [2] cent mille fois ; — [3] éloigner ; — [4] sinon vous, excepté vous ; — [5] au doigt de.

L'ymage tost isnelement
Plia son doi si durement,
Nus homs ne l'en poïst retrere,
S'il ne vossist l'anel deffère.
Moult ot li enfès grant fraour,
En haut escrie de paour;
En la grant place ne demeure
Grant ne petit qui n'i aqueure,
Et cil lor conte tout à fet
Quanqu'a l'ymage dit et fet.
Chascuns se saingne et esmerveille,
Chascun li dist, loe et conseille
C'un tout seul jor plus n'i atende;
Mès lest le siecle [1], si se rende,
Si serve Dieu toute sa vie
Et ma Dame Sainte Marie,
Qui bien li monstre par son doit,
Qui par amors amer la doit,
N'autre amie ne doit avoir.
Mais il n'ot pas tant de savoir [2]
Qui li tenist sa convenance,
Ainz la mist si en obliance,
Que po ne grant ne l'en sovint.
Uns jors ala, et l'autre vint,
Li clerçons [3] crut et amenda,
L'amors s'amie li benda
Si fort les ielz, qu'il ne vit goute,
La mere Dieu oublia toute;
Si fu veulez [4], qu'il ne se crut,
D'amer cele ne se recrut [5],

[1] Laisse le monde; — [2] prudence; — [3] petit clerc, jeune enfant; — [4] aveuglé; — [5] ne se lassa, ne s'abstint.

Cui l'anelet avoit esté ;
Son cuer i ot si arresté,
Que por li lessa Nostre Dame,
Si l'espousa, et prist à fame.
Les noces fist moult riches fere,
Car moult estoit de grant affere[1],
De grant parage[2] et de grant gent,
Le lit fu fet et bel et gent
En la chambre qui moult iert gente.
Li clers qui ot mise s'entente[3]
En amer la noble pucele
Qui moult estoit mignote et bele,
Moult desirra o lui gesir,
Por acomplir son fol desir ;
Mais erraument qu'il vint où lit,
Ne li sovint de nul delit,
Ainz s'endormi tot sanz plus fere.
La douce Dame debonere,
Qui douce est plus que miel en rée,
Luez droit à lui s'est demonstrée ;
Avis li fu que Nostre Dame
Gisoit entre lui et sa fame,
Le doy monstroit à tout l'anel
Qui merveille li séoit bel,
Car li dois ert polis et drois :
Ce n'est mie, fet ele, drois,
Ne loiauté que tu me fais,
Ledement t'ies vers moi meffais[4].
Vez ici l'anel à t'amie
Que me donas par druerie,

[1] De grand état ; — [2] de grande famille, parenté ; — [3] son inclination, son attention ; — [4] tu as vilainement agi avec moi.

Et si disoies que cent tans[1]
Ere plus bele et plus plesans
Que pucele que tu séusses;
Loiale amie en moi éusses
Se ne m'éusses deguerpie:
La rose lesse pour l'ortie,
Et l'esglantier por le séu[2].
Chetiz, tu iez si decéu,
Que le fruit lesse por la fueille,
La lamproie por la sautueille,
Por le venin et por le fiel
Lesse la rée et le dous miel.
Li clers qui moult s'esmerveilla
De la vision, s'esveilla;
Esbahis est en son corage,
Lez lui cuide trover l'ymage;
De totes pars taste à ses mains[3],
Mès n'i treuve ne plus ne mains[4].
Adonc se tient à decéu,
Quant à sa fame n'a géu,
Mès il n'en puet venir à chief[5],
Ainz s'est endormis derechief.
La mere Dieu isnelement
Se r'aparut iréement;
Chiere li fist moult orgueilleuse,
Orrible, fiere et desdaigneuse:
Bien semble au clers, et li est vis,
Ne li daigne torner son vis,
Ainz fet semblant que moult le hace[6],
Si le ledenge et le menace,

[1] Cent fois; — [2] le sureau; — [3] avec ses mains; — [4] mais n'y trouva rien; — [5] venir à bout; — [6] haïsse.

Et dist assez honte et ledure,
Sovent l'appele faus parjure
Et foi mentie, et renoié [1];
Bien t'ont Deable forvoié [2],
Et avuglé, fet Notre Dame,
Quant tu por ta chietive fame
M'as renoiée et deguèrpie;
S'en la pullente pullentie [3]
De la pullante t'enpullentes
Es santimes d'enfer pullentes,
Seras pullens enpullentez
Por tes pullentes pullentez.
Li clers saut sus toz esbahis,
Bien set qu'il est mors et traïs,
Quant courroucié a Notre Dame;
Se tant ne quant touche à sa fame,
Bien set qu'il est mors et peris.
Conseille m'en, Sains Esperis,
Ce dist li clers tot en plorant,
Car se ci vois plus demorant,
Perdus serai toz sans demeure.
Du lit saut sus, plus n'i demeure,
Si l'espira la douce Dame [4],
Qu'onc n'esveilla home ne fame,
Ainz s'enfoui en hermitage,
Et prist habit de moniage:
Là servi Dieu toute sa vie
Et ma Dame Sainte Marie:

[1] Parjure, renégat; — [2] égaré; — [3] infecte. Quelques Poètes des XII et XIII[e] siècles s'amusoient ainsi à faire des jeux de mots; — [4] la Vierge lui inspira ainsi

Ne volt où siecle remanoir,
Avec s'amie ala manoir,
Cui il avoit par amors mis
L'anel où doi com fins amis,
Dou siecle toz se varia,
A Marie se maria.
Moines ou Clers, quant se marie
A ma Dame Sainte Marie,
Moult hautement s'est mariez;
Mès cil est trop mal mariez,
Et tuit cil trop se mesmarient,
Qui as Marions se marient;
Par marions, par mariées,
Sont moult d'ames mesmariées.
Por Dieu ne nos mesmarions,
Laissons Maros et Marions,
Si nous marions à Marie,
Qui ses maris où Ciel marie. Amen.

---

# MIRACLE DE NOSTRE-DAME,

## QUI GARI UN MOINE DE SON LET[1].

Par le même, et du même Manuscrit.

Bon est que nos le bien dions[2],
Car male collocutions[3]
Despiece et corront bones meurs,
Et moult empire les pluseurs;

[1] Lait, *lac*; — [2] disions; — [3] mauvais entretiens, colloques.

Bien fet, qui bien dit et retret [1],
Car maint home sache et retret
De fol penser et d'uevre fole
Examples de bone parole [2];
Ça en arriere nostre [3] ancestre,
La conversation et l'estre
Les [4] bones gens, qui le bien firent,
En memoire et en escrit mirent,
Por ce qu'essample i presissiens,
Et que nos [5] nos i mirissiens:
Un miracle d'un moine truis [6]
Que veil retrere [7], se je puis,
Si com la lettre le m'ensaingne,
Por ce qu'aucuns essample i preingne.
Uns moines fu ça en arriere [8],
Qui moult amoit et tenoit chiere,
Et moult avoit en grant memoire
La douce Mere au [9] Roi de gloire;
Devotement et de bon cuer [10]
Chantoit et travailloit en cuer [11].
Mais jà n'éust tant traveillié [12],

[1] Celui-là agit très-bien, qui dit bien, et récite le bien qu'il sait; car il retire plusieurs hommes des mauvaises pensées, et les empêche de faire des mauvaises actions; — [2] le meilleur discours, la meilleure prédication est l'exemple : c'est pourquoi nos ancêtres avoient grand soin de recueillir en écrit les conversations et la conduite des bonnes gens, afin que nous prissions exemple sur eux, et qu'elles nous fussent profitables; — [3] nos; — [4] des; — [5] et que nous nous y mirions; — [6] trouve; — [7] retracer, rapporter, réciter, *retrahere*; — [8] ci-devant, au temps passé, *retro*; — [9] du; — [10] cœur, *cor*; — [11] chœur, *chorus*; — [12] quoiqu'il eût beaucoup travaillé, chanté et veillé, cela ne l'empêchoit pas, après que toute la Communauté étoit couchée, qu'il ne veillât encore dans une Chapelle.

Ne tant chanté, ne tant veillié
Jor et nuit après le convent,
Ne demorast assez souvent
Toz seus ens en une Chapele,
Où une ymage avoit moult bele
De ma Dame Sainte Marie.
Ses Oroisons, sa Letanie,
Et le servise entierement
La [1] mere au haut Roi, qui ne ment,
Disoit adez par fin [2] usage
Jor et nuit devant cele ymage.
Cest usage longuement tint,
C'onques essoignes [3] nel' detint
Que là n'alast adez orer,
Ses pechiez gemir et plorer.
Que qu'il tenoit ce bon usage,
Chéus est en un grant malage [4]
Qui moult le grieve durement.
N'a pas géu trop longuement [5],
Quant en la gorge li relieve
Un raancles [6] qui moult le grieve,
Et raancle si griément,
Que bien vos puis dire briément,
Parler ne peut, nes un mot dire.
Sovent pleure, sovent soupire,
Sovent la mere Dieu reclaime
Que tant a amée et tant aime.

[1] De la; — [2] le mot *fin* a bien des significations dans nos anciens Auteurs; vrai, véritable, légitime, louable, sincère; — [3] excuse, affaire, embarras; — [4] il tomba dans une grande maladie; — [5] il ne fut pas long-temps alité; géu, *jacuit*; — [6] un chancre qui le tourmente et le ronge si cruellemement, si fortement.

Hydeux est et lès[1] com un mostre,
Tout le vis[2] a covert de blostres[3],
De grans boces, et de grans cleus;
Et si a tant plaies et treus[4],
Qu'il put ausi com une sette[5];
Moult se detuert[6], moult se degete,
Et moult sueffre grant passion;
Se de lui n'a compassion
La mere Dieu, mal est baillis[7].
Un jor par est si defaillis,
C'on dit, l'ame s'en va sanz faille[8];
Lors n'i a moine qui n'i saille[9],
Et qui hastivement n'aqueure[10];
La mere Dieu qu'il le sequeure
Prie chascuns à haute vois;
L'iaue benoite[11] et la Crois
A li covens tost aportée,
L'ame en est, font pluseurs[12], alée:
Non est encor, li autre dient,
A grant doutance l'enneulient[13],
Car ne sevent s'est mors ou vis[14];
Tant a enflé et gros le vis[15],
Qu'il n'i pert ielz, ne nez, ne bouche[16]
Moult à envis[17] chascuns i touche;

[1] Hideux, *horridus*; lès, laid, de *lædere*; — [2] vis, visage; — [3] taches, pustules; — [4] trous; — [5] qu'il est beaucoup plus puant qu'une espèce de loutre fort puante; — [6] se tourmente, *distorquere*; — [7] il est en mauvais état; — [8] que l'on dit que l'ame va partir du corps indubitablement; — [9] qui n'y aille; — [10] n'y court; — [11] bénite; — [12] disent plusieurs; — [13] enneulier, enolier, oindre d'huile, donner l'Extrême-Onction; — [14] s'il est mort ou vivant; — [15] visage; — [16] qu'il n'y paroît, qu'on n'y distingue pas les yeux, le nez, ni la bouche; — [17] c'est avec peine, avec répugnance que cahcun y touche; envis, *invitus*.

Car où visage a tant de plaies,
Plaines d'estopes et de naies [1],
Et tant en saut venin et boue,
Que tot son lit soille et emboue [2];
Lor nez estopent [3] li plusor
De lor mances por la puor;
Por ce qu'il est pâles et tains [4]
Cuide chascuns qu'il soit estains [5],
Et que l'ame s'en soit partie.
Lors commencent la Letanie,
Et l'oseque [6], ce m'est avis;
Le Chaperon devant le vis [7]
Sachié li ont sanz plus attendre;
Mès cele qui piteuse et tendre
Est desor toute créature,
Le secorut grant aléure [8]:
La douce mere au Roi de gloire,
Qu'il ot en cuer et en memoire,
A lui s'apert blanche et florie
Plus que n'est flor qu'a espanie
La rousant rousée de May.
D'or en avant pou m'en esmay,
Quant la Dame s'en entremet,
Qui sor toz maus mecine met.
La haute Dame glorieuse,
L'umble, la douce, la piteuse,
Moult doucement lez lui [9] s'apuie,
Toutes ses plaies li essuie

[1] Naies, mousse, écume; — [2] salit, remplit de boue, de pus; — [3] bouchent; — [4] défait, défiguré; — [5] mort; — [6] obsèques, prières pour les morts; — [7] lui ont tiré son capuchon sur le visage; — [8] Aléure, pas, train, promptement; — [9] à côté, *ad latus*.

D'une toaille [1] assez plus blanche
Que noif [2] negie n'est sor branche :
Moult doucement s'en entremet,
Sa blanche main polie met
Desor son front moult doucement,
Puis li a dit piteusement,
Coment vous est, biau doz amis ?
Haute Dame de Paradis,
Fet cil qui bien l'a conéue,
J'ai un malage qui m'argue
Et joustise [3] si durement,
Morir m'estuet [4] honteusement,
Se vo douceur ne me regarde.
Biaus doz amis, or n'aiés garde [5],
Fet ma Dame Sainte Marie,
Por ce que m'as de cuer servie,
Souffrir ne puis que plus languisses,
Ne si honteusement fenisses [6] :
Par tant verras com bien je t'aim [7].
Atant de son savoroz saim [8]
La douce Dame, la piteuse,
Trait sa mamelle savoureuse,
Se li boute dedenz la bouche,
Et puis moult doucement li touche
Par sa dolor, et par ses plaies.
D'or en avant doutance n'aies,
Fet-ele à lui, biaus amis doz,
Car sanez iez et garis toz ;

[1] Serviette ; — [2] neige, *nives* ; — [3] tourmente, accable ; — [4] me convient ; — [5] ne vous embarrassez point ; — [6] meures ; — [7] t'aime, rime consonnante et forgée ; — [8] sein, *sinus*.

Et

Et sachiez bien, biaus doz amis,
Qu'à la gloire de Paradis,
Qui à toz jors sanz fin durra,
Tes esperites [1] partira.
Atant de lui s'en departit
La douce Mere Jhesu Crist:
Ensevelir jà le voloient
Et metre en biere, quant le voient
Remuer et estendillier [2];
Moult se prennent à merveillier [3].
En piez saut sus, quant il s'esveille,
Souvent se saigne et se merveille [4]
De notre Dame qu'a perdue.
Dites, fet-il, gent esperdue [5],
Mal doctrinée et mal aprise,
La Mere au Roi qui tot justise [6],
Nostre Dame Sainte Marie
Orendroit [7] s'est de ci partie;
Gent maldite et mal enseignie,
Vos murmure l'en a chachie:
Vilenie trop grant féistes
Quant apuiée la véistes
Lez moi desus ce povre lit,
Quant un siege par grant delit
Moult tost ne li aparillastes.
Por ce qu'onor ne li portastes,
S'en est-ele si tost partie.
Ha, las dolens, jà en ma vie

[1] Ton esprit; — [2] s'alonger; — [3] commencent beaucoup à s'étonner; — [4] souvent fait le signe de la croix par admiration; — [5] insensée; — [6] qui tout gouverne; — [7] en cet instant.

Ne verrai mais si bele chose,
Flors d'esglantier [1], ne fresche rose
N'est pas si bele, ne si gente [2],
Si vermeille, ne si rouvente [3],
Ne si clere com est sa face.
Hé, las dolent, ne sai que face,
Quant je si tost l'ai adirée [4];
S'un pou éusse remirée [5]
Sa clere face, et ses clers ielz,
A tozjors mès m'en fust-il mielz.
Las, tant est plaine de biauté,
Que si n'avoit autre clarté
Em Paradis que son cler vis,
S'est-il trop clers, ce m'est avis;
De biauté n'a nule pareille.
Ce ne fu mie grant merveille
Se Diex sa Mere en daigna fere.
Toz li convenz de ceste affere
Esbahis est moult durement,
Tuit li plusor isnelement
Vers le mostier en sont fuis:
Cil estoit or mors, or est vis,
Or l'ont ressuscité Déable;
Li plus discré, li plus resnable [6]
Sont entor lui tuit demoré,
Moult ont gemi, moult ont ploré

[1] Monet et autres Auteurs prétendent que c'est le rosier sauvage; mais c'est l'*Acanthus* des Latins, plante odoriférante d'Égypte, d'autant même qu'il s'est écrit Aclanthier; — [2] jolie, agréable; — [3] rouge, *rubescens*. Les anciens Poètes n'évitoient point les pléonasmes: vermeil et rouge signifient la même chose; — [4] perdue de vue; — [5] admirée, considérée; — [6] raisonnable.

Ainçois que raconté lor ait
Coment de son savoreux lait
La Mere Dieu l'avoit gari.
Dou croire fuissent esbahi;
Mès ce lor fist croire par force,
Que le mal (*a*), et toute l'escorce [1]
Virent cheüe du visage.
Onques mès nus de tel malage [2]
Si netement ne fu garis;
Il méismes fu esbahis
De ce qu'ainsi sané se voit
Du grief malage qu'il avoit.
Ce dist chascuns qu'il li est vis [3]
Qu'il a assez plus cler le vis,
Plus biau, plus net et plus plaisant
C'onques n'avoit éu devant.
Moult hautement sonner [4] en firent,
Et grans loenges en rendirent
Au Roi du Ciel et à sa Mere.
Mielz en amerent tuit li frere
Et ma Dame Sainte Marie,
Et assez mielz en fu servie
De cialz qui ce miracle virent,
Et qui après conter l'oïrent.
Et li moines qui fu garis,
Ne fu ne fox ne esbahis,
Ainz l'a servi si finement,
Que s'ame, à son definement,

[1] Virent tomber du visage les écailles de la lèpre; — [2] maladie; — [3] il lui semble; et au vers suivant, vis signifie visage; — [4] sonner les cloches.

(*a*) Que l'araiffe.

Ot la joie qui ne define.
Ha, Mere Dieu, com par iez fine,
Com iez douce, com iez piteuse,
Haute pucele glorieuse,
Haute Mere au Roy de gloire,
De cialz qui t'ont en lor memoire
Com iez tozjors memoriaus,
Roïne et Dame Emperiaus,
Pucele pure et debonaire,
Com iest cuivers et de mal aire [1],
Com est de pute estraction,
Qui grant consideration
Ne met à remirer tes oevres!
Si soutilment, et si bien oevres,
Que de viez œvres fés noveles.
Dame, tes mains par sont si beles,
Si savoureuses, si polies,
Qu'il n'est enfers [2] se le menies [3],
Tant poacreus, ne plains de plaies,
Tot maintenant sané ne l'aies.
Dame, tu a si polis dois,
Si biaus, si blanz, et si adrois,
Que buer fu nez [4] cui tu entouches,
Tu fez nuef [5] nez et nueves bouches,
Nuvialz iez et nueves oreilles;
Dame, tu fais tant de merveilles,
Tot le mont fés esmerveillier;
En Salerne, n'à Montpellier
N'a si bone fisicienne [6],

[1] Cuivert, méchant et de bas état; — [2] enfers, infirme, malade; — [3] manies, touche; — [4] fut né heureux; — [5] neuf, *novus*; — [6] médecine, *medica*.

Tant iez soutilz cyrurgienne,
Toz ciaus sanes[1] cui tu atouches.
Se j'avoie cent mile bouches,
Et cinq cens ans à vivre avoie,
Raconter mie ne porroie
Les grans merveilles que tu fais;
Tu rafaites[2] toz les deffais,
Tu fais toutes les beles cures,
Mesiaus[3] garis, et liepreus cures.
Quanqu'il te siet fais à delivre,
Ardanz estains[4], mors fais revivre;
Contrés redreces et relieves[5];
Toutes loenges sont trop brieves
A toi loer par tot le monde
Haute Dame, pucele monde[6],
Tant fés de merveillans merveilles,
Que toz les saiges esmerveilles
A toi servir et jor et nuit.
Por Dieu, Seignor, servons la tuit,
Et tempre[7] et tart devotement,
Nos ne savons com longuement,
Trop est l'atente perilleuse,
Car mors est si impetueuse,
Et si hastive, qu'ele sone
Assez souvent Complie à None;
La mors n'a mie droite orloge.
Por ce conseil, por ce vous loge.[8]

[1] Rends sain; il vaut mieux que guérir, qui vient de *curare*, avoir soin; — [2] rétablis; — [3] autre pléonasme; mesiaus, mesel, signifient lépreux; — [4] tu guéris ceux attaqués du feu sacré, du feu Saint-Antoine, espèce de maladie épidémique et pestilentielle qui fit beaucoup de ravages à Paris dans le XIIe siècle; — [5] courbé, boiteux; — [6] pure; — [7] tôt; — [8] pour ce vous excite, engage.

Que noz noz hastons de bien faire,
Tant somes tuit de put afaire,
Que noz n'avons point de demain.
En tant com on torne sa main
Est uns fors homs mors ou malades;
Nus n'est si fors, nus n'est si rades,
Que mors ne l'ait tost acoisié [1];
Nus n'a le cuer tant envoisié [2],
S'a la [3] mort veut penser à droit,
Triste et dolent ne l'ait luez droit [4].
Qui à la mort pense souvent,
Pou puet prisier force et jouvent [5],
Qui le sieele aime trop et croit,
Coustant escot sor s'ame acroit [6].
Qui trop le croit, jà n'en jerra [7],
Qui toz tanz pense qu'il morra.
Jeroisme dist en l'Escripture [8],
Tost despit toute créature,
Bien devons tuit douter la mort,
En traïson les plusors mort;
De sa morsure nus n'eschape,
Tel fait tailler novele chape [9],
Cui ele queust un viez suaire.
La mort en son viez breviaire
Toz noz fera chanter vegiles:
Veillez, veillez, fet l'Evangiles [10],

[1] Rendu tranquille, sans force; — [2] joyeux; — [3] si à la mort; — [4] qui ne soit triste à l'instant; — [5] jeunesse; — [6] met sur son ame un écot bien coûteux, bien cher; — [7] jouira; — [8] S. Jérôme; [9] tel se fait faire un nouvel habit, qui a besoin d'un suaire; — [10] *vigilate, quia nescitis diem neque horam.*

Vos ne savez le jor ne l'eure
Que mort venra qui tot deveure[1];
Veillons, veillons, Dex le nous rueve[2],
S'en la fin Diex dormant nos trueve,
Mors sons en cors, mors sons en ame,
Trop dort li hons, trop dort la fame,
Qui à mortel pechié s'ahurte,
Tant que mort vient qui si le hurte,
Que le cors tue et ocist l'ame.
Se bien servomes nostre Dame,
A veillier si nos apenra,
La mort dormans ne nos penra;
Riche apresure[3] et bone aprent
Cil qui à li servir se prent;
Car tant est franche et bien aprise,
Que cialz qui l'ament ont aprise
En pou de tens tel apresure,
Qu'il heent toute mespresure[4]:
L'anemi guillent et souprennent,
Tuit cil que ce mestier aprennent.
Saint Espirs nos pechiez pardongne,
Et la seue[5] amour si nous dongne.

[1] Dévore; — [2] nous invite; — [3] enseignement; — [4] faute; — [5] seüe, sienne.

*Explicit le Miracle de Nostre-Dame.*

# LE JUGEMENT DE SALEMON.

**Manuscrit, n° 7218.**

Doctriner doit les autres cui Diex science done:
Au tens que Salemons porta primes corone:
Avint une aventure d'un Prince de Saissone
C'on doit bien raconter, quar bel example done.
Cil hauz hom que je di avoit terre molt gente,
Il tenoit ses chastiaus dont il avoit la rente:
Deus filz ot que la Dame norri en sa jovente,
Un douz et un amer, et si furent d'une ente.
D'une ente voirement qu'il furent, d'une mere,
Mès quant ce vint au terme que devia le pere,
Li ainsnez apela molt cruelment son frere
Par devant les Barons qui tenoient leur pere.
Seignor, ce dist l'ainsnez, entendez mon langage,
Nostre peres est mort, si i avons domage:
Entre moi et mon frere departez comme sage
Les fiez, si que chascuns tiegne son heritage.
Li mainsnez respondi dolenz à morne chiere,
Ha! frere, que dis-tu? nostre pere est en biere:
Sueffre qu'enterrez soit, puis ferai ta proiere;
Non ferai par ma foi, ce a dit li lechiere.
Jà n'ert en terre mis, s'aura chascun sa part,
Vez ici le baillif qui la terre depart,
Li Baron li deprient tant seulement s'atart
Que li cors soit en terre, puis feront son esgart.
Seignor, je nel' feroie por tout l'or d'Avalon:
A ce point vint li Rois à la mort du Baron,
Si homme li conterent l'estrif et la tençon
De l'ainsné qui demande l'onor et la parçon.

Quant li Rois entendi de l'ainsné la demande,
Lui et son mainsné frere à lui venir commande:
Li ainsnez quiert les fiez dont il fu molt engrande,
Et li mainsnez parole d'aumosnes et d'offrandes

Qu'en face por son pere qui tant fu debonere,
Et li ainsnez ne cesse de crier ne de brere:
Seignor, ce dist li Rois, vous oez bien l'afere,
Puisque l'ainsnez le veut, il le covient à fere.

Puis que l'ainsnez le veut, fet sera son acort,
Fetes là hors fichier une estache molt fort,
Puis ostez de la biere cel homme qui est mort,
Et à icele estache liez le cors bien fort.

Fetes tost mon regart sanz nul delaiement.
Cil qui lessier ne l'osent font son commandement;
Il vindrent à la biere, si ostent vistement
Le cors, si l'appareillent tost et isnelement.

Li plus sages d'aus toz durement se merveille
Du cors que Salemons en cel point appareille;
Mès li Rois par itant bien lor moustre et arteille
Que li fols orguillex à fere li conseille.

Les freres fist monter aus deus sor lor chevaus,
A chascun fist doner une lance poingniaus:
Or verrai, dist li Rois, liquels est plus isniaus,
Et qui miex assaudroit ses anemis mortaus,

Et miex se deffendroit se nus li fesoit guerre.
Véez-vous là cel cors qui est seur cele terre,
Or i voist cil ferir qui l'onor veut aquerre,
Qui plus parfont ferra, plus aura de la terre.

Li uns n'en aura point, de ce soit-il toz cers,
Tantost com l'oï dire lest corre li cuivers,
Vait ferir le mort homme et sor cuir et sor ners,
Que deus granz aunes longues en passe outre li fers.

Seignor, j'ai bien feru, si comme il m'est avis:
Quant li mainsnez le vit, tout li tramble le vis,
Sire, dist-il au Roi, cist n'est pas mes amis
Quant mon pere a feru, il est mes anemis.
Va ferir, dist li Rois, il est mort, toi que chaille?
Qui mon pere ferroit el pis ou en l'entraille,
Certes je nel ferroie por l'or de Cornuaille,
Mès cel qui l'a feru ocirrai-je sanz faille.
Ses Barons en apele li Rois par grant sanblance,
Seignor, de ces deus freres vous ai fet demoustrance:
Cist est filz au Baron, je vous di sanz doutance,
Mès celui ne li tient qui feri de la lance.
Chaciez fu de la terre li fel par son outrage,
Après pristrent li cors et ostent de l'estache,
Si le mistrent en terre li preudome et li sage,
Puis vindrent au mainsné, se li firent hommage.
Seignor, de tel afere furent andui li frere,
Por example doner le fist li Emperere;
N'apelent pas droit oir celui qui fiert son pere,
Ainz l'apelent bastart, si fet honte à sa mere.

*Explicit le Jugement de Salemon.*

---

## DU PRESTRE QUI DIST LA PASSION.

Manuscrit, n° 1830 de Saint Germain.

DIRE vos vueil une merveille
A qui nule ne s'apareille,
D'un Prestre sot et mal sené,
Qui le venredi aouré

Ot commencié le Dieu service.
Jà furent venu à l'Yglise
La gent, et il fu revestuz,
Mais il ot perdu ses festuz :
Lor le commence à reverser
Et toz les fielz à retorner,
Mais jusqu'au jor Ascenssion
N'i trouvast-il la Passion,
Et li vilain molt se hastoient
Que tot ensamble s'escrioient
Qu'il les faisoit trop jéuner,
Quar il estoit tens de disner
S'il éust le servise fait.
Que vos feroie plus lonc plait ?
Tant hucherent et çà et là
Que li Prestres lor commença,
Et prist à dire isnele pas
Primes en halt et puis en bas
*Dixit Dominus Domino meo ;*
Mais ge ne vos puis pas en o
Trover ici conçonancie,
Si est bien droiz que ge vos die
Tot le mielz que ge porrai metre.
Li Prestres atant lut la letre
Si com aventure le maine,
Qui dit vespres du Diemaine :
Or sachiez que fort se travaille
Que l'offrande auques li vaille.
Lors prist à crier Barraban,
Uns crierres n'éust un ban
Si crié com il lor cria ;
Chascun de ceus qui oï l'a,

Bat sa coupe et crie merci.
Ha ! Diex qui onques ne menti,
Qui les avoit à droite voie,
Et li Prestres qui toute voie
Lisoit li cors de son sautier,
Reprent hautement à crier
Et dit, *Crucifige eum*,
Si que par tot l'entendion
Homes et fames, ce me sanble,
Et prient Dieu trestuit ensanble
Qu'il les deffende de torment.
Mais au Clerc ennuia forment
Et dist au Prestres, *fac finis*
Et il li dit, *non fac*, amis,
*Usque ad mirabilia.*
Cil tantost respondu li a
Que longue Passion n'est preuz
Et que ce n'est mie ses preuz
De tenir longuement la gent.
Si tost com ot reçut l'argent
Si fist la Passion finer.
Par cest flabel vos vueil monstrer
Que par la foi que doi S. Pol
Ausinc bien chiet-il à un fol
De folie dire et d'outraige
Com il feroit à un bien saige,
D'un grant sens se il le disoit :
Fox est qui de ce me mescroit.

*Explicit du Prestre qui dist la Passion.*

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

# GLOSSAIRE

## Contenant les mots les plus difficiles à entendre qui se trouvent dans ce volume.

## A

Aaise : Content.

Abelir : Plaire, être agréable.

Abeter : Duper.

Abevré : Abreuvé, désaltéré.

Abez : Ruse, finesse, fraude.

Abriconer : Séduire, aveugler.

Acensér : Donner à ferme.

Achate : Achete.

Achoison : Occasion, sujet; voyez combien il est différent de sa source; *occasio*. Il signifie aussi dans plusieurs Mss., accusation, comme

Achoisoner : Signifie accuser, contester la propriété d'un bien, citer en justice.

Acliner : Saluer, baisser les yeux.

Acointance : Amitié, société, compagnie.

Aconter : Raconter, narrer; verbe composé de notre verbe françois, conter, narrer, et qui sûrement a la même origine que celui de compter; *computare*.

Acuiter : Acquitter, remplacer.

Acuiverti : Asservi, avili, dégénéré.

Adés : Toujours.

Adolousé : Affligé.

Adonques : Alors.

Adresser : Réparer, rétablir.

Adroit : Bien, convenablement.

Aé : Age, vie.

A esploit : A propos.

Apaitement : Affectation.

Afebloier : Diminuer, affoiblir; *ad flexibilem statum venire*; *feble*, comme je l'ai déjà dit, vient de *flexibilis* : un mal qui s'affoiblit, diminue. Ce mot est employé en ce sens dans cet ouvrage.

Aferme : Affirme.

Afferer : Convenir; du verbe *afferre*. *Il affiert*, il convient, d'où notre mot Affaire.

Affoler : Blesser, ravager, faire perdre l'esprit, détruire, perdre.

Affoleti : Rendu fou.

Afi : J'assure.

Afiche : Epingle.

Afichier : Assurer, certifier.

Afoler. *Voyez* Affoler.

Agais, *aguet* : Artifice, piége, embûche, embuscade.

Age : Eau; *aqua;* d'où notre expression, je suis tout en age, et non pas, je suis en nage, comme quelques-uns l'ont écrit.

Agu : Fin, rusé.

Agueitier : Surveiller.

Aguile : Aiguille.

Aguillonner : Aiguillonner, exciter.

Aguisiées : Aiguisées, affilées.

Aie : Aide; *adjutorium;* d'où notre exclamation, lorsque quelqu'un nous fait mal, aie, aie, nous demandons aide et secours.

Aige, *aigue* : Eau; *aqua*.

Ain : Hameçon.

Ainçois : Mais, avant, plutôt, au contraire.

Ains, *ainz* : Ont la même signification; d'où les mots *ainznez*, *aisné*, aîné; *antè natus*.

Aint : Il aime.

Aïst : Subjonctif du verbe aider; *adjuvare*.

Ait : Il a.

Aive : Eau ; *aqua*, rivière. Ce mot rivière anciennement étoit fort peu en usage pour exprimer un fleuve. On disoit l'*aige*, l'*aive* de Seine, de Loire, fleuve de Seine et de Loire, en latin, même dans les titres, *aqua Ligeris*, *aqua Sequanæ*.

Aiz : Volonté.

Ajornant : Le point du jour.

Ajorner : Commencer à faire jour.

Alé, *alez :* Affoibli, éteint.

Alerion : Aiglon.

Aloe ; Alouette.

Aloé : Aloès.

Alosé : Un homme qui a grande réputation, qui s'est acquis des louanges par son mérite.

On a le verbe *aloser*, pour signifier, donner des louanges.

Alumé : Enflammé, embrâsé.

Alumer : Briller.

Amaint : Amène, conduise.

Amaisse : J'aimasse.

Amaladir : Tomber malade : mot formé de *malum*.

Ambedeux : Tous les deux ; *ambo*.

Ambler, *anbler :* Voler, enlever ; *s'ambler*, se soustraire, se tirer de la presse, d'une compagnie.

Amé : Aimé.

Amendance, *amendement :* Pénitence, réparation.

Amender : Profiter, se rétablir en bonne santé, augmenter, réparer, améliorer ; *emendare*.

Amenuisement : Diminution.

Améors, *amere :* Amant.

Amesurer : Etre sage, discret.

Amonester : Conseiller, donner des avis ; d'où *amonesteor*, celui qui conseille, qui donne des avis.

Amont : En haut ; *ad montem; aller à mont*, monter ; *amont et aval*, haut et bas.

Amonter : Parvenir, augmenter, avancer, élever ; *cela ne vous amonte à rien*, cela ne vous sert à rien.

Amor : Amour.

Amordre : Attacher, habituer.

Ancessor : Ancien.

Andels, *andoi, andui :* Tous deux ensemble ; *ambo*.

Anel : Anneau ; *annulus ; anelet*, id.

Anemi : Le diable.

Angle : Ange, *angelus*.

Angoisse : Chagrin, affliction, oppression, tribulation ; *angustia*. Ce mot ne peut se suppléer dans notre langue, non plus que l'adverbe *angoisseusement*.

Angoisser : Presser vivement, persécuter.

Angoisseus, *angoissous :* Triste, chagrin, importun, oppresseur, persécuteur.

Angoisseusement : Avec oppression, chagrin.

Annuiouse : Nuisible, incommode.

Anorer : Honorer.

Anquenuit : Aujourd'hui.

Anui : Ennui, peine, chagrin.

Anuious. *Voyez* Annuiouse.

Aorer, *aourer :* Prier et adorer ; *orare, adorare*.

Apeleor : Demandeur, accusateur, plaignant ; *appellator*.

Apenre : Apprendre.

Apers, *apert :* Savant, intelligent ; évident, à découvert ; *en apert*, évidemment, au vu de tout le monde.

Apeticer : Diminuer, devenir petit.

Aplaignent ; Rendent droit et uni en passant la main dessus. *Voyez* la Bible Guiot, vers 1548.

Apostole : Le Pape.

Appareillier : Préparer, disposer ; *parare*, dont on a fait ce composé : comparer une chose avec une autre.

Apparoir : Paroître.

Apraing : J'apprends.

Araisner, *aresner, aresnier :* porter la parole à quelqu'un, lui

parler, l'instruire ; composé du verbe *ratiocinari*.

Arbalestier : Qui tire de l'arbalète.

Archierre : Trou qu'on faisoit dans les murs d'une forteresse pour tirer sur l'ennemi.

Arester : Accuser, croire quelqu'un coupable ; du verbe *reri*. Voyez Rester.

Aresteries : Le gosier.

Arouter : Conduire, accompagner, se mettre en chemin ; du mot route, fait de *ruptum*, participe du verbe *rumpere*.

Ars : Art, science.

Arsion : Incendie.

Art : Il brûle, il s'enflamme.

As : Aux.

Asanz : Piquant, dure.

Asasez, *assasez* : Heureux, satisfait.

Asavoré : Goûté.

Assailli : Attaqué.

Assener : Arriver, atteindre.

Assentir : Acquiescer, consentir.

Asséur : En sûreté.

Assis : Etabli, posé.

Atalenter : Faire plaisir.

Atiser : Exciter, animer.

Ator, *atour;* Equipage, train, ornemens, parures.

Atorner, *atourner :* Parer, arranger, orner, disposer ; *adornare*.

Au daarain, *au daerein :* Au dernier, à la fin, enfin.

Aumacor. *Voyez* la page 182.

Aumosnierre : Bourse.

Aün : Etre à un, d'intelligence, être réuni, de même avis et sentiment.

Aüner : Réunir ; *adunare*.

Auquant : Quelques-uns.

Auques : Alors, en ce moment, aucuns, quelques-uns, aussi.

Aus : Aux, eux.

Aussinc : Aussi.

Aut : Qu'il aille.

Autel, *autex :* Tel, pareil, semblable. Ils sont aussi adverbes, pareillement, semblablement.

Auteus : Autels.

Autresi : Egalement.

Autretel. *Voyez* Autel.

Aval : En bas; *ad vallem*.

Avaler : Descendre. Pourquoi n'avons-nous plus ce mot, et pourquoi avons-nous plutôt celui de monter ? l'un vient de *vallis*, l'autre de *mons*. Je dirai de même du mot *ascendre,* que nous avions anciennement, qui valoit bien descendre, d'autant plus que par une bizarrerie étrange, nous faisons sonner haut le mot *ascendant*.

Avenandise : Agrément, affabilité.

Avenant : Agréable, affable ; du verbe *advenire*.

Avenir : Arriver.

Averas : Auras ; *habebis ; avera*, il aura, *habebit*.

Avereté : Avarice.

Avers : Avare ; *avarus*.

Avers : En comparaison.

Avient : Convient.

Aviser : Appercevoir.

Avoier : Mettre dans la voie, conduire.

Avoir : Biens, richesses, fortune.

Avuglez : Aveuglé.

Ax : Eux.

# B

Bacheler, *bachelier :* Un jeune homme, un homme qui n'a point d'état, quel qu'il soit, et qui y aspire ; de *Bacca*.

Baer : Souhaiter, desirer, tendre à.

Baillie : Soin, administration, gouvernement, tutelle, curatelle, puissance.

Barat, *baraz :* Tromperie, ruse, trahison.

Barater, *bareter :* Tromper.

BAUDE : Content, alerte.
BAUDISE : Joie, plaisir.
BEAX : Beau.
BEDEAX, *bedel:* Archer, crieur public.
BÉER. *Voyez* BAER.
BENÉIÇON : Bénédiction.
BENÉOIZ : Béni.
BERTOLOMIER : Barthelemi.
BESTORNÉ, *bestornez:* Renversé, corrompu.
BEVEOR : Buveur.
BIBLE : Livre.
BLANCHOIER : Paroître blanc.
BLANDIR : Flatter ; *blandiri.*
BOBAN : Pompe, faste, orgueil, vanité ; *pompa.*
BOEN, *boin :* Bon ; *bonus.*
BOISDIE : Finesse, ruse. *Voyez* VOISDIE.
BOIVRE : Boire.
BONE : Borne.
BORSE : Bourse.
BORZ : Bourg.
BOSCHAGE : Petit bois, bosquet.
BOUTER : Mettre, pousser ; du verbe *pulsare.*
BOZ : Bois.
BRAIRE, *brere :* Crier.
BREN : Ordure.
BRICON : Sot, méchant, mauvais sujet, mauvais garnement.
BRUIRE : Faire du bruit.
BRUNIERE : De couleur brune.
BUER : Laver, nettoier, blanchir ; à la bonne heure.
BUÉS : Bœufs.
BURRE : Beurre.

# C

CAIENS : Céans ; *hic intus.*
CAMPENELE : Petite cloche.
CARCHIÉ : Chargé.
CELÉ : Fermé, caché.
CELEEMENT : Secrètement.
CELERIER : Econome d'une maison religieuse.
CELI : Celui.
CELS : Eux, ceux.
CERCHIER : Chercher.
CERS : Certain, assuré.
CESMANCE : Semence.
CESTI, *cestui:* Celui-là, celui-ci.
CHACIER : Poursuivre.
CHAÏR : Tomber ; *cadere.*
CHAITIS, *chetis :* Malheureux, infortuné ; *captivus.*
CHALANGER : Disputer, calomnier ; *calumniari.*
CHALT, *il ne me chalt :* Il ne m'importe ; de *calere.*
CHAMBERLAN : Chambrier, camerier, valet-de-chambre ; *camerarius.*
CHAPEL : Chapeau, voile ; *caput.*
CHAR : Chair.
CHARDONAL : Cardinal.
CHARER : Tomber ; *cadere.*
CHARME : Sortilége ; *carmen.*
CHARRIERE : Rue, chemin.
CHARTRE : Prison ; *carcer.*
CHARTROSE, *chartrouse :* Chartreuse.
CHASTÉE : Chasteté.
CHASTEL : Château, bourg.
CHASTELEINZ : Seigneur d'un bourg ; c'étoit aussi un gouverneur.
CHASTOIER : Correction, avis, instruction ; corriger, instruire ; *castigare.*
CHAUCES : Sauces.
CHAUCIÉE : Chemin, chaussée.
CHAUT, *il me chaut :* Il m'importe. *Voyez* CHALT.
CHÉANCE : Chance, avantage.
CHÉI : Il tomba.
CHENAUX, *chenex :* Canal, gouttière.
CHEOIR : Tomber ; *cadere ; cherras*, tu tomberas ; *cades.*
CHESCENT : Poursuivent.
CHETIVOISON : Captivité.
CHEVAX : Chevaux ; *caballi.*
CHEVETRE : Licol.
CHIEF, *chiez :* Bout, extrémité, chef.
CHIENT : Ils tombent ; *chierra*, il tombera.

CHIERE :

Chiere: Visage, mine, réception.

Chiet : Il tombe.

Cil : Ceux.

Cimentire : Cimetière.

Citeienne : Qui appartient à une ville.

Claimer quite : Déclarer quitte.

Cler : Blanc, brillant.

Clerçon : Jeune clerc, petit clerc.

Clergie : Science.

Clervix : Clairvaux.

Cloé : Cloué.

Cloistrier : Religieux.

Cluingny : Cluni.

Coard, *coarz* ; Peureux, timide, lâche.

Coçon : Courtier, maquignon.

Coiement : Tranquillement, sans bruit.

Coiler : Celer, cacher ; *celare*.

Cointe : Prudent, sage, avisé, rusé, agréable, doux, poli ; *cointement*, a ces significations adverbialement.

Cointie : Prudence, sagesse ; parure.

Coiter ; Presser.

Colée : Coup.

Coler : Couler.

Colon : Pigeon.

Comand, *comant* : Commande; commandement.

Comander : Donner en garde.

Comandise, *commandise* : Dépôt ; maître, supérieur.

Comble : Rempli.

Combriser : Briser, déchirer.

Commin : Cumin, plante.

Communalment : Universellement, publiquement, ensemble, avec.

Compains : Compagnon ; *compagine*.

Comparer, *comperer* : Etre puni ou récompensé, payer.

C'on : Qu'on, parce qu'on.

Conchier : Tromper, surprendre.

Confermer : Assurer ; *confirmare*.

Confez : Confessé.

Conjoïr : Se réjouir ensemble, bien recevoir.

Conoitre : Avouer, déclarer, révéler, convenir d'une chose.

Conquest : Profit, avantage.

Conquester : Gagner, acquérir ; du verbe *acquirere, acquisitum*.

Conroi : Provision, soin.

Consault, *conselt* : Conseille, aide ; *adjuvat ; consulat*, au subjonctif, de *conseiller*, aider.

Conseilleor : Conseiller.

Consent : Approuve.

Conte : Compte.

Conteor : Conteur.

Contraïra : Le contraire.

Contraiz, *contrez, contraite, contrete* : Contrefait, estropié, difforme.

Contremont : En haut ; *contra montem*.

Contreval : En bas ; *contra vallem*.

Controuver : Inventer ; *contrueve*, il invente.

Convenanz, *convens* : Promesses, conventions.

Convine : Conduite, manière d'agir.

Cop : Coup.

Corage, *coraige* : Résolution, envie, dessein, volonté, pensée, esprit. S. Bernard a dit, *bernil corage*, pour *virilis animus*.

Corbel : Corbeau.

Corcié : Courroucé, fâché.

Cornéres : Les coins de quelque chose que ce soit.

Coronée : Couronnée.

Corouse : Qui fait soulever le cœur.

Corpe : Faute, culpe, coulpe ; *culpa*.

Corper : Faillir, commettre des fautes.

Corpeus : Replet.

Corroie : Bourse qui se portoit à la ceinture.

Corroucent : Ils fâchent, ils mettent en colère.

**Cors**, *cort*, *corz* : Cour; cours; course; court; il court.

**Corsor** : Bientôt.

**Cortoisement** : Gracieusement.

**Cortoisie** : Grace, politesse, affabilité, faveur.

**Costentin** : Constantin.

**Coster** : Conter; *constare*.

**Costous** : Coûteux.

**Costume** : Coutume.

**Couars**. *Voyez* **Coard**.

**Coutel** : Couteau.

**Coux** : Coups.

**Covant**, *covent* : Convention, promesse; *conventio*.

**Covendroit**, *covenroit* : Conviendroit.

**Coverte** : Couverte, cachée.

**Covient** : Convient.

**Covigne**, *covine* : Etat, situation, projets, préparatifs, dispositions.

**Covoiter** : Desirer.

**Covoitous** : Envieux, qui desire le bien d'autrui.

**Cowart** : Lâche, poltron.

**Cras** : Gras.

**Creance** : Foi, croyance.

**Créanter** : Promettre, s'engager.

**Cremer**, *cremoir*, *criembre*, *criemer* : Craindre; *tremere*; *crienbras*, tu craindras; *crient*, il craint.

**Cremor** : Crainte; *tremor*.

**Creoit** : Croyoit.

**Crié** : Accusé, blâmé.

**Criement** : Ils craignent.

**Criminax** : Criminels.

**Croller**, *croulér* : Ebranler, remuer.

**Crualté** : Cruauté.

**Cruaux**, *cruax*, *crueus*, *cruex*, *cruiex* : Cruel, impitoyable, insensible.

**Cuens** : Comte.

**Cuevre** : Couvre, cache.

**Cui** : Qui, à qui, de qui.

**Cuider**, *cuidier* : Penser, s'imaginer, présumer; *cuit*, il pense; de *quidam*. Voyez **Quider**.

**Cuivers**, *cuivert* : Méchant, cruel, libertin.

**Cunchier**. *Voyez* **Conchier**.

## D

**Dahet** : Maudit.

**Damaigne** : Dommage.

**Dame-Dé**, *Dame-Dieu*, *Dame-Diex* : Seigneur Dieu; *Dominus Deus*.

**Damoisel** : Jeune gentilhomme; *Domicellus*; Damoiselle, *Domicella*.

**Dangier** : Crainte, empêchement, obstacle, difficulté.

**Dé** : Dieu.

**De** : Pour, que; *il est plus beau de toi*, plus beau que toi.

**Debonere** : Affable, gracieux, bon.

**Deboter** : Chasser, repousser.

**Debriser** : Abattre, briser; au figuré, décourager.

**Dechieent** : Du verbe décheoir.

**De chief en chief** : D'un bout à l'autre, du commencement à la fin.

**Declos** : Ouvert.

**Deçoivre** : Tromper.

**Déduire (se)** : S'amuser, se distraire du travail, du chagrin, se réjouir; *deducere*.

**Deduistrent** : Se récréèrent, se sont distraits; *deduxerunt*.

**Deduit** : Plaisir, amusement, récréation.

**Defaire**, *deffaire*, *defere*, *deffere* : Tuer, punir de mort; livrer à détruire, livrer à la mort.

**Deffens** : Défense, avis.

**Deffermer**, *defermer* : Ouvrir.

**De fi** : Certainement, par ma foi.

**Definement** : Fin, terminaison.

**Definer** : Finir, terminer; mourir.

Depoler : Fouler aux pieds, briser.

Depors : Dehors, au-dehors; *foras*.

Degaster : Ravager, détruire; *devastare*.

Degeter : Rejeter, renverser.

Deguerpir, *degerpir* : Abandonner, laisser, quitter, séparer; *discerpere*.

Dehait, *dehet* : Peine, chagrin, abattement; inquiétude, incommodité; maudit, malheur à.

Dejoste : Auprès, à côté; *juxtà*.

Del : Du.

Delit : Crime; *delictum*.

Delit : Plaisir; *delectamentum*.

Deliter : Se plaire, se réjouir; *delectari*.

Deliteus : Agréable; *delectabilis*.

Dementer : Se chagriner, se plaindre, se lamenter.

Demeure, *demora* (sans) : Sans délai.

Demorer : Demeurer, s'arrêter.

Departir : Séparer, donner, distribuer.

Deport : Contentement, plaisir.

Deporter : Epargner, favoriser.

Derrain : Dernier.

Desachier : Tirer, agiter, tirer en agitant.

Deschevauchier : Démonter quelqu'un, lui ôter son cheval.

Desclose : Ouverte.

Descombrer : Débarrasser.

Desconfiz : Ruiné, détruit.

Descorder : Quereller, débattre.

Descovenue : Malheureuse.

Descuevre : Découvre.

Desdoloir : Sortir de peine.

Deseritez : Banni, chassé.

Deservir : Mériter, gagner, obtenir.

Deseure : Dessus; *suprà*.

Desevrer : Séparer.

Deshaitié : Malade, languissant.

Desheriter : Déshériter, priver quelqu'un de son bien, le bannir, le rejeter.

Desierré : Desiré.

Desirier, subst. : Desir.

Desiriance : Volonté, desir.

Desirrox : Desireux; nous n'avons plus ce mot, il faut périphraser.

Desjogler : Faire cesser quelqu'un de railler, lui en ôter l'envie, le sujet.

Desjuner : Déjeuner.

Desloiax : De mauvaise foi.

Desloier, *desliier* : Délier.

Deslois : Opposé, contraire à la loi.

Desmesure : Excès.

Desmesurez : Déréglé, inconsidéré, peu sage.

Desoivent : Trompent, abusent.

Desordenement : Désordre.

Despendre : Employer, dépenser, dissiper; *dispendere*.

Desperance : Désespoir.

Desperer : Désespérer, perdre l'espoir.

Despis : Méprisé; *despectus*.

Despiter : Faire peu de cas; de *despectum*, participe de *despicere*; d'où *despiteus*, méprisable.

Despoire : Désespère.

Desprisier. *Voyez* Despiter.

Desquant : Depuis quand.

Desrendre : Quitter l'état monastique : on appeloit autrefois, *rendu*, celui qui l'avoit embrassé.

Desreson : Tort, mauvaise action, folie.

Desrier : Derrière; de *retrò*.

Desriver : Sortir des bornes, des rives, déborder; de *rivus*.

Desroi : Désordre, dommage.

Dessevrance : Séparation.

Dessevrer : Séparer, délier; *separare*.

Destraindre : Presser, tourmenter; *destringere*.

Destroit : Peine, ennui, angoisse, embarras, détresse.

**Destroit**, *destroiz*: Oppressé, géné, contraint, triste.

**Destroitement**: Etroitement, fortement.

**Destruient**: Détruisent.

**Desver**: Etre fol, extravagant, sortir du bon sens; *deviare*.

**Desverie**: Folie, extravagance.

**Desvier**, *desvoier*: Sortir de la voie, être égaré; *deviare*.

**Detor**: Débiteur.

**Detort** (être): Tourmenté, pressé, persécuté, violenté.

**Deu**: Dieu.

**Deut**: Se plaint; *dolet*.

**Devenra**: Deviendra.

**Devier**. *Voyez* **Desvier**.

**Devier**: Mourir; *de vitâ egredi*.

**Devignaille**: Enigme.

**Devin**: Prophète.

**Devinaus**: Divines.

**Devisier**: Dire, exprimer.

**Diadaro julii**, *diadragum*: Noms de drogues de pharmacie.

**Dianez**: Doyennés.

**Dient**: Ils disent.

**Digner**: Dîner, repas méridien, ainsi nommé, d'une prière que l'on faisoit avant, commençant par ces mots, *Dignare, Domine*.

**Dis**: Jour; *dies*.

**Discorder** (se): Se désunir, se séparer.

**Diva**: Dame, espèce d'exclamation.

**Diverse**: Contraire, bizarre, fâcheuse.

**Diz**: Paroles, discours, dit.

**Doble**: Double.

**Doere**: Douaire, avantage fait par le mari à la femme, par le contrat de mariage.

**Doi**: Deux; *duo*; doigt, *digitus*.

**Doie**: Doive; *doïent*, doivent.

**Doingne**, *doint*: Donne.

**Doiz**: Canal, conduit; *ductus*.

**Doloir**: Se plaindre; *dolere*.

**Dolz**: Doux; *dulcis*.

**Domaige**: Dommage; *damnum*.

**Donéor**, *donerres*: Celui qui donne, libéral.

**Donroit**: Donneroit.

**Dont**: D'où; *undè*.

**Dortor**: Dortoir.

**Dotance**: Crainte.

**Doter**, *douter*: Craindre; être incrédule.

**Doute**: Crainte.

**Douteux**: Craintif et à craindre.

**Doze**: Douze.

**Drapelet**: Morceau de linge, haillons.

**Dras**: Habits.

**Dresser** (se): S'instruire, se disposer.

**Droiturier**, *droituriere*: Juste, droit, raisonnable, intègre.

**Dru**: Amant, galant.

**Druerie**: Galanterie, amour.

**Dueil**, *duel*: Peine, chagrin, tristesse.

**Dueil**, *dueille*: Chagrine, afflige, tourmente.

**Dueiller**: Se chagriner, être triste; *dolere*.

**Dui**: Deux; *duo*.

**Duire**: Instruire, élever; *docere*.

**Durement**: Fortement, considérablement.

**Du tot**, *du tout*: Entièrement.

# E

**Ebriex**: Hébreux.

**Edefier**: Instruire, apprendre.

**Efforcer**: Presser.

**Effraer**, *effroier*: Effrayer; d'*infregere*, *frangere*.

**Effréement**: Avec effroi.

**Eim**: Aime.

**Einçois**, *ençois*, *einsois*: Mais, au contraire, avant, plutôt.

**Einsinc**: Ainsi.

**El**: Dedans, au contraire, autre chose, autrement, aussi.

**Els** : Yeux ; *oculi.*

**Embatre**, *embattre* : Fourrer, précipiter, jeter avec violence.

**Embler** : Voler, enlever, cacher ; *s'embler*, s'échapper, se retirer.

**Empaindre** : Précipiter.

**Emparol** : J'en parle.

**Empereres** : Empereur.

**Empirier** : Devenir méchant, être en mauvais état.

**Emprendre** : Entreprendre.

**Emprès** : Après ; *post* ; auprès, *propè.*

**En** : On.

**Enchapé** : Vêtu d'une chape.

**Encheoit** : Plaisoit, étoit au gré.

**Encliner** : Saluer en se baissant ; *inclinare.*

**Encombrer**, *enconbrer* : Embarrasser.

**Encombrier**, *encombrement* : Embarras.

**Encressiez** : Engraissé.

**Encuseor** : Dénonciateur, calomniateur.

**Encuser** : Accuser.

**Enfermerie** : Infirmerie.

**Enfermeté** : Infirmité.

**Enfers** : Infirme.

**Enfés** : Enfant.

**Enfoïr** : S'enfuir, prendre la fuite ; *effugere.*

**Enfoïr** : Cacher ; *infodere.*

**Enfonduz** : Maigres.

**Enforcié** : Augmenté.

**Engener**, *engignier* : Tromper.

**Engenréor** : Celui qui engendre.

**Engenréure** : Génération, race.

**Engig**, *engin*, *engien* ; *ingenium* ; se disoit toujours en mauvaise part, pour ruse, tromperie ; d'où *engignier*, tromper.

**Engignoison** : Tromperie.

**Engingneor** : Trompeur.

**Englotir** : Avaler, manger goulument.

**Engoisser** : Presser vivement, tourmenter.

**Engornée** : Le point du jour.

**Engrant**, *engrès* : Entêté, acharné, avide, opiniâtre, violent.

**Enhalt** (parler) : A haute voix.

**Enmaladir** : Tomber malade.

**Enmurer** : Enfermer.

**Ennorer** : Honorer ; *enorissiez*, vous honoreriez.

**Ennors** : Honneur.

**Enparlez** : Beau parleur, qui a bonne langue.

**Enposte** : Faux, mensonger, trompeur.

**Enprès** : Ensuite. *V.* **Emprès.**

**En recoi** : En cachette, en secret, à part, particulièrement.

**Enseing** : Enseigne.

**Ensement** : Aussi, pareillement.

**En seurquetout** : De façon que ; en outre, sur-tout.

**Entendue** : Intelligence.

**Entente** : Attention, application, intention, volonté, affection.

**Ententis** : Attaché, appliqué.

**Entesée** (sajette) : Ajustée, prête à être tirée.

**Entir** : Entier.

**Entor** : Environ, autour, proche.

**Entrapez** : Embarrassé, arrêté.

**Entr'ax**, *entr'els* : Entre eux.

**Entretant**, *entreset* : Cependant, pendant ce temps-là, dans ces entrefaites.

**Envaïr** : Assaillir, ravir, enlever.

**Envanir** : Evanouir, disparoître, devenir à rien.

**Enverse** : Renversée, à l'envers.

**Envier** : Inviter, desirer.

**Envis**, *enviz* : Avec peine, avec répugnance, à contre-cœur.

**Envoiseure** : Gaîté, joie, plaisir, agrément.

**Envoisié** : Réjoui, gai.

**Envoleper** : Envelopper.

**Erangier** : Estropié.

**Ere**, *erent*, *ert* : Il étoit, ils étoient, il sera, ils seront.

Errant, *erraument*: A l'instant, promptement, à grands pas.

Errer: Marcher, agir.

Esbahir: S'étonner.

Esbahis, *esbahiz*: Etonné, surpris.

Esbanoi, *esbanoiement*: Plaisir, dissipation, réjouissance.

Esbanoier: Se réjouir, se dissiper, se divertir.

Esbatement. *Voyez* Esbanoi.

Esbatre, *esbaudir*. Voyez Esbanoier.

Eschamel: Escabelle, siége.

Eschars: Chiche, avare, mesquin.

Escient: Avis, sens, volonté, connoissance.

Esconcer: Se cacher, enfoncer.

Escondire: Refuser, s'excuser de faire quelque chose.

Escondit: Refus, excuse.

Escordiement: Du fond du cœur.

Escoter: Ecouter.

Esgarder: Regarder.

Esgaré: Hors de lui-même, surpris, étonné; *ex vid.*

Esglantier: Rosier.

Esmai: Inquiétude, embarras, trouble, effroi.

Esmaier: Chagriner, surprendre, étonner.

Esmarri: Fâché, ému, affligé.

Esmerer: Purifier, épurer.

Esmier: Briser, casser.

Esmolu: Aiguisé.

Espandre: Distribuer, répandre.

Espeingne: Espagne.

Espenéir: Expier, faire pénitence.

Esperdre: Etonner, déconcerter.

Esperdu: Etonné, déconcerté.

Esperit: Esprit.

Espié: Epée, javelot.

Esploiter: Agir, opérer, profiter.

Espoenter: Epouvanter, effrayer.

Espoindre: Exciter, aiguillonner.

Espoir: Peut-être.

Espoiller (s'): Chercher ses poux.

Esprendre: Enflammer, embrâser.

Esprouvement, *esprouver, esprove*: Epreuve, expérience.

Essaieres: Entreprenant.

Essaucer: Elever, exalter.

Essillier: Ravager, blesser, bannir.

Essouent: Produisent des petits, mettent bas.

Essuer: Essuier.

Esta. *Voyez* Ester.

Estable: Stable, ferme, constant.

Estace: Stace, auteur latin.

Estaiche: Colonne, fanal, guide.

Estant (en): Debout, droit.

Ester: Subsister, être; *stare*.

Estes-les-vous: Le voilà.

Estivos: Voici.

Estoier: Serrer, garder, cacher.

Estordisons: Etourdissemens.

Estordre: Se délivrer, se dégager, se soustraire; *extorquere*.

Estorniax: Etourneaux.

Estouper: Cacher, couvrir, boucher, fermer.

Estoussir: Tousser.

Estout: Insensé, furieux; *stultus*.

Estovoir (à l'): Lorsqu'il est nécessaire.

Estraindre: Serrer, presser; *stringere*.

Estrangement: Extraordinairement.

Estre: Conduite, mœurs, état, situation.

Estris, *estriz*: Dispute, altercation, combat, querelle.

Estriver: Disputer, quereller.

Estroit. *Voyez* Destroit.

Estrox (à): Aussitôt, sur-le-champ; expressément.

Estrument: Instruction.

**Estuet** : Il convient.
**Estuide** : Etude, application ; *studium*.
**Estut** : Il convint ; il subsista ; *stetit*.
**Éur** : Bonheur, félicité.
**Eussons** : Eussions.
**Evain** : Eve.
**Eve** : Eau, Rivière. *V.* **Aive**.
**Evesquez** : Evêchés.

# F

**Fableor**, *fablieres, fabloieres* : Qui récite des contes, narrateur.
**Façoient** : Faisoient.
**Faille** : Faute, manquement, tromperie, fausseté.
**Failli** : Lâche, traître, sans honneur.
**Faillir** : Tomber, manquer, tromper, séduire ; d'où *faudroit*, manqueroit ; *faura*, manquera, périra ; *faurroie*, manquerois ; *faut*, manque ; *fallere*.
**Fains** : Feint, dissimulé.
**Faintement** : Avec dissimulation.
**Faire que sage** : Agir prudemment.
**Faitement** : Adroitement, avec prudence.
**Falir** : Manquer ; *fallere*.
**Falt** : Il manque ; *fallit*.
**Fauser** : Tromper, manquer à sa foi.
**Fautre** : Grabat, lit.
**Favele** : Flatterie, belles paroles, mensonge.
**Fax** : Faux, fol.
**Felon** : Traître, cruel, faux, perfide, impie.
**Felonie** : Cruauté, trahison..
**Fermaux** : Agrafes, boucles.
**Fermeté** : Château, forteresse.
**Feru** : Frappé.
**Fès** : Charge, fardeau, poids.
**Fetement**. *Voy.* **Faitement**.
**Fez** : Faits, actions.
**Fi**, *fiance* : Foi, confiance ; *fides*.
**Fi** ; Fie.
**Fier** : Fâcheux, dur ; *ferus*.
**Fierent** (se) : Se portent, s'en vont.
**Fieus** : Foible.
**Fin** : Vrai, sincère.
**Finer** : Cesser, mourir.
**Fisicien** : Médecin, consultant.
**Flairor** : Odeur.
**Fleumatique** : Pituite.
**Florir** : Fleurir, orner.
**Folage** : Folie, sottise.
**Foloier** : Se conduire mal, libertiner.
**Folor**. *Voyez* **Folage**.
**For** : Four.
**Forces**, *forches* : Grands ciseaux de tailleurs, de jardiniers, de tondeurs de drap et de mouton.
**Forches** : Fourches patibulaires.
**Forment** : Froment ; et l'adverbe, fortement, grandement.
**Forni** : Fournit, fit.
**Forrée** : Fourrée.
**Fors** : Fort ; *fortis*.
**Fors** : Dehors ; *foràs*.
**Forschacier** : Bannir.
**Forsené** : Hors du sens, extravagant.
**Forsligner** : Dégénérer.
**Forvoier** : S'égarer, agir mal ; *foras ex viâ*.
**Fou** : Feu ; *focus*.
**Fouchierre** : Fougère, plante.
**Fouir** : Fuir.
**Franchise** : Sincérité, bonne foi, affabilité.
**Froncher** : Fermer les yeux, ronfler en dormant.
**Fueil** : Feuillet.
**Fuer** : Dehors ; *forâs*.
**Fuer** : Occasion, prix ; *à nul fuer*, en aucune occasion, pour quelque prix que ce soit.
**Fuet** : Du verbe *fuer, fodere*, fouiller, cacher.
**Fui** : Je fus.
**Fuisciens** : Médecins.

## G

Gab, *gabois, gabs, gas :* Raillerie.
Gaber : Railler, moquer.
Gaignon : Un chien de basse-cour.
Gainbais : La peau qui enveloppe la fève.
Gaitier : Veiller, garder. Il est aussi substantif, veille.
Galie : Vaisseau.
Gaolier : Geolier, garde des prisons; de *cavea, caveolus.*
Garir : Préserver, soigner, guérir, garantir; *garras,* guériras, garantiras.
Garison : Tout ce qui est nécessaire à la vie.
Garnir : Instruire, enseigner à, prendre garde; *être garni,* être instruit, prendre garde.
Gas. *Voyez* Gab.
Gaste : Passé, détruit.
Gasterre : Dissipateur; *vastator.*
Gehir : Avouer, confesser, déclarer.
Gel' : Je le, je la.
Geline : Poule; *gallina.*
Genglerie : Bavardage, babil.
Genglerre : Grand parleur, effronté, impudent.
Gens : Gens; *gentes;* peuples, nations.
Gent : Joli, agréable.
Gentement : Agréablement.
Gentilesce : Noblesse.
Gentilz : Nobles.
Gerper, *gerpir :* Abandonner, laisser, quitter, renoncer.
Gerre : Guerre.
Gesir : Coucher.
Geu : Jeu.
Géuner : Jeûner.
Gie : Je; *ego.*
Gigimbraiz : Espèce de drogue.
Gigue : Instrument de musique.
Gisoient : Demeuroient, restoient.
Gissoie : J'y sois.
Giter : Jeter, précipiter.
Glout, *gloz :* Glouton, vicieux, débauché.
Glouternie, *gloutrenie :* Gourmandise, débauche, libertinage.
Gornaise : Maigre, desséchée.
Gorpis, *goupil, goupis, verpil, vourpil, vourpis :* Renard; *vulpes.*
Graanter, *granter :* Promettre, créanter.
Graindre, *greindre, greignor :* Plus grand.
Grangiers : Fermiers.
Graument : Grandement, fortement.
Graveles : Sable de la mer et de rivière.
Grevance : Peine, affliction, tort, injure.
Grever : Tourmenter, inquiéter, faire tort.
Grezois, *Grijois :* Grecs.
Griet, *grieve.* Voyez Grever.
Gualine, *geline :* Poule.
Guele : Gueule.
Guenchir : Eviter, détourner.
Guerdoner : Récompenser.
Guerpir. *Voyez* Gerper.
Guerredon : Récompense.
Guier : Conduire.
Guile : Ruse, tromperie, fourberie.
Guileor : Trompeur, fourbe, menteur.
Guiler, *guiller :* Tromper.
Guimple : Voile, mouchoir.

## H

Hace : Qu'il haïsse.
Haitié : Gai, joyeux; *hilaris.*
Hardement : Courage.
Harper : Pincer de la harpe.
Harroie : Je haïrois; *harroit,* il haïroit.

HAUTECE : Noblesse, élévation de sentimens.
HENOR : Honneur.
HERBERGÉOR : Celui qui reçoit quelqu'un dans sa maison, qui donne l'hospitalité.
HERBERGAST : Qu'il se logeât, se retirât.
HERCIER : Faire répéter ce qui a été dit.
HERGNEUX : Malade de hernie, de descente de boyaux; différent d'hargneux, querelleur.
HERITE : Hérétique.
HET : Il hait.
HI : Y.
HONIR : Mépriser, déshonorer, diffamer.
HONTAGE : Déshonneur, opprobre.
HORES : Heures, offices.
HOSPITAX : Hôpitaux.
HOSTÉ : Oté.
HUCHER, *huer:* Crier, appeler; *vocare.*
HUÉS : OEufs.
HUEVRE : OEuvre; ouvre.
HUEVRER : Opérer, travailler; *operari.*
HUI : Aujourd'hui.
HUIS, *hus:* Porte.
HUS : Cri.

# I

IAUZ : Yeux.
ICE, *icest:* Cela.
ICIL : Celui-là.
ICIST : Cet.
IERT : Est, sera.
IEX : Yeux.
IGAL : Egal.
ILLEC, *iluec, iluceques:* Là; *illùc.*
IQUI : Là, ici.
IRAIGNE, *iregne:* Araignée.
IRIÉ, *iriez:* En colère, fâché, de mauvaise humeur.
IROUS : Fâché, en colère.
ISAMBRUN : Espèce d'étoffe.
ISNEL : Prompt, actif.
ISNELEMENT : Promptement.
ISSI : Ainsi.
ISSIR : Sortir; *exire: ist,* sort; *exit.*
ITEL, *itiex:* Tel, semblable; et adverbe, tellement, semblablement.
IVERNAGE : Hiver, bled qui reste en terre tout l'hiver.

# J

JA : Déjà, jadis, autrefois, jamais, pas.
JAGONCE : On ne trouve ce mot que dans le Dictionnaire de Trévoux, où il est dit simplement que c'est une espèce de pierre précieuse. Guillaume Osmont, dans son Lapidaire, c'est-à-dire, dans son Traité sur toutes les pierres précieuses, écrit dans le XIII[e] siècle, Mss. de l'Eglise de Paris, cote M., n° 18, *in-fol.*, à la Bibliothèque Impériale, sous le même n°, nous apprend que c'est une espèce de grenat, et en explique toutes les propriétés. Il dit :

De *Jagonce* grenas de Sarde
Avons pris en la Bible garde;
Des douze pierres est léus (1)
De Dieu est premiers esléus.
Voir en dirons sans contredit,
Si com l'auctoritez lou dit,
A cui cis romans s'appareille (2),
Saingle (3) coulor, gentil merveille.

JAIOLE : Cage.
JAMBES : Jambons.
JANGLÉOR : Menteur, flatteur.
JEL' : Je le.

(1) Lu, *legitur.* — (2) Il dit que son ouvrage est conforme à l'Ecriture Sainte, d'où il a tiré ce qu'il dit du *jagonce.* — (3) *Saingle,* simple, *singula.* Il dit par là que sa couleur est d'un rouge non foncé. L'auteur ajoute que ceux qui portent cette pierre, sont préservés de tous accidens, et sont bien reçus par-tout.

Jenglos : Babillard.
Jes : Je les.
Joer : Jouer.
J'oi : J'entends.
Joians, *joiaus, joiax, joious, joiox :* Joyeux; *gaudens.*
Joiel : Joyau, bijou.
Joient : Font plaisir, récréent.
Joïse : Jugement.
Jone : Jeune; *juvenis.*
Jostise, *joustise :* Justice et juges; puissance, pouvoir.
Jostiser : Maîtriser, commander, tenir sous sa dépendance; juger, condamner à mort.
Jouvenceax, *jouvencel :* Jeune homme.
Jouvente: Jeunesse; *juventus.*
Juene : Jeune; *juvenis.*
Jugieres : Juge.
Juis : Juifs.
Juise : Jugement.
Justicier. *Voyez* Jostiser.
Juvenor: Plus jeune; *junior.*

# L

Laborеor : Laboureur.
Laidir : Insulter, outrager.
Laiens, *léens :* Là-dedans; *illic intus.*
Lais : Laïc; les.
Lais, *lait :* Laid.
Large : Libéral, prodigue.
Larmer : Pleurer; *lacrymari.*
La sus : Là haut; *illic sursum.*
Laz : Filets.
Lé : Large; côté; *latus.*
Lealment : Fidèlement, selon la loi.
Léauté : Fidélité, loyauté, bonne foi.
Lecheor, *lechere, lechierre :* Parasite, gourmand, friand, libertin, qui aime les femmes.
Lectuaire : Electuaire.
Ledanger, *ledanger :* Gronder, injurier, insulter.
Ledure : Injure.
Leens. *Voyez* Laiens.
Lées : Larges; *latæ.*
Legier : Facile.
Legierement : Facilement.
Legitre : Homme de loi.
Leis, *leit :* Laisse.
Leiz : Laids.
L'en : On.
Lera : Laissera; *lerrai,* laisserai; *lest,* laisse.
Lermer : Pleurer.
Lermes : Pleurs, larmes.
Lerre : Larron; *latro.*
Let : Laid, injure; laisse.
Letréure : Science, littérature.
Letrez : Instruit.
Leu : Lieu; *locus;* loup, *lupus.*
Léu : Lu, on a lu; *lectum est.*
Levent : Lavent.
Li : Lui.
Lice : Femelle de quelque animal que ce soit; ici une chienne.
Lié, *liez :* Joyeux, gai, content; *lætus.*
Liement : Joyeusement.
Liepard : Léopard.
Lierres : Larron.
Ligement : Entièrement, sans réserve.
Ligner : Aligner.
Liiez : Lié, attaché.
Lisse : Petite chienne, d'où le nom de *Lisette,* donné à des petites chiennes.
Loéis : Louis, nom propre; homme loué, payé pour faire du mal.
Loer : Approuver, vanter, préconiser, conseiller; *lo,* je conseille.
Loial, *loiax :* Fidèle, selon la loi.
Loialement : Fidèlement.
Loiauté : Fidélité.
Loier : Lier; récompense.
Loorregne : Lorraine.
Lor : Leur.
Lorein : Frein, bride.
Lores : Alors.
Los, *lose :* Louange, flatterie.

LOSANGE, *losenge* : Caresse, flatterie.

LOSANGER, *losenger* : Caresser, flatter.

LOSENGIER, *losengiere* : Flatteur.

LUÉS : A l'instant ; *statim*.

LUITER : Lutter ; mais ici, jouer, badiner.

# M

MAINER : Mener ; *minare*.

MAINS, *mainz* : Moins ; *minus*.

MAINSNÉ : Puîné ; *minus natus*.

MAINT : Demeure ; *manet*.

MAISONÉ : Logé.

MAISTRIE : Seigneurie, commandement, supériorité, habileté.

M'AÏT : M'aide, me secourt.

MAL, *male* : Mauvais, mauvaise ; *malus*.

MALAGE : Maladie.

MAL-ART : Ruse, fourberie, tromperie.

MAL-ARTOUSE : De mauvais caractère, rusée, fourbe, trompeuse.

MAL-BAILLI : Mal traité, en mauvais état, mal gouverné.

MAL-ENARTE. *Voyez* MAL-ARTOUSE.

MALMETTRE : Affliger, tourmenter.

MALTALENT : Dépit, mauvaise volonté.

MALTRERE : Eprouver des malheurs, souffrir.

MALVAIS, *malvès* : Mauvais, méchant.

MAMBRER, *membrer* : Se ressouvenir.

MANANS, *manant*, *mananz* : Signifie bien, habitant ; *manens*, de *manere*. Mais dans cet ouvrage, ce mot signifie, puissamment riche, qui regorge de biens ; *manans*, de *manare*.

MANANTIE, *manantise* : Richesses.

MANDER ; Envoyer ; *mandare*.

MANER : Mener ; *minare*.

MANIERE : Façon, manœuvre.

MANOIER : Toucher, manier.

MANOIR : Demeurer, et demeure, habitation.

MANT : Mande ; *mandat* ; et mandement ; *mandatum*.

MAR : Grand, et mal, pour son malheur.

MARBERIN : Qui est de marbre.

MARCHIS : Marquis.

MARREMENT : Affliction, tristesse.

MARTEL : Marteau.

MAT, *maz* : Triste, abattu.

MATUSALÉ : Mathusalem.

MAUTALENT. *V.* MALTALENT.

MAX : Mal, maux.

MEFFAIRE : Mal faire, mal agir.

MEFFET : Tort, faute, crime.

MEHAING : Peine, travail, maladie.

MEHAINGNER : Faire tort, fatiguer.

MEINS : Moins ; demeure ; *minus* et *manet*.

MEMBRER : Se ressouvenir.

MENAER : Manier, toucher.

MENANS, *menant* et *menandise*. Voyez MANANS.

MENÇONGIER : Menteur.

MENDRE : Moindre, plus petit ; *minor*.

MENJUE : Il mange.

MENOIR : Demeurer, demeure.

MENOIT : Demeuroit ; *manebat*.

MENOR. *Voyez* MENDRE.

MENROIT : Meneroit.

MENTERRES : Menteur.

MENUEMENT : Un peu, en petit.

MERCIER : Remercier.

MES : Mon ; *mes*, mal.

MES : A présent, pourvu, plus, dorénavant.

MESAAISIÉ : Malade, souffrant.

MESAISE : Peine, affliction, tourment.

Mesavenir : Arriver mal, tomber dans l'infortune.

Meschief : Malheur, infortune.

Meschin : Jeune homme.

Meschine : Jeune fille.

Mescroire : Se défier, soupçonner.

Mesoïr : Refuser d'entendre, ne vouloir pas écouter.

Mesprendre : Tomber en faute, se tromper, pécher.

Mestier : Besoin, nécessaire, service; *le mestier Dieu*, service de Dieu.

Mestorner : Tourner à mal.

Mestrement : Adroitement, habilement.

Mestroier : Maîtriser, commander.

Mesure : Retenue, sagesse, modération.

Méure : Posée, sage.

Mi : Mes.

Miaure : Meilleur.

Mie : Pas, point.

Mieudre : Meilleur.

Miez : Mieux et miel.

Mineor : Mineur.

Mireors : Miroir.

Mistrent : Mirent.

Moie : Ma, mienne; tas, monceau.

Moillier : Femme; *mulier*.

Moilliez (vins) : Vin dans lequel on a mis beaucoup d'eau.

Molin : Moulin.

Molt : Beaucoup; *multùm*.

Monde : Pur; *mundus*.

Moniage : Monacal, profession monastique.

Monongle : Estropié des doigts.

Mons, *mont* : Monde; beaucoup.

Monte : Élévation, colline.

Monz : Montagne.

Morez : Vous mourez.

Morsel : Morceau.

Mosterra : Montrera.

Mostier, *moustier* : Eglise.

Mostrer, *moustrer* : Montrer, mettre en évidence.

Moult : Beaucoup; *multùm*.

Mucer : Cacher; *amicire*.

Mue : Muette.

Mueble : Mobilier, provisions.

Muer : Changer; *mutare*.

Muert : Meurt.

Muet : De mouvoir; *movere*.

Mul : Mulet; *mulus*.

Murtris : Meurtri, assassiné.

Musable : Léger, hagard.

Musars : Fol, étourdi, de mauvaise vie.

Muser : S'amuser à des bagatelles, s'abandonner à la nonchalance.

# N

N'a : Ni à.

Né : Nef, vaisseau.

Nel' : Ne le.

Nenil : Non.

Neporquant, *neportant* : Cependant, malgré cela.

Nequedent : Néanmoins.

Nes : Ne les; même.

Nés : Navires.

Ne tant, *ne quant* : En aucune façon.

Netéez : Netteté, propreté.

Neu : Nœud.

Niant, *nient* : Néant, nullement, non.

Nice, *nisce* : Niais, simple, novice, sans expérience.

Noer : Nager; *natare*; nouer, *nodare*.

Noient : Néant.

Noiron : Néron.

Noise : Ne signifie pas seulement querelle, dispute, mais quelque bruit que ce soit, des cloches, des instrumens, etc.

N'oit : N'ait.

Nombrier : Calculateur, qui sait compter.

Non : Nom.

Nonain : Religieuse; *monialis*.

**Noncer** : Faire savoir ; *nuntiare.*
**Nou** : Je ne.
**Nublece** : Nuage ; *nubes.*
**Nués** : Nouveau, neuf ; *novus.*
**Nului**, *nuns, nus* : Nul, personne, quelqu'un.

## O

**O** : Avec.
**Obéisissent** : Ils eussent obéi.
**Oblié** : Oublié.
**Ocir** : Tuer ; *occidere.*
**Oent** : Oient ; *audiunt.*
**Oes** : Oie ; *anser.*
**Oés** : Avantage, profit ; *à oés*, à souhait ; *ad votum.*
**Oés** : Desir, volonté.
**Offrir** : Aller à l'offrande.
**Oi** : J'eus ; j'entends.
**Oï** : J'entendis.
**Oil** : OEil ; *oculus.*
**Oïl** : Oui.
**Oirs** : Descendant, héritier ; *hœres.*
**Oiseax** : Oiseaux.
**Oiseuse** : Futilité.
**Om**, *on, ons* : Homme.
**Onques** : Jamais ; *unquam.*
**Or** : A présent.
**Orde** : Sale, dégoûtant ; *horridus.*
**Ordenement** : Réglement.
**Ordener** : Etablir, disposer.
**Ore** : Heure, temps ; *hora.*
**Ores**, *orendroit* : A présent.
**Orguiex** : Orgueil.
**Orguillex** : Orgueilleux.
**Orine** : Origine ; urine.
**Orront** : Entendront.
**Ors**, *ort, orz* : Sale, malpropre ; ours.
**Ortier** : Ortie, plante.
**Os** : J'ose.
**Oscure** : Obscur, sombre.
**Ostel** : Maison, hôtel.
**Ostraige**:Outrage;*ultra agere.*
**Ostroier**: Accorder, consentir.
**Ot** : Eut ; entendit.
**Ou** : Dans.
**Oultré** : Excédé, passé.
**Outréement**:Au-delà des bornes, d'une manière excessive.
**Ovraigne** : Ouvrage ; *opus* ; *ovraigne Dieu* ; *opera Dei.*
**Ovre** : OEuvre ; ouvre.
**Ovreor**, *ovrier* : Ouvrier, manœuvre.
**Ovrir** : Ouvrir.

## P

**Palazineus** : Paralytique.
**Palès** : Palais.
**Panre** : Prendre ; *apprehendere.*
**Paor** : Peur, crainte ; *pavor.*
**Par** : Est le *très* des Latins ; pour exprimer le superlatif.
**Parage** : Affinité, noblesse, qualité.
**Pardurable** : Eternel.
**Parel**, lisez *par el* : En particulier, en propre.
**Parfurent** : Ils furent.
**Parlement** : Conversation, entretien.
**Parleresse** : Babillarde.
**Parmi** : Moyennant, au milieu, à travers, par le moyen.
**Paroler** : Parler ; *parabolari.*
**Parsome** (à la) : Enfin, à la fin.
**Part** : Partage.
**Partant** : Pour cela, par cette raison.
**Partir** : Séparer, partager, distribuer.
**Pascerent** : Malade, patient.
**Pechommes** : Nous péchons.
**Pel** : Peau ; *pellis.*
**Pendent** : Prennent.
**Penrance** : Pénitence.
**Penet** : Un petit pain, un gâteau.
**Penez** : Tourmenté.
**Penidoin** : Espèce de drogue.
**Penre** : Prendre.
**Pens** : Pense.

Pensée : Pensée.
Pensis, penssis : Rêveur, pensif.
Péor. *Voyez* Paor.
Pere : Pierre; *Petrus*.
Perece : Paresse.
Pereçox : Paresseux, fainéant.
Pereilleus : Dangereux.
Perrier : Celui qui faisoit jouer la machine à lancer des pierres.
Pert : Il paroît.
Peser : Chagriner, déplaire.
Petit, *petitet* : Un peu.
Péu : Nourri.
Pevrée : Poivrée, épicée.
Pevrier : Epicier.
Pieça, *piece à* : Il y a longtemps.
Piler : Pilier.
Pilettes : Pilules.
Piment : Vin rouge.
Pingnier : Peigner.
Pior : Plus mauvais; *pejor*.
Pis : Poitrine; *pectus*.
Pis : Compatissant; *pius*.
Plans : Plaines.
Plenté : Abondance.
Plet : Procès, discours, débat.
Pliris : Espèce de drogue.
Plons : Plomb.
Plorer : Pleurer.
Plors : Pleurs.
Plusors : Plusieurs.
Po : Peu.
Poesté : Puissance, pouvoir.
Poez : Vous pouvez.
Poindre : Piquer; *pungere*; peindre, *pingere*.
Poingnanz : Piquant.
Poior. *Voyez* Pior.
Poirées : Légumes.
Polain : Poulain.
Pooir : Pouvoir; *pooit*, il pouvoit.
Poon : Paon.
Poor : Crainte, peur.
Porcel : Cochon.
Porchacer, *porchacier*, *pourchassier* : S'intriguer, poursuivre, chercher.
Porchaz : Profit.
Porciax : Pourceaux.
Porfit : Profit.
Porpens, *pourpens* : Réflexion, préméditation, projets.
Porpenser, *porpensser* : Préméditer, réfléchir, projeter.
Porpres : Pourpre.
Port : Porte, emporte.
Porvit : Avisa, pensa.
Pot : Peut, put; *potest*, *potuit*.
Pou : Peu.
Pouerte, *poverte* : Pauvreté.
Pourpris : Enceinte, dépendance, clos.
Pox : Pouls, artère; *pulsus*.
Praingne : Prenne.
Pramettre : Promettre; *promis*, promis.
Preechierres : Prédicateurs.
Preu : Bien, profit.
Preudefame : Honnête femme.
Preudons : Homme âgé, qui a de l'expérience, bonne conduite, père de famille, maître d'une maison, conducteur.
Preus, *preuz* : Prudent, sage, hardi, courageux.
Pri : Prie.
Primes : D'abord, en premier lieu.
Priorez : Prieuré.
Prious : Prieurs.
Pris : Prix, valeur.
Prisier : Priser, estimer.
Privaige : Familiarité particulière.
Privé : Ami particulier, familier.
Privéement : En secret, en particulier.
Procession : Affluence de monde.
Proesce : Belle action, générosité, politesse.
Proier : Prier.
Proisier : Estimer.
Promistrent : Promirent.
Prou : Assez, beaucoup; prudent, hardi, courageux.
Provende : Prébende.
Prover : Prouver.
Provoire : Prêtre, curé.
Puent : Peuvent; *puet*, peut.

Puis : Puis, depuis.
Pugnais : Puant, pourri, punais.
Puissent : Puisent.
Puor : Puanteur.
Purra : Puera.
Putage : Débauche, libertinage.
Pute : Vilaine, infâme.

# Q

Qant : Quand, lorsque.
Qanz : Combien.
Qar : Car.
Q'o : Qu'au.
Q'oy : Que vous avez entendu
Quanque : Tout ce que.
Quanz : Combien.
Quenéu : Connu.
Quenoissance : Connoissance.
Quenoissant : Instruit.
Quenoistre : Connoître.
Quens : Comte.
Querir : Il vaut mille fois mieux que chercher.
Ques : Quels.
Quider : S'imaginer, présumer.
Quiert : Il cherche.
Quiex : Quels, quelles.
Q'uit : Que huit.
Quitte : Libre : *quietus*.

# R

R'a : A, est.
Raancler : Je pense que dans la Bible Guiot, vers 2008, ce mot signifie faire paroître des plaies factices, comme le font encore quelques fainéans pour inspirer la pitié et se procurer des aumônes plus abondantes.
Rachat, *rachous*, *rachouz* : Galeux, teigneux.
Raençon : Rémission, rachat; *redemptio*.
Ramembrance : Ressouvenir.
Ramembrer : Se ressouvenir.
Ramponer, *ramposner* : Gronder, quereller, railler, insulter.
Ramposnous : Railleur, médisant, querelleur.
Realme : Royaume.
Rebruire : Mépriser, dédaigner.
Reclus : Moine.
Recoi (en) : En particulier, en secret.
Reçoivre : Recevoir.
Recorder : Rappeler à la mémoire.
Recousse : Délivrance.
Recouvrer, *recovrer* : Récupérer.
Recovrier : Ressource, recours.
Recreant : Fatigué, harassé.
Recuit (sans) : Sans détour, sans finesse.
Redoter : Radoter.
Rée de miel : Rayon de miel; *favus mellis*.
Refretour, *refroitor* : Réfectoire.
Refusez : Méprisé, réprouvé.
Regehir : Confesser, déclarer.
Reguler : Régulier.
Remaindre : Rester, demeurer; *remanere*.
Remanant : Restant, restes.
Remembrance et *remembrer*. Voyez Ramembrer.
Remés : Resté; *remansus*.
Remest : Il demeure.
Remirer : Regarder, admirer, examiner.
Removent : Remuent, font du mouvement; de *remuer*, changer.
Rendeor : Celui qui est chargé de payer pour un autre.
Rendus : Moine.
Renoier : Désavouer.
Repaire : Retraite, demeure.
Repairer, *repairier*, *repeirier* : Retourner, revenir. Il est aussi substantif, retour.
Repenre : Reprendre, châtier.
Repentement : Repentir.
Repit : Proverbe.

Replanie : Remplie, accomplie.

Repondre : Ecarter, retirer.

Reposte : Secrète, cachée.

Reprover : Reprocher, condamner.

Reprovier, *respit :* Proverbe.

Repuet : Peut.

Rescous : Délivré.

Resnablement : Raisonnablement.

Resont : Sont.

Resort (sanz nul) : Sans différer.

Respiter : Eviter.

Rest : Il est.

Rester : Accuser, soupçonner; *reri.*

Restorement, *restors :* Réparation.

Restorer : Rétablir, sauver.

Retraiz : Retraite.

Retret : Détour, déguisement.

Retrez : Rapporté, expliqué; retiré, reclus.

Ribaude : Débauchée, de mauvaise vie.

Richeté : Richesses.

Rieglez, *riglez :* Régulier.

Riens : Chose; *res.*

Robeors : Voleurs.

Rober : Voler.

Roe : Roue; *roele,* petite roue.

Roigir : Rougir.

Roigle : Rouille; *ærugo.*

R'ont : Ils ont.

Ront : Brise, rompt.

Rooingnier : Raser, couper.

Roonde : Ronde.

R'ot : Il eut, il avoit.

Route : Troupe, compagnie.

Ruie : Jette, lance.

Ruissel : Ruisseau.

## S

S'a : Si a.

Sachel, *sachez :* Sac.

Sagher, *sachier, saichier :* Tirer, agiter par secousses.

Sael, *saiel, seel :* Sceau; *sigillum* et *situla.*

Sage, *saige :* Savant et sage.

Saget : Flèche; *sagitta.*

Saillir sus : S'élever.

Saime : Il sème.

Sainier (se) : Faire le signe de la croix.

Saiete. *Voyez* Saget.

S'alaine : Son haleine.

Salenique : Salonique.

S'ame : Son ame.

Samis : Etoffe de soie précieuse.

San, *sanz :* Sens, raison.

Sapience : Sagesse.

S'art : Se brûle.

Saut : Sauve.

Sautereille : Sauterelle; *locusta.*

Saux : Sauvé; *salvatus.*

Saverouz : Agréable.

Savoir : Sagesse.

Savoir mon : C'est le *numquid* des Latins.

Savor : Douceur, agrément.

Sebelin : Marte zibeline.

Secor, *secors, secort :* Secours; et au subjonctif *succurrat.*

Segretain : Sacristain.

Segrez : Secrets.

S'ei : Si ai, et j'ai.

Seignaux : Marque, distinction.

Sel, lire *s'el :* Et le.

Sels : Seuls; *soli.*

Selt : A coutume; *solet.*

Semblant : Mine, figure.

Semoner : Avertir, inviter.

Sen, *senz :* Sens, prudence, sagesse.

Senefie : Signifie.

Sente : Sentier; *semita.*

S'entente : Son application, son attention.

Sequeure : Secourt.

Serement : Serment.

Sergans, *serjanz :* Serviteurs; *servientes.*

Sermoner : Parler, discourir.

Seror : Sœur; *soror.*

Serra : Sera.

Serre :

**Serre** : Serrure.
**S'es** : Si es, et tu es.
**Ses** : Son, sa, ses, et les.
**S'esmaïre** : S'étonner.
**S'esperdre** : S'étonner.
**Seu** : Sureau, arbrisseau; *sambucus*.
**Seue** : Sa, sienne.
**Seura** : Servira.
**Seut** : A coutume; *solet*.
**Sevelir** : Ensevelir.
**Sevent** : Savent; *sciunt*.
**Sevrez** : Séparé.
**Si** : Son, sa, ses.
**Siecle** : Le monde.
**Siet** : Il convient, il plaît.
**Si fait** : De cette façon.
**Sigler** : Naviguer, cingler.
**Simpleté** : Candeur.
**Sivoient** : Suivoient.
**Soduianz** : Séducteur, trompeur.
**Soef** : Doucement, agréablement; *suaviter*.
**Sofferrir** : Souffrir.
**Soffrete** : Disette, indigence.
**Soi**, lisez *s'oï* : Et entendit.
**Soi** : Soif; *sitis*.
**Sol** : Seul; *solus*.
**Solacier** : Récréer, réjouir.
**Solas**, *solaz* : Plaisir, récréation, consolation.
**Soloit**, *souloit* : Avoit coutume; *solebat*.
**Soltis** : Prompte.
**Somme** (à la) : A la fin, enfin.
**Sone** : Signifie.
**Sor** : Sur.
**Sorboivre** : Boire avec excès.
**Sordent** : Jaillissent.
**Sorent** : Ils surent.
**Sormengier** : Manger avec excès.
**Sorpelis** : Surplis.
**Sorprendre** : Surprendre.
**Sorsist** : Du verbe *sourdre*.
**Sos**, *sous* : Sur, et sot.
**Sostienent** : Soutiennent.
**Sot** : Sut, entendit.
**Souavet**: Suavement; *suaviter*.
**Souduisson** : Séduction.
**Sougiet** : Sujet, subordonné.
**Soume** : Charge, fardeau.
**Soutil** : Retiré, écarté, solitaire; rusé, fin, adroit.
**Souz** : Seul.
**Souzentrer** : S'insinuer.
**Soz**, *sois* : Clôture, palissade, étable à porcs.
**Sueffrent** : Ils souffrent.
**Sueil** : J'ai coutume.
**Surie** : La Syrie. . .
**Sus** : En haut; *sursum*. *Sus et jus*, haut et bas.
**Symonial** (pechié) : Trafic de choses saintes, de bénéfices.

# T

**Taaster** : S'assurer, éprouver.
**Taille** : Impôt, tribut.
**Talent** : Envie, volonté, desir; *venir à talent*, plaire, agréer, avoir envie; *talent de dormir*, envie de dormir.
**Talevas**, *tallevas* : C'est un bouclier fort grand et rond.
**Tans** : Temps; *cent tans*, cent fois.
**Tantes** : En si grand nombre; *tantes manieres*, tant de manières.
**Tantet**, *tantinet* : Un peu.
**Tant ne quant** : En nulle façon, aucunement.
**Tant que** : Jusqu'à.
**Targier** : Tarder.
**Taut** : Il ôte, enlève, fait perdre.
**Têche** : Qualité, bonne ou mauvaise.
**Teignions** : Tenions.
**Teignox** : Teigneux; de *tinea*.
**Tencer**, *tencier* : Disputer, quereller.
**Tençon** : Dispute, querelle, procès.

Tendra : Tiendra ; *tenroie*, tiendrois.

Tenve : Petit, délié ; *tenuis*.

Terrien, *terrier* : Propriétaire de domaines ; terrestre.

Tesir : Se taire, garder le silence ; et le silence même.

Testemoines : Témoin, preuve ; *testimonium*.

Ti : Ton, ta, tes.

Tieue : Tienne ; *tua*.

Tiex : Tel, pareil, semblable ; *talis*.

Tiois : Teutons.

Tisique : Ethiques.

Toaille : Serviette, linge.

Tochier : Toucher.

Tolir : Enlever, abolir ; *tollere ; tolt*, enlève, ôte, abolit ; *tolent*, enlèvent.

Tolues : Otées, enlevées.

Toneax : Tonneaux.

Tordre : Détourner, aller de droite et de gauche.

Toreine : La Touraine.

Tornoier : Fréquenter les tournois.

Tort : Tortu ; de *torquere*.

Toute voie : Cependant.

Toz : Tous, toutes.

Traire a chief : Venir à bout, parvenir, consommer.

Traite : Avancée, mise en avant.

Traïtor : Traître, faux, imposteur.

Tramettre : Envoyer ; *transmittere*.

Transglotir : Engloutir, avaler goulument.

Traria : Contraire.

Trere : Tirer ; *trahere*.

Tresbucher : Précipiter.

Tresc'a, *tresqu'à* : Jusqu'à.

Tresgieter, *tresgiter* : Désigner, marquer.

Tresmontaingne : Etoile polaire.

Trespas : Passage, transgression, violement des lois, traverse.

Trespasser : Traverser, transgresser, violer, éviter.

Trestot : Tout en général ; *trestoz, trestuit*, tous.

Triacle : Contre-poison.

Tricheor, *trichierre* : Trompeur, adroit.

Tricherie : Tromperie, fourberie.

Troffe : Ruse, tromperie, calomnie.

Trouser : Préparer, accommoder, charger.

Trouvere : Celui qui trouve quelque chose de perdu.

Truande : vile, basse, méprisable.

Truandise : Imposture, mensonge, bassesse.

Truiller : Mentir, tromper.

Truis : Je trouve.

Tu : Toi.

Tuit : Tous ; *toti*.

Tume : Tombe.

Tymbrer : Battre du tambour de basque.

## U

Ueil : OEil ; *oculus*.

Uevre : OEuvre.

Uis, *us* : Porte ; *ostium*.

Us : Usage, coutume.

## V

Vaiches : Vaches.

Vaillans, outre qu'il signifie *valens*, il signifie encore vigilant, actif, *vigilans*. On disoit dans les XII et XIII^e siècles *vaille*, pour veille, *vigilia*. On trouve dans les Sermons de S. Bernard, fol. 19 : « Li premiere vaille est li « droiture de l'uevre ». *Prima vigilia est rectitudo operis*.

Vait : Va ; *vadit*.

Valet, *varlet, vassal* : C'est

un jeune homme qui est subordonné; diminutif de *vir*.

Valrai : Je vaudrai.

Valt : Vaut, et veut, voulut.

Vanterre, *vantere :* Suffisant, orgueilleux, plein de jactance.

Vantise : Jactance.

Vausist : Voudroit; *vauront*, voudront.

Vaut : Veut.

Vavasor, *vavassor :* Vassal, qui tient un fief d'un autre.

Veel : Veau; *vitulus*.

Veer : Défendre.

Veez : Vous voyez.

Veil : Volonté.

Veir, *vair :* Fourrure de diverses couleurs.

Veloux : Velours.

Vels : Veux-tu.

Velt : Veut.

Veneor : Chasseur; *venator*.

Venist : Vînt; *veniret*.

Vent : Vante.

Veoirs : Exemples.

Verai, *veraie :* Vrai, sincère; *verus*.

Vergoingne : Honte.

Versefierres : Poëte.

Verté : Vérité.

Vessel : Vaisseau.

Vet : Va.

Vevé : Veuve; *vidua*.

Vezié, *vezieux :* Fin, rusé; *versutus*.

Vez moi cy : Me voici.

Vias : Donc; *igitur* des latins.

Vié, *vielz :* Vieux.

Vielt : Veut.

Vilein : Serf, homme du peuple.

Vilment : Vilainement.

Vilonnie : Calomnie, tromperie, méchanceté.

Vis : Vivant ; *vivus ;* visage ; *visus*.

Vis (ce m'est) : Il me semble ; *mihi visum est*.

Vis : Vil, abject ; *vilis*.

Viuté : Avili, méprisé.

Vo : Vous.

Voier : Conduire, diriger.

Voir : Vrai; *verum*.

Voisdie : Tromperie, ruse ; *versutia*.

Voise : Qu'il aille.

Voisinité : Voisinage.

Voldrai : Je voudrai.

Voliiez : Vouliez.

Volt, *voult :* Veut, a voulu.

Volt, *voult :* Visage; *vultus*.

Vooir : Voir.

Vorrent : Voulurent.

Vosisse : J'aurois voulu; *voluissem ; vosist, vousist*, auroit voulu; *voluisset*.

Vout : Voulut.

Vuel : Je veux.

Vuiz : Vide; *vacuus*.

FIN DU GLOSSAIRE.